

HH - 01 - Déposer glaive et bouclier

James-Lee Burke

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A black and white photograph showing the silhouette of a soldier standing on a grassy hill. The soldier is wearing a helmet and holding a long rifle or staff vertically. The background is a bright, cloudy sky, and a tree branch is visible in the upper right corner.

JAMES LEE BURKE

*DÉPOSER GLAIVE
ET BOUCLIER*

RIVAGES / THRILLER

A black and white photograph showing the silhouette of a soldier standing on a grassy hill. The soldier is wearing a helmet and holding a long rifle or staff vertically. The background is a bright, cloudy sky, and the sun is low on the horizon, creating a strong backlight effect. A tree branch is visible in the upper right corner.

JAMES LEE BURKE

*DÉPOSER GLAIVE
ET BOUCLIER*

RIVAGES / THRILLER

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une saison pour la peur
Une tache sur l'éternité
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac juke-box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'arc-en-ciel de verre

Série Billy Bob Holland

La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot

Autres ouvrages

Le Boogie des rêves perdus
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Jésus prend la mer
La moitié du Paradis
Texas for ever

JAMES LEE BURKE

Déposer glaive et bouclier

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis

RIVAGES/THRILLER
Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

Titre original : *Lay Down My Sword and Shield*
© 1971, James Lee Burke
© 2013, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

*Ce livre est pour mon père,
James L. Burke Sr.,
qui m'a appris la plupart des bonnes choses
que je connais*

J'irai déposer glaive et bouclier
À la rivière
À la rivière
À la rivière
J'irai déposer glaive et bouclier
À la rivière
Je ne songerai plus à la guerre.

Down by The Riverside, gospel

Voilà bientôt quatre-vingt-dix ans, durant le conflit entre les clans Sutton et Taylor, John Wesley Hardin logea une demi-douzaine de balles de calibre .44 dans l'un des poteaux en bois de ma véranda. C'était mon grand-père, Old Hack, qui habitait la maison à l'époque. Wes Hardin, racontait-il, avait chevauché soûl toute la nuit depuis San Antonio en apprenant que Hack avait promis de le jeter en prison s'il remettait un jour les pieds dans le comté de DeWitt. Le soleil venait de se lever, et il pleuvait légèrement quand Hardin entra à cheval dans la cour, son costume noir taché de boue, de sueur de cheval et de whisky, un fusil de chasse sanglé au pommeau de sa selle. Son colt Navy était déjà armé dans sa main.

— Eh, Hack ! Sors de là, et sans tes nègres, sinon je les descends aussi.

(Mon grand-père était shérif et juge de paix, et le gouvernement de la Reconstruction lui avait imposé deux soldats fédéraux de couleur comme adjoints. Des quarante-deux hommes que Hardin tua en tout, beaucoup étaient des Noirs, qu'il détestait autant que les *carpetbaggers*^[1] et les représentants de la loi.)

Hardin ouvrit le feu sur la véranda, son cheval se cabrant et bondissant de côté sous les détonations tandis que des flammes et de la fumée de poudre noire jaillissaient de la gueule du canon. Le visage rougi par l'alcool, les pupilles dilatées, Wes réarmait après chaque tir, et quand son cheval se mit à tourner sur lui-même il le frappa avec son revolver entre les oreilles. Les six balles du barillet atteignirent le poteau, les impacts bien alignés l'un au-dessus de l'autre.

Hack s'était levé de bonne heure ce matin-là pour aider une de ses juments à mettre bas. En apercevant Wes Hardin par la fenêtre de l'écurie, il ôta la winchester du fourreau de selle en cuir cloué au mur et attendit que Wes ait vidé son revolver. Il sortit alors dans la cour, sa chemise de nuit en coton rentrée à l'intérieur du pantalon, les mains et les avant-bras couverts de sang et de membrane fœtale, et actionna le levier de sous-garde de la carabine. Wes se retourna brusquement sur sa selle en entendant le mécanisme claquer derrière lui.

— Gare à toi, enfoiré, dit Hack. Essaie de détacher ce fusil et je te fais un nouveau trou du cul au milieu de la figure.

Hardin posa son pistolet contre sa cuisse et fit pivoter son cheval d'un demi-tour.

— Tu me surprends par-derrière, hein ? dit-il. Va chercher ton

flingue et laisse-moi recharger le mien, et je paierai tes nègres pour qu'ils t'enterrent.

— Je t'avais dit que je ne voulais plus te revoir à DeWitt, et tu viens tirer sur ma maison. Tu as dû faire fuir la moitié de mes Mexicains. Je vais te foutre en taule avec des chaînes jusqu'aux oreilles, et ensuite je te traînerai devant mon tribunal pour voies de fait contre un agent de la force publique. Descends de ce cheval.

Wes fixa ses yeux d'assassin sur Hack, le regard intense comme s'il contemplait un feu. Puis il dégagea ses bottes des étriers, éperonna violemment son cheval et, couché sur l'encolure, agrippé à la crinière, s'élança en direction du portail. Mais, au même moment, Hack bondit en tenant sa winchester à deux mains par le canon et lui abattit la crosse sur le crâne. Hardin tomba dans la boue, une plaie de cinq centimètres à la naissance des cheveux, et lorsqu'il voulut se relever Hack lui asséna deux coups de talon en plein visage. Il le chargea alors à l'arrière d'un chariot à légumes, lui mit des menottes aux poignets et le ligota avec des chaînes d'attelage dont il cloua les extrémités au plancher.

Voilà comment John Wesley Hardin fut amené à la prison du comté de DeWitt, au Texas. Il ne revint jamais se mesurer à Hack, qui resta le seul fonctionnaire de police à l'avoir emporté sur lui jusqu'en 1895, quand John Selman le tua d'une balle de revolver dans l'œil, dans un saloon d'El Paso.

Ce jour-là de juillet, sur ma véranda, appuyé contre le poteau contenant les six impacts de balle, leurs bords désormais usés et lisses, je distinguais la croix de Hack blanchie à la chaux, sous les chênes du cimetière des Holland. Immobiles dans la chaleur étouffante, leurs feuilles recouvertes de poussière, les arbres tachaient d'ombre les tombes. Quatre générations de ma famille étaient enterrées là : Son Holland, un montagnard du Tennessee arrivé au Texas en 1835 et qui s'était battu contre les Mexicains à San Jacinto, était devenu l'ami de Sam Houston, avait reçu de la République deux cent soixante hectares de terre et était mort de vieillesse en réquisitionnant des chevaux pour la Confédération ; les deux frères aînés de Hack, qui avaient été parmi les cavaliers du général Hood à la bataille d'Atlanta ; Grand-oncle Tip, qui avait participé au premier convoi de bétail sur la piste Chisholm et épousé une Indienne ; Sidney, un pasteur baptiste alcoolique qui ne se séparait jamais de ses deux revolvers et de son derringer et avait tué six hommes ; Winfro, assassiné dans un bordel pendant le conflit Sutton-Taylor, son corps traîné au bout d'une corde devant l'établissement par des cow-boys ivres ; Jefferson, qui, après deux années d'école de commerce à Austin, avait tenté de faire concurrence aux ranchs King et XIT dans l'élevage des bovins et avait ainsi perdu la moitié de la terre des Holland ; et enfin Sam, mon père – le fils de

Hackberry –, un homme distingué souffrant de cardite rhumatismale, historien spécialiste du Sud à l'université du Texas puis membre du Congrès pendant le New Deal, et qui avait fini par se suicider.

Plus loin, derrière le cimetière, les petites collines verdoyantes descendaient vers le fleuve, bas et brun en cette période de l'année, leurs sommets recouverts de chênes noirs et verts, ainsi que de prosopis. Dans les champs, le coton était en fleur, les rangs régulièrement espacés et droits comme la trajectoire d'une balle de fusil, et les tomates étaient devenues grosses et rouges avec les premières pluies de l'été. Le soleil étincelait sur les ailes des éoliennes, pour l'heure immobiles dans l'air sans vent. Au loin, sous la chaleur, les baraques de bardeaux des ouvriers agricoles mexicains ressemblaient à des boîtes d'allumettes aplaties. Les chevalets de pompage de mes trois puits de gaz naturel montaient et descendaient en un mouvement monotone, les canalisations de tête ruisselant de condensation due au froid intense de leur contenu. De temps en temps, je sentais l'odeur légèrement écœurante du gaz brut. Les puits, dont les derricks avaient été démolis longtemps auparavant, étaient situés au milieu des plantations de coton, chacun dans une clairière carrée d'une précision chirurgicale. J'avais toujours vu là un hommage pastoral à l'industrie pétrolière texane.

Le chemin d'accès à la maison était recouvert de gravier blanc, les champs adjacents plantés de chiendent pied-de-poule, et des clôtures de bois peint en blanc bordaient à la fois le chemin et la route où s'arrêtait ma propriété. Les pelouses étaient tondues ras et bien entretenues, arrosées tous les jours par un Noir que ma femme payait pour s'occuper des roseraies. Il y avait des magnolias et des orangers de chaque côté de la véranda. La maison avait peu changé depuis sa construction par Hackberry en 1876, nous avions même conservé les rondins de la cabane originale de Son Holland dans les murs de la cuisine. Ma femme avait ajouté un balcon treillagé à l'étage, avec de grandes fougères dans des pots en terre, et une véranda vitrée sur le côté, où nous dînions en buvant du thé glacé les soirs d'été. Nous prenions depuis nos repas séparément, et la véranda en question servait désormais de bar à cocktails lors des garden-parties de ma femme. Un barman professionnel en veste blanche y servait des whiskies glacés à la menthe aux membres de telle ou telle association féminine, politique ou caritative – les Daughters of the Confederacy, la Junior League ou le Texas Democratic Women's Club.

Mais malgré ces après-midi mondains dominicaux, ces femmes influentes avec leur regard dur et leurs boissons fraîches, ces boîtes blanches remplies de roses et ces climatiseurs de fenêtre, la maison restait celle d'Old Hack, et parfois, le soir, quand j'étais seul dans la bibliothèque, j'avais l'impression d'y entendre grincer sa présence

mécontente.

C'est sans doute pour cela que je m'y suis toujours senti plus invité que propriétaire. Bien qu'on m'ait donné le prénom de Hack, le sang de guerrier des Holland n'a jamais coulé dans mes veines. Affecté aux services de santé de la Marine pendant la guerre de Corée, j'ai passé trois mois dans un hôpital de Séoul à distribuer des comprimés de pénicilline aux syphilitiques avant d'être envoyé au front, où j'ai été blessé par balle aux deux mollets et capturé par les Chinois dès le sixième jour. Ma seule tentative de faire perdurer la tradition héroïque de la famille ainsi avortée, s'ensuivirent trente-deux mois de détention dans trois camps de prisonniers différents. Mais je vous reparlerai plus tard de mes états de service pendant la guerre, de ma décoration pour blessure au combat et de mon témoignage au procès en cour martiale d'un renégat, tout cela faisant aujourd'hui partie de mes atouts en tant que candidat démocrate au Congrès.

J'allumai un cigare et marchai sur le chemin d'une blancheur aveuglante jusqu'à ma voiture, garée à l'ombre d'un chêne. J'avais pris une douche et m'étais changé une demi-heure auparavant, mais déjà ma chemise et ma veste étaient humides, et le soleil frappa mes lunettes noires comme la flamme verte d'un chalumeau. Je m'installai au fond du siège en cuir de la Cadillac et mis en marche le moteur et la climatisation. L'espace d'un instant, tandis que l'air chaud et stagnant s'engouffrait par les aérateurs, je perçus l'odeur concentrée des puits de gaz, ce parfum qui me garantissait un revenu mensuel de quatre mille dollars de la part de Texaco, Inc. Je plaçai le levier de vitesse sur « low », appuyai doucement sur l'accélérateur, et je sentis les trois cent cinquante chevaux frémir à travers la semelle de ma botte. Le gravier fit tinter le dessous des ailes. Une fois sur la route, le bovistop[2] franchi, je mis le pied au plancher et écoutai les pneus crisser sur le lisse revêtement goudronné. Mes clôtures blanches défilèrent de chaque côté, leurs poteaux se chassant l'un l'autre comme des dominos à la périphérie de ma vision. Trois doigts sur le volant, lancé à cent quarante kilomètres/heure, j'évitais les creux et les nids-de-poule et, mâchouillant légèrement mon cigare, je regardais les ombres des champs faire la course avec moi en direction de San Antonio et de Houston. Plusieurs fois, j'étais rentré soûl et de nuit par cette même route à près de cent quatre-vingt-dix kilomètres/heure, de la musique hillbilly ou des gospels de Del Rio hurlant à la radio, et le lendemain matin, alors que le whisky me sortait par les pores de la peau, je voyais des flashes de lumière jaune et la Cadillac retournée dans le champ, la clôture blanche percée d'un trou béant, et moi j'étais à l'intérieur, saignant d'un sang noir entre le volant et le toit écrasé.

Mais, l'esprit clair, je conduisais avec de la magie dans les mains,

baigné d'une toute-puissance climatisée, le long châssis de ma voiture comme collé à la route.

À l'approche de Yoakum, je dévissai le bouchon de ma flasque et bus une gorgée de whisky. Par les vitres défilaient les maisons blanches des ranchs et leurs dépendances, le bétail et les chevaux dans les prés, les plantations de coton, les chênes solitaires. Le capot de la voiture réfléchissait la lumière du soleil en jetant des reflets blancs scintillants. Au loin, sous l'effet de la chaleur, la route semblait nager. Un petit vent s'était levé, et des tourbillons de poussière parcouraient les bords arides des champs de maïs. En haut d'une côte, l'aile d'une éolienne s'anima et se mit à tourner rapidement ; un long jet d'eau se déversa dans l'abreuvoir installé à son pied. À l'entrée de la ville, je passai devant les rangées des baraques des Noirs et des Mexicains, toutes identiques bien que construites sur plusieurs décennies, toutes rendues grises par les intempéries : vérandas effondrées, morceaux de papier goudronné aux formes inégales cloués sur les toits, enfants crasseux dans des cours de terre jonchées de jouets brisés, de fil de fer emmêlé, de bouteilles en plastique d'eau de Javel et de bacs où on laissait pourrir les détrit. Derrière, de vieilles voitures au moteur rouillé et aux vitres éclatées trônaient au milieu des mauvaises herbes, des salopettes et des chemises en jean décolorées pendaient à des cordes à linge, et les broussailles qui poussaient à travers le ballast le long de la voie ferrée étaient rayées de noir par le passage des locomotives.

Je bus à nouveau à ma flasque avant de la ranger dans la boîte à gants. On était samedi, et Yoakum était pris d'assaut par la population des ranchs et des fermes des alentours. À la foule des ouvriers agricoles mexicains et noirs, parmi les pick-up et les voitures déglinguées, se mêlaient des femmes en robes de coton imprimé et de jeunes garçons en chapeaux de paille vernis et jeans bleus amidonnés, raides comme du carton. Les hauts trottoirs de Main Street étaient encore équipés de leurs anneaux métalliques pour attacher les chevaux, et la colonnade de bois, construite en 1900, abritait la promenade le long des devantures de brique. Assis à l'ombre, leur visage étroit brûlé par le soleil, des vieux en chemise blanche et nœud papillon à clip regardaient passer les voitures en crachant le jus de leur chique sur le bitume. Au bout de la rue se trouvait la prison à la façade de stuc et de rondins où mon grand-père avait enfermé Wes Hardin. Elle était située dans un renfoncement envahi par les mauvaises herbes. Le toit et un des murs s'étaient effondrés, et les morceaux de poutre et de moellon formaient un tas sur le sol. Des gamins avaient brisé des bouteilles de bière contre les barreaux et laissé des préservatifs usagés dans les coins. Mais, sur un mur, on pouvait encore lire l'inscription qu'y avait gravée un détenu à l'aide

d'un clou en 1880 : *J.W. Hardin jure qu'il tuera Hack Holland et le donnera à bouffer aux nègres.*

Je me suis toujours demandé si Hack ne craignait pas que Hardin ne s'évade, ou que des membres de sa famille ne le surprennent derrière chez lui avec un fusil de chasse. Manifestement non, car lorsque Hardin fut libéré au bout de quatorze ans, il lui envoya un télégramme disant : « D'après tes cousins, il paraît que tu veux toujours me régler mon compte. Si c'est vrai, je peux t'envoyer un billet de train pour San Antonio et on peut se voir un petit moment à la gare. »

Durant mes études de droit à Baylor University, un des colts .44 de Hack m'a servi de presse-papiers. L'acier avait perdu son bleu, la crosse en acajou était fendue, mais le mécanisme fonctionnait encore et le lourd barillet pivotait juste ce qu'il fallait à l'armement du chien. Quand j'ai ouvert mon cabinet avec mon frère à Austin, j'ai accroché ce revolver au mur de mon bureau, à côté d'une photo de 1925 de Hack vieux, en compagnie de mon père en chapeau de paille blanc. J'ai également accroché mon diplôme d'avocat et mon certificat de Phi Bêta Kappa, tous deux encadrés et sous verre, mais c'est l'arme et Hack, avec son visage ridé et ses longs cheveux blancs bouclés, que l'on remarquait.

Il était presque deux heures et il faisait plus de trente-huit degrés quand j'arrivai à San Antonio. Les silhouettes des immeubles étaient stoïques sous la chaleur, et sur les collines qui dominaient la ville j'apercevais les murs de stuc blanc et les toits de tuiles rouges des villas des riches, avec leurs jardins en terrasse et leurs mimosas. Je m'engageai dans le quartier mexicain, où les rues étaient bordées de friperies, de missions baptistes, de sociétés de financement et de bureaux de prêteurs sur gages. De sveltes *pachucos*^[3] en pantalon extralarge resserré aux chevilles et chemise bordeaux à manchettes boutonnées, les cheveux gominés ramenés en arrière et descendant en pointe sur la nuque, étaient nonchalamment appuyés aux devantures des salles de billard et des bars à ivrognes.

J'entrai dans le parking du Mission Motel, un bâtiment blanc crasseux censé évoquer Fort Alamo, séparé de la rue par un mur d'enceinte jalonné d'arches et de petits clochers. Des pots en terre fêlés contenant des plantes mortes décoraient une cour pavée de briques devant la réception. Du sorgho d'Alep poussait entre les briques, déplacées par les pluies. Je pris une chambre que j'avais déjà occupée, un box mouluré de staff avec un lit deux places (équipé d'un vibreur électrique à pièces), une moquette usée jusqu'à la corde et des murs coquille d'œuf. Un seau rempli de glaçons et deux gros verres de restaurant étaient posés sur la commode. J'ouvris une bouteille de Jack Daniel's et me servis un demi-verre avec des glaçons. Je m'assis sur le bord du lit, allumai un cigare et bus doucement mon

whisky pendant cinq minutes. Les rideaux rouges tirés de la fenêtre ne m'empêchaient pas de distinguer le disque brûlant du soleil dans le ciel. Mon verre terminé, je le fis suivre d'un autre. Je sentis alors les premiers effets de l'alcool. J'ai toujours aimé boire, et, d'après mon expérience personnelle, les meilleures sensations que procure l'alcool sont celles qu'on éprouve juste avant de prendre conscience de son ivresse, dans ce moment de réceptivité lucide et contrôlée où toutes les portes de l'esprit s'ouvrent et où les mystères se réduisent soudain à une équation simple.

Je composai un numéro de téléphone qui ne figurait pas dans l'annuaire et que m'avait donné trois ans plus tôt R.C. Richardson, un pétrolier de Dallas à qui j'avais évité la prison après qu'il eut touché frauduleusement une subvention agricole de cinquante mille dollars. M'ayant signé un chèque de dix mille dollars sur mon bureau, son ventre énorme passant par-dessus sa ceinture de cow-boy, il m'avait tendu sa carte avec le numéro écrit au dos au crayon.

— Je ne sais pas si les avocats aiment le chili mexicain, m'avait-il dit, mais vous n'en trouverez pas de meilleur que celui-ci.

C'était crûment formulé, mais pas exagéré : c'était en effet l'un des meilleurs réseaux de call-girls du Texas – cher, sélect et respectant une certaine forme de déontologie. J'ai toujours soupçonné ce réseau d'être financé et organisé par la Mafia de Galveston, car aucune des filles ni la femme qui prenait les appels ne semblait craindre que le client ne soit de la police.

La femme qui répondait au bout du fil avait une voix de service de messagerie. Elle n'avait ni accent ni manière de parler qu'on puisse rapprocher d'une région ou d'une personne qu'on connaissait. J'essayais de me la représenter. Elle avait dû répondre à des centaines d'hommes l'appelant de leur chambre de motel ou de leur maison vide, nerveux, un peu ivres, la voix rauque de gêne et de passion, redoutant de se faire rembarrer. Je me demandais si ces aveux de manque et de faiblesse avaient aiguisé son regard sur la bonne société, ou si elle n'était qu'un robot décérébré. Je ne parvenais pas à l'associer à l'image de la grosse maquerelle peroxydée avec ses bagues de verre aux doigts, dont la voix aurait laissé percevoir plus d'humanité. J'avais fini par imaginer une vieille fille froide et asexuée, maigre, le teint pâle, rendue cynique par le pouvoir de manipuler la vie sexuelle des autres sans y participer.

Comme toujours, elle se montra discrète et subtilement indirecte pour me demander quel genre de fille je voulais et pour quelle prestation. Et, comme toujours, je tins à laisser le nom sous lequel je m'étais enregistré sur la fiche du motel : R.C. Richardson.

Je raccrochai et me servis un autre whisky-glace. Une demi-heure plus tard, la fille arriva en taxi. Une grande Mexicaine au port délicat,

luxueusement vêtue, avec de longs cheveux bruns jetés par-dessus ses épaules et une peau blanche parfaite à l'exception de deux petites marques sur une joue. Elle avait les seins hauts, un beau cul et des jambes bien galbées sous sa jupe moulante. Elle me sourit, et je vis qu'il lui manquait une dent au fond de la bouche.

— Tu veux un whisky avec de l'eau ? lui proposai-je.

— Il fait trop chaud, répondit-elle. Je ne suis pas censée boire l'après-midi, de toute façon.

Elle s'assit dans un fauteuil, sortit une cigarette de son sac et l'alluma.

— Prends-en un quand même.

Je la servis dans l'autre verre.

— Je ne serai pas plus gentille avec vous pour autant, monsieur Richardson.

— À Dallas, on m'appelle R.C. Au Petroleum Club, mon nom t'ouvrira plus de portes qu'une Diners Card.

— Tu risques de ne pas en avoir pour ton argent si tu continues de boire comme ça.

— Détrompe-toi. Je suis une fine gâchette quand je suis chargé.

Je me levai et retirai ma chemise et ma cravate. Le whisky commençait à bourdonner dans ma tête.

— Il faut me payer avant de commencer, dit-elle en fumant, le regard fixé droit devant elle.

Ma veste de lin blanc était suspendue au dossier d'une chaise. Je sortis mon portefeuille de la poche intérieure et déposai soixante-quinze dollars sur la commode.

— Galveston a quelque chose à voir dans votre réseau ? demandai-je.

— On ne nous dit pas ce genre de chose.

— Vous devez bien croiser ceux qui tirent les ficelles, de temps en temps. Des truands italiens avec des lunettes de soleil et des costumes en peau de requin.

— Vous ne m'avez réservée que pour deux heures, monsieur Richardson.

— Vas-y, bois. Et la femme qui prend les appels ? Il lui arrive de s'envoyer en l'air ?

La fille posa sa cigarette sur le bord de la commode, se débarrassa de ses escarpins et baissa son collant en le roulant. Je bus une longue gorgée de mon verre.

— C'est peut-être la grand-mère de Lucky Luciano et elle fume des joints au téléphone, ajoutai-je.

— Tu ne dois pas avoir souvent l'occasion de parler.

Elle se redressa, enroula ses bras autour de mon cou et pressa fortement son ventre contre moi. Je sentais son parfum dans ses

cheveux. Elle fit descendre le plat de sa main le long de mon dos et me mordilla la lèvre en fermant les yeux.

— Si on s'y mettait ? dit-elle.

Je l'embrassai sur la bouche et sentis l'odeur du whisky dans mon haleine.

— Tu veux vraiment pas boire ? J'aime pas qu'on me fane dans les bras parce que je pue le Jack Daniel's.

— T'es marié, toi, hein ?

Elle sourit et glissa ses doigts sous ma ceinture.

— Les femmes qui ont l'air de souffrir quand on se penche vers elles, c'est pas mon truc. R.C. Richardson est un gentleman.

— Ça doit être bizarre de vivre avec toi.

— Fais un essai, à l'occasion.

Elle appuya à nouveau son ventre contre moi, puis elle me lâcha et termina de se déshabiller. Elle avait un corps superbe, comme on en voit rarement chez les putes : des seins fermes aux mamelons marron, les longues jambes dorées de ces filles qui se prélassent au bord des piscines des gangsters, un ventre gardé plat par vingt-cinq abdominaux par nuit, les fesses restées pâles sous le maillot de bain, et une petite croix *pachuca*, avec ses trois rayons, tatouée à l'intérieur d'une cuisse.

Je retirai mon pantalon et mon caleçon, les posai sur l'assise de la chaise, puis je récupérai mon cigare dans le cendrier et me contemplai dans la glace qui occupait toute la hauteur de la porte du placard. Âgé de trente-cinq ans, j'avais pris sept kilos depuis l'époque où je jouais au base-ball en deuxième année à Baylor. Un bourrelet commençait à se former sur mes hanches, les veines de mes jambes étaient violettes sous la peau, et mon crâne s'était légèrement dégarni au niveau de la raie, mais à part ça j'étais toujours aussi bien taillé que lorsque j'éliminais pratiquement tous les batteurs de la ligue universitaire du Sud-Ouest. Pas de gras sur la poitrine ni sur le ventre, et, de mes deux années à lancer des balles tire-bouchon à la Carl Hubbell, j'avais conservé une bosse de muscle derrière le haut du bras gauche. Bien qu'aujourd'hui un peu voûté, je mesurais toujours plus d'un mètre quatre-vingts pieds nus, et les traces de gris dans mes cheveux blond sable me donnaient plutôt l'air d'un avocat chevronné que d'un homme vieillissant. Et puis j'avais mes blessures de guerre, deux trous dans chaque mollet, blancs, recouverts de tissu cicatriciel, formant une diagonale parfaite comme s'ils étaient l'œuvre de la flèche d'un archer.

Nous fîmes l'amour sur le lit pendant une heure, ne nous interrompant que le temps que je me resserve un verre. Le whisky nimbait mon esprit, mon cœur battait, ma peau était chaude sous mes propres doigts. Le sol me parut instable quand je gagnai la commode où était posée la bouteille, et ma respiration devint plus pénible et

plus rauque au fond de ma gorge. Nous passâmes en revue toutes les positions qu'elle connaissait et essayâmes tout ce qui me vint à l'idée, recréant les fantasmes de mes masturbations adolescentes. Très professionnelle, elle feignait la passion sans trop en faire, se raidissait et écartait les jambes à bon escient. Après la troisième fois, alors que je ne pensais pas pouvoir recommencer, elle se pencha au-dessus de mon ventre et m'embrassa en faisant jouer ses mains jusqu'à ce que je sois à nouveau en état de la pénétrer. Elle était douce à l'intérieur et n'exerçait pas depuis assez longtemps pour s'être trop élargie. Elle se hissait sur les coudes de manière à ce que ses seins se balancent tout près de mon visage, accompagnait nos va-et-vient de contractions des muscles du ventre, une cuisse tournée vers l'intérieur, et je finis par sentir le mécanisme s'enclencher, ce flot enfler en moi et accumuler de l'énergie comme une grosse pierre dévalant la pente d'une montagne, avant de jaillir dans le calme cotonneux d'un rêve sous opium.

Épuisé, je m'abandonnai alors à une torpeur alcoolique. Des filaments de poussière, pareils à des larves de charançon, se tortillaient dans les rayons de soleil qui frappaient la bouteille de Jack Daniel's. La fille se leva et commença à se rhabiller, et quelques instants plus tard j'entendis la porte se refermer derrière elle. Transpirant à grosses gouttes malgré la climatisation, je penchai ma tête par-dessus le bord du lit pour que la pièce cesse de tourner. Je voyais des flashs de couleur derrière mes yeux fermés et entendais les échos des obscénités que j'avais prononcées quand la pierre avait commencé à dévaler la pente. Ma gorge et ma bouche étaient desséchées par le whisky et par ma respiration haletante, les veines de ma tête commençaient à se dilater, et j'eus envie d'aller m'asseoir sous l'eau froide de la douche et d'y rester jusqu'à ce que toute la chaleur de mon corps ait disparu, mais je ne fis que m'enfoncer plus profondément dans mon délire, et le rêve s'installa.

Je rêvais souvent de la Corée. Parfois je creusais une tombe dans la terre gelée sous la surveillance du sergent Tien Kwong, qui m'appuyait parfois le court canon de son pistolet-mitrailleur sur la nuque, l'œil fixe et rempli de haine. Parfois le sergent et moi retournions à la salle d'interrogatoire du colonel, où, assis sur une chaise à dossier droit, je restais silencieux, le regard perdu dans le vide, jusqu'à ce que le sergent me casse le nez en me frappant la tête contre son genou. Ou alors j'étais seul, nu au milieu du complexe, où, une fois par semaine, on nous autorisait à nous laver au robinet et à chasser les poux des coutures de nos vêtements. Et chaque fois que j'allais là-bas et faisais couler l'eau, je voyais cette inscription gravée sur le robinet rouillé : *Fabriqué à Akron, Ohio*.

Mais, cet après-midi-là, j'étais de retour sur le « champ de tir », un endroit très particulier pour moi, car c'était là que mes six jours sur le

front s'étaient terminés. La journée avait été calme. Nous avions pris position dans un fossé d'irrigation asséché bordant une plaine de rizières large de trois kilomètres, et de l'autre côté de laquelle se dressaient des collines nues, rongées par les tirs d'artillerie. Dans la semi-obscurité, je devinais les arbres brisés et les cratères des obus de 105. Une des collines, d'où les Nord-Coréens avaient lancé une attaque, avait été noircie par les bombes au napalm. Nous avions entendu dire que la 1^{re} division de marines avait engagé le combat avec des Chinois au réservoir de Chosin, mais notre zone était considérée comme sûre. L'ennemi avait trois kilomètres de terrain découvert à traverser avant de nous atteindre, et nous avions déroulé des fils barbelés et posé des mines autour de notre périmètre, précaution jugée superflue dans la mesure où les Nord-Coréens n'avaient pas suffisamment d'effectifs dans les collines pour mener une offensive directe. À dix-neuf heures trente, les projecteurs s'allumaient et illuminaient les rizières et les pentes dévastées, puis les clairons sonnaient et les haut-parleurs déversaient les premiers discours nocturnes contre le capitalisme américain. La cacophonie des échos et la lumière blanche irréaliste baignant les collines et les sillons des rizières évoquaient une expérience psychiatrique sur la surface de la lune. Parfois, les Nord-Coréens oubliaient de relever l'aiguille du phonographe et le disque continuait de tourner pendant plusieurs minutes, ses craquements résonnant depuis les collines comme des crissemments d'ongles sur un tableau. Les faisceaux des projecteurs changeaient ensuite d'angle et balayaient le ciel, se reflétant un instant sur les nuages avant de s'arrêter sur un autre sommet grêlé de trous marron.

Assis dans le fossé, adossé à la paroi, j'essayais de dormir. La couverture dans laquelle j'étais enroulé était raide comme de la tôle à cause du froid, et j'avais mal aux pieds dans mes bottes. Je m'étais mouillé cet après-midi-là en traversant une rizière, et des perles de glace commençaient à se former sur mes vêtements. Même la tête enfoncée dans mon bonnet de laine sous mon casque, j'avais l'impression qu'on m'avait frappé les oreilles à coups de planche. J'entendis les chenilles d'un de nos tanks quelque part sur une route, puis une mitrailleuse de calibre .30 ouvrir le feu au loin, sur notre flanc droit. « Qu'est-ce qu'il fout, ce con ? » grommela un caporal à côté de moi, un grand montagnard du nord de l'Alabama. Sa couverture était rabattue par-dessus son casque, et il avait coupé l'index de son gant droit. Je sortis la petite bouteille de codéine que j'avais dans mon sac. Ça ne valait pas le whisky, mais ça réchauffait les boyaux comme de l'alcool à brûler. La mitrailleuse se tut un instant, puis se remit à tirer des rafales plus longues, suivies par celles d'un browning automatique et par des coups de feu irréguliers d'armes

légères. « Qu'est-ce qui se passe, bordel ? » dit le caporal. Il se hissa sur les genoux, son M-1 dans les mains. Soudain, des fusées éclairantes montèrent dans le ciel, illuminant les rizières de halos blancs. Le caporal était pâle comme un linge sous cette lumière, ses lèvres crispées et exsangues.

Les premiers obus de mortier tombèrent avant nos barbelés et firent exploser les mines que nous avions posées plus tôt. Des flammes orange et jaune jaillirent du sol en dispersant des morceaux de fil barbelé. Je sentis l'air chaud aspiré par le vide, mes oreilles se remplirent d'un bruit de trains de marchandises entrant en collision, et la paroi du fossé frappa ma tête avec la violence d'un coup de masse. Le bord de mon casque m'avait barré le nez d'une entaille bien nette, je sentais le sang couler sur ma bouche. Quelque part dans le fossé, parmi la pluie de pierres et de terre gelée, tandis que le sol tremblait, ébranlé par les locomotives fracassées, j'entendis un Marine m'appeler, un long cri s'échappant de la fournaise : « DOOOOOOOOOOOC ! » Alors que je me dirigeais vers lui à quatre pattes, les Chinois corrigèrent leur angle de tir et portèrent leur pilonnage en plein centre de nos lignes.

Je m'étais toujours dit que si je mourais au combat, ce serait le résultat d'un choix personnel, d'un acte émanant de moi-même, si inconscient ou imprudent soit-il – bref, que je serais pour quelque chose dans mon sort. À ce moment-là, je compris cependant que j'allais mourir au milieu d'une tempête de feu. Je n'avais pas plus de chances d'en réchapper que si Dieu abattait Son poing sur moi. Les obus explosaient par à-coups le long du fossé, projetant hommes et armes dans toutes les directions. Le caporal se figea soudain tandis qu'une explosion de terre et de lumière apparaissait derrière lui. Sa bouche et ses yeux étaient grands ouverts, son casque bosselé et déchiré par des éclats. Il sembla tourner sur lui-même au ralenti, le poids de son grand corps reposant sur une botte, puis il tomba sur moi à la renverse. Le sang qui coulait de son bonnet faisait comme des bouts de ficelle sur son visage. Il ouvrit puis referma la bouche avec un bruit de succion humide, la salive épaisse sur sa langue. Il toussa une fois, d'une toux peu sonore et gutturale ; puis ses yeux se fixèrent sur une fusée éclairante qui brûlait au-dessus de nous.

Quelques instants plus tard, la tempête de feu prit fin, presque trop rapidement, car on avait l'impression qu'une chose aussi intense et meurtrière ne pourrait jamais s'arrêter, qu'elle se perpétuerait indéfiniment, alimentée par sa propre force cataclysmique. Je poussai le caporal pour me dégager, mes oreilles bourdonnant dans le silence (ou ce qui lui ressemblait, les armes automatiques ayant recommencé à tirer de chaque côté). Le caporal perdit son casque, et je vis une longue entaille, comme une incision de scalpel, au sommet de son

crâne. Les morts jonchaient le fossé dans des positions contre nature, certains à moitié ensevelis dans les tas de terre formés par les parois effondrées, leurs corps disloqués comme si on les avait jetés d'un avion. Les blessés étaient tout blancs, choqués. Quelque part, un homme hurlait.

— T'es touché, doc ?

C'était le lieutenant. Il tenait son fusil d'une main. Son bras gauche pendait mollement le long de son corps.

— Ça va.

Nos voix me semblaient lointaines.

— Prépare-toi à évacuer les blessés. Le flanc droit sera bientôt nettoyé. Dans cinq minutes, l'artillerie nous couvre et on dégage.

— Vous saignez beaucoup, mon lieutenant.

— Rassemble tous les hommes en état de marcher. Les Jaunes ne vont pas tarder à nous tomber dessus.

Mais le soutien de l'artillerie ne vint jamais, et, un quart d'heure plus tard, les Chinois donnèrent l'assaut. Nos tireurs munis d'armes automatiques les dégommaient par centaines au fur et à mesure de leur progression dans les rizières. Nous tassions de la neige sur le canon des mitrailleuses de .30 pour éviter qu'il ne fonde, le fossé était tapissé de douilles et de caisses de munitions vides. Des monceaux de cadavres s'élevaient à perte de vue. Les assaillants avançaient, mouraient, et une nouvelle vague prenait leur place. Les clairons se remirent à sonner, et les presse-purée explosèrent dans nos barbelés. Chaque fois qu'une arme percutait à vide ou qu'un Marine était touché, l'ennemi se rapprochait du fossé. Notre seul tank était en feu derrière nous, le lieutenant avait reçu une balle dans la bouche, et tous nos sous-officiers étaient morts. Nous tirâmes nos dernières balles, fixâmes les baïonnettes en un geste idiot à la Fort Alamo, et les Chinois déferlèrent.

Ils nous arrosaient au pistolet-mitrailleur en courant le long du fossé, tirant sur les morts comme sur les vivants, dans cette hystérie victorieuse qu'on éprouve quand on a survécu à un assaut. Leurs armes n'étaient pas conçues pour la précision, mais elles permettaient néanmoins de vider l'essentiel d'un chargeur dans le corps d'un homme à moins de cinq mètres. Pour la première fois de ma vie, je pris la fuite devant quelqu'un. Je lâchai les poignées d'un brancard où était étendu un Marine blessé et je courus par-dessus les corps, les caisses de munitions, les bazookas tordus, les mitrailleuses renversées, le lieutenant qui crachait du sang et des morceaux de dents sur sa parka, et tout à coup je vis un jeune Chinois. Pas plus de dix-sept ans, son fin visage jaune crispé par le froid, il se tenait au-dessus de moi, en tennis et vêtements matelassés. Je suppose (avec le recul) que je mis les bras devant moi pour empêcher le jet de flammes et de balles

d'atteindre mon visage et ma poitrine, mais j'aurais pu m'en passer : mauvais tireur, le jeune homme ne me toucha nulle part au-dessus des genoux. Une douleur glacée me transperça les deux jambes, et je tombai comme si un mauvais plaisant m'avait fauché d'un coup de pied habile.

La remontée de mes souvenirs coréens, nourrie par le Jack Daniel's et l'épuisement sexuel, s'arrêta là. Je me réveillai à six heures et demie, en nage, la tête alourdie par le whisky de l'après-midi. Pendant une demi-heure, je restai sous l'eau froide, assis sur le carrelage de la douche, à mâchonner un cigare éteint. Les trous blancs dans mes mollets étaient comme du caoutchouc sous mon pouce.

1. Nordistes venus s'enrichir dans le Sud après la guerre de Sécession, protégés par les autorités fédérales. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*
2. Grille recouvrant un fossé, destinée à dissuader les bêtes de la franchir, sans entraver le passage des véhicules et des piétons.
3. Membres des gangs chicanos apparus au Texas dans les années 1930, reconnaissables à leurs costumes à la Cab Calloway.

Le Shamrock-Hilton Hotel de Houston grouillait ce soir-là de démocrates venus de tout le Texas. Ils étaient près de sept cents à avoir répondu à l'appel du parti : descendantes de combattants de guerres oubliées, membres du Texas Democratic Committee d'Austin, cadres bedonnants de l'AFL-CIO[1], lobbyistes de l'industrie pétrolière, patrons de presse aux ongles manucurés, conseillers en relations publiques, femmes de millionnaires s'habillant chez Neiman-Marcus et parlant comme des paysannes, jeunes juristes gravissant les échelons de la politique locale (tous des Fearless Fosdick[2] à la mâchoire carrée aspergée d'eau de Cologne, le regard clair, la poignée de main ferme), agents artistiques, nouveaux riches profitant de leur argent pour faire entrer leurs enfants au Randolph-Macon College, propriétaires de ranch avides de subventions, quelques mafieux semi-fréquentables de Galveston, plusieurs anciens membres de l'entourage de Lyndon Johnson (y compris des portiers et des bagagistes), trois vedettes de Hollywood nées au Texas, un astronaute, un président (en fauteuil roulant) des vétérans de la guerre hispano-américaine, un joueur de base-ball alcoolique ayant joué chez les Buffaloes de Houston avant de rejoindre les Cardinals de St. Louis, des prostituées de luxe, un général de l'Air Force dont on se souviendrait certainement pour sa participation zélée au bombardement de Dresde, sans oublier le sénateur Allen B. Dowling.

J'avais mis deux heures et demie pour arriver de San Antonio, traversant les petites villes et les villages comme un boulet de canon sous le regard incrédule des cow-boys ivres qui buvaient leur bière devant les saloons. Je m'engageai dans l'allée circulaire blanche du Shamrock et attendis derrière les autres voitures que l'équipe de chasseurs noirs me débarrasse de mes bagages et de ma Cadillac, m'épargnant jusqu'à l'effort d'ouvrir moi-même ma portière. Aimables et obséquieux, ils s'affairaient néanmoins avec une efficacité assurée, leurs gestes vifs comme des claquements d'élastique. Ils nous auraient volontiers tranché la gorge à tous, imaginai-je. Ils me rappelaient nos Noirs, en Corée, lorsqu'ils devaient obéir aux ordres de M. Skins, un officier blanc. Tout en réalisant des prouesses qui auraient mérité des décorations collectives, ils étaient capables d'insulter un officier et de lui rire au nez sans encourir de réprimande, à moins que l'officier en question ne veuille se ridiculiser publiquement.

Je roulai au pas jusqu'aux portes de verre de l'entrée ; un Noir

ouvrit ma portière pour que je descende, un autre s'installa à ma place, et un troisième prit ma valise dans le coffre. Je donnai à chacun un pourboire d'un dollar (gêné par cette situation artificielle comme on l'est quand on paie un cireur de chaussures) et suivis le troisième chasseur pour entrer dans l'hôtel. Et je me demandai, en regardant son dos, ses muscles raides moulés par le tissu gris de sa livrée : *Tu serais vraiment capable de me sectionner la jugulaire avec un rasoir, toi, le descendant déraciné de Cham, privé de ton héritage, jeté comme un paquet et sans instruction dans un champ de coton du sud du Texas, où toi et les tiens vous êtes épuisés à cultiver la terre des autres pendant plusieurs générations ? Oui, je pense que tu en serais capable, en suivant délicatement la veine d'un coin bien aiguisé de la lame.*

Mais j'étais encore sous l'effet du Jack Daniel's, de ma Mexicaine et de mon rêve, et c'est sans doute pour ça que je lisais des choses aussi étranges dans la tête de ce Noir qui marchait devant moi.

Je donnai mon nom à la réception, et on m'informa que ma femme avait pris une suite au dixième étage. Mon frère Bailey et elle étaient arrivés la veille lorsque la convention avait commencé, et il était prévu que je les rejoigne ce midi pour un déjeuner sur la terrasse en compagnie de plusieurs lobbyistes qui, espérant maintenir les exonérations fiscales accordées aux exploitants des puits de pétrole, étaient prêts à investir des sommes considérables dans la carrière d'un jeune congressiste. Je ne devais cependant intervenir devant la convention qu'à dix heures ce soir-là, et je ne me sentais pas la force de supporter une journée entière à bavarder au bord de la piscine en sirotant du gin et en feignant d'être amusé par des plaisanteries racistes, tandis que des quinquagénaires poudrées me chuchoteraient d'un ton lourd de sens des banalités à l'oreille. J'avais déjà rencontré tous ces gens à Dallas, à Austin, à Fort Worth et à El Paso, et ils étaient chaque fois fidèles à eux-mêmes, quels que soient l'endroit et les circonstances. Les hommes étaient tous en costume western Oshman et bottes à tige basse, avec leurs chevalières Zales incrustées de diamants qui ne semblaient pas à leur place sur leurs grosses mains, et leurs cravates-lacets ou leurs polos à col ouvert qui détournaient l'attention de leurs yeux de fouine et de leurs joues couperosées. Ils parlaient de gros sous avec indifférence, mais je savais qu'ils ressentaient des picotements de plaisir entre les jambes dans ces moments-là. Je plaisais à leurs femmes car j'étais un jeune avocat prospère, bel homme, bronzé à force de jouer au tennis dans les clubs à la mode, et capable de prendre sur moi pour faire tinter mes glaçons dans mon verre en affichant un air tranquille et agréable pendant qu'elles me confiaient les problèmes sans importance de leur vie insipide (exercice pour lequel je m'imposais une autodiscipline très stricte, sachant toujours m'excuser et m'éloigner avant que ma rigidité

intérieure ne s'écroule).

Je n'avais de toute façon pas besoin d'eux pour être élu représentant de ma circonscription au Congrès. Le nom de Holland et la réputation de mon père auraient assuré un mandat politique à pratiquement n'importe quel membre de ma famille qui l'aurait souhaité. C'était d'autant plus vrai pour moi, l'ancien prisonnier de guerre qui avait résisté à trente-deux mois de lavage de cerveau quand d'autres signaient des aveux, se dénonçaient les uns les autres et passaient à l'ennemi. On se souvenait de mon retour en infirmier blessé, avec ma chemisette de Marine et mes béquilles.

Pour finir, mon adversaire républicain était un ignoble raciste, extrémiste jusque dans les affaires, à tel point que sa compagnie d'assurances avait périclité. Membre de diverses associations ultraconservatrices voire ségrégationnistes au cours de sa vie (les sociétés John Birch et Paul Revere, l'Independent Million, la White Citizens League, le Dixiecrat Party), il avait l'alcool mauvais, cognait sur sa femme et sur ses enfants, et j'ignore pourquoi les républicains l'avaient choisi comme candidat, si ce n'était qu'il avait la possibilité d'obtenir des financements de la part d'autres abrutis comme lui et que, de toute façon, leur parti n'avait remporté aucune élection dans le comté de DeWitt depuis la Reconstruction.

La suite où s'était installée Verisa comptait cinq pièces et jouissait d'un bar, d'une moquette épaisse, de tableaux aux murs, de caoutchoucs en pot et d'un balcon donnant sur la piscine. Le chasseur posa ma valise et referma la porte derrière moi. Je lus la colère de Verisa dans ses yeux. Elle était assise sur le canapé en robe du soir blanche, jambes croisées et serrées, le bout d'un de ses escarpins tourné vers la table basse. Ses cheveux auburn, tellement brossés, brillaient d'un éclat métallique, et sa peau était lisse et blanche comme du marbre. Si j'avais été plus près, j'aurais senti la touche de parfum derrière ses oreilles, ses seins poudrés, le fumet musqué de son sexe, la légère odeur de gin de son haleine. Elle me regarda brièvement, puis détourna les yeux et alluma une cigarette. La pointe de sa chaussure effleura un instant un relief sur le bord sculpté de la table. Elle avait toujours su contenir sa colère. Elle avait appris ça en partie à Randolph-Macon et le reste à mon contact. Même quand je la mettais dans une rage folle, elle se contentait de tirer sur une cigarette ou de me chuchoter hâtivement quelques mots dans le coin d'une salle de réception ; à la rigueur, elle me soufflait un peu dans les bronches une fois de retour à la maison. Ce petit coup d'escarpin, en réalité dirigé contre mes parties génitales, contenait la frustration de sept années de mariage : ses rêves de petite fille brisés, sa honte quand j'amenais au country-club des ouvriers des puits de pétrole ou des soldats de la base de Fort Sam Houston, mes monologues d'ivrogne au

milieu de la nuit sur le sentiment de culpabilité qui me rongea depuis la guerre, et ce stoïcisme résigné qu'elle avait vainement adopté, après maintes déceptions sociales, dans l'espoir de devenir l'épouse d'un congressiste texan en chemin vers le Sénat et d'accéder à l'opulence du pouvoir, qui allait bien au-delà de tout ce que l'argent peut acheter et détruire.

— Tu t'en fous à ce point ? dit-elle d'un ton calme, en continuant de regarder droit devant elle.

— Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Une journée à m'entendre inventer des excuses pour expliquer ton absence, et là, j'en ai plus qu'assez.

— C'est si terrible que ça, un déjeuner avec l'aristocratie de Dallas au bord d'une piscine ?

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Hack. Ça ne me plaît pas de mentir pour toi, pas plus que de rester assise trois heures toute seule avec des hommes d'affaires grossiers.

— Ceux-là, c'est le haut du panier. Ce sont eux qui huilent les engrenages et qui font que Frankenstein avance sans grincer.

Je passai derrière le comptoir du bar et me servis un double whisky avec des glaçons, dont les doux tintements contre le verre ajoutèrent à ma sérénité. Coucher avec des prostituées me donnait toujours plus d'assurance face à Verisa.

— Inutile de te demander où tu étais. Encore dans un motel de campagne, je suppose, pour un de tes cinq à sept.

— J'avais un rendez-vous avec R.C. Richardson à Austin.

— Combien tu les payes, ces filles ? Elles te sucent ? C'est comme ça qu'on dit dans ce milieu, non ?

— Sans doute, oui.

— Elles doivent être très belles. Elles ont d'autres spécialités ?

— En ce moment, R.C. essaie de faire breveter le virus de la fièvre aphteuse. Il est sous contrat avec le gouvernement pour le Vietnam, y en a pour des millions.

— Côté maladies, tes petites copines sont sûrement servies.

— Laisse tomber, Verisa.

— Ah, je ne dois rien dire, c'est ça ? Je dois passer la journée à faire la conversation à des gens qui mâchonnent des cure-dents, et t'accueillir chaleureusement à la porte le soir, quand tu rentres après t'être envoyé en l'air avec une pute mexicaine.

Sa précision me fit frémir. Je me resservis un fond de verre.

— Je parie que tu as déjà couché avec moi sans savoir si elles ne t'avaient pas refilé une de leurs maladies, ajouta-t-elle.

La botte de fer se resserrait pour de bon, à présent.

— Je te sers un whisky-soda ? Il faut que j'aille me changer.

— Nom de Dieu, je suis sûre que tu l'as fait, dit-elle, la main devant

sa bouche.

— Je ne t'ai jamais fait ça.

— Tu ne t'en souviens sans doute même pas. Les premiers symptômes n'apparaissent qu'au bout de deux semaines, non ?

— La colère t'égare.

Elle avait pourtant raison : je ne m'en souvenais pas.

— C'est arrivé à une fille que je connaissais à l'université, mais c'était une traînée, elle couchait avec des soldats et des marins à l'arrière des voitures. Je ne savais pas que ça arrivait aux femmes mariées.

— Arrête. Tu es complètement à côté de la plaque.

— Je m'étonne que tu ne m'aies jamais donné de sulfamides à prendre.

Je lui servis son whisky-soda avec une goutte de citron et le posai devant elle sur la table.

— Je suis désolé que tu aies dû te taper ce déjeuner toute seule, dis-je. Je pensais que Bailey t'accompagnerait si je n'arrivais pas à temps.

— Dis-moi si tu m'as vraiment fait ce coup-là.

— Écoute, tu as passé une journée de merde. J'aurais dû être là pour déjeuner avec ces cons, ou j'aurais dû appeler Bailey pour lui demander de me remplacer. Mais maintenant, il faut que je me change. On doit descendre dans quelques minutes.

— Tu dois obéir à une horloge très particulière. Elle ne fonctionne correctement que quand tu te sens dos au mur.

— Tu ne bois pas ton verre ?

— Bois-le, toi. Ça te dynamise, ça te donne plus de charme en public.

— Tu as poussé le bouchon assez loin en peu de temps.

— Je risque de le pousser tellement loin que ça va te faire mal.

— À quoi bon ? Si tu veux te dire que tu as gagné le match au dernier tour de batte, libre à toi. Tu attends que je te baise le cul pour m'excuser ?

— Ça, tu l'as déjà fait sans avoir besoin de t'excuser. Un psychanalyste se régalerait avec toi.

— Sans vouloir entrer dans des descriptions embarrassantes, je crois me souvenir que tu y as pris un certain plaisir.

— Oui, je n'ai pas oublié ces doux moments. Tu essayais de reproduire tout ce que tu avais appris dans un bordel japonais en t'épanchant sur deux de tes camarades, morts en Corée dans un camp de prisonniers.

— Je te conseille de la boucler rapidement.

— Comment s'appelaient ce jeune soldat de San Angelo et ce sergent noir de Géorgie ?

— Ça t'est complètement égal, ce que je te dis, hein ?

— La preuve que non. Tu disais qu'ils avaient été enterrés dans des latrines, c'est bien ça ? Pour ajouter du fertilisant américain aux rizières coréennes, selon tes propres termes.

— T'avance pas sur ce terrain-là.

— Ouh ! Captain Marvel[3] est menaçant quand il a un coup dans le nez.

— Ça ne te ressemble pas. Rebrousse chemin avant de te retrouver vraiment dans la merde.

— Tu vas me frapper ? Ça clôturerait en beauté ma journée.

— Tire pas plus sur la corde, c'est tout.

— Ne te défile pas, Hack. Si tu fous cette élection en l'air, je demande le divorce et je t'attaque pour avoir la maison. Et ensuite, je me vengerai de la façon la plus appropriée qui soit : je recouvrirai ton petit cimetière historique de béton.

Je pris la bouteille de whisky et mon verre sur le comptoir et claquai la porte de la chambre derrière moi. Les pulsations de mon cœur résonnaient dans ma tête, les veines de ma gorge étaient gonflées. Je m'énervais rarement, mais cette fois elle avait plongé la main profondément en moi et avait chopé un bon morceau de boyau entre ses ongles. Je bus deux fois au goulot de la bouteille et commençai à me déshabiller. Dans la glace, mon visage était tout rouge. D'un coup de pied, j'expédiai mon pantalon contre le mur, puis retirai ma chemise sans la déboutonner. Debout, en caleçon, je bus à nouveau, cette fois à gorgées mesurées. Tandis que le whisky s'installait en moi, je sentis une goutte de sueur couler d'un sourcil. Calme-toi, connard, me dis-je. Le Lone Ranger[4] ne perd jamais son sang-froid. Donne donc une balle en argent au shérif, Tonto va te servir un verre. Mais Verisa s'était vraiment dépassée cette fois-ci. Pendant la journée, elle avait préparé une trousse d'instruments chirurgicaux pour accéder à tous mes organes vitaux. J'ignorais s'il fallait y voir quelque chose de condamnable ou d'admirable. Comme je l'ai dit, elle avait jusque-là toujours su concentrer sa colère dans une discrète seringue hypodermique, enfoncée subtilement au bon endroit (sa meilleure injection, celle qu'elle me réservait quand je lui avais infligé un coup particulièrement douloureux au plus profond de l'âme, était de faire la morte sous moi au lit, les bras en croix sur les oreillers, au moment où j'étais désarmé par l'extase).

Je bus une nouvelle gorgée, juste assez de liquide pour franchir l'arrière de la langue, puis me lavai les dents et pris trois aspirines et deux comprimés de vitamines, avant de me rincer la bouche à la Listerine pour masquer l'odeur du whisky. J'enfilai une chemise en soie italienne, une cravate sombre, un costume blanc bien repassé, et fis briller mes bottes en les frottant à l'aide d'une serviette humide. J'allumai un cigare et crachai la fumée face à la glace. T'es pas mal,

homme masqué, me dis-je.

J'entendis Verisa ouvrir la porte d'entrée, puis les voix de Bailey et du sénateur Dowling.

— Hack ? dit Verisa en tapotant de ses ongles à ma porte.

Je sus qu'elle s'était déjà retransformée en agréable épouse de candidat au Congrès. La soudaineté du phénomène était parfois stupéfiante.

Je sortis de la chambre et serrai la main du sénateur.

— Comment ça va, Hack ? dit-il d'un ton jovial, le visage éclatant de santé.

Sa poignée de main restait ferme malgré ses cinquante-cinq ans. Il mesurait quinze centimètres de moins que moi, était solidement bâti, se tenait bien droit et arborait une courte brosse de cheveux blancs. Ses yeux bleu acétylène, brillants et vifs, avaient un regard impénétrable où on voyait, quand il le plongeait avec assurance dans le vôtre, que sa petite taille n'était pas un handicap pour lui. Il avait le tronc court et massif d'un soldat professionnel, et son costume sur mesure ne laissait voir ni pli ni renflement. Il portait un dentier qui ajoutait un léger zézaïement à son accent du Texas, sa seule faiblesse. Le sénateur Dowling avait surtout réussi à rester une figure forte du Sud sous cinq présidents différents. Il avait souvent changé de camp au cours des années, et chaque fois il était reparti du stade avec l'équipe gagnante (c'était là son don, sa capacité à sentir venir le changement avant tout le monde). Il avait été installé au Congrès en 1940 par une association d'éleveurs totalisant quatre cent mille hectares dans le sud-ouest du Texas, dette dont il s'était acquitté durant les deux années qui avaient suivi en réclamant des subventions importantes pour compenser l'aridité des sols. Il avait ensuite défendu l'industrie du pétrole, les entreprises de service public et les grosses sociétés de Houston et de Dallas, poursuivies pour violation des lois antitrust. Sous l'administration Kennedy, alors qu'il avait toujours assuré à ses administrés qu'il était ségrégationniste, il avait soutenu l'une des premières lois sur les droits civiques. Entre-temps, il avait acquis un ranch de mille deux cents hectares dans les collines au nord d'Austin, ainsi que des actions dans presque toutes les grosses entreprises texanes sous contrat avec l'armée.

— Bien, sénateur, répondis-je. Et vous ?

— Ça va. Je me repose au ranch. Je fais un peu de pêche et de tennis en attendant la campagne.

— Hack, sers donc un verre au sénateur, me dit Verisa.

— Merci. Un demi-doseur avec un peu de soda, ce sera parfait.

— Vous devriez aller pêcher chez Hack, dit Bailey, ça grouille de perches dans ses étangs.

Il était assis sur l'une des hautes chaises du bar, le bras jeté par-

dessus le dossier. Sacré Bailey. Jamais à court d'inepties. Il me ressemblait comme un jumeau, avec cinq ans et quelques kilos de plus, le front et le cou ridés. Bailey était un homme pragmatique qui s'inquiétait pour tout ce qui n'en valait pas la peine.

— J'avais espéré pouvoir vous parler plus tôt dans la journée, dit le sénateur en fixant ses yeux bleu acétylène sur moi.

— J'ai dû passer à Austin voir un client. On peut peut-être se retrouver après mon discours.

— D'après Verisa, un cocktail est prévu dans votre suite. Je préférerais un entretien en tête à tête.

— Hack, intervint Bailey, on est invités pour le petit déjeuner au River Oaks Country Club demain matin. Le sénateur pourrait nous y retrouver. Vous voyez ce que vous avez à voir tous les deux, et ensuite on fait un double.

— Ça me semble une bonne idée, dit le sénateur. Deux sets contre un ancien lanceur de Baylor me feront le plus grand bien.

L'enfoiré...

— Mon adversaire n'a pas réussi à organiser ses troupes de dégénérés, j'espère ?

— Oh, non, non, s'esclaffa-t-il de bon cœur. Je ne crois pas que nous ayons besoin de consacrer beaucoup de temps aux projets de ce monsieur. Je voulais vous entretenir de plusieurs questions qui doivent être débattues à Washington. Votre père m'a beaucoup aidé lors de mon premier mandat au Congrès, et j'ai pu mesurer combien il est précieux d'avoir un ami expérimenté.

Je lui tendis son demi-whisky-soda dans un grand verre. Il avait appris à être prudent avec l'alcool, et je savais qu'il ne le terminerait pas.

— Merci, sénateur, c'est gentil à vous, dis-je en maîtrisant mon agacement. Mais je ne sais pas ce que donnera mon bras d'ancien lanceur sur le court.

— Hack est sur la défensive, ce soir, dit Verisa.

— Il a raison, dit le sénateur.

Son sourire approfondissait encore le bleu de ses yeux.

— Mon service manque de puissance, ajoutai-je, mais je suis redoutable au filet. Les balles s'enfoncent dans le béton sous mes coups de poignet.

— On ferait bien de ne pas tarder à descendre, dit Bailey.

Son visage ne laissait rien paraître, mais il était mal à l'aise, ça se voyait à ses doigts qui trituraient sa jambe de pantalon.

— Notre public ne va pas s'envoler, rétorqua le sénateur. Les gens sont généralement patients. Même un sénateur doit savoir attendre de temps en temps.

Désolé, connard. J'ai épuisé mon stock de repentir pour la soirée. Je

posai mon cigare dans le cendrier et me versai un doigt de Jack Daniel's dans un verre. Le visage de Bailey se tendit à mesure que le silence s'installait. Verisa me fixait du regard, les lèvres légèrement pincées, mais je tins bon. Je sirotai mon whisky et tirai sur mon cigare comme si j'étais étranger à la conversation.

— Vous voulez qu'on vous emmène, demain matin, au country-club ? proposa Bailey au sénateur.

— Non, merci, répondit ce dernier. Je vais me débrouiller. J'ai cru comprendre que Hack conduisait comme s'il voulait renvoyer A.J. Foyt^[5] dans la fosse à vidange.

— Je n'essaierais pas de battre un Texan à son propre jeu, sénateur.

— Ça dépend du type de jeu.

Le sénateur avait le coin des yeux plissé en me regardant.

— J'étais assez performant dans ma discipline, en mon temps.

— Je me souviens, Hack. Je vous ai vu lancer deux fois. Mais si ma mémoire est bonne, les batteurs gauchers vous posaient quelques problèmes.

— Parfois, il faut forcer un peu.

Il but une mince gorgée de son whisky-soda, posa le verre sur le comptoir, gracieux et assuré, puis consulta sa montre avec désinvolture.

— Bailey a sans doute raison, dit-il. Il est temps de descendre. Je ferai un saut à votre cocktail tout à l'heure pour saluer vos invités.

Puis, appuyant sa main au creux de mes reins :

— Et demain, on verra ce que ça donne sur le court.

Verisa retrouva son calme, et Bailey se leva, raide comme si on venait de le détacher d'une chaise électrique. Je sortis mon discours dactylographié de sa pochette de cuir dans ma valise, et nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur dans le couloir moqueté, tels quatre membres d'une gentille petite famille.

Les gens étaient serrés autour des tables de la salle de réception du Shamrock. L'argenterie, les verres en cristal, les nappes blanches, les robes du soir à paillettes et les carafes de vin brillaient légèrement sous les lumières. Le sénateur me présenta à la tribune, et les rangées de visages se turent poliment. Même les magnats du pétrole, avec leur cravate-lacet et leurs bottes de cow-boy, me témoignèrent un certain respect. Je leur lus mes vingt minutes de bla-bla, qu'ils ponctuèrent d'applaudissements. Chaque fois que je m'approchais vaguement d'une conclusion, chargée d'un sous-entendu indéterminé, je voyais leur regard s'intensifier, leur tête amorcer un mouvement approuvateur, puis, tandis qu'une colère profonde vis-à-vis du pays, de l'univers ou d'eux-mêmes trouvait un écho dans mes déclarations creuses, les mains se mettaient à battre. Ils avaient trouvé en moi le défenseur fervent des braves gens indignés. J'étais suffisamment alcoolisé pour

ne pas me rendre compte de la stupidité de mon discours, et au bout d'un moment j'eus même le sentiment que ce que je disais pouvait avoir un sens. Ils se levèrent lorsque j'eus terminé. Je serrai des dizaines de mains, écoutai les compliments avec un sourire humble de jeune campagnard, et invitai la moitié de la salle au cocktail organisé par Verisa.

Le cocktail fut un succès à tout point de vue. Verisa endossa son rôle de radieuse épouse de candidat au Congrès, se déplaçant d'un groupe à l'autre avec un détachement aimable (les chroniqueuses mondaines du *Houston Post* et du *Chronicle* convinrent toutes les deux que Mme Holland était l'une des hôtes les plus charmantes que la politique texane ait connue depuis longtemps). Quant à moi, je réussis un doublé en prenant ma deuxième cuite de la journée. Les serveurs noirs me mettaient un nouveau whisky à l'eau dans la main chaque fois que je les regardais, si bien qu'au bout de deux heures Mr. Hyde déambulait sans vergogne dans les couloirs de mon esprit. Il y avait tellement de monde que la climatisation ne parvenait plus à évacuer la fumée, et le bruit nous attira des plaintes des chambres du dessus et du dessous. Des gens que je n'avais jamais vus burent trois caisses de bourbon et de scotch, mangèrent pour quatre cents dollars de petits fours, firent des trous de cigarette dans la moquette, utilisèrent le téléphone de la suite pour passer des appels longue distance d'une demi-heure, et jetèrent des verres et des bouteilles dans la piscine depuis le balcon. Quelqu'un amena le président des vétérans de la guerre hispano-américaine dans son fauteuil roulant et le laissa dans un coin, son visage ratatiné frappé de stupeur devant ce chahut, jusqu'à ce qu'un ancien combattant sentimental de la Seconde Guerre mondiale décide de l'emmener faire une pointe de vitesse dans le couloir. Un désaccord m'opposa au joueur de base-ball alcoolique sur la manière d'atteindre un batteur à la tête pour l'écarter du jeu, une des deux chroniqueuses mondaines vomit dans la salle de bains et dut être mise au lit par Verisa, et le général ayant bombardé Dresde descendit la fermeture Éclair de la robe d'une femme.

J'insultai l'astronaute et sa femme, qui partirent après avoir poliment attendu cinq minutes, puis deux des serveurs noirs rendirent leur tablier à cause d'une remarque raciste de la part d'un courtier en pétrole. M'emparant du bar, je versai tout ce qui restait de bourbon, de gin et de scotch dans un grand saladier et insistai pour que tout le monde boive de mon mélange. Résultat, quatre comas éthyliques de plus, des toilettes bouchées et un projet collectif de descente à la salle à manger pour se faire cuire des steaks et des œufs. Un chanteur hillbilly, que quelqu'un était allé chercher dans une boîte, dragua Verisa, et le général de l'armée de l'air urina du haut du balcon après avoir bu six verres de punch. À quatre heures du matin, la suite était

complètement détruite : meubles brûlés ou en morceaux, moquette jonchée de mégots de cigares et de cigarettes, vitres de la porte-fenêtre brisées, plantes en pot retournées, prise du mixeur fondue à cause d'un court-circuit. (Le Shamrock-Hilton m'envoya plus tard une facture de huit cents dollars de réparations, que je m'empressai de faire suivre au comité du parti à Austin.)

À cinq heures, les derniers invités partirent en s'appuyant les uns sur les autres, tandis que Verisa, toujours radieuse malgré la fatigue, les remerciait de leurs compliments incohérents et les invitait à venir nous voir au ranch. Je m'allongeai sur le lit, à côté de la chroniqueuse mondaine. Dans la lumière grise de l'aube, qui commençait à éclairer l'horizon, elle tourna vers moi son visage ovale et blême en ronflant, la bouche grande ouverte. *Bonne nuit, bonne nuit, douce Desdémone*, pensai-je, avant de basculer à nouveau dans le monde de Mr. Hyde.

Un ciel bleu et chaud écrasait la terre battue verte des courts de tennis du country-club, dont les lignes avaient été fraîchement repassées à la craie. Assis avec Bailey à une table au plateau de marbre à l'ombre des arbres, je sirotai un bloody mary en regardant Verisa et le sénateur se renvoyer la balle par-dessus le filet. Derrière les courts, le soleil se réverbérait sur l'eau de la piscine ; des enfants en maillot de bain dégoulinant s'alignaient sur la planche du plongeoir. Au loin, le parcours de golf dessinait ses belles courbes vertes au milieu des chênes, le sable de ses bunkers pareil à du cristal blanc pilé sous cette lumière. Ma gueule de bois était carabinée. Je transpirais anormalement, tremblais intérieurement comme un diapason désaccordé et ressentais une forte pression contre un côté du crâne. Mon short et mon polo étaient déjà mouillés alors que je n'avais pas encore touché une balle, et la vodka tardait à produire son effet. Bailey me harcelait de récriminations à propos de notre cabinet d'Austin, de mes absences répétées, de mon impolitesse envers le sénateur. Ses mots étaient comme des morceaux de porcelaine brisée dans ma tête. Plongé dans une sorte d'abstraction intérieure, il ne me regardait que de temps en temps, son visage respirant l'innocence idiote d'un non-buveur s'adressant à un homme torturé par sa gueule de bois. J'allumai un cigare et bus un deuxième bloody mary en essayant de me concentrer sur le match.

— C'est dingue de faire n'importe quoi à ce point, disait Bailey. Tu as la gueule de bois trois jours sur sept, tu vas plaider les mains tremblantes, et pendant ce temps les autres doivent rattraper tes conneries.

— Tu rattrapes mes conneries, toi, Bailey ?

— J'ai fait quoi hier, à ton avis ? Sans parler de la soirée, où tu as insulté une demi-douzaine de personnes en un quart d'heure.

— Je croyais n'avoir insulté que l'astronaute.

Je m'essuyai le front avec ma manche et terminai mon bloody mary.

— Tu vas te remettre dans le même état qu'hier ?

— Peut-être, si la conversation ne change pas.

— C'est de la folie. Tu peux être en fonctions dans quelques mois. Le plus jeune congressiste de l'État. Après un ou deux mandats, tu pourras faire tout ce que tu veux au Texas.

— Je sais tout ça.

— Alors pourquoi tu te conduis comme si tu n'avais rien dans le crâne, bon Dieu ?

Je levai mon verre à l'attention du serveur pour qu'il m'en apporte un troisième.

— Tu comptes trop sur les autres, ajouta Bailey.

— Tu veux bien la fermer cinq minutes ?

— Ça t'agace, mais tu sais que j'ai raison.

— Bailey, va faire un tour, lâche-moi un peu.

— Tu vois l'effet de l'alcool sur toi ?

— Merde, va te baigner, cours après les balles de golf, mais dégage. Là, vraiment, tu me gonfles.

Il se leva, l'air un peu vexé et en colère, et se dirigea vers le clubhouse de l'autre côté de la pelouse. Je savais qu'il reviendrait dans une demi-heure comme si de rien n'était, et qu'il reprendrait son harcèlement. Bailey était un brave garçon, mais on ne pouvait rien lui faire comprendre.

Le sénateur se déplaçait sur le court comme un homme de vingt ans son cadet. Il avait de l'allure, là-bas, je dois le reconnaître. La sueur luisant sur les poils gris collés de son torse et sur ses épaisses épaules musclées, il giflait la balle, qui franchissait le filet en une traînée blanche. Bon serveur pour un homme de sa taille, le revers toujours sûr et précis, il avait les dimensions du court dans l'œil, et la plupart de ses balles rasaient le filet et rebondissaient peu sur la terre battue. Verisa était une bonne joueuse, mais il la battit facilement en deux sets. Le sénateur avait l'esprit de compétition : sa fausse galanterie ne s'appliquait plus lorsqu'il disputait un match.

Ils me rejoignirent à ma table, et le serveur nous apporta un plat froid, des brochettes de crevettes sur un lit de glace pilée. Durant l'heure qui suivit, j'écoutai le sénateur me donner des conseils pour ma campagne et pour l'année à venir au Congrès, et détailler les dons reçus de plusieurs compagnies pétrolières (les chèques, dont le total des montants dépassait déjà soixante-cinq mille dollars, avaient tous été déposés par Bailey sur un compte spécial à Austin). Puis, indirectement et avec compassion, il me recommanda d'éviter les déclarations publiques sur les droits civiques, du moins au Texas, et de ne pas trop m'engager en faveur des ouvriers, dans la mesure où, en

tant que démocrate, je les avais déjà de mon côté. Je hochai la tête et m'efforçai d'avoir l'air attentif, mais ma gueule de bois ne faiblissait pas, et peu de ses phrases me semblaient avoir un rapport entre elles. En réalité, son but était moins de m'instruire en politique texane que de me faire payer mon retard de la veille, et j'étais dans l'état idéal pour cela : celui d'un handicapé mental.

— La semaine prochaine, dit-il, je compte me rendre à Walter Reed^[6] pour aller rencontrer les soldats blessés au Vietnam. Je pense que ce serait bon pour vous de m'accompagner.

— Pourquoi ?

— Vous-même avez été blessé en Corée. Nos soldats aiment bien savoir qu'il y a des gens au Congrès qui comprennent ce qu'ils vivent.

— Je regrette, sénateur, mais j'ai eu ma dose d'hôpitaux militaires.

— On ne restera qu'une heure ou deux. Vous serez de retour chez vous le soir même.

— Je préfère m'abstenir.

— Vas-y, Hack, dit Verisa. Bailey s'occupera du cabinet.

— Non, je...

— Tu as besoin de changer d'air, dit Bailey. Profites-en.

Il était revenu du club-house plus résolu que jamais.

— J'ai passé deux mois dans un hôpital militaire en 53 et je ne tiens vraiment pas à...

J'affichais mon sourire le plus aimable.

— Ce genre de publicité est importante pour vous, Hack, insista le sénateur.

Et merde, me dis-je.

— Bon, d'accord, sénateur. Je vous accompagnerai avec plaisir.

Nous terminâmes notre repas et jouâmes un set en double, Verisa et moi contre le sénateur et Bailey. La sueur ruisselait sur mon visage et sur mon torse. Mon timing était mauvais, mes mouvements mal coordonnés, et la plupart de mes balles de service terminaient dans le bas du filet. La chaleur et l'effort remplissaient ma tête de grondements de tonnerre. L'air me semblait extrêmement humide, sur ma peau c'était comme de la vapeur. Si Bailey n'avait pas joué si mal, nous aurions perdu le set 6-0, mais grâce à Verisa nous n'avions qu'un jeu de retard. J'étais même fier d'elle. Avec sa jupette blanche et sa casquette à visière verte, elle était la plus belle créature des courts. Son bronzage faisait ressortir ses taches de rousseur sur ses jambes et sur ses épaules, ses cheveux auburn, mouillés, brillaient sur sa nuque, et on avait une belle vue sur son joli petit cul quand elle se penchait pour servir.

J'avais très envie de battre le sénateur. Solidement installé sur sa ligne de fond de court, il jouait avec assurance, le geste fluide en revers comme en coup droit. Sous ses épais sourcils gorgés de sueur,

ses yeux bleus brillaient d'une lueur malsaine chaque fois qu'il envoyait la balle dans mes lacets.

Cependant, j'appris bientôt que sa vengeance pour la veille n'était pas encore complète. À 5-4, alors que Verisa servait pour égaliser à 5 partout, je me mis au filet. À la relance, Bailey rata son lob, et je smashai sa faible balle en cloche de toute la force de mon épaule, droit sur le sénateur. Le point aurait dû s'arrêter là et le jeu être porté à notre crédit, mais, d'un petit revers chopé, le sénateur intercepta ma balle et me la renvoya en plein visage. Mes lunettes de soleil se brisèrent sur le court, mes yeux se mirent à pleurer de manière irrépressible, et je sentis le sang couler de mon nez. À travers mes larmes, je le vis venir vers moi d'un pas pressé, le visage inquiet, mais il y avait de la victoire dans ses yeux.

Plus tard, Verisa nous ramena à l'hôtel tandis que je tenais une serviette tachée de sang et remplie de glaçons contre mon nez. L'arête de ce dernier était déjà enflée, et j'avais un goût écœurant au fond de la gorge. La tête renversée en arrière sur mon siège, un œil tourné vers la vitre, je regardais le flot agressif des voitures dans South Main Street. Au country-club, le sénateur m'avait présenté ses excuses avec toute l'emphase dont il était capable, le responsable des courts était arrivé avec une trousse à pharmacie et avait essayé de m'enfoncer des boules de coton dans les narines, un serveur noir était venu poser un autre bloody mary sur la table avant de repartir, et, à présent, assis à l'arrière, Bailey parlait de m'emmener à l'hôpital pour passer une radio.

— Tu crois que c'est cassé ? demanda Verisa.

— Non, il me l'a un peu aplati, c'est tout, répondis-je. Simple avertissement.

Ma voix était nasale et étouffée par la serviette.

— C'était un accident, dit Bailey. Tu as smashé en plein sur lui.

— T'as pas fini, avec ta mentalité de boy-scout ? explosai-je. Épargne-nous tes bons sentiments une seconde, au moins jusqu'à ce qu'on arrive à l'hôtel. Il m'a allumé volontairement.

— C'est de la paranoïa d'alcoolique.

— Ça y est, c'est reparti.

— Combien de sénateurs donneraient de leur temps pour aider un avocat de trente-cinq ans à faire ses débuts en politique ?

— Tu vois pas que c'est une ordure, ce mec ?

— Tu imagines des choses pour adapter la réalité à ton esprit tordu.

— T'es un bleu, Bailey. Il est temps que tu apprennes à reconnaître la méchanceté sophistiquée.

— Tu dérailles complètement.

— Continue à regarder le monde avec les yeux de Little Orphan Annie[7] si ça te chante. Personnellement, dans l'immédiat, j'ai

l'impression qu'on m'a chié dans la tête, j'ai le nez plein de sang, et si tu prononces un mot de plus, j'appelle le sénateur en arrivant à l'hôtel et je lui dis le fond de ma pensée.

— Il vaut mieux qu'on aille au Herman Hospital, dit Bailey à Verisa.

— J'ai déjà eu le nez cassé et je sais ce que ça fait. Mets-la en sourdine le temps du trajet, c'est tout ce que je te demande.

— Je vais faire monter le médecin de l'hôtel, dit Verisa.

— Ça aussi, on oublie. Je prends la route cet après-midi, je descends dans la Vallée[8]. Dès que j'aurai avalé six aspirines et un double Jack Daniel's.

— Tu vas dans la Vallée ! s'indigna Verisa en tournant brusquement la tête vers moi.

— J'ai reçu une lettre d'un Mexicain avec qui j'étais en Corée. Il a participé à une manif d'ouvriers agricoles qui a dégénéré. La police l'a embarqué, et il a été condamné à cinq ans de travaux forcés. Là, il est à la prison du comté, il attend son transfert.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans cette histoire ?

— Rentre en voiture avec Bailey ou prends l'avion. Tu n'aimes pas ma façon de conduire, de toute façon.

— C'est donc à moi que revient l'agréable mission d'expliquer l'état de la suite à la direction, c'est ça ? À l'heure qu'il est, la femme de chambre a dû passer et ressortir en hurlant.

— Ignore-les. On n'y est pour rien, nous. Ils savent à quoi ils s'exposent quand ils reçoivent une convention. Surtout une convention de fous furieux.

— Très élégant, de me laisser ce genre de corvée.

— C'est bon, je parlerai au directeur en partant. Je laisserai tomber quelques gouttes de sang sur son bureau, je lui dirai un mot gentil, et puis je l'enverrai se faire voir.

— Fais ce que tu veux, Hack. Soûle-toi une semaine dans la Vallée, trouve-toi une gentille fille à deux dollars de l'autre côté de la frontière, laisse libre cours à toutes tes manies dégoûtantes.

La voyant s'engager dans l'allée de l'hôtel, un chasseur s'avança au bord du trottoir sous la marquise. Je me passai la serviette humide sur le visage.

— Il faut que j'aille voir ce gars-là. Il a été sympa avec moi, au front. J'avais tellement la trouille que j'étais incapable de poser un pansement sur une égratignure.

— On n'a pas besoin de détails. Roule et oublie tout le reste. C'est ce que tu fais le mieux.

— Attends. Ça ne m'enchant pas de me taper cinq cents bornes de bagnole par trente-huit degrés avec la gueule de bois et le pif en sang. Mais cet ancien camarade de combat vient de prendre cinq ans de travaux forcés pour une bousculade sur un piquet de grève. Il n'a pas

un rond, et aucun avocat blanc n'est prêt à le défendre en appel. La semaine prochaine, il sera dans les champs de coton de l'administration pénitentiaire, et moi, je ne pourrai plus rien pour lui.

— On n'a qu'à appeler l'A.C.L.U.^[9], dit Bailey. Tu n'es pas obligé d'y aller aujourd'hui.

— Non, vas-y, Hack, dit Verisa. Ce serait trop pénible pour toi de mettre un peu d'ordre dans ta vie pendant toute une journée avant de te lancer dans une nouvelle aventure.

— Écoute, démerde-toi, moi, je me tire. Rentre donc au ranch servir tes cocktails aux descendantes des combattants de la guerre d'indépendance. La semaine prochaine, on ira serrer la main des éclopés de Walter Reed. La visite d'un pavillon de blessés de guerre devrait faire partie de tous les circuits touristiques. Venez rencontrer les légumes en fauteuil roulant et les gueules cassées. Vous ne serez pas déçus.

À l'arrière, Bailey alluma sa pipe, et les yeux de Verisa brillaient de colère tandis que le chasseur contournait l'avant de la voiture. Je baissai ma vitre et laissai tomber les glaçons de ma serviette sur le béton.

Les gens me dévisagèrent dans le hall en me voyant me diriger vers l'ascenseur avec ma serviette sous le nez. J'étais encore en short et chaussures de tennis, une veste sport jetée par-dessus mon polo taché de sang. Verisa et Bailey m'encadraient, tous deux de marbre. En haut, je pris une douche et enfilai un pantalon de toile crème et une chemise bordeaux soyeuse, appelai le bar pour commander une bouteille de Jack Daniel's et avalai une demi-douzaine d'aspirines dans la salle de bains. J'entendais Verisa réserver une place dans un avion qui décollait pour San Antonio dans l'après-midi. Je me regardai dans la glace avec mon nez gros comme une patate, ma lèvre supérieure légèrement gonflée et mon teint blême, et je décidai de laisser la pratique du sport en état d'ivresse à Grover Alexander^[10] ou à un meilleur gaucher que moi. Un garçon d'étage m'apporta ma bouteille ; je ne bus qu'une gorgée au goulot et fermai ma valise. Je voulus parler à Verisa, mais elle planta une cigarette entre ses lèvres et se tourna vers la porte-fenêtre aux vitres brisées, le regard perdu sur les pompes à pétrole dont les chevalets s'animaient au loin.

1. Première organisation syndicale des États-Unis, née, en 1955, de la fusion de l'American Federation of Labor et du Congress of Industrial Organizations.

2. Policier caricatural dans le comic-strip américain satirique *Li'l Abner* (paru de 1934 à 1977), inspiré de Dick Tracy.

3. Super-héros d'une bande dessinée américaine des années 1940.

4. Héros d'un feuilleton radiophonique américain de 1933, puis d'une série télévisée, diffusée de 1949 à 1957. Ancien Texas Ranger qui, accompagné de son ami indien Tonto, combat l'injustice dans l'Ouest américain à l'époque de la Conquête. Il se

déplace masqué, sur son étalon blanc Silver, et distribue des balles en argent en guise de cartes de visite.

5. Pilote automobile texan ayant remporté de nombreuses courses dans les années 1960 et 1970.

6. Centre hospitalier militaire, situé à Washington.

7. Comic-strip américain apparu en 1924 dans le *New York Daily News*, resté très populaire jusqu'à la mort de son auteur, Harold Gray, en 1968. À travers les aventures d'Annie, une petite orpheline, il exprimait des idées conservatrices et ultralibérales, prenant notamment pour cible les syndicats ouvriers, le New Deal et le communisme.

8. Les Texans désignent familièrement ainsi le delta du Rio Grande, à la pointe sud de leur État.

9. American Civil Liberties Union (« Union américaine pour les libertés civiles »), organisation indépendante veillant au respect des droits de l'homme aux États-Unis.

10. Célèbre joueur (droitier) de base-ball des années 1910-1920, devenu alcoolique après avoir été blessé en France pendant la Première Guerre mondiale.

Le soleil du soir était rouge sur les collines dominant le Rio Grande. Presque à sec par endroits, le fleuve se divisait pour contourner des bancs de sable blanchi. Dans les feux du couchant, son eau avait viré à l'écarlate. En face, du côté mexicain, des baraques en adobe et en bois jalonnaient la rive, et des buses planaient haut dans le ciel en décrivant des cercles. Je coupai la climatisation, baissai les vitres et laissai l'air chaud s'engouffrer dans la voiture. Dès la première bouffée, je fus saisi par la maturité parfumée de toute la Vallée : les vergers d'agrumes, les champs de tomates, de pastèques, de coton, de maïs, le fumier, les pâturages de lupin bleu. Les ailes des éoliennes tournaient, et les bêtes se dirigeaient paresseusement vers les abreuvoirs. Le soleil, dont la taille semblait augmenter à mesure qu'il se rapprochait des collines, roussissait la bande de nuages isolée qui le voilait. Le bas des chênes des marais et des lieux arides s'obscurcit, puis le bord inférieur du ciel s'embrasa.

À la gueule de bois, dont les effets s'étaient estompés durant ces longues heures de route, avait succédé la sérénité sourde d'un homme qui se sait condamné depuis longtemps et à qui on vient d'accorder un sursis inattendu. Alors, dans ce calme moment de réflexion, je m'interrogeai : pourquoi buvais-je toujours deux fois plus lors de mes apparitions officielles ? Qu'étais-je allé faire à Houston, sachant que m'exprimer devant quelques centaines de pétroliers quasiment illettrés ne conditionnait en rien mon élection probable ? Qu'est-ce qui m'avait pris de me lancer en politique et d'entrer dans le monde du sénateur Allen B. Dowling ?

Je devinais les réponses aux deux premières questions, dont les conséquences me paraissaient de toute façon sans grande importance, même si je n'étais pas pressé de revivre une gueule de bois et une humiliation sur un court de tennis comme ce matin-là. La réponse à la troisième question, en revanche, fit son chemin à travers les tissus mous de mon cerveau et tomba, tel un vilain diamant noir aux bords tranchants, sous un faisceau de lumière au centre de mon esprit. Au fond, derrière mon cynisme, mon irrévérence envers les symboles, mes insultes aux astronautes et aux femmes des country-clubs, je briguais le pouvoir qu'on a quand on est en haut de l'échelle.

J'essayais de me convaincre que mon but était de me racheter auprès de Verisa ou de suivre les pas de mon père dans sa carrière juridique et politique, ou alors que j'étais simplement un homme

ironique ne s'estimant pas plus incompetent que des ségrégationnistes de bande dessinée, au pire un pragmatiste conscient de l'intérêt financier à jouer les intermédiaires entre le gouvernement fédéral et l'industrie pétrolière. Mais ce diamant noir là avait du sang séché sur ses arêtes, et je me savais affligé des mêmes faiblesses que Verisa et le sénateur : c'était le pouvoir en soi qui m'intéressait, et la reconnaissance tribale qui l'accompagnait. Je voulais détenir, cachée dans ma poche, la petite clef de ses arcanes.

J'accélérai et filai à travers les basses collines en direction de Pueblo Verde. L'air avait commencé à se rafraîchir, le ciel était à présent violet foncé, et les dernières lueurs du soleil rougeoyaient comme les restes d'un feu en un petit point de l'horizon. Ces moments de réflexion avaient beau accompagner le soulagement d'être délivré de la gueule de bois, je ne les aimais pas. J'avais appris longtemps auparavant que la solitude et l'introspection vous ramènent toujours à la cage de Mr. Hyde. Tous les geôliers savent qu'un prisonnier préférerait être battu avec un tuyau d'arrosage plutôt que d'être envoyé au cachot, où les serpents sortent de l'hibernation et où les voix d'autrefois résonnent dans de longs tunnels. Les Nord-Coréens et les Chinois connaissaient le truc, eux aussi. Les nez cassés et les doigts écrasés, même creuser sa propre tombe sous la menace du sergent Tien Kwong et de son pistolet-mitrailleur, étaient loin d'être aussi efficaces que six semaines dans un trou de terre nue, avec une grille d'égout au-dessus de la tête. Là, on avait tout le temps de méditer sur ses remords pour des péchés oubliés, sur son indignité humaine, sur son manque de courage quand on avait laissé tomber le Marine blessé qu'on portait pour prendre la fuite, sur son ressentiment envers un Australien mourant qui avait toujours droit à la plus grosse portion de riz au camp ; méditer sur tout ça et déféquer dans un casque, accroupi comme un chien, sous le regard de la sentinelle chinoise penchée au-dessus de la grille.

Connais-toi toi-même, tu parles ! Il était clair que Socrate n'avait pas connu le cachot avant de boire la ciguë, ni roulé dans le sud du Texas un soir d'été avec Mr. Hyde assis sur le siège passager.

La grand-rue de Pueblo Verde était presque déserte. Les bâtiments à ossature en bois des magasins qui bordaient les hauts trottoirs étaient fermés, lumières éteintes. Quelques vieilles voitures et vieux pick-up stationnaient devant une taverne, dont l'enseigne au néon incrustée d'insectes grésillait au-dessus d'une porte-moustiquaire cassée. Dans le silence de ce dimanche soir, j'entendais la musique hillbilly du juke-box et les rires d'une demi-douzaine de lycéens qui fumaient des cigarettes sous les chênes de la place, devant le palais de justice.

L'hôtel était un bâtiment en bois à un étage avec une véranda treillagée. La peinture blanche de sa façade s'écaillait, et les lettres du

panonceau CHAMBRES À LOUER étaient cloquées et à moitié effacées. Le petit hall d'entrée, dans un coin duquel se trouvait un téléviseur en plastique et orné de fleurs fanées dans des vases bon marché, sentait la poussière et le vieux papier peint. Alors que je signalais le registre, le réceptionniste regarda par-dessus mon épaule ma Cadillac garée devant l'entrée, puis je sentis ses yeux se poser sur le côté de mon visage.

— Quelqu'un peut me réveiller à sept heures demain matin ? demandai-je.

— On reprend la route de bonne heure ?

— Non, j'ai à faire en ville.

— Ah.

Son étroit visage gris resta tourné vers moi lorsque je me dirigeai vers l'escalier, derrière l'employé noir qui portait ma valise.

Ma chambre donnait sur la rue et sur les arbres de la pelouse du palais de justice. Ayant envoyé le Noir m'acheter six bouteilles de Jax à la taverne, je retirai ma chemise et mis en marche le ventilateur en bois du plafond. Il était sans doute trop tard pour les visites à la prison, et j'étais de toute façon trop fatigué pour m'engueuler avec les flics de garde. Assis dans un fauteuil en osier, les pieds sur le rebord de la fenêtre ouverte, je décapsulai une bière avec mon couteau de poche. La mousse déborda et coula, froide, sur ma poitrine. J'inclinai la bouteille et la vidai d'un trait. Je sentais encore l'autoroute filer sous ma voiture, tandis que les chênes et les prosopis disparaissaient derrière moi. Je bus deux bières de plus en savourant lentement chaque gorgée. Puis un petit vent entra par la fenêtre, le sifflement d'un train résonna derrière les collines enténébrées, et je m'endormis dans mon fauteuil en tenant une bière à moitié vide contre mon ventre nu.

Au début, je ne sentis que les oscillations du wagon de marchandises et le claquement des roues au passage des aiguillages. Puis j'entendis ma propre voix, forte et pressante, m'ordonnant de me réveiller avant que ça commence. Mais il était déjà trop tard, ou mon alter ego intérieur ne sut quelle vanne fermer, car je vis alors les visages aux traits tirés des autres hommes entassés dans le wagon avec moi. Dehors, dans la nuit, la neige tombait presque parallèlement au sol, une couche de glace recouvrait le plancher du wagon, et certains d'entre nous s'étaient déjà vu confisquer leurs bottes par les Chinois. Les engelures commençaient à décolorer leurs pieds. Au matin, la peau serait d'un affreux jaune-violet, les orteils gonflés comme des ballons. Je regardai un Grec uriner sur ses pieds, puis les sécher soigneusement et les enrouler dans son écharpe. Mes blessures aux mollets me lançaient à chaque mouvement du wagon, et le sang avait coulé dans mes chaussettes et y avait gelé. Mais j'avais eu de la

chance. Les Chinois avaient abattu tous nos blessés avant de nous faire monter dans le train, et j'aurais connu ce sort moi aussi si je n'avais pas réussi à suivre le cortège en boitant entre deux Marines. Avant que le garde ne claque et verrouille la porte du wagon, j'avais contemplé les corps de ceux qu'on avait jetés, suppliants, devant les pistolets-mitrailleurs. Leur bouche et leurs yeux étaient encore figés dans des expressions d'incrédulité et de protestation, leurs cheveux saupoudrés de neige évoquant des cheveux de vieillards.

Durant les quinze heures qui suivirent, le train s'arrêta à trois reprises, et chaque fois nous entendîmes une porte de wagon s'ouvrir, des cris hystériques en anglais et en chinois, et des rafales de pistolet-mitrailleur. Dès que le train ralentissait, nous écoutions, immobiles, unis par une même peur, les claquements des roues s'espacer. À un moment, alors que nous nous trouvions sur une voie de garage, nous entendîmes plusieurs gardiens marcher dans la neige le long du train, avant de s'arrêter devant notre wagon. Ils restèrent là quelques instants, à bavarder, à rire, puis l'un d'eux déverrouilla la porte. Interdit, je plongeai mon regard dans les yeux noirs du Grec qui avait uriné sur ses pieds, et, devant la terreur et le point d'interrogation désespéré que je lus sur son visage, j'eus le sentiment de partager avec lui un bref moment d'osmose. Un autre train passa alors tout près de nous dans un grand bruit, son sifflet nous déchirant les tympans, et notre wagon redémarra avec un cahot qui nous projeta les uns contre les autres. Nous entendîmes le verrou se refermer et les gardes regagner en courant le fourgon de queue.

Le lendemain matin, une odeur rance d'urine et d'excréments imprégnait le wagon. Nous n'avions rien à boire, et plusieurs hommes détachèrent des morceaux de glace du plancher à coups de botte et les firent fondre dans un casque au-dessus d'une dizaine de briquets. L'eau ainsi obtenue avait un goût de paille de blé, de sueur et de fumier. Les bourrasques de neige avaient cessé. Le soleil brillait à travers les interstices entre les planches des parois, sa lumière faisait des bandes sur nos corps. La puanteur provenant du coin empira encore. Incapable, durant la nuit, de me lever pour uriner à travers la paroi, j'avais été contraint de laisser couler l'urine chaude le long de mes cuisses. Ma propre odeur me soulevait le cœur. Je me demandai si les juifs qu'on avait acheminés dans des trains du même genre vers les camps d'extermination en Europe de l'Est avaient baigné dans leurs déchets avec autant de résignation, ou s'ils avaient tenté d'arracher les planches des parois avec les ongles pour saisir la gorge d'un garde S.S. Je les imaginai allant à la mort comme des gens las faisant la queue devant un cinéma pour voir un film qui n'intéresse personne, dégoûtés par eux-mêmes et par la condition humaine, les reflets opalescents de la mort miroitant déjà sur leurs corps nus.

Lorsque je me réveillai, c'était le matin, il faisait chaud, et j'avais une auréole sombre de bière tiède sur les genoux. Deux détenus noirs de la prison, un *P* blanc inscrit à l'eau de Javel sur le dos de leur chemise en jean, arrosaient la pelouse du palais de justice. Le gazon mouillé brillait sous le soleil, et l'ombre des chênes était comme de profondes ecchymoses sur les trottoirs. Sur le bord de la place un marché s'était installé, ses étals abrités par des toiles tendues sur des piquets. Des ouvriers agricoles mexicains déchargeaient des melons et des pastèques d'un camion à ridelles. Le ciel était bleu et dégagé, à l'exception de quelques nuages roses dont les ombres balayaient les collines.

Je mis mon costume en lin avec une chemise en soie bleue et descendis prendre mon petit déjeuner dans un bar-restaurant de la grand-rue. Ayant avalé un steak avec deux œufs au plat dessus, je fumai un cigare et bus du café en attendant l'ouverture du palais de justice. Malgré la chaleur de juillet que je sentais grimper, c'était une journée magnifique, les vergers au pied des collines éclataient de verts et d'ors, j'étais libéré du whisky du week-end, et je n'avais aucune envie d'aller à la prison. Contrairement à l'idée romantique que s'en font la plupart des gens, la vie d'un avocat pénaliste est souvent bien sordide. Les rapports avec les flics de campagne, les marchands de caution et les juges régionaux ayant arrêté leurs études au lycée ne m'avaient jamais attiré, pas plus que les discussions avec les clients dans les cellules de dégrisement à deux heures du matin.

Je traversai la rue et gagnai le bureau du shérif à l'arrière du palais. À l'entrée se trouvait une vitrine remplie de souvenirs des deux grandes guerres et de celle de Corée : casques allemands, baïonnettes, un fusil Mauser sans verrou de culasse, une médaille de l'American Legion, des gamelles, une mitrailleuse de .30 au canon éventré, un clairon chinois... Assis derrière un bureau de l'armée, un adjoint en uniforme marron clair remplissait des formulaires en script et en cursive, les doigts crispés sur un court crayon à papier. C'était un grand maigre avec la boule à zéro, le haut du crâne luisant et tout blanc d'être toujours protégé du soleil par un chapeau. Sa chemise était humide au niveau des épaules et laissait voir ses longs bras, eux, très bronzés, et aux veines saillantes.

— Vous désirez ? dit-il sans me regarder.

— Je voudrais voir Arturo Gomez.

Il posa son crayon et leva la tête vers moi. Ses yeux verts tachetés de jaune étaient vides, son visage sans expression.

— Vous êtes qui ?

— Je m'appelle Hackberry Holland. Je suis avocat.

— Pas le sien.

— Je suis un ami d'armée.

— Les visites, c'est à partir de quatorze heures.
— Je dois repartir pour Austin ce matin. Ça m'arrangerait si vous me laissiez lui parler quelques instants.

L'adjoint fit tourner son crayon sur lui-même en le poussant du doigt sur le bureau. Ses muscles formèrent une boule compacte au dos de son avant-bras.

— Vous travaillez avec les gens du syndicat ?

— Non.

— Vous êtes venu d'Austin uniquement pour voir un ami en prison ?

— Eh bien, oui.

— Vous ne pouvez rien pour lui. Il sera transféré au camp de travaux forcés de l'État mercredi. Et à mon avis, d'autres le rejoindront bientôt.

— C'est possible, je ne connais pas la situation.

Je me baissai pour faire tomber la cendre de mon cigare dans le crachoir, puis j'attendis que l'adjoint poursuive son discours préparé depuis belle lurette pour les étrangers, les avocats qui avaient réponse à tout et les amoureux des nègres et des Mexicains.

— De vous à moi, monsieur Holland, ces Mexicains ont été manipulés par des agitateurs extérieurs. C'est pas le travail qui manque dans les champs, ils peuvent gagner correctement leur vie s'ils veulent, mais ils préfèrent se soûler au vin et toucher les aides sociales.

Ses yeux tachetés de jaune se plantèrent dans les miens.

— Et puis ces syndicalistes leur ont mis dans l'idée qu'ils pouvaient gagner deux fois plus en bloquant la récolte. Laissez pourrir le coton et les pamplemousses, vous allez vous faire des couilles en or. Les gens du coin commencent à en avoir marre. Un coup de chance qu'aucun de ces Mexicains de Californie n'ait encore été traîné au bout d'une corde derrière une voiture.

— Encore une fois, je ne représente personne.

— C'est contraire au règlement, mais vous allez pouvoir discuter avec Gomez un moment, je vais vous emmener le voir. Je voulais juste que vous sachiez qu'on est pour rien dans ce qui arrive à ces gens. Le pétrin où ils sont, ils s'y sont mis tout seuls.

Il me fit descendre au sous-sol par un escalier. Son corps anguleux, les manches roulées de sa chemise d'uniforme et sa nuque rouge de colère me rappelèrent plusieurs instructeurs que j'avais connus au centre de formation des Marines, à Parris Island. Tous partageaient le même dévouement pour des abstractions perverses créées pour eux par d'autres.

Le sous-sol du palais de justice, où était aménagée la prison, avait des murs de pierre calcaire, de gros moellons irréguliers assemblés avec du mortier. Le couloir était éclairé par deux ampoules nues au

plafond, et les cellules ressemblaient à des grottes creusées dans la roche et fermées par des portes métalliques. Les murs étaient humides, et l'air puait le désinfectant, le D.D.T., l'urine et le tabac. La porte de chaque cellule était percée d'une rangée de trous sur sa partie supérieure et d'un passe-plat en son milieu. Au bout du couloir, derrière deux larges grilles s'ouvrant comme un portail, se trouvait une vaste pièce, au-dessus de laquelle, en lettres blanches à moitié effacées sur la pierre, on pouvait lire l'inscription HOMMES NOIRS. Je voyais rougir dans l'obscurité les cigarettes roulées et sentais l'odeur fétide de la sueur et du vin reconstitué. Une cage grillagée était aménagée contre un mur, meublée d'une petite table et de deux chaises en bois. L'adjoint donna un tour de clef et me l'ouvrit.

— Attendez ici, dit-il, je vais le chercher.

Il revint sur ses pas et déverrouilla une des cellules. Il lui fallut tirer des deux mains pour en ouvrir la porte.

Art sortit à la lumière, les pupilles réduites à deux petits points noirs. Son uniforme de prisonnier en jean était trop grand pour lui, et ses cheveux longs lui cachaient les oreilles. Pieds nus, la chemise et le pantalon déboutonnés, il se dirigea vers la cage, sa fine silhouette voûtée, comme écrasée par le plafond de pierre. Il avait une cigarette fichée dans le trou laissé par une dent manquante et une cicatrice en toile d'araignée au coin de l'œil. Il commençait à avoir la pâleur des taulards, et l'encre violette des deux tatouages *pachucos* sur ses mains ressortait comme si elle était toute fraîche. La dernière fois que je l'avais vu, cinq ans plus tôt, il ramassait les tomates dans le comté de DeWitt. Tout en lui semblait s'être recroquevillé et desséché ; on aurait dit un bâton de craie. L'adjoint nous enferma à clef dans la cage.

— Je vous laisse dix minutes, dit-il avant de s'éloigner dans le couloir, la lumière se reflétant sur son crâne rasé.

Art sourit, la cigarette entre les dents, ses longs doigts étendus sur la table.

— Alors, Hack ? On se fait une partie de roulette russe ?

— Comment tu t'es démerdé pour être inculpé de voies de fait après une arrestation sur un piquet de grève ?

— Ce qui s'est passé et ce dont on m'a accusé sont deux choses différentes. Les Texas Rangers[1] ont chargé parce que, soi-disant, on n'était pas à quinze mètres les uns des autres. Ils ont foutu un ou deux de nos gars par terre, et quand j'ai protesté, ils se sont attaqués à moi. J'en ai repoussé un, un gros lard, qui est tombé sur le cul. Il s'est relevé, et il m'a tabassé à coups de matraque. Ils sont vraiment mauvais, ces enfoirés, quand ils se lâchent. Je le revois en train de s'acharner sur moi. Il avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Ça devait faire un moment qu'il la ravalait, sa haine.

— Et ton avocat, qu'est-ce qu'il a foutu au procès ?

— C'est un type d'ici, il a été désigné par le tribunal. Il voulait que je plaide coupable. Je l'ai envoyé se faire foutre, alors il a passé trois jour à mâchonner sa pipe, il a interrogé un témoin, et il m'a serré la main quand le juge m'a donné cinq ans.

» Écoute, Hack, je sais que je te demande beaucoup, mais il faut à tout prix que tu me sortes de là. Notre syndicat a une chance si on maintient la pression. On a quelques appuis à Austin, et le vote chicano fait peur, certains basculeront peut-être de notre côté si on reste solidaires. Le problème, c'est que nos caisses sont vides et que je n'ai que des gamins pour organiser les piquets et les boycotts pendant que je suis en taule. Et je te le dis tout net : j'ai pas l'intention de tirer cinq piges. Quatre *cents* la journée, c'est mal payé pour sarcler les champs de coton.

Souriant à nouveau, il ôta le mégot de ses lèvres et l'écrasa sous le bureau.

— Bon, dis-je, je vais essayer d'interjeter appel. Ça prend du temps, mais avec un peu de chance j'arriverai peut-être à te faire libérer sous caution.

Il sortit une autre cigarette de la poche de sa chemise et l'alluma avec une allumette grattée sur l'ongle de son pouce. La flamme jaune dansa sur la cicatrice au coin de son œil.

— Il y a un an, j'avais la baïonnette entre les dents. Le caporal Gomez aurait foncé dans le tas et pris la colline au lance-flammes. J'étais prêt à passer ma vie en prison pour notre syndicat, mais trois mois ici, mon pote, ça t'entame un homme. Tous les soirs, quand cet enfoiré me glisse mon assiette de gruau et de mortadelle poêlée par le passe-plat, je dis bonjour à ses ongles.

— Votre action ne rime à rien, tu le sais ?

— Ah bon ? Alors on doit continuer à se laisser chier dessus, c'est ça ?

— Ces gens vivent d'une certaine manière depuis cent cinquante ans. Tu ne vas pas les en faire changer avec un slogan sur une banderole.

Ses traits s'aiguïsèrent, ses doigts jaunis se crispèrent sur sa cigarette.

— Cent cinquante ans, c'est à peu près depuis ce temps-là qu'on bouffe leur merde. Mais ça suffit, maintenant, on a assez courbé l'échine. On est plus nombreux que les Anglo[2], et cette terre nous appartenait avant qu'ils n'y posent leur cul de Blancs.

— Une injustice historique, ça ne se répare pas comme ça. Tout ce que vous allez réussir à faire, c'est vous aligner devant un peloton d'exécution.

— Tu peux philosopher autant que tu veux, n'empêche qu'on

ramasse votre coton pour six *cents* la livre. T'as déjà travaillé plié en deux dans les champs ? Dès midi, t'as le dos en feu, et la nuit, t'es obligé de dormir par terre pour te remettre la colonne à plat. Vous êtes tranquilles, vous, les Anglo, avec vos réponses toutes prêtes. Tous les ans, à Noël, vous filez des paniers de bouffe aux nègres et aux basanés, et les douze mois qui suivent vous vous félicitez d'être de bons chrétiens.

Il tira sur sa cigarette, dégagea ses longs cheveux bruns de son visage, puis, en regardant la table, laissa s'échapper la fumée entre ses lèvres.

— Excuse-moi. Je passe mes journées dans ma cellule à gamberger, sans personne à qui parler à part le maton. J'ai pas à me servir de toi comme d'un punching-ball.

— C'est rien.

— Mais apprend à connaître notre syndicat avant de le critiquer.

— D'accord.

— Ne nous range pas tout de suite avec ces nègres protestataires qui ne savent pas rester à leur place.

— L'adjoint ne va pas tarder à revenir.

— Fais gaffe à lui, c'est une peau de vache. L'autre soir, un des Noirs s'est mis à hurler dans la cellule des poivrots, et il lui a donné un coup de pied à la tête. Je le soupçonne de militer à la J.B.S[3]. À ce qu'on raconte ici, il se serait fait virer de l'armée pour avoir estropié un type au gnouf.

— Bon, finissons-en avant qu'il revienne. Y avait des Mexicains dans le jury ?

— Sur quelle planète tu vis, mec ?

— On peut contester la composition du jury, à défaut de pouvoir revenir sur le chef d'inculpation. Il faut que je mette la main sur les minutes du procès et que je cause avec ton avocat.

— Méfie-toi de lui. Je te l'ai dit, il ne me jetterait pas d'eau si j'étais en flammes. C'est un petit gros, chauve, il possède deux cents hectares dans une des régions les plus fertiles du Texas, et il pense qu'on m'a lavé le cerveau en Corée. Quand je lui ai parlé de faire appel, il a mâché sa pipe et il a pété.

— Comment il s'appelle ?

— M^e Cecil Wayne Posey. Son cabinet est juste en face du palais de justice.

— Pourquoi tu ne m'as pas écrit avant le procès ?

— J'aime pas envoyer les vieux copains au casse-pipe.

— C'est quand même un peu tard pour appeler un lanceur de relève.

— T'es un type bien, Hack. J'ai confiance en ton bras.

J'entendis la porte du couloir claquer et les brodequins de l'adjoint résonner dans le couloir de pierre.

— Je reviendrai demain, dis-je. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, mais fais gaffe à toi en ville. Ils sont remontés, et c'est pas ton accent du Sud qui te sauvera les miches quand ils sauront que tu bosses pour notre syndicat.

— Je ne crois pas qu'ils seront trop méchants avec un candidat au Congrès.

— Là, tu te plantes. Qui tu es, ils s'en foutent complètement. On leur a marché sur les couilles avec une chaussure de golf. Les gars du Klan ont fait brûler une croix sur une île au milieu du fleuve la semaine dernière, alors qu'on n'avait plus entendu parler d'eux depuis les années vingt. T'as pas intérêt à la ramener, mon vieux.

Art alluma une nouvelle cigarette avec son mégot tandis que l'adjoint ouvrait la cage.

— À demain, dis-je.

— Ouais. Porte-toi bien, cousin.

Je regardai le dessous de ses pieds noirs nus alors qu'il regagnait sa cellule, raccompagné par l'adjoint. Ce dernier referma bruyamment la porte, la verrouilla, puis, fixement, me regarda extraire un cigare de son emballage de cellophane. J'en arrachai le bout avec les dents et le crachai par terre. Je sentais ses yeux furieux braqués sur moi à travers le grillage. Il fit tinter les pièces dans sa poche avec sa main et dit :

— Vous voulez sortir d'ici ce matin, monsieur Holland ?

En haut, près de la porte du bureau, une fille était appuyée contre le mur, une cartouche de cigarettes à la main. Chaussée de sandales, vêtue d'un jean délavé et d'un chemisier bordeaux noué sous les seins, elle portait de grosses lunettes à monture d'ambre, de grandes boucles d'oreilles et un rang de fines perles indiennes autour du cou. Elle avait la peau brune, un corps souple et détendu, et ses cheveux châtons frisés avaient les pointes brûlées par le soleil. Ses yeux étaient indifférents derrière ses lunettes tandis qu'elle nous regardait, l'adjoint et moi.

— Vous voulez bien donner ça à Art Gomez, s'il vous plaît ? dit-elle.

Sa voix était monocorde, éteinte, presque atone.

L'adjoint prit la cartouche de cigarettes et la laissa tomber dans le tiroir de son bureau sans répondre. Il s'assit dans son fauteuil et commença à tailler un crayon avec son canif au-dessus de la poubelle. Chaque coup de ce canif, je le savais, était motivé par la rancœur que lui inspirait son obligation de retenue face à une hippie et à un avocat prétentieux venu d'ailleurs. Il se pencha à nouveau sur ses formulaires et, les jointures des doigts blanches tellement il serrait son crayon, se remit à les remplir comme si nous n'étions pas là.

La fille repartit vers la sortie. On voyait une bande de peau pâle au-dessus de l'arrière de son jean, et son cul avait ce balancement naturel

que la plupart des femmes essaient d'acquérir toute leur vie. Tout en elle était aisance et fluidité, ses mouvements empreints de ce type de nonchalance qui vous agace dans quelque vague recoin de votre esprit.

— Bonjour, dis-je.

Elle se retourna dans le carré de lumière jaune délimité par le porche et me regarda. Elle n'était pas maquillée, et, avec l'ombre noire qui surmontait son visage, on aurait dit une bonne sœur à l'église, dérangée pendant la prière.

— Je suppose que vous travaillez pour le syndicat d'Art. Je m'appelle Hack Holland. Je vais essayer d'introduire une requête en appel avant qu'on l'envoie au camp.

Elle resta immobile dans la lumière.

— J'aimerais rencontrer des membres de votre syndicat, ajoutai-je.

— Pour quoi faire ?

— Parce que je ne connais personne dans cette ville et que je risque d'avoir besoin d'un coup de main.

— Nous ne pouvons rien pour vous.

— Pourquoi ne pas me laisser en juger par moi-même ?

— Vous perdez votre temps, monsieur.

— J'ai envie de voir Art dehors avant la prochaine année-lumière, et, si j'ai bien compris, ce n'est pas la peine de compter sur l'aide de son avocat, du tribunal ou du greffier. Alors, de deux choses l'une : soit je traîne en ville quelques jours à bavarder avec l'adjoint du shérif que nous venons de quitter ou à boire des bières avec les cow-boys dans le bar du coin, soit je trouve quelqu'un qui m'expliquera ce qui s'est passé sur ce piquet de grève.

— Nous avons exposé notre version des faits.

— Vous l'avez exposée devant un tribunal local qui avait déjà son opinion sur la question. Moi, je vais porter cette affaire devant la chambre criminelle de la cour d'appel d'Austin.

— Quels sont vos liens avec Art ?

— On était en Corée ensemble.

— Vous ne lui apporterez rien de bon. L'A.C.L.U. a déjà plaidé plusieurs fois pour nous à Austin.

— Je suis peut-être meilleur avocat.

— Croyez-moi, monsieur, vous courez à l'échec.

— Je suis partisan de la philosophie du kamikaze. Au moins je laisserai une marque de fumée noire dans le ciel avant de m'écraser.

— Il faut trouver un meilleur moyen de payer vos dettes d'armée.

— J'étais dans les services de santé. J'ai payé toutes mes dettes en pansements avant d'être démobilisé.

Elle se retourna vers la lumière pour sortir.

— Je vous dépose quelque part ? proposai-je.

— Je vais marcher.

— Vous rateriez une expérience : je suis le recordman texan des arrestations pour infraction au code de la route. Et puis, ça m'évitera de me perdre.

— Restez à l'écart de notre local si vous voulez aider Art.

— C'est pas parce que je vous ramène qu'on va tous finir en taule.

Nous avançâmes sur le trottoir du palais de justice, à l'ombre des chênes, jusqu'à ma voiture. Le soleil était à présent haut dans le ciel, et le revêtement goudronné de la chaussée était chaud et mou sous nos pieds. Un voile de chaleur flottait au-dessus de l'allée bétonnée de l'hôtel.

Nous gagnâmes le quartier des Noirs et des Mexicains à la périphérie de la ville. Cuits par le soleil, les chemins de terre étaient durs comme de la pierre, et des nuages de poussière s'élevaient derrière ma voiture. Les baraques en bois brut étaient biscornues et serrées les unes contre les autres, les fossés jonchés de détrit, les cabanons des toilettes extérieures constitués de planches de récupération, de panneaux R.C. Cola et de papier goudronné.

— Il faut que j'aille voir l'avocat d'Art quand je vous aurai déposée, dis-je, mais je repasserai un peu plus tard.

— Vous disiez que vous n'attendiez rien de lui.

— Directement, non, mais si j'arrive à prouver qu'il a mal défendu Art, je peux m'en servir dans ma requête.

Elle sortit un paquet de cigarettes de la poche de son jean et en alluma une. Je jetai un coup d'œil à la courbe harmonieuse de ses seins tandis qu'elle remettait le paquet en place au fond de sa poche.

— Pour vous, j'ai perdu d'avance, hein ? dis-je.

— J'ai simplement l'impression que vous ne connaissez pas très bien le comté où vous êtes tombé.

— N'exagérons rien. Vous avez en face de vous des cultivateurs de coton qui ne veulent pas payer le minimum syndical, et quelques membres à temps partiel du Ku Klux Klan. Sans oublier notre ami l'adjoint du shérif, un péquenaud pur jus qui doit louer son cerveau à la semaine. Ça ne change rien à la loi ni à la procédure pénale.

— Ouah ! Je vous vois d'ici entrer dans le prétoire avec votre *National Review*^[4] entre les dents.

— Ça fait huit ans que je plaide, ma belle, et je n'ai pas perdu souvent.

— Vous n'avez pas dû défendre beaucoup d'ouvriers agricoles syndiqués.

— J'ai passé toute ma vie au Texas. Les réalités de cet État, je les connais, c'est pas cette affaire qui va me les apprendre.

— Vous ne comprenez donc pas que vos règles de juriste ne s'appliquent pas à nous ? Au procès d'Art, le jury est arrivé à un

verdict de culpabilité en un quart d'heure, et son président a dit plus tard que ça leur avait pris tout ce temps parce qu'ils avaient envoyé chercher des boissons fraîches.

— Très bien, c'est le genre de détail qui peut m'être utile pour mon appel.

— Je ne plaisante pas, monsieur : il va falloir arrêter de rouler les mécaniques si vous voulez aider votre ami.

— On se sent tout de suite à l'aise avec vous.

— Je veux juste que vous sachiez où vous mettez les pieds.

— Vous n'avez pas de cœur !

— Le compliment est compris dans le prix de la course ?

Le soleil qui entrait par la vitre faisait briller les pointes brûlées de ses cheveux. Elle fumait, le coude ramené en arrière sur le dossier de son siège, et je distinguais un peu de blanc en haut de ses seins.

— Vous n'êtes pas du Texas. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Vous voulez voir mes papiers d'identité ?

— Je pose la question, c'est tout.

— J'ai l'impression qu'il va me coûter cher, ce retour en voiture.

— Si vous voulez, je peux mettre ma casquette de chauffeur, vous vous installez à l'arrière et je remonte la cloison derrière moi.

— J'étais en troisième cycle de sciences sociales à Berkeley. J'en ai eu marre de développer des théories fumeuses sur les gens qui ont faim, je voulais me frotter au tiers-monde, alors je suis venue m'installer dans votre charmant État.

Je roulai dans un nid-de-poule et sentis la voiture s'écraser sur ses amortisseurs. La poussière était si épaisse qu'elle avait commencé à entrer par le circuit de la climatisation. Deux petits Noirs couraient le long d'un fossé en jetant des cailloux sur un chien décharné couvert de croûtes. Le chemin se terminait en cul-de-sac devant une ancienne épicerie générale. Au-dessus de la porte, une pancarte indiquait : UNITED FARM WORKERS[5], LOCAL 476. Les vitres de la devanture étaient jaunes et criblées d'impacts de plombs, recouvertes de poussière des deux côtés. On avait cloué des panneaux de fausses briques sur les planches pourries des murs, rafistolé l'escalier de la véranda et coincé des parpaings sous l'un des côtés du bâtiment pour l'empêcher de s'affaisser. Je devinais le bourdonnement des mouches, derrière, autour du cabanon des toilettes. Assis sur la véranda, pieds et torse nus, un garçon d'environ dix-neuf ans jouait de la guitare, une Gibson à douze cordes.

— Ne prenez pas cet air dégoûté, dit-elle. On a eu de la chance de trouver quelque chose à louer par ici.

— Je n'ai fait aucune remarque.

— J'entendais le cliquetis des engrenages dans votre tête. Vous avez cette obsession de l'hygiène des gens des classes moyennes. Si vous ne

voyez pas une pelouse verte et des briques rouges, vous partez en courant.

— C'est n'importe quoi.

— Bon. Merci de m'avoir raccompagnée.

Elle referma la portière et s'engagea dans l'allée poussiéreuse qui menait au bâtiment. J'observai le mouvement de ses hanches et de ses cuisses épaisses lorsqu'elle gravit l'escalier de la véranda, puis je fis demi-tour et repris la direction de la ville.

Au cabinet de M^e Cecil Wayne Posey, son associé m'informa que je le trouverais chez lui. Son ranch était situé en plein cœur des Blacklands, une région de terre noire limoneuse réputée pour sa fertilité, et les champs qui l'entouraient étaient recouverts de rangs de coton, de maïs et d'orangers. Une dizaine de Mexicains et de Noirs sarclaient le coton, tandis que des chevaux paressaient dans les massifs de chênes verts sur les basses collines. La maison, à laquelle on accédait par une allée bordée de peupliers, était une grande bâtisse blanche fraîchement repeinte, de plain-pied et avec une véranda vitrée. En retrait se trouvaient deux vastes granges, avec un paratonnerre et une girouette perchés sur le faîte du toit, une éolienne faisant couler de l'eau dans un abreuvoir, et un abri à tracteur contre lequel étaient entassés des rouleaux de fil barbelé et des bottes de piquets de cèdre.

En avançant à pied dans l'allée, j'entendis un pivert s'attaquer à une branche morte dans la chaleur. M^e Posey se leva de son fauteuil en osier à dossier rond sur la véranda et me donna à serrer une main potelée à la peau douce. Le bas de son ventre débordait de sa ceinture et recouvrait tout le haut de son pantalon. Avec son crâne chauve où ne subsistaient que quelques courts cheveux gris, ses yeux incolores et sa voix fade comme du porridge, il me faisait penser à une mini-baleine blanche en position verticale. Lorsqu'il se rassit, sa montre dessina un rond sous le tissu de sa poche à la manière d'un biscuit.

Une Noire en tablier galonné de dentelle nous servit du thé glacé avec des feuilles de menthe et des tranches de citron dans un service en argent, et je commençai alors tranquillement à interroger M^e Posey pour savoir ce qui l'avait retenu de faire appel du jugement contre Art. Mes questions, voire ma simple présence chez ce confrère, étaient contraires aux usages de la profession – je sous-entendais ni plus ni moins qu'il s'était montré négligent dans ce dossier –, mais à aucun moment je ne lus dans son regard qu'il se sentait insulté. Si son ton ou la pâle expression de sa bouche indiquait quelque chose, c'était seulement que j'étais un jeune avocat idéaliste qui s'engageait dans une vaine bataille. Il plongeait le visage dans son verre lorsqu'il buvait, après quoi, l'espace de quelques secondes, l'humidité colorait légèrement ses lèvres.

— Je ne vois pas sur quelle base j'aurais pu faire appel, maître Holland, dit-il. Avant le procès, j'ai conseillé à Art de plaider coupable en espérant que le chef d'inculpation serait revu à la baisse, mais il a refusé, et je doute que la chambre criminelle de la cour d'appel soit prête à examiner l'affaire d'un homme qui a été confondu par six témoins, dont quatre Texas Rangers. Il a bel et bien frappé ce policier à deux reprises avant d'être maîtrisé. C'est un fait, on ne peut pas revenir dessus.

— Qui sont les deux autres témoins ?

— Deux employés de la voirie qui travaillaient sur la chaussée avec une aplanisseuse au moment des arrestations.

Je le regardai d'un air incrédule.

— Et pour vous, ce sont des témoins objectifs ?

— Ils n'avaient aucun intérêt à témoigner pour l'une ou l'autre des parties. Ils ont dit ce qu'ils ont vu, c'est tout.

— Je présume que ceux qui tenaient le piquet de grève ont témoigné, eux aussi.

— Malheureusement, pour la plupart, ils ont déjà comparu devant le tribunal local. Le jury ne connaissait que trop bien leur discours. Un jeune homme a reconnu face au procureur qu'il se trouvait à trois cents mètres du lieu de l'arrestation, et il a certifié qu'Art n'avait pas frappé le policier. Il est difficile de contester une condamnation avec des éléments comme celui-là, maître Holland.

Son visage disparut à nouveau dans le verre de thé glacé, et une goutte de sueur tomba de sa tempe et roula le long de sa joue rebondie. Il déplaça ses fesses vers l'avant de son siège et croisa les jambes. Ses grosses cuisses flasques aplatirent le pli de son pantalon de toile.

— Art milite pour un syndicat d'ouvriers agricoles dans ce comté depuis un an. Pensez-vous que certains membres du jury puissent avoir eu des idées préconçues à son sujet ?

— Rien qui soit de nature à influencer leur verdict. Il a été jugé pour voies de fait sur un Texas Ranger, pas pour ses activités syndicales.

Je pris une allumette à M^e Posey et allumai un cigare. En regardant cet homme à travers la volute de flammes et de fumée, je me demandai s'il mesurait l'irresponsabilité dont il avait fait preuve en laissant son client écoper de cinq ans d'emprisonnement dans une affaire qu'on aurait trouvée risible devant le tribunal fictif d'une fac de droit.

Il fit entendre un crépitement humide en tirant à vide sur sa pipe, serrée entre ses dents au milieu de sa bouche, et, carré dans son fauteuil, lâcha un pet feutré. Je terminai mon thé, lui serrai la main en le remerciant de son aide et regagnai par l'allée de gravier ma voiture

garée sous les arbres. Derrière moi, je l'entendis refermer le loquet de la porte-moustiquaire.

De retour en ville, après avoir déjeuné et bu deux bières au bar-restaurant, je me rendis au greffe, où j'attendis pendant une heure qu'une secrétaire âgée me photocopie les minutes du procès. Pas un souffle d'air n'entrait par les fenêtres, l'humidité était telle que mes lunettes de soleil se recouvrirent d'une pellicule de condensation, et les ventilateurs électriques ne faisaient que brasser l'air chaud de la pièce. À un moment, l'adjoint du shérif vint déposer une liasse de ses formulaires remplis au crayon. En passant devant moi, il me dévisagea sans dire un mot.

Je m'enfermai dans ma chambre d'hôtel et y consacrai le reste de l'après-midi, les pieds sur le rebord de la fenêtre, à lire les minutes du procès en sirotant du whisky avec des glaçons. Les mouches remplissaient le silence d'un bourdonnement monocorde, auquel s'ajoutaient de temps en temps quelques notes de musique hillbilly en provenance de la taverne. De l'autre côté de la place, les rayons du soleil balayaient obliquement les melons et les pastèques sur les étales.

Le document que j'avais sous les yeux était à peine croyable. On aurait dit des morceaux pris au hasard dans le scénario d'un film absurde sur la procédure pénale. Les jurés n'avaient pas été interrogés avant le procès, les Texas Rangers se contredisaient les uns les autres, un pasteur baptiste avait exprimé sa conviction selon laquelle de nombreux membres du syndicat étaient communistes, et les deux employés de la voirie avaient affirmé avoir vu un Mexicain agresser un Ranger, alors qu'ils se trouvaient à ce moment-là en train de déjeuner à l'arrière d'un camion, à plus de cinq cents mètres des lieux. Les trois témoins de la défense avaient été taillés en pièces par le procureur. Poussés dans leurs retranchements, ils avaient fait des déclarations qui discréditaient leur témoignage et formulé des aveux bredouillants quant à leurs prétendus projets révolutionnaires ; ils s'étaient vus qualifiés seize fois d'agitateurs extérieurs. Et à aucun moment Cecil Wayne Posey n'avait protesté. En d'autres circonstances, deux pages déchirées au hasard dans ce rapport farfelu auraient suffi à saisir la cour d'appel, mais la loi du Texas exigeait que la requête soit déposée auprès du tribunal local dans les dix jours suivant le jugement, délai qui pouvait être rallongé en cas de motif valable. En restant passif, Me Posey avait presque garanti la prison à son client, et j'allais devoir reprendre à Austin toute la procédure depuis le début.

À présent, le soir tombait. Je jetai le document dans ma valise, pris un bain froid puis me rasai, avec un verre de whisky posé sur le bord du lavabo. En règle générale, je n'essayais pas de corriger les insuffisances inhérentes à tout système, mais en l'occurrence j'avais bien l'intention d'écrire au barreau du Texas pour dénoncer les

agissements de Me Posey. Oui, me dis-je en traçant un chemin bien net au rasoir à travers la mousse sur ma joue, l'œuvre de Me Posey méritait une reconnaissance officielle.

Je dînai d'un steak et retournai au local du syndicat dans le quartier mexicain. Il y avait des nuages noirs et des éclairs de chaleur à l'ouest. Une lumière électrique illumina soudain tout l'horizon, puis un grondement sec retentit au loin. L'air avait un goût de cuivre dans ma bouche. On avait arrosé certaines parties du chemin avec des tuyaux de jardin pour fixer la poussière. Dans les arbres, le chant vespéral des cigales était assourdissant. Les lucioles parsemaient l'obscurité croissante de points incandescents. De l'autre côté du fleuve, sur les vasières du vieux Mexique, les fourneaux extérieurs éclairaient les baraques en adobe d'une lueur vacillante. Haut dans le ciel, prise dans les derniers reflets du soleil, une buse planait, immobile, telle une rayure noire sur une tôle d'aluminium.

Je laissai ma voiture devant le local et suivis l'allée jusqu'à l'escalier de bois. Le garçon à la Gibson était toujours là, assis sur la véranda, une bonbonne de vin rouge posée à côté de lui. Il avait trois ongles en acier aux doigts et des tatouages à chaque bras. Ses pieds nus étaient couverts de poussière.

— Elle est à l'intérieur, dit-il en accordant sa guitare, sans tourner la tête vers moi.

— Je frappe ou j'entre directement ?

— Fais comme tu le sens.

Je tapotai la jointure de mes doigts à la porte-moustiquaire et attendis. J'entendis un bruit d'assiettes entrechoquées dans une bassine au fond du bâtiment.

— Hé, Rie ! cria le garçon par-dessus son épaule. Y a le type de tout à l'heure.

Quelques secondes plus tard, la fille déboucha d'un couloir pour venir vers moi. Ses bras étaient mouillés jusqu'aux coudes. Elle avait éclaboussé son chemisier, on devinait ses seins sous le tissu.

— Vous avez très envie de nous voir, dites donc, ironisa-t-elle en poussant la moustiquaire avec le dos du poignet.

— J'ai renoncé à regarder la télé dans le hall de l'hôtel, ce soir.

— Venez dans la cuisine. J'ai la vaisselle à terminer.

Le papier peint à fleurs de la pièce principale était jauni et partait en lambeaux, recouvert de colle et de mois. Des pancartes des United Farm Workers, des affiches popart du Che Guevara en compagnie de Lyndon Johnson sur une moto et des journaux clandestins étaient punaisés sur les parties des murs où les planches étaient à nu. Un mannequin de vitrine était allongé sur l'ancien comptoir de l'épicerie, une bouteille de vin vide posée sur le ventre. Un mobile composé de goulots de bouteilles de bière tintait dans le courant d'air créé par un

ventilateur oscillant, dont la cage de protection vibrait chaque fois qu'il arrivait en bout de course. L'unique ampoule suspendue au plafond colorait toute la pièce d'un jaune criard qui faisait mal aux yeux.

Je suivis la fille dans le couloir et entrai derrière elle dans la cuisine. Ses hanches brunes ondulaient comme un remous. Deux jeunes filles, un étudiant et un Noir raclaient des assiettes au-dessus d'une poubelle et les rinçaient sous une pompe en fonte. Par la fenêtre du fond, j'apercevais les dernières lueurs rouges du soleil sur un banc de sable au milieu du Rio Grande.

— On a fait un repas de quartier ce soir, expliqua la fille de Berkeley. Il y a des tortillas et des haricots au frigo si vous avez faim. Sinon, vous pouvez prendre un torchon.

— Le supermarché vous fait crédit ?

— Les marchands mexicains nous donnent leurs invendus.

— Je vais me contenter d'un whisky avec de l'eau si vous voulez bien me donner un verre.

Je sortis ma flasque en argent de la poche de ma veste.

— Servez-vous.

Je proposai la flasque aux autres.

— Avec plaisir, mon frère, dit le Noir.

Il prit un gobelet métallique dans le buffet et le tint devant moi. Son crâne chauve ridé et son visage noir arrondi brillèrent dans le demi-jour. Il lui manquait quatre dents de devant, et les autres étaient jaunies par le tabac à chiquer. Je lui versai une goutte de whisky dans son gobelet, puis fis gicler un peu d'eau de la pompe dans mon verre. Je perçus un goût de rouille.

— Bon, alors, qu'est-ce que vous voulez savoir à propos des United Farm Workers ? me demanda la fille.

— Rien. J'ai lu le compte rendu du procès et j'ai parlé avec M^e Posey cet après-midi. La condamnation ne tiendra pas.

Le Noir s'esclaffa, le gobelet devant les lèvres. L'étudiant baissé devant la poubelle se redressa et me regarda comme si j'étais tombé d'un trou à travers le plafond.

— T'es sérieux, là ? dit le Noir, toujours en souriant.

— Oui.

— Vraiment ? renchérit l'étudiant. Vous ne dites pas ça en l'air ?

Il portait un jean et un tee-shirt jaune et blanc délavé de l'université du Texas.

— Non, mon pote.

Le Noir rit à nouveau et retourna racler les assiettes. Les jeunes filles souriaient, elles aussi.

— Vous travaillez pour qui, au juste ? me demanda l'étudiant.

— Pour le juge Roy Bean^[6]. Je me déplace pour lui le long du

Pecos, le cul dans une bouée.

— Ne vous vexez pas, dit la fille.

— Je suis quoi, moi, ici ? Le cave de service ?

Elle se sécha les mains avec un torchon et prit une Jax dans le réfrigérateur.

— Venez, dit-elle.

— On se foutait pas de ta gueule, m'assura le Noir, ses vilaines dents jaunes découvertes en un large sourire. On n'est pas comme ça, ici.

Dans la pièce principale, la fille s'assit sur une chaise, une jambe repliée sous l'autre, et, accoudée à son genou, but sa bière au goulot. Derrière elle, accrochée au mur, se trouvait une affiche montrant un oiseau aux ailes déployées, inscrit dans un rectangle. N'y était écrit qu'un seul mot : *HUELGA*^[7].

— Ce sont des gamins, dit-elle. Ils se demandent si vous ne les faites pas marcher ou si vous n'êtes pas un détective privé envoyé par leurs parents. Le Noir, il milite depuis l'époque du Progressive Labor Party^[8]. Des avocats baratineurs qui promettent de faire casser des jugements en appel, il en a entendu un paquet.

— Ça doit être l'idée qu'on passe ses nerfs sur moi qui me dérange.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je ne tenais pas à ce que vous veniez.

— J'aurais peut-être dû mettre mon casque et mon gilet pare-balles.

— Ils n'ont rien contre vous. Ils ont bon fond.

— Je suis paranoïaque et soupçonneux de nature.

— Ça aussi, ça fait partie du syndrome des classes moyennes. Ça va avec l'obsession de l'hygiène.

— Bon Dieu, c'est une sacrée partie dans laquelle je me retrouve. Entre Cecil Wayne Posey, l'adjoint du shérif à la prison et vous, j'ai l'impression d'être à un mètre du marbre et de lancer des balles en cloche à King Kong.

Elle décolla la bouteille de ses lèvres et rit, et ses yeux en amande se remplirent soudain de lumière. Elle essuya la mousse au coin de sa bouche avec deux doigts.

— J'aurais dû m'habiller en Groucho Marx, ce soir, poursuivis-je. En bien, oui, on se serait jeté des tartes à la crème avec Zeppo et les autres pendant qu'on envoie vos membres en taule.

Je terminai mon verre. Les sels minéraux et la rouille de l'eau me laissèrent un arrière-goût qui me rapprocha d'un gladiateur s'en jetant un dernier avant d'entrer dans l'arène.

— Vous êtes vraiment un phénomène, dit-elle.

Je versai un filet de Jack Daniel's sur le dépôt brun au fond de mon verre et le bus d'un trait. Le goût fumé du whisky pur, né dans les sources du Tennessee, filtré à travers du charbon d'érable et vieilli dans des fûts de chêne blanc, coula en moi, léger comme de l'air

chauffé, et je sentis un feu d'avertissement orange commencer à clignoter quelque part derrière mon front.

— Moi ? Un vrai cirque ambulante. La prochaine fois, je vous ferai tous mes numéros. Les phoques qui jouent de la trompette, les singes sur les monocycles, les jongleurs, les clowns avec des bombes qui leur explosent dans le futa.

— Ouah, on ne vous arrête plus, dit-elle.

La lumière se réfractait dans ses yeux humides et les faisait briller.

— C'est compris dans le prix de la course.

Je vidai dans mon verre le reste de ma flasque.

— Allez, buvons.

— Qu'est-ce que vous faites quand vous ne défendez pas des anciens camarades de Corée ?

— Je travaille pour les friqués. J'interviens dans les procès entre compagnies pétrolières, les escroqueries contre le gouvernement, les magouilles à la Billie Sol[9]. À mes heures perdues, je suis également candidat au Congrès.

— Vous me faites marcher.

— Trouvez un exemplaire de l'*Austin American* du 5 novembre. Vous me verrez à la une, en train de vous sourire.

— Si ce n'est pas du baratin, vous devez être un type incroyable.

— Vous voulez qu'on reparle de mon numéro de débile ?

— À quoi donc vous attendiez-vous ? Vous débarquez de nulle part et vous nous tombez dessus, comme H.L. Hunt[10] et W.C. Fields réunis.

— J'ai été assemblé avec des pièces de récupération.

Je terminai mon verre. Le feu orange devint rouge et clignota avec une insistance redoublée.

— La vérité, s'il vous plaît : pourquoi êtes-vous venu ici ce soir ?

— Je vous l'ai déjà dit. La télévision me fait éclater les vaisseaux des yeux.

Le Noir, les deux filles et l'étudiant, qui étaient restés dans la cuisine, nous rejoignirent.

— Voilà un homme qui aime boire, dis-je.

— Toi, t'as lu mon courrier, dit le Noir.

— Si tu allais nous chercher une caisse de Jax et une bouteille de Jack Daniel's ?

Je tirai un billet de vingt dollars de mon portefeuille.

— On attend quelques invités, ce soir, dit-il.

— Deux caisses, alors. Vas-y avec ma voiture.

— C'est à deux pas. Moi, dans cette Cadillac ? On croirait que je l'ai volée. Je me ferais coffrer tout de suite.

Il prit le billet, puis, le fourrant dans la poche de sa chemise en jean :

— Tu vas pas me filer un pourboire quand je reviendrai, hein ?

— J'ai oublié mon chapeau de planteur dans la voiture.

Il rit, son visage rond et ses yeux marron étincelants de bonne humeur.

— T'es un type bien, conclut-il avant d'ouvrir la porte-moustiquaire et de sortir, suivi de l'étudiant.

— Vous procédez comme ça pour toutes vos affaires ? me demanda la fille.

— Non. En général, je ne bois pas avec les gens que je connais. La plupart de mes compagnons de beuverie s'inscrivent dans la mouvance de R.C. Richardson et du Dallas Petroleum Club. Ils aiment jeter des verres et uriner du haut des balcons dans les hôtels. Ils aiment aussi tripoter les serveuses sous les tables. R.C. Richardson est un type vraiment unique. Ces quinze dernières années, il s'est mis l'État et le gouvernement fédéral dans la poche pour un peu moins d'un million de dollars. Il porte des bottes de cow-boy jaunes, des pantalons western rayés, une cravate-lacet, et il a un ventre de cinquante kilos qui recouvre complètement sa ceinture travaillée à la main. Trois fois par semaine, il va déjeuner avec les membres du Kiwanis, du Rotary ou de la chambre de commerce, il rote ses saucisses bouillies et sa choucroute, puis il se lève comme un soldat et récite le serment d'allégeance avec la main sur le cœur. N'empêche, c'est un homme qui a de la classe. Ceux qui l'entourent complotent en douce la nuit et portent sur le monde un regard de cloporte. Ils ne partagent pas son amour sincère pour la vulgarité.

— Ça doit être intéressant de travailler pour un type comme ça.

— Vous avez une autre bière au frais ?

— Non, c'est la dernière. Prenez-la.

— Je ne prends jamais la dernière bière d'une femme. C'est un manque de galanterie évident.

— Vous venez vraiment d'une autre planète.

Je sentais des picotements dans mes mains et sur mon visage. Mon cuir chevelu commençait à transpirer à cause du whisky.

— Comment vous vous appelez, au fait ? demandai-je en arrachant le bout d'un cigare avec les dents.

— Rie Velasquez.

— Vous n'êtes pas mexicaine.

— Non.

— Vous êtes quoi, alors ?

Je lui pris sa bière de la main.

— Mon père était espagnol. Il est venu d'Espagne pendant la guerre civile.

Je laissai la bière et la mousse couler dans ma gorge et adoucir le goût âpre du whisky et de la fumée de cigare.

— C'est pour ça que vous avez rejoint le Front de libération du tiers-monde. La branche « essence et dynamite ».

— Vous devriez changer de marque de whisky.

— Ah bon ? Ils n'ont pas fait cramer quelques bâtiments universitaires au cours de l'année, vos copains ?

— Un peu stupide, comme remarque, vous ne trouvez pas ?

— C'est ça, ouais. Dix de ces zigotos seraient capables de foutre le feu à toute une ville en moins de vingt-quatre heures.

Elle sortit une cigarette du paquet dans son jean et l'alluma. Elle en pinça le bout entre ses lèvres en aspirant la fumée.

— Vous nous prenez pour qui ? dit-elle. Vous avez vu des cocktails Molotov cachés sous la véranda ? Vous croyez qu'on est tous venus ici parce qu'on a lu vos brochures touristiques sur la beauté du désert texan ?

— Vos conneries révolutionnaires, moi, je marche pas, désolé.

— Pourquoi vous ne vous renseignez pas un peu sur les United Farm Workers ? Ils ne parlent absolument pas de révolution. Ils en ont marre d'être des larbins dans les champs de melons des autres, c'est tout.

— Yow ! cria le Noir en ouvrant la porte-moustiquaire d'un coup de pied, une caisse de bières sur une épaule et un bloc de glace enveloppé dans du papier journal sur l'autre. Ça y est, on a tout ce qu'il faut. Vin, bière et whisky. On va pouvoir faire du spodioli. C'est Byzance, ce soir, mes frères.

L'étudiant portait la seconde caisse, et le joueur de guitare avait déjà ouvert la bouteille de Jack Daniel's. Ils posèrent les deux caisses sur le comptoir de l'ancienne épicerie. Alors, muni d'un couteau de boucher, le Noir brisa le bloc de glace en petits morceaux qu'il répandit sur les bières. Il ouvrit la première bouteille en coinçant la capsule contre le bord du comptoir et en frappant d'un coup sec du plat de la main. La mousse blanche jaillit par-dessus sa tête et retomba sur le sol avec des bruits d'éclaboussement. Recouvrant le goulot de sa bouche, il but d'un trait presque toute la bouteille. La bière ruissela le long de son menton et coula dans les poils noirs emmêlés de son torse.

— Seigneur, y a pas meilleur que ça, dit-il.

Je pris le whisky et m'en versai sept ou huit centimètres dans mon verre.

— Autant te planter directement des clous dans l'estomac, me dit le Noir. Mets une goutte de bière par-dessus.

Il décapsula une autre bouteille contre le bord du comptoir et me la tendit.

— Servez-vous de ça avant que quelqu'un ne s'ouvre la main, dit Rie en lançant un décapsuleur à l'étudiant.

Huit ouvriers agricoles mexicains, tous portant de vieux vêtements

en jean, une salopette, un chapeau de paille et de solides chaussures en cuir, entrèrent l'un derrière l'autre par la porte-moustiquaire comme s'ils faisaient la queue à un arrêt de bus. Ventrus et de petite taille, maigres et voûtés, tellement bronzés qu'ils en étaient presque noirs, balafrés, recousus (certains avaient des doigts en moins), ils étaient tatoués de croix *pachucas* et avaient des médaillons religieux au cou. Leurs pantalons flottaient sur leurs fesses et leurs cheveux d'Indiens étaient mouillés et coiffés en arrière.

Ils avaient une petite bouteille de bourbon, de l'Old Stag, et un bidon de lait rempli de vin de mûre. Le Noir distribua les Jax, et une heure plus tard la pièce résonnait de chants mariachis et de cris d'Apaches.

— Tu me prêtes ta guitare ? demandai-je au jeune de la véranda.

Il était assis par terre, adossé au mur, un verre de vin au whisky entre les jambes. Il était pâle comme un linge, et son regard n'arrivait pas à trouver le mien. Je passai la bretelle de la douze cordes autour de mon cou et tentai de jouer « The Wreck of Old '97 », mais mes doigts étaient engourdis comme si on m'avait transpercé les articulations avec du fil et une aiguille. J'essayai ensuite « The Wildwood Flower » et « John Hardy » en m'y reprenant plusieurs fois, ne cessant de faire de nouvelles fausses notes ou de me tromper d'accord. Je fumai une cigarette trouvée dans un cendrier, terminai mon verre, puis m'attaquai à une chanson facile de Jimmy Rodgers que j'avais appris à jouer quand j'avais seize ans. Ce fut pire que le reste, et je posai la guitare à plat sur le comptoir, les cordes vers le bas, parmi la multitude de bouteilles de bière vides.

— Je suis sûre que vous jouez très bien quand vous n'avez pas bu, dit Rie.

Elle était assise sur une chaise à côté de moi, un petit verre de vin à la main, les jambes croisées. Le creux formé par son ventre et la bande de peau blanche au-dessus de son jean firent céder quelque chose en moi.

— Donnez-moi une heure et je vous ferai « Boil them Cabbage Down ».

— Vous me la ferez demain matin.

— Je vais démarrer sur les chapeaux de roues, demain matin, rapide comme la loco de « Fireball Mail ». Ma Cadillac et moi, on va faire fondre l'asphalte entre ici et Austin.

Quelqu'un me mit la bouteille de whisky dans la main, et je bus deux grandes gorgées aussitôt suivies de bière.

— C'est un vrai dragon que vous avez en vous, dit Rie.

— Non, c'est le capitaine Hyde. Quinze piges que je me le coltine, cet enfoiré. Mais bon, quand il commence à jouer au con, je me dévisse la tête et je la balance dans le Rio Grande une ou deux fois.

- Sans blague. Vous pouvez la revisser, maintenant.
- Je vous prenais pour une fille évoluée. Là, vous me regardez avec l'air soucieux d'un réformateur baptiste.
- En fait, vous êtes plutôt un malade mental.
- Vous ne m'avez pas vu avec John Wesley Hardin quand on est soûls dans les rues de Yoakum. Il s'assoit sur l'aile de ma Cadillac, un revolver dans chaque main, et il dégomme les parcmètres et les feux rouges pendant que je roule.

Le bruit s'amplifia. Tout l'alcool ayant été bu (il ne restait plus ni bière, ni whisky, ni vin), je donnai à l'un des ouvriers agricoles mexicains un autre billet de vingt dollars pour retourner à la taverne. La Gibson passa de main en main, réaccordée n'importe comment une demi-douzaine de fois, avant d'être abandonnée dans un coin, deux cordes cassées. Quelqu'un proposa un concours de lancer de couteau, et un couteau à pain, deux coutelas de chasse, un cran d'arrêt à lame ondulée, mon canif, une hache et un couperet furent lancés contre le mur jusqu'à ce qu'ils en brisent les planches et le traversent.

La pièce commençait à tanguer et à se brouiller devant mes yeux. Je fumais un mégot de cigare que j'avais écrasé sous le talon de ma botte quelques instants plus tôt.

— Le spodiodi, mec, me dit le Noir en me parlant tout près du visage. Y a que ça de vrai. Faut remballer tes serpents dans leur panier.

Il avait les yeux rouges et l'haleine chargée de l'odeur aigre du vin.

— Quels serpents ?

— Ceux qui te sortent de la figure.

J'avais quelque chose à répondre à ça, je le savais, mais les mots ne purent se dégager du brouhaha et des éclairs qui avaient envahi ma tête.

— Venez, dis-je, on sera mieux au bord du fleuve. Il fait plus chaud que dans un four à briques, là-dedans.

— Ça fait ça, le maïs, rétorqua le Noir.

— Allez, viens, dis-je en prenant Rie par la main pour qu'elle se lève de sa chaise. Le juge Roy Bean va tenir séance dans sa bouée.

— Eh...

Empoignant le goulot de la bouteille de whisky, j'entraînai Rie dans le couloir qui menait à la cuisine. Le Noir nous suivit avec une bière dans chaque main et une demi-douzaine d'autres fourrées dans le pantalon.

Nous gagnâmes la vasière en bas de la pente pelée. La lune était pleine, blanche comme de l'ivoire dans un ciel où ne soufflait aucun vent. Un coupé Ford rouillé aux fenêtres sans vitres était échoué sur le lit du fleuve, à moitié immergé. L'eau formait un remous en entrant par la large ouverture de la fenêtre arrière et poursuivait sa course au

ras des dossiers des sièges et du volant. Le reflet de la lune ondulait sur la surface brune de l'eau, et je distinguais les dos pointus des brochets-lances allant et venant près des bancs de sable. Derrière nous, les Mexicains continuaient de chanter. Le Noir termina une bière et jeta la bouteille en une haute courbe au-dessus du fleuve.

— Yow ! cria-t-il.

— Regardez-moi ça, dis-je. Le Mexique est juste là. Il suffit de faire cinquante mètres et on tombe à travers le fond du ^{xx}e siècle.

Rie était assise sur un rondin pourri, ses pieds nus plongés dans l'eau. Le clair de lune argentait les pointes brûlées de ses cheveux.

— Tout un pays rempli de fantômes de bandits et de légendes d'Indiens, poursuivis-je. Franchissez la trouée dans la haie, et voilà Pancho Villa qui traverse le fleuve en soulevant des gerbes d'eau, harnaché de revolvers et de cartouchières. Zapata qui taille les *federales* en pièces avec sa machette. Des paysans illettrés qui exécutent des rois français. Cortés qui anéantit une culture entière.

— Il y a aussi la diphtérie dans l'eau des puits de ces baraques en adobe, ajouta Rie.

— Vous, les marxistes, vous êtes tous pareils. Aucun sens de l'humour ou du romantisme.

— Inutile de hurler.

— J'ai pas raison ? C'est ça, l'esprit révolutionnaire. Vous êtes incapables de comprendre que l'homme est plus un clown qu'un Satan. Vous abordez tous les sujets avec gravité et vous voulez transformer les bouffons en machiavels.

— Je t'en prie, arrête.

Je bus au goulot de la bouteille. Le whisky déborda de ma bouche.

— Vous autres, vous ne savez pas ce qu'est la cruauté humaine. Toi et moi, un de ces jours, il faudra qu'on boive du thé chinois ensemble et qu'on discute des camps de prisonniers en Corée. Je te parlerai de Bean Camp, de Pak's Palace, de No Name Valley...

Je sentis le sol se dérober sous mes pieds, et je me retins à son épaule pour ne pas tomber.

— Il y a des poissons-chats qui nichent dans cette bagnole, déclara le Noir. Et je sais les attraper.

Il retira sa chemise et ses chaussures, et posa sur la grève, en les y alignant, les bouteilles de bières qui restaient.

— Tu plonges la main sous l'eau, t'en bloques un dans un coin, et hop ! tu le chopes par l'ouïe. Viens, mon frère. Je vais t'apprendre à pêcher comme un nègre.

Il avait de l'eau jusqu'aux hanches lorsqu'il arriva à la voiture, et il s'y prit à deux mains pour ouvrir une des portières rouillées. Le reflet de la lune sur le fleuve rendait luisant le haut de son corps noir.

— Il fait ça quand il est soûl, expliqua Rie. Toi aussi, tu peux y aller,

si tu veux que je vous emmène tous les deux à l'hôpital du comté tout à l'heure.

— C'est bien une parole de nordiste, ça. Tu ne sais pas que les Noirs prendraient du poisson là où les Blancs n'attraperaient rien même en électrifiant l'eau avec la dynamo d'un téléphone à manivelle ?

Je m'assis par terre et retirai mes bottes. Je sentis le fond de mon pantalon se mouiller.

— Il a eu huit points de suture la dernière fois qu'il est allé pêcher à la main dans cette voiture, rétorqua Rie.

— Je n'en crois pas un mot. Encore des conneries de nordiste marxiste.

J'entrai à mon tour dans l'eau tiède et boueuse, dont le courant créa un remous autour de ma taille. Mes pieds s'enfonçaient dans la vase. Le Noir était penché par-dessus le dossier du siège avant, les deux bras immergés jusqu'à l'épaule. Il avait l'air concentré, le regard perdu dans le vague, comme s'il effleurait du bout des doigts une partie délicate et cruciale de l'univers.

— Y a une femelle, là, dit-il, je la sens qui ondule près du coffre. Elle a ses petits sous elle.

— Méfie-toi de ses nageoires.

— Elle va pas tarder à ouvrir la bouche pour me bouffer un morceau de doigt, et là, je vais lui fourrer une pleine main de viande dans l'ouïe.

Il plongea en avant, la surface de l'eau frémit un bref instant, puis il ressortit une main avec une coupure irrégulière entre le pouce et l'index. Le sang coula sur son poignet. Il ferma les yeux de douleur et suçait la plaie.

— Je t'avais dis de...

Je m'interrompis en entendant la plainte grave de sirènes sur le chemin de terre devant le local du syndicat.

— Merde, fit Rie sur la rive.

Me retournant, je vis les gyrophares de trois voitures de police lancer leurs éclairs jaunes et bleus dans la nuit.

— Voilà la cavalerie, dit le Noir, sa main blessée encore devant la bouche.

Les adjoints du shérif et des policiers municipaux entrèrent dans le bâtiment. Munis de lampes-torches, ils en inspectèrent les abords, regardèrent dans le cabanon des toilettes, puis ils braquèrent les projecteurs de deux voitures sur nous, dans l'eau. La lumière blanche éblouissante me fit pleurer les yeux.

— Venez vers moi, vous deux, les mains sur la tête ! ordonna une voix derrière la lumière.

— Ils nous trouveraient n'importe où, hein ? dit le Noir.

Il leva les deux bras au-dessus de son crâne chauve et avança vers la

rive. La lumière soulignait les contours de sa silhouette comme s'il était une statue de bronze.

Dans mon ivresse, malgré le courant, je pris le soin de refermer la portière de la voiture et de relever la poignée pour la verrouiller.

— Les mains sur la tête, connard ! cria la voix.

— Va te faire foutre, répondis-je.

Soudain, les deux faisceaux convergèrent sur mon visage, et le Noir disparut de mon champ de vision en une vive explosion de lumière.

— Déconne pas avec eux, Hack, dit Rie dans le noir. Sors de l'eau.

Je m'extirpai du haut-fond, une main devant les yeux. La chaleur des projecteurs me brûlait le visage.

— Dernier avertissement : les mains sur la tête.

— Je t'ai déjà dit d'aller te faire foutre.

Je trébuchai sur la vasière et me reçus sur les coudes. J'avais les avant-bras et tout un côté du visage couverts de sable mouillé. Rie essaya de me relever en me tirant par l'arrière de ma chemise.

— Ils vont te tuer, Hack. Allez, relève-toi. Ils ne peuvent nous arrêter que pour trouble à l'ordre public. On sera dehors demain matin.

Une voiture du shérif, ses deux projecteurs allumés, trouva un chemin de sol dur jusqu'à la rive, franchit un rondin en cahotant et bifurqua pour s'arrêter devant moi. Le temps que le faisceau du projecteur change d'angle, j'aperçus les ouvriers agricoles mexicains alignés face au mur, bras et jambes écartés, fouillés par deux policiers.

Tandis que l'antenne fouet se balançait d'avant en arrière sur le toit de la voiture, la portière conducteur s'ouvrit, et l'adjoint que j'avais rencontré à la prison sortit et avança vers moi. Je me relevai et me collai un cigare mouillé au bec. Mes vêtements étaient remplis de sable et de boue, mes cheveux me donnaient l'impression d'avoir été arrosé de peinture. L'adjoint, dont le .357 Magnum et les cartouches à la ceinture accrochaient la lumière de la lune, avait des traces de transpiration sur le devant de la chemise, et son paquet de cigarettes ressortait de biais sous le rabat de sa poche, ce qui, sur le moment, m'étonna de la part d'un militaire. Sa mâchoire était aussi tendue que la peau de son crâne rasé.

— Je me doutais que c'était vous, monsieur Holland, dit-il. Je ne voulais pas qu'on vous prenne pour un basané en train de traverser le fleuve et qu'on vous tire dessus.

— Qu'est-ce que vous avez contre eux ? Trouble à l'ordre public ? Tapage nocturne ?

— On a tout un tas de choses. Je suppose qu'en cherchant un peu, on risque même de trouver de la drogue.

— Pourquoi vous ne leur foutez pas la paix ? C'est pas le voisinage qui s'est plaint.

— Montez dans la voiture, s'il vous plaît, mademoiselle, dit l'adjoint à Rie.

— Écoutez, elle était ici au bord de l'eau. Elle n'a rien à voir avec cette beuverie.

Il ouvrit la portière arrière de sa voiture et prit Rie par le coude.

— Laisse donc tes mains de péquenaud dans tes poches une seconde, dis-je.

— Pardon ?

— Tu m'as entendu, enfoiré.

— Monsieur Holland, vous allez repartir ce soir dans votre Cadillac et je vais oublier cet incident. La prochaine fois que vous voudrez aider les nègres et les basanés, envoyez un chèque à la caisse de solidarité et restez chez vous.

— Ne t'inquiète pas pour moi, me dit Rie. Va à Austin demain et occupe-toi d'Art.

Elle s'assit sur la banquette arrière, derrière la cloison grillagée.

— Relâchez-la, dis-je à l'adjoint.

— Vous recherchez vraiment l'affrontement, monsieur Holland ?

— Oui, je vous le confirme. D'après mes renseignements, vous vous êtes fait virer des Marines pour mauvaise conduite, et vous passez votre temps à abuser de votre autorité pour tyranniser des poivrots sans défense dans une cellule de dégrisement. Alors arrêtez un peu de rouler les mécaniques.

— Vous êtes en état d'arrestation. Et je ne crois pas que vous allez sortir de sitôt de notre prison.

— T'es en train de marcher sur les pieds du Lone Ranger, là, péquenaud, menaçai-je.

Il sortit sa matraque de sa poche arrière et me frappa juste au-dessus de la tempe. Une explosion comme une détonation de fusil de chasse retentit dans ma tête, et je tombai à quatre pattes après un rebond contre la portière. L'adjoint enchaîna par un coup de pied dans le ventre, et mes poumons se vidèrent brusquement, comme si on venait d'ouvrir un gros trou au milieu de ma poitrine. L'intérieur de ma bouche était recouvert de sable, j'avais les yeux exorbités, et, alors que je me mettais à vomir, sa botte percuta l'arrière de mon crâne avec la fluidité d'un joueur de football américain tentant une transformation.

1. Unité de police, initialement montée, créée en 1823 au Texas (alors territoire mexicain) pour protéger les colons américains des Indiens et faire respecter l'ordre. Rattachée en 1935 à la police d'État, elle a été employée dans les années 1960 à réprimer les mouvements ouvriers.

2. Blancs non hispaniques.

3. John Birch Society. Organisation anticommuniste américaine, créée en 1958 et mise au ban du mouvement conservateur pour ses dérives extrémistes. Du nom de John Birch, missionnaire baptiste et agent des renseignements tué en Chine par les

communistes en 1945.

4. Bimensuel conservateur américain, créé à New York en 1955 par William F. Coughlin, Jr.

5. « Ouvriers agricoles réunis ». Organisation syndicale créée en Californie en 1962 par Cesar Chavez, ouvrier agricole chicano. Son sigle est un aigle aztèque noir sur fond rouge.

6. Légendaire juge texan de la fin du XIX^e siècle. S'autoproclamant juge de paix (il prétendait incarner « la loi à l'ouest du Pecos »), il rendait arbitrairement ses décisions dans le saloon qu'il tenait.

7. « Grève », en espagnol.

8. « Parti travailliste progressiste ». Parti fondé en 1961 par des dissidents du parti communiste américain, dont ils condamnaient les positions réformistes, et qui reprochaient à l'Union soviétique d'avoir trahi l'idéal communiste.

9. Billie Sol Estes. Homme d'affaires texan, proche de Lyndon Johnson, plusieurs fois condamné pour des montages financiers frauduleux.

10. Magnat du pétrole et activiste politique texan, engagé auprès de Lyndon Johnson. C'est de lui qu'est inspiré le personnage de J.R. Ewing dans la série télévisée *Dallas*.

Je me réveillai au petit matin, sur le sol de pierre d'une cellule sous le palais de justice. L'obscurité était presque totale, seule la rangée de trous en haut de la porte laissant entrer un peu de lumière. Les murs suintaient. Dans le coin, les toilettes avaient débordé. Me hissant au cadre métallique du lit, je me relevai et touchai l'énorme bosse au-dessus de ma tempe. Elle était aussi dure qu'une balle de base-ball, et j'avais du sang coagulé dans les cheveux. La tête remplie de bruits lointains, sonneries de clairon et coups de tonnerre, je sentis la cellule basculer sur son axe et essayer de m'éjecter du lit pour me projeter dans la flaque d'eau à côté des toilettes. Je vomis alors entre mes jambes.

Je relevai lentement la tête, les yeux transpercés par des élancements et le visage dégoulinant de sueur. Je trouvai une allumette sèche dans la poche de ma chemise et l'allumai sur mon pouce. Tenant la flamme au-dessus de ma montre, je vis que le verre était cassé et que les aiguilles s'étaient arrêtées à une heure cinq. Mon pantalon blanc était encore mouillé et taché de boue, ma chemise avait une épaule arrachée. Je me traînai jusqu'à la porte et me baissai jusqu'à ce que ma tête soit à la hauteur du passe-plat.

— Hé, bande d'enfoirés, vous avez intérêt à...

Mais l'effort était trop grand et ma voix s'étrangla. J'essayai à nouveau. Mes mots semblaient stupides dans le silence.

— Te fatigue pas, mec, dit une voix de Noir un peu plus loin dans le couloir.

Je retournai m'allonger sur l'épais matelas, un bras jeté sur les yeux. Une odeur d'urine et de vinasse imprégnait le tissu, et j'imaginai les poux déposant leurs chapelets d'œufs blancs le long des coutures, mais j'étais trop malade pour m'en soucier. Je dormis par intermittence, sans jamais savoir si je dormais vraiment ou si je délirais simplement, harcelé par les monstres de mes cauchemars, qui me regardaient avec leur sourire obscène, assis les fesses écartées sur mes pieds. Leurs yeux bridés grossis et déformés de mille et une façons, ils avaient des dos voûtés, des langues fourchues, des bouches sans lèvres. Ils défilèrent ainsi : le major Pak avec ses cris de fou et sa pince d'électricien serrée dans la main, les gardes de Bean Camp qui laissaient nos blessés mourir de froid pour économiser le mazout. Puis le sergent Tien Kwong se pencha vers moi, m'enfonça le bout du canon de son pistolet-mitrailleur dans la bouche et me dit en souriant : « Toi sucer.

Nous te donner œuf dur. »

Un adjoint déverrouilla la porte de ma cellule et l'ouvrit. Ébloui par la lumière, je tournai mon visage grimaçant vers sa silhouette. Son ventre recouvrait sa cartouchière. Derrière lui, un prévôt[1] noir poussait un chariot sur lequel se trouvaient une pile de gamelles et un haut bac en inox rempli de grua.

— Vous allez pouvoir y aller, monsieur Holland, dit l'adjoint, mais d'abord, le shérif veut vous voir un moment.

— Où est l'homme qui m'a amené ?

— Il est de repos.

— Comment s'appelle-t-il ?

J'eus mal à la tête une fois en position assise sur le lit.

— Vous verrez ça avec le shérif.

Je me mis debout et sortis dans le couloir. Le Noir remplissait les gamelles de grua et de mortadelle poêlée et les posait sur le passe-plat des portes des cellules. Marcher pieds nus sur les pierres irrégulières du sol était douloureux, et la rude lumière jaune faisait pleurer mon œil droit, de plus en plus fermé à cause de ma tempe enflée. L'adjoint m'accompagna vers le bout du couloir pour remonter au rez-de-chaussée. La graisse de ses hanches et de son ventre ballottait sous sa chemise à chacun de ses pas. Ses cheveux étaient gominés et plaqués en travers de son crâne dégarni. Dans l'escalier, il se servit de la rampe comme d'une corde pour hisser une lourde charge.

Le shérif était assis derrière son bureau, une cigarette roulée aux lèvres. Devant lui, mon portefeuille, mon canif et mes bottes crottées. Il avait les oreilles décollées, le visage couvert de bosses et de rougeurs, un gros grain de beauté sur le menton, et ses cheveux gris, tondus, découvraient une bonne partie de son cuir chevelu, mais on ne voyait que ses yeux, d'un bleu intense derrière ses lunettes à monture métallique. Ils transperçaient tout le reste comme la flamme d'un chalumeau. Il éteignit sa cigarette en l'écrasant entre ses doigts au-dessus de la poubelle, puis il sortit un paquet de Virginia Extra de sa poche et entreprit d'en rouler une autre. Il avait le bout des dents pourri par la nicotine. Il incurva la feuille de papier à cigarettes sous son index et s'adressa à moi sans me regarder.

— Mon adjoint voulait que je vous inculpe de voies de fait contre un agent de la force publique, dit-il, mais je vais vous épargner ça.

Il répartit uniformément le tabac sur la feuille et en lécha le bord.

— Je vais simplement vous demander de reprendre la route, et nous en resterons là.

— Il a le pied leste, votre gars, et la matraque agile.

— Menacer un représentant de la loi comporte certains risques, vous ne croyez pas ?

Il glissa la cigarette entre ses lèvres et se tourna face à moi dans son fauteuil pivotant.

— C'est délicat de porter plainte contre lui ici, je suppose, mais quelque chose me dit qu'une atteinte aux droits constitutionnels d'un citoyen pourrait intéresser le F.B.I.

— Vous ne semblez pas comprendre, monsieur Holland. J'ai ici le rapport de mon adjoint, cosigné par un policier municipal, et il y est écrit que vous étiez en état d'ébriété, que vous avez résisté à votre arrestation et que vous avez tenté de donner des coups de poing à un fonctionnaire de police. Vous pensez peut-être pouvoir vous permettre ce genre de chose parce que vous êtes avocat à Austin, mais par ici, tout le monde s'en fout.

— Ce n'est pas non plus comme si vous aviez affaire à un basané ou à un étudiant.

J'avais l'impression que ma tête était remplie d'eau. Par la fenêtre, je voyais le soleil apparaître au-dessus de la cime des arbres.

— Je sais très bien à qui j'ai affaire. Je suis shérif ici depuis sept ans, et des comme vous, j'en ai vu un paquet. Vous débarquez de l'extérieur et vous vous pavanez comme si votre merde ne puait pas. J'ignore ce que vous trafiquez avec ces syndicalistes, et peu importe, mais je vous conseille d'éviter ma prison. Mon adjoint a été gentil avec vous hier soir, et ce n'est pas facile pour lui quand il tombe sur des gars comme vous. Mais la prochaine fois, je ne le retiendrai pas.

— Prévenez-le de ma part, votre clébard : la prochaine fois, je ne serai pas à quatre pattes par terre. En attendant, il ferait bien de se trouver un avocat. Il risque d'en avoir besoin bientôt.

Le shérif gratta une allumette sur le bras de son fauteuil et alluma sa cigarette. Il en tira plusieurs bouffées et jeta l'allumette d'une chiquenaude en direction du crachoir. Les rougeurs de son visage avaient foncé d'un ton.

— Je suis à deux doigts de vous renvoyer en cellule et de vous y laisser croupir jusqu'à ce que vous trouviez un de vos collègues prétentieux pour vous en sortir.

— Vous n'êtes à deux doigts de rien du tout, parce que vous avez fouillé mon portefeuille et que vous y avez trouvé les cartes de quelques hommes capables de faire désavouer un shérif séance tenante par le parti.

— Je vous propose une chose. Ce soir, je vais patrouiller moi-même. Si je vous vois quelque part dans le comté, vous aurez droit à une petite leçon en bas et vous pisserez du sang avant la fin. Ramassez vos affaires et foutez-moi le camp.

— À combien est la caution pour les autres ?

— Vingt-cinq dollars par tête. Prenez tous les nègres, les basanés et les hippies que vous voudrez. Mes prévôts pourront passer les cellules

au jet.

Je pris mon portefeuille sur son bureau et posai quatre billets de cent dollars devant lui.

— S'il y a trop, ça paiera une partie de la facture d'eau, dis-je.

Il fit quelques opérations sur un carnet avec un crayon à papier cassé, sa cigarette tachée de salive à la bouche.

— Nous vous devons cinquante dollars, monsieur Holland. Nous tenons à être libérés de toute obligation envers vous.

Il ouvrit le tiroir de son bureau, sortit la somme d'une caisse et me la remit.

— Signez le reçu, et ils sont tous à vous. Vous avez jusqu'à ce soir pour jouer à touche-pipi dans leur local, après quoi je passerai. Nous reprendrons cette discussion si vous êtes encore dans le coin.

— Je ne crois pas que vous aurez très envie de discuter la prochaine fois que nous nous verrons, vous, votre adjoint et moi.

— Je vais aller relâcher ces gens moi-même. Ne soyez plus là quand je reviendrai.

Il se leva et laissa tomber sa cigarette dans le crachoir. Ses yeux bleus, fixes sur ce visage rouge et bosselé, étaient deux tourbillons de couleur sans pupilles. Il rentra sa chemise dans son pantalon du plat de la main et passa devant moi, raide comme un homme qui vient de ramener l'ordre dans son univers.

Je m'assis sur une chaise et chaussai mes bottes. Elles étaient pleines de boue et de petits cailloux, et, en me relevant, je fus pris de vertiges et de nausées. J'essuyai la sueur de mon visage avec ma chemise et me demandai comment j'avais pu me laisser entraîner dans une situation pareille. Heureusement qu'il n'y avait pas de miroir dans le bureau du shérif, ni fenêtre ou porte vitrée réfléchissante, car, à n'en point douter, l'image présente de Hackberry Holland – chemise de soie déchirée, pantalon taché de boue, bosse à la tempe et cheveux collés par le sang – n'allait pas m'aider à retrouver de l'amour-propre.

Je sortis attendre Rie dehors, au soleil. Des jeux d'ombre et de lumière dessinaient des motifs sur la pelouse, et un petit vent chaud soufflait du fleuve, apportant avec lui l'odeur des champs. Je m'assis sur les marches de béton du perron et laissai la chaleur imprégner ma peau. Mes vêtements et mon corps puaient la prison, odeur qui se renforça lorsque je me mis à transpirer. Deux femmes qui passaient sur le trottoir me regardèrent d'un air dégoûté. « Bonjour, mesdames. Belle journée, n'est-ce pas ? », leur lançai-je, et elles détournèrent aussitôt les yeux.

Quelques minutes plus tard, Rie et les autres sortirent par la porte principale. Les Mexicains avaient les traits marqués par la gueule de bois, le visage bouffi. Le joueur de guitare et l'étudiant étaient quant à eux cadavériques, aussi blancs que si on les avait vidés de leur sang.

Rie avait ses sandales à la main, elle, aussi belle et fraîche qu'une fleur se tournant vers le soleil.

— Merci pour la caution, me dit-elle.

— Je ferai passer ça en note de frais, c'est de la formation professionnelle, pour moi. Maintenant, j'aimerais bien récupérer ma voiture, si notre ami l'adjoint n'y a pas mis le feu cette nuit.

— Le frère de Rafael a un camion au marché. Il va nous raccompagner.

— Je ne dis pas non. Je ne crois pas que j'irais bien loin à pied, ce matin.

— La vache, tu lui es carrément rentré dedans, à cet enfoiré, hein ? me dit l'étudiant, le teint si blême que son visage semblait constitué de cire incolore.

— J'ai plutôt eu l'impression du contraire, corrigeai-je.

Nous traversâmes la pelouse en direction du marché en plein air. Ma tête m'élançait à chaque pas.

— Non, mec, faut des couilles pour tenir tête à ce genre de brute.

— De la stupidité, plutôt.

Il faisait frais à l'ombre des arbres, et des oiseaux moqueurs voletaient entre les branches au-dessus de nos têtes. Sur le trottoir d'en face, un Mexicain arrosait au jet les rangées de pastèques sur les étals. Le soleil jetait des perles de lumière sur leurs grosses silhouettes vertes. En nous voyant traverser la rue tels les derniers survivants déguenillés d'une troupe de guérilleros, les gens dans les voitures se retournaient et passaient leur tête par les fenêtres, étonnés de ce spectacle incongru qui troublait la tranquillité de leur mardi matin.

Rie et moi montâmes avec l'un des Mexicains dans la cabine d'un pick-up, les autres dans la benne, et nous prîmes le chemin du quartier pauvre. Le chauffeur sortit une petite bouteille de Four Roses de dessous le siège et but une gorgée, une main sur le volant. Le goût lui fit trembler la tête. Trois nouvelles gorgées suivirent – on aurait dit qu'il se forçait à avaler de la lotion capillaire –, puis il me proposa la bouteille.

— Pas aujourd'hui, déclinai-je.

Il la reboucha et la passa par la fenêtre à l'un de ses amis dans la benne. Elle circula de main en main jusqu'à ce qu'elle soit vide, puis, devant la première taverne aux murs de bardeaux qui se présenta sur le bord de la route, le Noir frappa sur le toit. Les Mexicains et lui descendirent et entrèrent par la porte-moustiquaire en extirpant des pièces de cinq, dix et vingt-cinq *cents* des poches de leur jean. Nous n'étions pas repartis que j'entendais déjà leurs rires à l'intérieur.

Le chauffeur déposa le reste de la troupe au local du syndicat. Ma Cadillac était recouverte d'une couche de poussière blanche si épaisse qu'on ne voyait plus à travers les vitres.

— Entre, me dit Rie, je vais mettre quelque chose sur ta tête.
Le pick-up repartit dans un bruit de ferraille en direction de la taverne.

— Si je ne me suis pas trompé sur ce shérif, il doit déjà être passé à l'hôtel et ma valise doit m'attendre devant la porte.

— Ton œil commence à se fermer.

— J'ai des lunettes de secours dans la boîte à gants.

Elle enroula son bras autour du mien et m'entraîna vers la véranda.

— Très bien, dis-je, je ne proteste pas.

— J'ai cru qu'il t'avait tué.

— Tu as donc un cœur, finalement.

— Tu avais les paupières toutes bleues. J'ai même pleuré pour que ce salaud t'emmène aux urgences, et il m'a fait un doigt d'honneur.

— T'inquiète pas. Je vais lui pimenter un peu la vie dans les prochaines semaines.

— Je ne te pensais pas partisan de l'affrontement direct.

— Je ne le suis pas. Il y en a toujours dix prêts à remplacer celui que tu affrontes, mais on ne s'en prend pas impunément au Lone Ranger et à Tonto.

À l'intérieur, je m'assis sur une chaise et Rie nettoya ma bosse à l'eau savonneuse. Le bout de ses doigts effleurait ma peau, léger comme le vent.

— Il y a des morceaux de pierre et de la terre dans la plaie, dit-elle. Il va falloir que je retire tout ça à la pince à épiler. Tu devrais aller à l'hôpital, tu as besoin de points de suture.

— Tu as du lait dans ton frigo ?

Elle alla à la cuisine et en revint avec une brique de lait fermenté et une pince à épiler trempant dans un verre d'alcool. Je vidai d'un trait la moitié de la brique, et l'espace d'un instant le liquide crémeux me donna l'impression d'une régénérescence, comme si je me remplissais d'air frais et de soleil. Puis Rie commença à retirer les corps étrangers de la plaie avec sa pince. La peau près de mon œil se contractait et se fronçait au contact de l'alcool.

— Doucement, bon Dieu ! J'ai pas besoin d'une lobotomie.

— D'une septicémie non plus, je suppose.

La concentration de son regard redoublait chaque fois que le métal grattait la chair.

— Allez, donne-moi cette pince et un miroir. Je n'étais pas mauvais comme infirmier militaire.

— Arrête de bouger la tête. J'ai presque tout enlevé.

Elle se mordit la lèvre et délogea un morceau de pierre en pressant le bord de la plaie avec le doigt.

— Là.

Elle frotta alors la bosse avec un coton imbibé d'alcool.

— Ça suffit, maintenant, il existe d'autres façons de nettoyer une plaie. On ne donne pas de cours de secourisme dans le tiers-monde ? Tu vas finir par tuer quelqu'un : crise cardiaque.

— C'est presque fini.

Elle retourna à la cuisine et en ramena cette fois de la glace enveloppée dans un torchon propre. Elle la tint contre ma tête, ses yeux en amande toujours fixés sur moi avec une inquiétude d'enfant.

— Une compresse froide ne sert plus à rien après les deux premières heures, dis-je.

— C'était quoi, cette histoire de Bean Camp, hier soir ?

— Rien. J'ai tendance à inventer des choses quand j'essaie de faire grimper l'action Jack Daniel's d'un ou deux points.

— Tu es allé dans un camp de prisonniers pendant la guerre ?

— Non.

L'effet du whisky commençait à s'estomper, et des filaments gris et des points de lumière flottèrent devant mes yeux lorsque j'essayai de me lever. Rie m'en empêcha en m'appuyant sur l'épaule.

— Il faut que tu te calmes. Tu es tendu comme un arc.

— J'ai l'impression d'avoir subi deux écartèlements en trois jours, et je ne suis pas en état d'entamer une psychanalyse dans l'immédiat. Chaque fois que j'ai le cerveau qui saigne, quelqu'un se porte volontaire pour me trépaner.

— C'est bon, excuse-moi.

— J'ai un frère capable de te faire grincer des dents jusqu'aux gencives avec ce genre d'interrogatoire, les lendemains de cuite. Je ne connais rien de plus exaspérant.

— Promis, je me tais.

Je me sentis trembler en moi-même, comme si mes engrenages intérieurs se grippaient tous en même temps. Mes paumes transpiraient sur mes genoux, et je compris que ma vraie gueule de bois ne faisait que commencer.

— Donne-moi une de tes cigarettes, dis-je.

Rie posa le torchon rempli de glace, alluma une cigarette et me la mit dans la bouche. La fumée me racla la gorge, et une goutte de sueur coula de ma lèvre sur le papier.

— Ça te fait ça souvent ? me demanda Rie.

— Non, seulement quand j'ai la bêtise de me laisser fracasser le crâne par un flic de campagne.

Je tirai sur la cigarette et expirai lentement, la tempe et l'œil en proie à des élancements de douleur, puis, d'une main, je repoussai la sueur de mon front dans mes cheveux.

— Écoute, ajoutai-je, tu ne picoles pas, tu ne connais pas les effets de l'alcool sur l'organisme. Je ne me conduis pas en permanence comme un connard.

— Reste assis. Ta coupure saigne.

— Je vais reprendre la route. J'emporte quelques-unes de ces bières chaudes si tu veux bien.

Mes jambes étaient faibles, et tout mon sang sembla refluer vers le bas lorsque je me mis debout.

— Tu n'es pas en état de conduire.

— Tu vas voir.

— Tu es ridicule.

Alors que je me dirigeais vers le comptoir, où étaient posées les bouteilles de Jax qui restaient, une vague nauséuse jaune m'envahit. Le goût aigre du lait fermenté et du whisky de la veille me monta à la gorge, et je sentis mon front palpiter, écrasé par un poids immense. Ma cigarette était mouillée jusqu'à la cendre par la sueur qui coulait de mon visage.

— La vache, j'me suis pas raté cette fois-ci.

— Viens, dit Rie en me prenant par la taille.

Ma chemise, trempée, me collait à la peau.

Elle m'emmena dans le couloir et, par une porte sur le côté, me fit entrer dans une petite chambre. Le store de la fenêtre était déchiré, et des bandes de soleil s'allongeaient en pointillé sur le plancher. Un vieux crucifix était cloué à un mur, au-dessus d'un calendrier catholique encadré par deux rameaux de palmier desséchés, coincés sous ses bords supérieurs. J'eus un haut-le-cœur en tirant sur la cigarette éteinte. Tu as bien failli ne pas en revenir, de celle-ci, me dis-je. Continue comme ça, et tu vas finir à l'hosto avec les poivrots.

Je sentais mon corps rigide, prêt à casser comme une brindille. Rie me fit asseoir sur le bord du lit en m'appuyant sur les épaules et alluma un ventilateur électrique. Le courant d'air était glacial sur mon visage.

— Allonge-toi, me dit-elle, je vais te mettre un pansement.

Quelque chose céda en moi, mes doigts tremblaient sur mes genoux.

— T'embête pas, va...

— Allonge-toi, Lone Ranger...

Elle se pencha alors, son chemisier gonflé par ses seins lourds, son visage au teint mat et sa chevelure frisée formant une masse noire au-dessus de moi, et me repoussa en arrière jusqu'à ce que ma tête repose sur l'oreiller. Elle enduisit la coupure de crème en un mouvement circulaire et la recouvrit d'une gaze qu'elle colla avec du sparadrap. Je sentais la chaleur du soleil qui émanait de sa peau et de ses cheveux, ses yeux brillaient d'une lueur sombre. Alors que je passais ma main sur la surface lisse de son bras, le torse et le visage caressés par l'air frais du ventilateur, la lumière derrière le store faiblit, et l'écho fluet d'un train sifflant dans les collines résonna sous un ciel de cuivre.

J'entendis la porte se refermer doucement comme au bord d'un rêve.

C'était l'après-midi lorsque je me réveillai. Le vent s'était levé. Le store battait contre la fenêtre. Dehors, la poussière formait des tourbillons. Les lattes du plancher frémissaient, secouées par les rafales qui s'engouffraient sous le bâtiment. J'avais du sable sur la peau. La tête me tourna lorsque je me levai, le visage me picota. Je sentais la chaleur sèche de l'air dans ma bouche. Je trébuchai sur le ventilateur et ouvris la porte donnant sur le couloir. Le brusque courant d'air arracha du mur le calendrier religieux et les rameaux de palmier desséchés, et le mobile composé de goulots de bouteilles tinta en tournant sur lui-même au plafond de la pièce principale. Je m'appuyai au chambranle de la porte, engourdi par ma sieste. À travers la porte-moustiquaire, on voyait des nuages de poussière passer sur le chemin et disparaître dans les arbres. J'entendis Rie sortir de la cuisine et venir vers moi. Elle avait un grand verre d'eau glacée à la main et portait à présent un short blanc et une chemise en jean. Elle avait des taches de rousseur sur le dessus de ses pieds nus.

— Comment tu te sens ? me demanda-t-elle.

— Je te le dirai dans une minute.

Je pris le verre d'eau glacée dans sa main et le vidai d'un trait. Je ne crois pas avoir jamais eu aussi soif de ma vie. Le froid brûla mon ventre vide.

— Tu fais beaucoup de cauchemars, dit-elle.

— Ne m'en parle pas, je ne sais plus où les mettre.

Je passai devant elle pour aller à la cuisine et avançai ma tête sous la pompe de l'évier. J'en actionnai le bras, et l'eau arrosa mon cou et mes épaules et coula sous ma chemise. Je l'étais avec ma main sur mon visage. En bas de la pente, le vent ridait le Rio Grande. L'eau brune blanchissait en contournant l'épave de voiture.

— Tu peux rester ici, dit Rie. Tu n'es pas obligé de rentrer aujourd'hui.

— Il vaut mieux que j'y aille.

— Attends que la tempête se calme.

— Les tempêtes sont tenaces par ici, à cette époque de l'année. Y en a au moins pour trois jours.

Mes vêtements gouttaient sur le sol.

— Tu n'y vois rien avec ton œil.

— Un me suffit. Je me sers du capot de ma Cadillac comme d'un viseur.

— Je t'accompagne jusqu'à l'hôtel.

— Non, le shérif sera sûrement dans les parages. Je crois que tu as fait assez de tours de batte avec un lanceur gaucher pour la journée.

Le vent secoua le bâtiment, et des morceaux de papier journal passèrent devant la fenêtre. De l'autre côté du fleuve, deux petits

Mexicains éloignaient de la rive une vache efflanquée et galeuse pour la faire entrer dans une étable. Son pis rouge et gonflé se balançait sous son ventre.

— Je ne tiens pas à te voir retourner en prison, dit Rie.

— Prends soin de toi, ma jolie.

Je posai mes mains sur ses épaules et lui donnai un baiser sur la joue. Le bout de ses seins m'effleura un instant, et je me liquéfiai. À la vue de sa bouche et de ses yeux, mon cœur s'emballa.

— Tôt ou tard, je vais sans doute devoir revenir. Je verrai à ce moment-là ce que je peux faire pour ta mentalité de nordiste.

— Sois prudent, Hack.

Je sortis dans la poussière et repris ma voiture pour aller à l'hôtel. Le vent arrachait les feuilles des arbres de la pelouse du palais de justice et les poussait le long du trottoir. Un panier à tomates vide roulait sur lui-même au milieu de la chaussée, et le panonceau de bois de l'hôtel cognait contre la façade en se balançant sur ses crochets. Le gros adjoint du shérif qui m'avait fait sortir de ma cellule ce matin-là était assis sur la balancelle de la véranda, les pieds appuyés sur la rambarde. L'air de rien, il détourna les yeux pour les lever vers le ciel jaune lorsque je passai devant lui, son ventre énorme tirant sur les boutons de sa chemise.

— Monsieur Holland, nous allons avoir besoin de votre chambre ce soir, me dit le réceptionniste à l'intérieur.

Décalé de quelques centimètres à côté de mon visage, son regard s'aventurait de temps en temps brièvement sur l'arête de mon nez avant de retourner fixer un point sur le mur du fond.

— Mais oui, c'est vrai ! m'exclamai-je. Il y a la convention mondiale de l'Association des éleveurs, ici, cette semaine.

Dans ma chambre, il ne restait plus aucune trace de mon passage. Le lit était fait, les bouteilles de bière vides avaient disparu, une bible des Gédéons était posée sur la commode – on m'avait même préparé ma valise. Elle m'attendait à l'entrée de la pièce, je n'avais plus qu'à la prendre et m'en aller.

Du réceptionniste, lorsque je revins payer ma note, je ne vis que le sommet du crâne tandis qu'il cochant mon ticket puis comptait ma monnaie tout en la posant sur le comptoir.

— Vous ne vendriez pas des cigares, ici, des fois ? lui demandai-je.

Il se perdit dans son addition et cligna nerveusement des yeux, et je crus que je le tenais, mais il retrouva son sang-froid et ne détacha pas son regard du comptoir.

— Non, monsieur, mais vous pouvez en acheter juste à côté, dit-il avant de se tourner à nouveau vers sa caisse.

Alors que je descendais les marches extérieures pour regagner ma voiture, j'entendis la balancelle vide revenir en arrière sur ses chaînes

et les planches de la véranda ployer sous le poids du gros adjoind. Merde, me désolai-je, sale moment pour ne pas avoir de cigare.

— Monsieur Holland, le shérif voulait que je vous donne cette carte routière, dit-il en sortant la carte en question de la poche arrière de son pantalon d'uniforme.

La forme de ses fesses avait plié le papier en arc de cercle.

— Ils sont en train de construire une route à quelques kilomètres d'ici, poursuivit-il, il ne veut pas que vous vous y perdiez avant d'être sorti du comté.

— Sans carte, c'est sûrement ce qui se serait passé. Dites-moi, vous ne fumez pas le cigare, je suppose ? Dans ce cas, donnez-moi donc une de ces Camel, je vous prie.

Un air d'incompréhension envahit son visage blanc, rond comme un ballon de volley. Dans ses cheveux bruns gominés, rabattus sur son crâne dégarni, on distinguait des grains de sable. Avec deux doigts, il tira une cigarette de la poche de sa chemise et me la tendit.

— Vous êtes rudement serviables, le shérif et vous, j'apprécie.

Je lui empruntai son briquet, dont le côté était orné d'un drapeau sudiste, et allumai la cigarette.

— Écoutez, j'ai deux invitations à vie de l'Association mondiale de rodéo dont je ne me sers jamais. Avec ça, vous avez accès aux loges de n'importe quel rodéo ou concours de bétail de l'État. Tenez, prenez-les.

Je sortis les deux épais cartons de mon portefeuille et les fourrai dans la poche de sa chemise.

— Eh bien, merci, monsieur Holland.

Je me rendis à la taverne d'à côté, j'achetai une boîte de cigares et un pack de six Jax fraîches, puis je pris la route au milieu des nuages de poussière. Les tiges de maïs bruissaient dans le vent, des taches d'or parsemaient le feuillage vert et touffu des agrumes. Chaque fois que je négociais un virage entre deux collines, à plus de cent quarante kilomètres/heure, je sentais la toute-puissance du vieux moteur vibrer doucement dans mes mains à travers la colonne de direction. Les champs de coton, de pastèques et de tomates défilaient. Le soleil vespéral, fragmenté en faisceaux par la poussière, créait sur les sommets des jeux d'ombre et de lumière vert pâle. Le relief se fit alors moins marqué, des violets et des jaunes apocalyptiques incendièrent le crépuscule, et je sentis le vent m'accompagner vers l'est sur ce fin ruban de bitume qui s'étendait à l'infini, à travers un paysage désertique, en direction de l'obscurité où plongeait l'horizon.

1. Détenu bénéficiant d'un traitement de faveur en échange de son aide dans le fonctionnement de la prison.

Les peupliers qui bordaient l'allée traversant ma propriété étaient courbés par le vent ce soir-là, à mon retour au ranch. Sous la lumière de la pleine lune, leurs ombres s'agitaient sur le gravier blanc, et les pétales des roses de Verisa tourbillonnaient dans l'air. L'aile de l'éolienne, qu'on avait oublié de bloquer avec la chaîne prévue à cet effet, tournait en un rond de lumière métallique, tandis que l'eau débordait de l'abreuvoir. Je distinguais les formes sombres de tomates tombées de leurs plants, et les houppes de coton commençaient à se déchirer. Ce fut alors que je vis Sailor Boy^[1], mon Tennessee Walker^[2] acheté six mille dollars à la Spendthrift Farm^[3], en train de se cogner contre la clôture de son enclos. Les naseaux dilatés, sa tête noire luisant de terreur sous la lune, il allait d'un trot boiteux d'un coin à l'autre en se cabrant et en ruant, projetant de la terre et du crottin en l'air. J'entrai dans l'enclos, le fis reculer doucement contre la barrière en avançant les bras écartés et lui mis un harnais. Il avait une coupure de dix centimètres au flanc, et il s'était brisé un fer et ébréché un sabot contre le mur de l'écurie. Je l'emmenai dans un box et, lui ayant enfilé un sac d'avoine par-dessus les oreilles, retirai ce qui restait du fer et pansai sa coupure. Je gagnai alors la maison, le sang en ébullition.

Verisa lisait un livre sous une lampe du salon. Elle était en chemise de nuit, deux bigoudis fixés sur le devant de ses cheveux. Elle avait laissé une cigarette se consumer jusqu'au filtre dans le cendrier. Calme malgré l'heure tardive, elle avait cette distance d'une femme ayant vécu seule toute sa vie.

— Question numéro un : quel est le con qui a laissé Sailor Boy dans l'enclos ?

Son visage blanchit sous la lampe lorsqu'elle se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que...

Je voyais son regard chercher le côté enflé de ma tête.

— Qui a laissé mon cheval dehors en pleine tempête, bon Dieu ?

— Hack, qu'est-ce qui t'est encore arrivé ?

— Je veux savoir quel abruti ou association d'abrutis a laissé mon cheval se mutiler dans l'enclos.

— Je ne sais pas. La prochaine fois, reste à la maison, tu t'occuperas de lui toi-même.

— Très intelligent, comme réponse. Si son allure est bousillée, je vais foutre le feu aux cheveux de quelqu'un.

- Tu n’as pas intérêt à parler de moi.
- Comprends ce que tu veux. Faut vraiment en tenir une couche pour faire un truc pareil à un cheval de cette valeur.
- Arrête de me crier dessus.
- Je crierai jusqu’à ce que le plafond s’écroule si j’en ai envie. Et tant qu’on y est, question numéro deux : qui a oublié de mettre la chaîne à l’éolienne ? Le problème peut sembler secondaire quand on est entre deux pages d’un bouquin, mais à l’heure où je te parle notre nappe phréatique est presque à sec, et il y a des cultures qui ont tendance à se dessécher quand elles ne sont pas irriguées.
- C’est bon ? Tu as fini, là ?
- Je ne te demande pas de piétiner dans le crottin avec un aiguillon à bétail à la main. Je voudrais simplement que tu jettes de temps en temps un coup d’œil dehors pour vérifier que toute la baraque n’est pas partie en fumée.
- J’ignore où ta dernière aventure t’a mené, mais tu as dû perdre des neurones. Je vais me coucher. Si tu as envie de continuer à crier, ferme la porte ou va à ta taverne.
- Tu mesures ce que ça représente de blesser un cheval comme celui-là ?
- Bonne nuit, Hack.

Elle posa son livre en y insérant un marque-page et sortit. Elle passa devant moi avec toute la supériorité dont elle était capable, sa chemise de nuit bleue ondoyant autour de ses jambes en un murmure de soie, avant de refermer la porte derrière elle. Je me servis un verre à la carafe sur le comptoir du bar, ma respiration faisant monter et descendre ma poitrine. Dehors, les arbres frottaient contre la maison, et la porte du grenier à foin claquait, on aurait cru entendre des coups de marteau.

Le lendemain matin, je me rendis à mon cabinet, à Austin, et me mis au travail sur la requête en appel pour Art. J’étais censé aider Bailey cette semaine-là sur deux gros procès impliquant des compagnies d’assurances, mais lorsqu’il fut remis du spectacle de ma tête bandée et du coin enflé de mon œil sous mes lunettes de soleil, je lui expliquai qu’il devrait se débrouiller seul pendant quelques jours. Il m’en voulait encore à cause du week-end, et à présent son exaspération vis-à-vis de son petit frère le faisait presque loucher. Assis d’une fesse sur l’angle de mon bureau, les mains jointes, il faisait des efforts stoïques pour ne pas perdre patience, mais chaque mot qui sortait de sa bouche semblait suinter d’un ulcère de l’estomac.

- C’est un dossier à deux cent mille dollars, Hack, dit-il. Ça fait six mois qu’on bosse dessus.
- Et alors ? Je m’y remettrai la semaine prochaine.
- On doit tenter de transiger la semaine prochaine.

— Ils n'accepteront jamais de transiger. Oublie. On en a pour un an de procédure.

— Confie ton appel à l'A.C.L.U. Ils ont l'habitude de ce genre d'affaire.

— J'ai seulement besoin de trois jours ininterrompus, bon Dieu.

— Même si ta requête est acceptée, tu n'arriveras pas à faire libérer ton ami sous caution.

— J'y arriverais peut-être si on veut bien me laisser bosser tranquille un moment.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Pueblo Verde ?

— Tu ne croiras pas à un accident de voiture, hein ? Alors voilà : un flic de campagne m'a tabassé et collé une nuit en cellule de dégrisement. Le shérif m'a également fait passer une carte pour que je ne me perde pas en quittant le comté. Entre-temps, j'ai réussi à causer l'arrestation d'une dizaine d'autres personnes. C'est d'ailleurs moi qui ai payé leur caution, il ne faut pas que j'oublie de déduire ça de mes frais. Tu peux maintenant redouter qu'une agence de presse voie là une info croustillante sur un candidat au Congrès. Alors, satisfait ?

— Je ne te crois pas.

— J'ai un reçu pour la caution, si tu veux le voir.

Son ventre se gonfla tandis qu'il tirait sur sa pipe éteinte, ce qui produisit un bruit désagréable pour je ne sais quel organe de l'oreille interne. Son regard contrarié, presque désespéré, se tourna vers la fenêtre. Puis il perdit le contrôle de lui-même, la colère et la frustration gagnèrent son visage, et il se lança dans un monologue indigné, un quart d'heure de lieux communs sur divers sujets : les responsabilités de chacun, les gros clients, un juge ayant dit qu'il ne voulait plus jamais me voir dans sa salle d'audience, ma carrière politique (et ses effets bénéfiques sur notre cabinet) et ma visite imminente au Walter Reed Hospital avec le sénateur Dowling.

— Ah oui, c'est vrai, dis-je. Nous avons rendez-vous avec les victimes des mines Claymore et des AK-47 ce week-end. Pourquoi tu ne viens pas, Bailey ? Tu as raté le spectacle coréen. On s'éclate avec ces gars-là.

Lorsqu'il eut claqué la porte derrière lui, j'allumai un cigare et regardai Old Hack, au mur. Sur la photo aux contrastes estompés et aux bords jaunis, ses yeux noirs continuaient de brûler sur son visage, devenu doux et enfantin avec l'âge. Ils ne quittaient pas les miens, que je me tourne d'un côté ou de l'autre dans mon fauteuil pivotant. Ils luisaient comme des agates fendues, remplies de flammes et de l'intensité contenue d'un fusil armé. Ses cheveux bouclés étaient aussi blancs que sa chemise amidonnée, son manteau noir si raide qu'on avait l'impression qu'une balle s'y serait écrasée. En le voyant là, à côté de mon père, avec son air bon, son canotier et son costume d'été,

on aurait dit deux inconnus qui se seraient rencontrés au milieu d'un champ désert et auraient décidé de se faire photographier ensemble.

Les trois jours suivants, je travaillai sur le dossier d'Art avec une énergie et une fraîcheur que je n'avais plus éprouvées depuis des années. Je redevais enfin un avocat pénaliste plutôt qu'un manipulateur hors de prix pour le compte des R.C. Richardson. J'arrivais au cabinet à sept heures le matin et n'en repartais qu'à la tombée de la nuit, et ma bouteille de Jack Daniel's ne quitta pas mon tiroir. Sur le papier, je l'ai expliqué, cet appel était gagné d'avance, mais j'en vins à me demander si ce procès ne concentrait pas trop d'irrégularités grossières pour qu'un juge d'Austin y croie. Moi-même, chaque fois que je relisais les minutes, j'avais du mal. Le jeudi après-midi, alors que la secrétaire était dans mon bureau depuis cinq heures à taper ce que je lui dictais, la patience de Bailey se fissa à nouveau et il fit irruption, les traits tendus par la colère. (La climatisation était en panne, et nous avions ouvert les fenêtres sur la rue. L'air chaud était comme de l'eau tiède dans la pièce.)

— Bon, dit-il, libre à toi de laisser deux cent mille dollars te passer sous le nez, mais c'est encore moi qui paie la moitié des frais généraux de ce cabinet.

— Bailey, regarde ce truc, et dois-moi que je dois laisser ce gars-là croupir en taule pendant qu'un minot de l'A.C.L.U. se tripote à travers ses poches.

— Je n'ai pas envie de regarder. J'ai mon bureau recouvert de deux fois plus de dossiers que d'habitude.

— Alors bois un verre d'eau. Tu as l'air d'avoir chaud.

— Bon Dieu, Hack, tu me pousses vraiment à bout.

— Je veux juste que tu voies ce qui peut arriver devant un tribunal si personne n'est là pour protester.

— Tu t'attendais à quoi, là-bas ? Ces syndicalistes connaissaient les termes du marché quand ils sont arrivés.

— Je crois avoir entendu un adjoint du shérif dire exactement la même chose en se remplissant la bouche de tabac à chiquer.

Une fois de plus, Bailey partit en claquant la porte, un homme furieux qui ne connaîtrait jamais les vraies raisons de sa colère.

Je passai la nuit du vendredi dans un motel d'Austin, et le samedi matin j'attendais l'avion privé du sénateur à l'aéroport. Sur le tarmac chaud, dans mon costume blanc, devant l'aérogare, je regardai l'appareil virer dans le ciel en descendant vers la piste, ses ailes et ses hélices flamboyant au soleil. Un instant déséquilibré par un coup de vent, il retrouva l'horizontale, et ses roues touchèrent l'asphalte en douceur, comme dans des chaussons. Du fuselage émanaient des vagues de chaleur. Le soleil transforma les hublots de devant en

miroirs, d'où jaillirent des explosions de lumière. Au bout de la piste, le pilote mit une hélice en drapeau, puis il roula, de biais, dans ma direction. Je vis le sénateur ouvrir la porte arrière et agiter le bras en souriant.

Le souffle de l'hélice fit s'envoler les pans de ma veste par-dessus mes épaules tandis que je m'approchais. Tout sourire au milieu du vrombissement, le sénateur me tendit la main et m'aida à monter. Je refermai la porte derrière moi, abaissai la poignée de verrouillage, et l'avion regagna la piste principale. Le sénateur était vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise hawaïenne, et chaussé de mocassins en cuir. Il avait le teint fraîchement bronzé, avec quelques taches de rousseur à la naissance de ses cheveux blancs coupés en brosse. Sur le siège d'en face, tenant son verre appuyé sur le genou, les jambes croisées, était assis un homme que je ne connaissais pas, mais dont je sentis sur le moment que je ne l'oublierais sans doute jamais. Pâle et sans expression derrière ses lunettes de soleil, il portait quant à lui un complet anthracite, une chemise en soie avec des boutons de manchette, une cravate grise. Il avait une petite bouche aux lèvres serrées, comme s'il ne parlait que pour prononcer des sentences péremptoires, et, avec ses ongles manucurés en demi-lune et son assurance réservée, il m'évoquait un cadre haut placé, mais la pâleur de sa peau et la trace de talc sur son cou apportaient une touche malade qui assombrissait ce portrait.

— Hack, dit le sénateur, je te présente John Williams, un vieil ami de Los Angeles.

Nous nous serrâmes la main. La sienne avait été refroidie par son verre.

— Enchanté, dit-il.

Seules ses lèvres bougeaient quand il parlait. Son visage restait aussi figé que s'il était en plastique. Il ramena ses cheveux gris cendré en arrière sur une tempe avec le bout de ses doigts.

L'avion prit de la vitesse, le vrombissement des moteurs s'accéléra, et nous décollâmes. J'eus cette impression de tomber dans le vide qu'on ressent dans les ascenseurs tandis que le paysage se déployait au-dessous de nous. Les pâtés de maisons propres et les rangées d'arbres semblaient se rétracter à l'intérieur de la terre.

John Williams... Ça me disait quelque chose.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé à la tête ? me demanda le sénateur. Vous n'avez pas encore joué au tennis contre un adversaire qui ne sait pas viser, j'espère ?

— Un petit accident de voiture.

Connard, pensai-je.

— Vois-tu, John, en novembre, l'homme que tu as en face de toi deviendra le plus jeune représentant de cet État au Congrès.

Williams hocha la tête et but une gorgée de son verre. Je tentais de voir ses yeux à travers ses lunettes. John Williams, bon Dieu... Où avais-je vu ce nom ?

— John n'est pas texan, mais c'est un fidèle du parti.

— Je vois, dis-je.

— Je l'ai reçu au ranch, nous avons chassé quelques jours. J'essaie de le convaincre qu'il n'y a pas de meilleur secteur que le Sud-Ouest pour une implantation industrielle aujourd'hui.

— Le Texas est un très bel État, dit Williams.

Il tourna son visage vers moi, mais il était impossible d'y lire quoi que ce soit.

— Je peux vous demander quelque chose à boire ? dis-je.

— Je suis confus, Hack. Je n'ai pas l'habitude de boire de si bonne heure, et j'oublie que tout le monde n'a pas mes instincts de baptiste.

Le sénateur ouvrit la porte du mini-bar et abaissa une petite table repliée contre la paroi de l'habitable. Il prit trois glaçons dans le seau avec la pince et les laissa tomber dans un grand verre, où il versa une dose de bourbon.

— J'étais content de vous voir à l'aéroport, reprit-il. Je me disais que nous avions peut-être été trop insistants dimanche dernier pour vous décider à venir.

— Je suis un homme de parole, sénateur.

— Nous ne resterons pas longtemps. Quelques journalistes nous attendent à l'hôpital. Ensuite, nous irons dîner, et nous repartirons ce soir.

— Des journalistes ?

— Oui, des agences de presse du coin. Ils aiment bien couvrir ce genre d'événement pour les chaînes de télévision régionales.

— Je n'étais pas au courant.

— À ce que je vois, dit Williams, vous êtes novice en politique.

Une ébauche de sourire apparut à la commissure des lèvres, un léger froncement de sa peau en plastique.

— Non, non, intervint le sénateur, le père de Hack était déjà membre du Congrès. Un membre éminent, d'ailleurs. Hack avait simplement quelques réserves, au début, à l'idée de se rendre à Walter Reed.

— Pour quelle raison, monsieur Holland ?

— Oh, une question de superstition, sans doute. Je devais avoir peur que ça me porte la poisse.

— Ah bon ?

Sa peau se fronça à nouveau au coin de sa bouche, et il fit tinter ses glaçons dans son verre. Je sentis les veines de mon cou se gonfler.

— Je sais, c'est idiot, mais je n'ai jamais trouvé beaucoup de plaisir à passer en revue des blessés de guerre.

Williams resta impassible en me regardant, mais je vis un de ses doigts se crispier sur son verre.

— Est-ce que c'est la puanteur des pansements sur les brûlures qui me gêne ? Je ne pourrais pas vous dire.

Il continua de me dévisager, et je savais que derrière ses lunettes son regard était planté dans le mien.

— Un autre verre, John ?

— Ça va, merci.

— Je n'aurais peut-être pas dû aborder ce sujet. Il se trouve que Hack a été blessé en Corée et qu'il a passé quelque temps en hôpital militaire après la guerre.

— Vraiment, monsieur Holland ?

— Je me suis vite remis. C'était une blessure superficielle. À la John Wayne.

— C'était un peu plus grave que ça, corrigea le sénateur.

— Il faudra que vous me parliez de votre expérience au front, un jour, dit Williams.

Sa voix était sèche comme du papier.

— Elle n'est pas très intéressante, mais la prochaine fois que vous passerez par le comté de DeWitt sur votre trajet entre Washington et L.A., je serai ravi de vous offrir une bière.

— Vous verrez John chez moi, au ranch, dit le sénateur. Il vient souvent. Votre verre est vide, Hack.

J'avais peine à le croire, mais le sénateur était mal à l'aise. Ses yeux bleu acétylène brillaient, et son rire décontracté était teinté d'une fine note de tension. Il me versa une nouvelle dose de bourbon et renfonça énergiquement le bouchon dans le goulot de la bouteille avec le pouce. Je compris alors que John Williams était un personnage bien plus important que je ne l'avais supposé.

— Si vous continuez dans la politique, il est probable que nous nous reverrons souvent, dit Williams, dont je sentais presque le goût de bile entre ses dents. Vous êtes promis à un brillant avenir.

— L'avenir des gens est toujours difficile à prévoir.

— Je ne suis pas d'accord avec ça.

Encore une fois, je ne pus déterminer si ce qu'il venait de dire avait un double sens, ou s'il était volontairement vague pour que son interlocuteur se pose des questions. Ce qui était sûr, c'est que le sénateur se tenait encore un peu en avant sur son siège, et que les muscles de ses cuisses étaient tendus sous le pli de son pantalon. Oui, il y avait là une vraie leçon à retenir, me dis-je. Même les prédateurs doivent parfois se cacher sous le récif tandis que l'ombre d'un plus gros qu'eux passe au-dessus dans les eaux sombres. J'allumai mon premier cigare de la journée et, en regardant, les yeux plissés, Williams et le sénateur à travers la fumée, je me demandai quel

cordon ombilical les reliait l'un à l'autre.

Je n'ajoutai rien qui mette en péril le fragile équilibre musculaire dont dépendait le sourire courtois du sénateur, et Williams comprit que le match était terminé. Il posa son verre sur la table, joignit les mains sur son genou et, tel un démiurge admirant son œuvre, contempla par le hublot les flaques de feu dans les nuages.

J'en étais à mon quatrième bourbon lorsque, trois heures plus tard, nous commençâmes notre descente vers l'aéroport de Dulles.

L'air de Washington était humide et brumeux. Il y avait eu des émeutes dans le quartier noir près de Pennsylvania Avenue durant la semaine. De l'avion, j'avais vu des panaches de fumée se déplacer sur les groupes d'immeubles de brique rouge en direction du Capitole et du Lincoln Memorial, cet îlot de verdure, de marbre et d'eau bleue entouré d'un gigantesque bidonville. À présent, alors que je me trouvais au milieu des plantes en pot sur le trottoir de l'aérogare, je devinais une odeur de bois brûlé dans l'air, et mes yeux pleurèrent à cause du brouillard jaune qui voilait tout à perte de vue.

La limousine Cadillac avec chauffeur du sénateur vint nous chercher. Tandis que nous roulions vers Walter Reed, je me servis à nouveau à boire au mini-bar aménagé à l'arrière du siège conducteur. Si le sénateur n'apprécia pas, il limita sa désapprobation à un regard fixe sur la quantité de bourbon dans mon verre. Assis sur le strapontin, Williams restait silencieux, le dos droit, le visage tourné d'un air indifférent vers la fenêtre. Il se sentait cependant supérieur, je le voyais, de me savoir y aller plus fort sur le whisky. *Te fais pas d'illusions, connard, pensai-je. Wes Hardin et moi, on te bottera le cul le jour que tu choisiras, quelle que soit l'année-lumière.*

Deux journalistes de Houston et de Fort Worth nous attendaient dans le hall de l'hôpital, à l'accueil. Deux jeunes minets en costume cintré, cravate de tricot et chemise à col boutonné, la coupe de cheveux si soignée qu'on aurait pu croire qu'ils allaient chez le coiffeur tous les jours. Ils étaient appuyés contre le comptoir, leur caméra pendant mollement au bout de leur bras, et lorsqu'ils virent le sénateur ils s'animèrent soudain et vinrent à notre rencontre, leurs semelles de cuir claquant sur le marbre. Sur leurs visages d'étudiant se mêlaient empressement et déférence de circonstance, et je me dis : *oh là là, voilà deux jeunes hommes qui n'habiteront jamais à portée d'odeur du marché aux bestiaux de Fort Worth.*

Trois responsables de l'hôpital nous rejoignirent, et nous commençâmes notre tournée des chambres occupées par les blessés de la guerre du Vietnam. Je ressentais assez fortement les effets du whisky, mais je regrettais à présent de ne pas en avoir bu davantage. Les lits, munis de hautes barrières métalliques sur les côtés,

s'alignaient en de longues rangées, et le soleil de l'après-midi soulignait de ses rayons obliques les corps des hommes sous les draps. La remarque cynique que j'avais faite à Williams au sujet de la puanteur des pansements sur les brûlures ne rendait compte que d'une partie de la réalité. L'odeur piquante de l'antiseptique utilisé pour laver le sol se mélangeait à celle des bassins hygiéniques, de la chair transpirante et dévorée par les démangeaisons sous les plâtres, de l'urine qui séchait parfois sur les alèses des matelas des paraplégiques, et de la crème suintant à travers les bandages sous lesquels on devinait les extrémités drues des points de suture. S'en ajoutait également une autre, imaginaire, peut-être, toujours est-il que je sentais bel et bien l'odeur des lointaines forêts tropicales et des plaies qui se formaient sur le corps à force de porter des uniformes humides et des bottes qui devenaient dures comme du fer autour des pieds. Celle de la terreur et des excréments séchés sur les fesses était là elle aussi, et avec un petit effort, en remplissant bien ses poumons, on pouvait percevoir l'odeur grise et aigre-douce de la mort.

Le sénateur serrait gaiement les mains de lit en lit sous le ronronnement des caméras, prononçant quelques banalités personnalisées lorsqu'il tombait sur un Texan. Si certains malades étaient las ou agacés de voir un politicien de plus, la majorité d'entre eux affichaient un grand sourire sur leur visage de gamin, se redressaient en s'appuyant sur les coudes, une cigarette entre les doigts, et écoutaient le sénateur les remercier de la mission qu'ils accomplissaient. Il n'y eut qu'un seul accroc, avec un Marine, un Noir, qu'on avait amputé d'un bras au niveau de l'épaule. Les yeux de l'homme étaient injectés de sang, et j'aperçus un flacon d'élixir parégorique dépassant de dessous son oreiller.

— Me remercie pas, *mec*, dit-il. Quand je sortirai d'ici, t'as intérêt à planquer ton cul rose derrière un mur.

Les caméras cessèrent de ronronner, et le sénateur gagna le lit suivant en souriant, comme si la rencontre avec ce Noir en colère n'était qu'un accident anecdotique qui ne méritait pas d'être pris au sérieux. Les caméras se remirent alors en marche, les deux journalistes retournèrent à leur reportage, et le Marine sortit son flacon dont il dévissa le bouchon avec le pouce de sa main restante. Ses yeux injectés de sang restèrent braqués sur le dos du sénateur.

Au bout de chaque salle, le sénateur prononçait quelques mots, et je me demandai combien de fois il s'était plié à cet exercice, dans ce même hôpital, durant la Seconde Guerre mondiale et celle de Corée. Le discours avait sans doute été modifié pour s'adapter à la cause et à la conquête géographique en question, mais le message était le même : *Au pays, les gens sont derrière vous, les gars. Nous sommes fiers de nos combattants et des sacrifices qu'ils font pour défendre la démocratie contre*

l'agression communiste. Seuls les braves peuvent tenir le drapeau que vous tenez, et nous ne laisserons personne le déshonorer. Il a été acquis au prix de trop de souffrances...

Etc., etc.

En le regardant, je me revoyais assis dans une salle comme celle-là en 1953, après que les derniers morceaux de plomb eurent été retirés de mes jambes, en train d'écouter un de nos parlementaires prononcer à peu près les mêmes mots. Je ne me souvenais plus de son nom, ni même de quoi il avait l'air, mais le sénateur et lui se ressemblaient beaucoup, car, dans le moment d'intense émotion où ils s'exprimaient, ils étaient convaincus d'avoir livré les mêmes batailles que les hommes alités devant eux, ressenti la même brusque expiration au moment où ils avaient été touchés, répandu leur sang sur la même terre noire et vécu les mêmes heures sans fin de délire sous morphine dans une infirmerie de campagne.

Mais le sénateur était encore meilleur. Après avoir enfilé les clichés patriotiques justifiant que quelqu'un perde une partie de sa vie, il se surpassa :

— Je parie que vous, vous ne brûlez pas votre carte d'incorporation !

Tous, une centaine d'hommes, répondirent à l'unisson :

— NON MONSIEUR !

Alors que le sénateur ressortait de la salle avec les trois administrateurs de l'hôpital, qui n'avaient cessé de sourire comme s'ils nous présentaient des plantes dans une pépinière sous serre, un des deux journalistes tourna sa caméra vers moi.

— Vire-moi cette saloperie de la figure, dis-je.

Il ne m'entendit pas à cause du bruit électrique de son appareil, ou il crut qu'il avait mal entendu, et il garda l'objectif pointé vers le milieu de mon front.

— Je suis sérieux, mon gars. Je vais te la péter contre le mur.

Il baissa lentement sa caméra, la bouche entrouverte, et me regarda fixement. Il ne comprenait pas ce qu'il avait fait de mal, et toutes les raisons de sa présence dans cet hôpital s'évaporaient devant lui. J'ignore quel air j'avais à ce moment-là, avec ma coupure à la tempe et mon œil légèrement gonflé, mais il y avait manifestement de quoi déstabiliser un jeune diplômé de l'école de journalisme de l'université du Texas. Il se pencha vers la caméra et se mit à régler l'objectif comme si la lumière avait changé au cours des dix dernières secondes.

— J'ai eu un accident de voiture cette semaine, et je ne veux pas qu'on croie au country-club que ma femme m'a donné un coup d'escarpin sur la tête, dis-je alors en riant et en lui touchant le bras.

Il sourit, et je vis que son cadre de référence de carton-pâte était restauré. Il entra dans la salle suivante derrière le sénateur, et je me

dis : *J'espère que tu ne la regretteras pas, ta baraque de trente mille dollars dans la banlieue de Fort Worth, mon pote.*

Plus tard, de retour dans la Cadillac, dont le capot fumait au soleil, je me servis un demi-verre de bourbon sec et bus deux grandes gorgées. Dehors, le brouillard jaune s'était épaissi, et les aérateurs par lesquels entraient l'air climatisé dégouлинаient de condensation.

— Ce soldat noir mérite qu'on parle de lui à son chef d'unité, dit Williams.

— C'est un Marine, dis-je.

— Peu importe, les paroles qu'il a eues sont impardonnables.

On est à cheval sur les convenances, à ce que je vois, songeai-je.

— Ce n'est rien, dit le sénateur. Son comportement redeviendra normal avec le temps. J'en ai vu beaucoup des comme lui.

— Moi, ça ne m'a pas plu, insista Williams.

— Ça le chiffonne peut-être de devoir porter un bras artificiel, ironisai-je. En admettant qu'on puisse en adapter un sur son moignon.

Williams me regarda longuement, son visage blême ne laissant une nouvelle fois rien paraître. Un bref instant, le bout de ses doigts sursauta cependant sur sa cuisse. Je savais que si j'avais pu le regarder au fond des yeux, j'aurais vu des flammes et des bouches béantes déformées par des cris muets.

— Vous aimez cette marque de bourbon, monsieur Holland ? me demanda-t-il enfin. J'aimerais vous en envoyer une caisse.

— C'est gentil, mais je suis plutôt un consommateur de Jack Daniel's, et je me le fais livrer directement de Lynchburg.

— Dans ce cas, vous devez avoir d'excellents rapports avec les responsables de la distillerie.

Je fumai un cigare et terminai mon verre en silence tandis que nous suivions le flot de véhicules qui se dirigeait vers le centre-ville en cette fin d'après-midi. Remarquant que Williams était gêné par la fumée, je veillai à n'éteindre le mégot qu'à moitié lorsque je l'écrasai dans le cendrier. Initialement, le sénateur avait prévu que nous dînions tous les trois ensemble, un repas comme les affectionnait le sénateur, l'occasion de manger une entrecôte grillée au barbecue sur une nappe blanche en discutant de tout et de rien ; mais il était à présent entendu entre nous que Williams serait déposé au Hilton, où il avait une suite permanente.

Il descendit de voiture sur le trottoir et se baissa pour me serrer la main par la portière ouverte. Dans la bouffée d'air chaud qui entra, je distinguais une légère odeur de transpiration mélangée à celle du talc et de l'eau de toilette. L'ombre du bâtiment donnait à sa peau un aspect synthétique et mort. Ses lunettes de soleil lui glissèrent sur le nez un instant, et j'aperçus un reflet de la couleur du fer brûlé.

— À la prochaine, monsieur Holland.

— Monsieur, dis-je.

Nous retournâmes à l'aéroport et je me préparai à la subtile dissection du sénateur. J'avais même hâte qu'il commence. Le whisky m'était monté à la tête, et j'aurais aimé une prolongation du match de tennis du week-end dernier. Mais il me prit complètement au dépourvu. Il m'attaqua sur un tout autre sujet, et je compris alors que Williams lui était peut-être encore plus antipathique qu'à moi, bien que pour des raisons différentes.

— Vous n'avez pas eu d'accident de voiture cette semaine, Hack. Vous avez été mis en prison avec plusieurs membres d'un syndicat agricole mexicain.

Il me fallut quelques secondes pour encaisser le coup.

— Le shérif aurait pu vous inculper de voies de fait contre un agent de la force publique.

— Votre fonction vous donne beaucoup plus de pouvoir que je ne pensais, sénateur.

— Soit dit en passant, j'ai fait en sorte que cette affaire ne revienne pas aux oreilles des agences de presse.

— Vous qui êtes un vieil ami de la famille, vous savez sûrement que j'ai déjà eu des aventures de cette sorte.

— Une autre comme celle-ci pourrait mettre un terme à votre carrière au Texas.

— Ça, vous n'y croyez pas plus que moi, sénateur.

— Je ne parle pas de votre escapade d'ivrogne. Si vous vous impliquez dans un mouvement radical, vous devrez vous présenter en tant qu'indépendant. Le parti vous lâchera. D'autre part, je ne pense pas que votre père aurait aimé vous voir vous associer avec des individus qui s'emploient à détruire notre société.

Il visait les points faibles à présent.

— Mon père a participé à la mise en place du New Deal, qui, me semble-t-il, était considéré comme plutôt radical à l'époque. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucun lien avec les United Farm Workers. Je suis simplement venu en aide à un ami d'armée.

Le soleil commençait à se coucher parmi les nuages violets à l'horizon, et par la vitre de la voiture je voyais des avions à l'approche de Dulles avec leurs phares d'atterrissage allumés.

— Je crois que vous devriez confier le dossier de votre ami à quelqu'un d'autre.

— Voyez-vous, sénateur, en huit ans d'exercice, je n'ai jamais perdu un procès au pénal, et je suis généralement bon juge pour déterminer de quels clients notre cabinet doit s'occuper.

— Je l'espère, Hack, et j'espère que nous n'aurons plus à avoir ce genre de discussion.

Le chauffeur nous déposa devant l'aérogare, et je nous fis préparer

au restaurant une dizaine de sandwiches au bœuf grillé pendant que le sénateur m'attendait à la porte d'embarquement. Son avion sortit du hangar et roula vers nous sur l'aire de stationnement. Quelques minutes plus tard, nous étions à nouveau à bord et nous dirigeons, moteurs hurlants, vers le bout de la piste.

Nous décollâmes sèchement face au soleil, la ville scintillant au-dessous de nous dans la lumière du crépuscule. L'habitacle de l'avion se remplit d'un rougeoiement diffus. Les vibrations des moteurs faisaient trembler sur la table mon verre de bourbon avec des glaçons.

— Au fait, c'est qui, ce gars ? demandai-je.

— John Williams ? C'est l'actionnaire majoritaire de deux des plus gros fabricants de missiles qui approvisionnent le gouvernement.

1. « Petit marin ».

2. Cheval de selle possédant des allures particulières, notamment le *running walk*, sorte de pas rapide et dissocié.

3. Prestigieux haras du Kentucky.

Je passai la semaine suivante à préparer l'appel d'Art. Les journées de juillet devenaient de plus en plus chaudes, et mon climatiseur défectueux faisait des bruits de ferraille à la fenêtre. La température atteignait trente-huit degrés tous les après-midi, et le ciel, vide de tout nuage, était embrasé par le soleil. Les trottoirs et les immeubles semblaient s'animer sous la chaleur. Parfois, quand le climatiseur cessait complètement de fonctionner, j'ouvrais la fenêtre, et le vent soufflait sur mon visage comme un chalumeau. En bas, dans la rue, les gens marchaient à l'ombre étouffante des bannes, grimaçants sous la lumière, les vêtements trempés de sueur. L'humidité vous donnait l'impression que votre peau était envahie d'araignées, et quand, en descendant d'un trottoir, vous passiez au soleil, l'air avait soudain le goût d'une brûlure électrique.

Le soir, quand il commençait à faire un peu plus frais, je prenais ma voiture et allais me promener, vitres baissées, sur les collines environnantes. (Je m'étais installé dans un hôtel de la ville afin de pouvoir être au cabinet tôt le matin, sans compter que Verisa avait prévu deux cocktails à la maison cette semaine-là, et je ne me sentais pas prêt à affronter de nouvelles beuveries, qui, en présence de femmes sans cervelle, ne manquaient jamais d'occasionner des désastres.)

Dans la lumière mauve du crépuscule, le vert des chênes fonçait, et des chevreuils surgissaient des broussailles et couraient, effrayés, sur le bitume devant ma voiture, leurs yeux telles des billes de verre brun. Le parfum capiteux des bois et des collines saturait l'air, et lapins et lièvres étaient assis dans l'herbe rase, les oreilles repliées le long des flancs. Je me rappelais, enfant, quand je les délogeais des buissons, émettant un sifflement aigu entre mes dents et attendant qu'ils se retournent pour me regarder, les oreilles dressées en un V parfait. Un vent léger soufflait à travers les saules qui poussaient le long du fleuve, et je voyais les black-bass et les brèmes émerger de l'eau parmi les roseaux et les nénuphars. Des pêcheurs en barque se laissaient dériver en silence le long des saules et jetaient de petits leurres de surface dans l'ombre avec des cannes à mouche. De temps en temps, l'eau explosait et un black jaillissait dans les airs en secouant l'hameçon au coin de sa gueule, ses flancs vert-argent teintés d'or par les derniers rayons du soleil.

Un soir, après une journée caniculaire et une heure à écouter Bailey

pointer toutes mes insuffisances, je descendis jusqu'au Devil's Backbone, une faille géologique formant une crête abrupte au sommet de laquelle se trouvait une taverne mexicaine entièrement construite en pierres plates, et d'où on pouvait voir quatre-vingts kilomètres de Texas d'un coup d'œil. Là, tandis que je contemplais la terre brûlée des collines, les chênes minuscules au loin, la lumière qui s'assombrissait dans les vallées et la ligne brisée de l'horizon en feu, je sentis mes poumons se vider et le sol bouger sous mes pieds. Le vent m'apportait l'odeur chaude des prosopis et cent autres parfums – les trous d'eau peu profonds, la carcasse d'une vache égarée, dévorée par les buses, les champs de coquelicots et de lupin bleu, les serpents, les lézards, le sable sec, les crottes de chevreuil humides dans les chênaies –, toutes les senteurs de cette terre vertigineuse d'énergie. Je savais que si je restais là suffisamment longtemps, tandis que l'ombre s'étendait sur les collines, je finirais par voir les fantômes des guerriers apaches et comanches l'un derrière l'autre sur leurs chevaux peints, leurs corps nus parés de scalps et de colliers de doigts humains. Ou bien ceux qui leur avaient succédé, les Bowie, les Crockett, les Fannin, les Milam, avec leurs vêtements en peau de daim, leur corne à poudre, leur mousquet et la rage suicidaire qui les avait poussés à entrer en guerre contre l'armée mexicaine tout entière.

Il faisait frais à l'intérieur de la taverne en pierre. On se serait cru dans les années quarante : plancher brûlé par les cigarettes, miroir jauni derrière le comptoir, table de jeu de palets, juke-box dont les néons changeaient de couleur sous la coque en plastique. Des coupeurs de cèdres et des ouvriers agricoles mexicains étaient assis à des tables de bois et buvaient de la bière dans de grosses chopes givrées, le barman servait gratuitement des assiettes de tortillas, de fromage et de piments, et la voix ancestrale de Hank Williams s'échappait du juke-box. Dehors, les dernières braises du soleil mouraient, des insectes se cognaient contre la porte-moustiquaire, et une lune brune se tenait bas au-dessus des collines. Je commandai une assiette de tacos et une bière pression, et je regardai deux coupeurs de cèdres faire glisser le palet métallique sur la table recouverte de paraffine en poudre. Pour une raison inconnue, les ouvriers agricoles levaient leur verre à ma santé chaque fois qu'ils buvaient, aussi payai-je une tournée à trois tables, et ce fut le début d'une belle beuverie.

Le lendemain matin, je me rendis au pénitencier de l'État, la tête encore remplie de bière et de musique de juke-box. L'autoroute épousait les ondulations des collines d'argile rouge, plantées de coton et de pins, et mes pneus laissaient de longues traces sur le bitume tendre. L'odeur des Piney Woods[1] était exacerbée par la chaleur. Des bovins décharnés paissaient dans les champs d'herbe brûlée. Au milieu des cours d'eau, qui étaient presque à sec, les bancs de sable

ressemblaient à des squelettes blanchis, et des groupes de buses tournaient lentement en rond au-dessus des bois. Les feuilles de maïs commençaient à jaunir sur les bords. Encore deux semaines sans pluie et les tiges s'affaîsseraient, et les épis pourriraient par terre.

À l'approche de la ville, les célèbres pancartes apparurent sur le bord de la chaussée, porteuses d'avertissements concernant tant ce monde-ci que le suivant :

NE PRENEZ PAS D'AUTO-STOPPEURS
PÉNITENCIER À PROXIMITÉ

PRÉPARE-TOI À RENCONTRER TON DIEU

SAUVEZ L'AMÉRIQUE, RÉVOQUEZ EARL WARREN^[2]

JÉSUS EST MORT POUR VOUS. ÊTES-VOUS SAUVÉ ?

RASSUREZ-VOUS,
CUBA N'EST QU'À 145 KM

Et plus loin, dans un esprit plus joyeux :

N'OUBLIEZ PAS DE VISITER LA MAISON DE SAM HOUSTON
ET LE REPTILARIUM DE JACK

Je m'arrêtai devant le portail de l'entrée principale de la prison et présentai mes papiers d'identité au gardien. Il portait un uniforme marron clair et un chapeau de paille verni, ses mains et son visage étaient tellement bronzés qu'ils avaient la couleur d'un vieux cuir. Une de ses joues était gonflée de tabac à chiquer, et, lorsqu'il eut examiné ma carte de membre du barreau du Texas, il cracha un long jet de jus brunâtre à travers la grille du bovistop, s'essuya le coin de la bouche et me donna un laissez-passer visiteur en carton, au bas duquel était tamponnée la date.

— N'essayez pas de repartir avant que le gardien au portail ne fouille votre voiture, me dit-il.

Le complexe principal de bâtiments se trouvait au bout d'une route de gravier jaune qui serpentait à travers des hectares de coton et de haricots verts. Les détenus, en uniforme blanc, sarclaient les cultures, leur houe scintillant au soleil lorsqu'ils la levaient en l'air, surveillés par les gardiens assis à cheval au-dessus d'eux, une carabine ou un fusil à pompe posé en travers de la selle. Le soleil était à la verticale, et je voyais les taches sombres de transpiration sur les vêtements des gardiens et le feu de chaleur sur le visage des détenus. À l'exception du mouvement des houes, ou d'un cheval se fouettant les flancs avec sa queue pour chasser les mouches, tous semblaient figés, absorbés par

le rituel intime qui s'installe entre gardien et prisonnier. Parfois un prévôt, occupé à aiguiser les outils à l'ombre des cèdres en bordure de champ, portait un seau d'eau aux hommes dans les plantations, et ils buvaient à la louche en faisant couler de l'eau sur leur gorge et leur poitrine, ou bien un garde descendait de son cheval et restait debout, à l'ombre de celui-ci, pendant que les hommes s'asseyaient par terre pour fumer cinq minutes ; mais en dehors de cela, l'effort statique de leur journée de travail était ininterrompu.

Les nuages de poussière soulevés par ma voiture se rabattaient sur les champs, et de temps en temps un détenu levait la tête du bout de sa houe pour me regarder, moi l'un de ces hommes libres qui avaient le pouvoir magique de se rendre dans des endroits éloignés au volant de leur voiture. Et en tant qu'homme libre j'incarnais l'ennemi, incapable de comprendre même en partie à quoi ressemblait son monde. Sous son front où perlait la sueur ses yeux me haïssaient, et à cet instant-là, en voyant ma voiture climatisée et le nuage de poussière âcre qui lui soufflait dans la figure, il aurait pu m'écharper avec sa houe rien que pour ma façon de considérer comme acquis les éléments du monde libre – les femmes, la bière fraîche, les samedis matin paresseux, les interminables rues où je pouvais déambuler sans jamais m'arrêter.

Mais je le connaissais, son monde, peut-être même mieux que lui. Je connaissais l'envie de vomir qui vous prenait lorsque vous entendiez le claquement du verrou derrière vous, la peur de retourner à l'isolement et les cauchemars qu'on en gardait, la prudence dont il fallait faire preuve face aux violents et aux fous, la honte de la masturbation et la tentation que représentait l'homosexualité, la terreur qu'on éprouvait lorsqu'un fusil armé était braqué sur votre visage, ces mois et ces années que ne motivait aucune finalité, la jalousie que provoquait la faveur d'un gardien accordée à un prisonnier, la pression constante des corps autour de vous et le fait qu'il y avait toujours des dizaines d'yeux pour vous voir accomplir vos besoins physiologiques les plus élémentaires. Je savais comment on fabriquait les armes et où on les cachait : un clou aiguisé sur une pierre et enfoncé à travers un petit cube de bois, une lame de rasoir coincée dans le manche d'une brosse à dents, du fil barbelé enroulé au bout d'un bâton, cuillers et bandes de boîte de conserve capables de trancher les veines des poignets et les carotides. Tout cela restait invisible, scotché entre les cuisses, glissé sous un bandage, attaché au bout d'une ficelle et plongé dans un tuyau de la plomberie, voire dissimulé dans les excréments des latrines.

Le bâtiment où était installé le parloir était entouré d'arbres et d'une pelouse bien verte. Les prévôts taillaient les haies, dégageaient le bord des trottoirs et désherbaient les plates-bandes. Leur regard me traversa

lorsque je passai devant eux pour gagner l'entrée. J'ignore pourquoi, j'éprouvais toujours un sentiment de culpabilité lorsque je me trouvais en présence de détenus, comme si j'aurais dû m'excuser de quelque chose. Je connaissais l'enchaînement d'absurdités qui les avait souvent amenés ici, et je savais aussi que ces années de châtiment et l'avilissement qui les accompagnait n'avaient pratiquement aucun effet correctif ; mais si je réfléchissais trop à ces choses-là, je n'avais plus qu'à faire un avion en papier de mon diplôme de droit et le jeter par la fenêtre de mon cabinet. Je me tournai face au Noir qui taillait le haut de la haie (il était si noir que son uniforme blanc semblait faire injure à sa peau). Il inclina ses cisailles vers le bas, sur le côté de la haie, pour détourner son visage du mien.

Au loin, j'apercevais une des baraques de moellons gris en ruine qui restaient du siècle dernier, et je me demandai si c'était dans celle-là que John Wesley Hardin avait passé des années enchaîné au mur d'une cellule obscure. On ne lui donnait que du gruau et de l'eau, le fouettait chaque jour avec une lanière de cuir pour le briser, et quand on avait fini par le faire sortir pour l'emmener travailler aux champs, on lui avait attaché un boulet à la cheville, et deux gardiens armés de fusils à pompe ne le quittaient pas d'une semelle. Il avait purgé sa peine ainsi, quatorze années enchaîné, à prendre des coups de fouet et de cravache sur les fesses.

Je me souvins aussi des chansons que Leadbelly avait chantées dans ce même camp, « The Midnight Special », « There Ain't No More Cane on the Brazos », « Shorty George », et de ce qu'il racontait sur « Black Betty », une lanière à affûter les coupe-chou de dix centimètres de large et d'un mètre de long, clouée sur un manche en bois.

Je m'installai dans le parloir d'une propreté impeccable et attendis que le gardien aille chercher Art dans les champs. La salle était divisée par un long et bas comptoir ; les détenus s'asseyaient d'un côté et les visiteurs de l'autre, chacun la tête penchée en avant dans une vaine tentative d'intimité. Il y avait un écriteau sur le mur du fond où on lisait : NE DONNER AUCUN OBJET AUX PRISONNIERS ; LES CIGARETTES PEUVENT ÊTRE REMISES AU PERSONNEL. À une extrémité du comptoir, un gardien énorme, avec des bourrelets de graisse sur le ventre, était assis sur une chaise en bois qui peinait à soutenir son poids, un cigare éteint à la bouche et un crachoir sale à ses pieds. Édenté, il ramassait avec sa langue les brins de tabac sur ses gencives. Il avait un visage comme un moule à tarte et des yeux délavés, atteints d'un léger strabisme convergent. De temps en temps, il consultait sa montre et pointait un de ses doigts épais vers un détenu pour lui signifier que son temps de visite était écoulé, puis il tétait le bout aplati de son cigare. J'entendais presque les bouillonnements des sucres digestifs dans son estomac.

Art entra par une porte de derrière, un gardien à sa suite. Ses cheveux bruns dégouлинаient de sueur, et la blancheur de la cicatrice en forme de toile d'araignée au coin de son œil contrastait avec son bronzage. Ses paumes étaient noires de terre, à laquelle s'ajoutaient des fibres de coton sur les avant-bras. La crasse était incrustée dans les plis de son cou, ses vêtements étaient froissés, tachés aux genoux. Il avait encore maigri, et les veines de ses mains ressortaient comme des morceaux de corde nouée.

— Combien de temps on a, patron ? dit-il en sortant un paquet de tabac, du Bugler, de la poche de sa chemise.

— Quinze minutes, répondit le gardien.

Art s'assit et replia une feuille de papier à cigarettes entre ses doigts. Il resta silencieux et garda les yeux baissés jusqu'à ce que le gardien ait regagné la porte.

— Quoi de neuf, cousin ? dit-il.

— Je pense qu'on va obtenir un nouveau procès.

— C'est ce qui fait vivre la moitié des gars qui sont ici, les nouveaux procès. Ils n'ont que ça à la bouche. Ils pondent des lettres comme si le papier allait disparaître demain.

— La différence, c'est que, toi, tu n'es coupable de rien.

— Tu sais très bien que ça n'entre pas en ligne de compte.

— Écoute, dès que l'appel est validé, je te fais libérer sous caution.

— Pas d'angélisme avec moi, hein ?

— Je suis toujours honnête avec mes clients, Art.

— Bon, je te crois. En attendant, moi, je ne vais pas tenir longtemps. C'est dur, ici, mec.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il roula sa cigarette et rabattit le bord humecté du papier avec son pouce en regardant le gardien au bout du comptoir.

— Je suis dans le collimateur de quelques gardiens. Ils savent que j'appartiens au syndicat, et ils me le font payer dans les champs. Y a trois jours, on m'a accusé de tirer au flanc dans le coton, et j'ai eu droit à la cage. On t'emmène au trou sans dîner, et tu dois rester debout toute la nuit sur une cage retournée, même si tu dois te pisser dessus. Si tu tombes, le gardien du trou te file quelques coups de fouet pour te remettre les idées en place.

Il sortit une pochette d'allumettes de sa chemise, en coupa une en deux dans le sens de la longueur avec l'ongle du pouce et alluma sa cigarette. Il souffla la fumée par l'espace vide entre ses dents.

— Le contremaître m'a prévenu d'entrée de jeu : il ne me lâchera pas tant que je n'userai pas un manche de houe par semaine. Il me colle tellement au cul que son canasson me chie et me pisse dessus. Ils ont bien l'intention de me garder pour l'intégralité de mes cinq ans, mais je me barrerai avant d'avoir tiré un mois de plus.

— Fais pas ça.

— Je me barrerai, ou je planterai un de ces enfoirés. Ça suffit, maintenant, le pacifisme. Quand j'étais au trou sur ma cagette, avec le gardien qui me regardait à travers la grille, j'ai compris quel crétin j'ai été toutes ces années. Les Anglo veulent qu'on soit pacifiques. C'est comme ces conneries qu'ils nous mettent dans le crâne à l'église, « Heureux les pauvres » et compagnie. On avait pas conscience de notre bonheur, dis donc. Ce qu'ils veulent, c'est qu'on garde les mains dans les poches pendant qu'ils nous tapent dessus.

— Oublie ces idées d'évasion, d'accord ?

— C'est pas une chose que tu planifies. Tu penses au temps qu'il te reste à tirer et tu deviens dingue, t'es prêt à creuser le mur avec tes ongles.

Art avait haussé la voix, et le gardien louchait à présent vers nous. La graisse de sa bouche formait un petit cercle autour de son cigare éteint.

— Moi aussi, j'ai une certaine expérience de l'univers carcéral, dis-je.

— Alors tu sais quel effet ça fait d'entendre parler de patience.

— Attends encore deux semaines, et j'actionnerai tous les leviers possibles pour te faire sortir.

— Je vais te dire, mon pote : si je sors, je ne retournerai plus jamais derrière des barreaux. Nouveau procès ou pas, il faudra appeler l'armée si on veut m'y renvoyer.

— Tu seras complètement innocenté, et quelque chose me dit que les miches de Cecil Wayne Posey vont passer au barbecue, en tout cas je vais tout faire pour. L'adjoint de la prison, lui aussi, il va avoir quelques entretiens avec le F.B.I.

— Vous avez foutu une sacrée merde, hein ? Je les ai entendus vous boucler ce soir-là. Un truc est tombé par terre, comme un sac de ciment, et j'ai su par un des Noirs en cellule de dégrisement que c'était un grand blond avec un pantalon crème. Quand je te disais de te méfier...

— J'ai bien retenu la leçon. Je n'ai pas pour habitude de me faire défoncer la tête.

— Parce que, moi, si ? Je suis le basané qui se coince toujours le cul dans la clôture du champ de pastèques, c'est ça ?

— J'ai rencontré certaines des personnes à qui tu as affaire. Je sais que c'est pas marrant.

— T'as rien vu, mec. Tu ne t'es jamais approché plus près d'un camp de migrants que sur l'autoroute.

— J'ai eu un aperçu des rapports avec les forces de police locales.

— J'ai deux médailles de guerre dans le coffre de ma bagnole. Je te les donne toutes les deux volontiers.

Il éteignit sa cigarette et en déchira délicatement un lambeau de papier à la jointure pour vider dans son paquet de Bugler le tabac qui n'avait pas brûlé.

— Je te sers encore de punching-ball ?

— La prochaine fois que tu seras à Pueblo Verde, demande à Rie de te faire visiter les camps de travailleurs agricoles. Passe la tête dans quelques-unes de ces toilettes extérieures, discute avec les gamins assis devant les portes, le visage couvert de mouches. Prends un repas avec quelques familles et vois l'effet de la nourriture sur ton estomac. Hume à fond l'odeur des rats morts sous les maisons et des ordures qui pourrissent dans les fossés. Imprègne-toi du paysage, mec. Il se respire avec les deux narines.

— Je ne peux pas être autre chose qu'un Blanc quand je discute avec toi, hein ?

— Tu es un bon copain, Hack, mais tu es un bourgeois, et ta mentalité est aussi blanche que de la crème à récurer.

Cette remarque-là me piqua au vif.

— Qu'est-ce que je dois faire ? rétorquai-je. M'excuser d'être né à ma place plutôt qu'à la tienne ?

— Non, mec ! Tu piges toujours pas. La mentalité, on n'y peut rien, c'est une question d'éducation. Les gens de ta caste, vous traversez la vie comme si vous regardiez au bout d'un long tunnel avec des œillères. Vous filez sur l'autoroute à deux cents à l'heure, et après, vous ne vous souvenez de rien à part une pancarte de motel parce que tout ce qui se trouve de l'autre côté de la clôture, c'est pas chez vous. Vous vous en foutez. Ç'a été peint par un con qui a perdu ses pinceaux et qui a oublié ce qu'il voulait faire.

— Ça m'ennuie de te le dire, mais tu ne vaux rien comme sociologue.

— Va visiter mon monde, mec.

— Je le connais, ton monde. J'y ai grandi.

— Pas dedans, cousin. À côté, au milieu du tuyau.

— Alors je ne suis qu'un gringo parmi les autres, c'est ça ? Un des oppresseurs. Un crétin qui porte le tatouage du progressisme.

Le gardien m'entendit. Il retira son cigare de sa bouche et se pencha en avant. Son ventre se dédoubla en débordant de son ceinturon, les pieds de sa chaise ployèrent légèrement. Sur la surface lisse de son visage adipeux, son regard strabique était fixe.

— Je vais te dire, Hack : si j'arrive à sortir d'ici, on part se bourrer la gueule ensemble. On se fait tous les bars chicanos de San Antonio. On n'aura rien à payer, en plus. On picolera et on se tapera des petites basanées jusqu'aux yeux. Comme des soldats en perm' à Yokohama[3]. Trois jours de décadence pure.

— Là, on progresse nettement.

— Je ne plaisante pas. Le temps de piquer une tête dans le Guadalupe pour me débarrasser de cette odeur de taulard, et je m'achète un camion de bières. On boira en roulant et on jettera les bouteilles sur les panneaux d'autoroute. Ensuite, quand je retournerai à Pueblo Verde, ils vont comprendre ce que sent vraiment la merde.

— Tu veux retourner en taule ?

— La partie ne fait que commencer. On va leur coller une grève en août. Je ne sais pas si on peut gagner, mais beaucoup de coton va brûler dans les champs si on n'obtient pas satisfaction.

— À quoi bon te préparer à une défense si tu te retrouves avec une demi-douzaine de nouveaux chefs d'inculpation sur le dos ? Autant pisser dans un violon.

— Je ne veux pas m'inquiéter pour ça.

— C'est toi qui vois. Tu as envie de revenir ici purger cinq ans de plus ?

— On ne peut compter que sur nous-mêmes. Les flics, les politicards d'Austin, la fédération agricole, ils sont tous à mettre dans le même sac. La seule arme qu'on ait contre eux, c'est de bloquer les récoltes jusqu'à ce qu'ils reconnaissent notre syndicat et qu'ils acceptent de négocier.

— Une grève, ça ne peut pas marcher dans les champs. Y a dix gars qui font la queue, prêts à prendre ta place si tu arrêtes de travailler.

— Ils vont gagner en Californie. Et nous aussi, ici, on va gagner, si on ne les laisse pas nous faire peur ou nous monter les uns contre les autres. C'est leur truc, ça, tu vois. On se plaint des baraques qu'ils nous donnent et des soixante-dix dollars de loyer, et ils foutent dehors vingt ou trente familles en leur disant que c'est à cause du syndicat, qu'ils n'arrivent pas à satisfaire les exigences qu'on leur impose. Mais les gens ne gobent plus ces conneries.

Le gardien regarda sa montre et pointa son gros doigt vers nous, puis il rassembla sa salive mêlée de jus de tabac et la cracha dans le crachoir.

— Je t'ai laissé deux cartouches de cigarettes à l'accueil, dis-je.

— Merci, mec. Dis, les deux semaines de délai, c'étaient pas des paroles en l'air, hein ?

Ses yeux sombres étaient concentrés sur les miens. Une de ses mains s'ouvrit et se referma sur son avant-bras.

— Je ne peux pas te donner une date précise.

— Je sais. Je ne suis pas stupide à ce point-là.

— Je lance la procédure de libération sous caution dès que l'appel est validé.

— D'accord, dit-il, avant d'esquisser un sourire. Y en a pas mal qui perdent la boule, ici. J'ai pas envie de finir comme eux, à me défoncer à la noix de muscade et au café et à me secouer la nouille sous la

douche. Fais gaffe à toi, cousin, et commence à chercher, pour le camion de bières.

Je ressortis dans la lumière crue. Je transpirais avant d'être arrivé à ma voiture. Les prévôts jardiniers balayaient, tête baissée, le gazon coupé sur le trottoir. Une équipe de détenus de retour des champs marchait en rang par quatre le long de la route, houe sur l'épaule, tels des soldats, escortés de deux gardiens à cheval de chaque côté. Le soleil avait poursuivi sa course vers l'ouest, et l'ombre des cèdres baignait le bord du champ de coton. Le visage et le cou brûlés des hommes dégouлинаient de sueur. Les gardiens avaient leur chapeau rabattu sur le devant pour se protéger les yeux.

Je repris la route poussiéreuse et m'arrêtai au portail, le temps que deux gardiens inspectent l'habitable et le coffre de ma voiture. En cahotant sur la grille du bovistop pour m'engager sur la route principale, j'eus le sentiment étrange d'être moi-même libéré de ce monde carcéral derrière ces hauts murs. Les chênes qui bordaient la chaussée étaient plus verts, le ciel d'un bleu plus éclatant, le vent chaud plus lourd du parfum des pinèdes, le soleil meurtrier moins un ennemi. Les affiches montrant des steaks grillés et des bouteilles de bière couvertes de buée pénétraient l'œil avec leurs couleurs, même les fermes et les granges délabrées, sur les murs desquelles étaient cloués des panneaux métalliques vantant les mérites de spécialités pharmaceutiques, semblaient un idéal de romantisme agraire. Entre le monde des gens libres et celui de ceux qui ne le sont pas existe une frontière dont on ne prend conscience que lorsqu'on la franchit. Une fois de l'autre côté, derrière les fils barbelés, les grillages ou les murs de béton, tous les objets et les phénomènes naturels changent de couleur, de forme, d'angle, et n'ont plus rien à voir avec ce que vous avez pu connaître auparavant. Et quiconque n'a pas vécu cela ne peut comprendre l'enivrante plénitude qu'on ressent lorsqu'on retrouve le monde libre.

À quatre-vingts kilomètres du pénitencier, je m'arrêtai dans un grill construit sur pilotis au bord d'une rivière verte. Les bardeaux des murs étaient gris et s'écaillaient, et des rideaux de gaze étaient tendus en travers des fenêtres ouvertes pour repousser les moustiques, qui formaient des nuages à l'ombre des saules de la rive. Je m'assis à l'une des tables recouvertes d'une nappe à carreaux de la véranda vitrée, qui s'avancait au-dessus de l'eau, ombragée par un grand cyprès, et je commandai un steak et un pichet de bière. Le fond de la rivière était constitué de pierre à savon, un genre de grès tendre dont les Indiens se servaient pour se laver. Au milieu, là où le courant, durant des milliers d'années, avait profondément creusé la pierre, on devinait les silhouettes sombres d'énormes poissons-chats et de carpes allant et venant entre l'ombre et la lumière, puis le vent ridait la surface, et

elles se fragmentaient et disparaissaient dans la lumière réfractée. Je mangeai un morceau de steak, sauçai le jus gras et chaud avec du pain et arrosai le tout d'une gorgée de bière. Le pichet et la chope étaient incrustés de glace, et la bière était si froide qu'elle me fit mal à la gorge. Des cow-boys et des ouvriers pétroliers casqués étaient installés au comptoir avec des dizaines de bouteilles vides devant eux. La serveuse, en short et débardeur dos-nu, en ouvrait d'autres, aussi prestement qu'elle les sortait de la caisse. Sur la rive d'en face, un groupe de Noirs pêchaient au ver avec des cannes en bambou dans les hauts-fonds, le visage caché du soleil par des chapeaux mous en paille. Le vent tendait les guirlandes de mousse espagnole dans les cyprès et en arrachait des bouts, qui s'envolaient comme des rubans de soie.

D'ici à deux heures, je serais de retour au ranch, et Verisa et moi nous livrerions à notre petit rituel qui pouvait habituellement prendre trois directions possibles. Au mieux, cela se terminait par une conversation inutile et ennuyeuse au sujet du cabinet, d'un nouveau client, d'un cocktail donné à la Junior League ou d'une des suggestions superflues de Bailey pour la campagne. Chacun écoutait l'autre en feignant de s'intéresser à ce qu'il disait, hochant la tête, le regard fixe et lointain. Puis, après avoir prudemment laissé s'écouler un certain temps, je me changeais et allais voir mon cheval dans son enclos, quand ce n'était pas Verisa qui, tout à coup, se souvenait qu'elle avait prévu d'inviter des gens de Victoria à venir passer le week-end au ranch.

Plus désagréable, il se pouvait qu'une contrariété extérieure ait entamé la patience de Verisa – la petite Mexicaine avait tout fait brûler sur la cuisinière, le jardinier s'était trompé dans les plantes à déterrer des plates-bandes, l'odeur des puits de gaz avait envahi la maison qui sentait comme une raffinerie de Texas City. Dans ce cas-là, la conversation s'enlisait rapidement dans un silence maussade, suivi d'un claquement de porte quelque part dans la maison.

La dernière possibilité était la pire : aucun mot n'était prononcé jusqu'au moment où, obligés par une nécessité géographique de nous trouver dans la même pièce pendant soixante secondes, nous avions un échange d'une richesse et d'une intensité dignes de deux inconnus discutant à un arrêt de bus. Je passais mon temps enfermé dans la bibliothèque, à boire du bourbon et à jouer de la guitare, et quand, enfin, dans les brumes de l'alcool et les doigts engourdis sur le manche de ma guitare, j'entendais la maison bourdonner aussi fort que mon sang et voyais le fantôme en colère d'Old Hack arpenter la véranda, mes coutures commençaient à lâcher, Mr. Hyde plongeait ses yeux rouges dans les miens, et Verisa était obligée de fermer à clef la porte de la chambre jusqu'au lendemain matin.

Mais Verisa n'avait pas toujours été la personne que je décris ici. À

notre première rencontre, au bal d'un country-club de San Antonio, huit ans plus tôt, elle était Verisa Hortense Goodman, fille unique d'un millionnaire de la finance, un baptiste pur et dur qui ne buvait ni ne fumait jamais et qui s'était maintenu en forme en faisant cinquante pompes par jour jusqu'à ce qu'il soit terrassé par une crise cardiaque. Ce soir-là, sous les mimosas de la terrasse, les reflets de la lune jouaient sur ses cheveux auburn, et les lanternes japonaises faisaient luire sa peau blanche. Son visage était d'une pâleur froide, sa petite bouche douloureusement belle tandis qu'elle levait la tête vers moi. Il y avait toujours des hommes autour d'elle, et, lorsqu'elle traversait la terrasse, ses jambes s'animant avec une grâce infinie sous sa robe moulante en lamé argent, les hommes la suivaient, empressés, souriants, en laissant à la table des boissons les femmes mal fagotées avec qui ils étaient venus. Je l'enlevai ce soir-là à son cavalier, et je l'embarquai dans une folle virée en voiture dans les collines avec un magnum de champagne, jusqu'à un pavillon de danse allemand de San Marcos. À l'époque, j'avais une Porsche décapotable, et tandis que nous filions capote baissée à travers les collines vert-noir en dérapant dans les virages, Verisa nous servait du champagne dans deux verres en cristal. L'aventure et la liberté irradiaient sur son visage, elle parlait fort à cause du bruit du moteur et du vent. Lorsqu'elle m'avoua qu'elle en avait assez des dandys des country-clubs et des prétendants qui ne s'étaient pas encore détachés de leurs anciennes fraternités étudiantes, je sus qu'elle était à moi.

Les quatre mois qui suivirent ne furent faits que de jours vert et or et de soirées turquoise – pique-niques de poulet frit au bord du Guadalupe, une heure torride à l'abri d'un saule sous une averse un après-midi, tennis et gin-fizz au club, balades à cheval dans les collines et baignades au clair de lune dans l'eau noire et froide du Comal. Le week-end, nous allions voir des corridas à Monterrey, au petit déjeuner nous mangions des œufs frits dans la sauce aux piments et buvions du café à la chicorée avec du lait chaud, et nos matins étaient remplis de soleil et de projets fous pour le reste de la journée. Nous dansâmes dans des *beer gardens*, payâmes un groupe de mariachis pour jouer pour nous à une fête de rue dans le *barrio* de San Antonio, allâmes à des barbecues de cow-boys, et nous avions toujours une bouteille de champagne dans un seau à glace à l'arrière de la Porsche. Verisa n'était jamais fatiguée, et quand, après une nouvelle nuit furieuse à foncer à travers la campagne d'un endroit merveilleux à un autre, elle levait son visage vers moi, les yeux fermés et la bordure blanche de ses dents apparaissant entre ses lèvres, pour que je l'embrasse, je me sentais me vider intérieurement comme une tasse d'eau qu'on renverse. Je la laissais devant chez elle, alors que les oiseaux moqueurs chantaient dans l'immobilité grise de l'aube, et le

chemin du retour me semblait aussi triste et désolé qu'un morceau de paysage lunaire.

Nous nous mariâmes à Mexico City et passâmes les trois semaines suivantes à pêcher le marlin sur les côtes du Yucatan. Je louai une villa sur le front de mer. La nuit, les vagues montraient leur crête blanche sous la lune avant de se briser sur la grève, et le vent frais du golfe entraînait par les fenêtres ouvertes de notre chambre, chargé d'un parfum d'iode et d'algue. Le matin, nous faisions du cheval dans l'eau déferlante, et je lui apprenais à ramasser un mouchoir sur le sable au galop. Sa peau s'assombrissait en bronzant, et au lit je sentais la chaleur de son corps entrer dans le mien. Quand, au retour d'un après-midi de pêche, nous mangions du homard dans un kiosque sur la plage, son regard soudain joyeux me jetait une lueur secrète, et je la voyais déjà se déshabillant devant la glace de l'armoire.

Mais plus tard, au ranch, au fur et à mesure des mois, je commençai à remarquer chez Verisa d'autres détails qui m'avaient échappé jusque-là. Elle était soucieuse des distinctions entre les classes sociales. Derrière sa rébellion envers les idylles de country-club et les hommes de bonne famille au teint pâle qui l'avaient courtisée, elle était attachée à son père ainsi qu'à la rigueur qu'il s'était imposée et attendait des autres hommes. Il était le fils d'un petit épicier. Une fois devenu riche, il avait appris, non sans une certaine douleur, l'importance d'être issu d'une lignée en plus d'avoir de l'argent, et il ne manquait jamais de rappeler à Verisa qu'elle appartenait à un milieu très fermé où on ne s'associait pas avec des gens au-dessous de son rang. Elle avait bien retenu la leçon, inconsciemment, sans doute. Elle était tout simplement imperméable au monde des gens ordinaires, qui travaillaient pour vivre, voyageaient dans les cars Greyhound ou remplissaient des verres derrière un comptoir ; elle savait qu'ils existaient, mais pour elle ils évoluaient dans une autre dimension, celle des centres-ville étouffants, des mornes quartiers résidentiels et des tavernes bruyantes fréquentées par les ouvriers.

De plus, elle n'aimait pas qu'on se soûle. Bien qu'elle se considérât comme agnostique, le dévouement de son père à l'Église baptiste avait déteint sur elle (il attribuait sa réussite professionnelle à sa rédemption précoce lors d'une cérémonie pour le renouveau de la foi à Dallas et au fait qu'il appliquait les enseignements du Christ dans son travail ; un jour, en me regardant droit dans les yeux, il m'avait soutenu que les juifs de la Bourse avaient peur de traiter avec un vrai chrétien – il était également convaincu que Roosevelt était juif). Je n'ai jamais aimé son père, et je mettais toujours un point d'honneur à servir des cocktails, enfumer la pièce avec mes cigares et boire exagérément quand il était à la maison. Il était heureux que Verisa fasse partie de la famille Holland, et en secret il lui avait demandé

qu'un enfant porte son prénom ; il était donc un peu gêné quand je servais des doubles whiskies ou que je lui demandais s'il connaissait un pasteur baptiste de Dallas qui était grand dragon au Ku Klux Klan. Au début, Verisa était indulgente envers mes prestations avec son père. Parfois, après qu'il eut quitté la maison, les traits défaits par l'inquiétude, elle me glissait quelques mots gentiment réprobateurs, sans agressivité, dans l'espoir de m'encourager à plus de tolérance.

Mais je haïssais la bigoterie de cet homme, son assurance imbécile de connaître les raisons de sa réussite et ses solutions simplistes voire brutales aux problèmes du monde. Je le tenais également pour responsable de la mentalité de Verisa, car c'était lui qui l'avait contaminée avec la stupidité de ceux de sa classe quand elle était enfant. Bien que mille fois plus sophistiquée et intelligente que lui, elle n'en demeurerait pas moins marquée par la rigidité sociale des nouveaux riches, et je savais qu'en vieillissant elle lui ressemblerait de plus en plus. Le pire, c'est que plus j'affichais mon antipathie pour lui – ses visites hebdomadaires se muèrent en périodes de silence gêné dans le salon, avant de cesser, purement et simplement – et plus je la rapprochais de lui. Elle se mit à établir des comparaisons entre son père et ceux à qui tout était « tombé tout cuit dans la bouche ». Un jour, après un séjour de chasse au canard d'où j'étais revenu soûl, elle me fit remarquer que l'abus d'alcool était le propre des faibles qui ne supportaient pas le stress de la compétition.

Je réglai ma note au grill et emportai deux canettes de Jax pour la route. Manifestement, j'avais mal retenu l'emploi du temps de Verisa pour la semaine, car une de ses garden-parties était en cours à mon arrivée, dans l'après-midi. Le barman, un Noir, pilait de la glace pour servir des whiskies glacés à la menthe dans la véranda vitrée, et des femmes aux cheveux bleus, en robe d'été, étaient assises autour de tables sur la pelouse, à l'ombre des chênes. *Et merde, c'est reparti*, me dis-je. Deux membres du comité du parti démocrate du Texas, que je n'avais envie de voir ni l'un ni l'autre, étaient là, et quelqu'un avait monté Sailor Boy et l'avait laissé dans l'enclos, sans eau et encore sellé. Je fis le tour de la maison et entrai par la bibliothèque, mais un cadre d'une compagnie d'assurances de Victoria et sa femme s'y trouvaient déjà, occupés à contempler ma vitrine à fusils, un verre à la main. Ils tournèrent leur visage rougissant vers moi en souriant. « Bonjour, ravi de vous voir », dis-je, et je traversai directement la pièce pour entrer dans la cuisine. Cappie, un vieux Noir qui habitait au fond de ma propriété et se chargeait parfois de nos barbecues, découpait au fendoir des oignons verts et des poivrons sur la paille de l'évier. Ses cheveux gris étaient bouclés sur sa nuque profondément ridée.

— Cap, débarrasse Sailor Boy de cette foutue selle et sors-le de l'enclos.

— Il y a des jeunes dames qui l'ont monté, monsieur Holland.

— Ouais, je sais. Faudrait peut-être lui donner de l'eau, aussi. Les gens doivent penser qu'il n'en boit pas.

— Je m'en occupe, monsieur.

Alors que je m'engageais dans l'escalier pour gagner ma chambre, un des membres du comité du parti m'appela d'en bas, et je fus happé dans l'œil du cyclone. Je bus des whiskies glacés sous les chênes avec les femmes aux cheveux bleus, j'écoutai avec intérêt leurs compliments à propos de ma femme et de mon ranch, j'expliquai poliment à une étudiante idiote que Sailor Boy était un cheval de concours et qu'il ne fallait pas le faire foncer dans des clôtures de fil barbelé, et je ris de bon cœur avec les deux membres du comité à leurs plaisanteries de Kiwaniens[4]. De nouveaux invités arrivèrent, d'autres partirent, le soleil commença à se coucher derrière la ligne d'arbres à l'horizon. Le barman circula parmi les groupes avec un plateau de boissons fraîches, et, alors que le jour déclinait, Cappie servit des assiettes de saucisses et poulet grillés avec de la salade de pommes de terre. Entre la chaleur, le whisky et ces conversations sans fin, j'avais la tête qui bourdonnait. Verisa se tenait à côté de moi, la main sur mon bras, et acceptait des invitations dans des maisons où il n'était pas question que j'aille à moins d'être drogué et enchaîné. Enfin, à neuf heures, quand tout le monde, épuisé, rentra à l'intérieur, je pris une bouteille de bourbon du bar, montai dans ma voiture et me rendis, par l'un des petits chemins de derrière, à l'un des étangs que j'avais empoissonné en black-bass. Une des cannes en bambou de Cappie était appuyée contre un saule. Je creusai la terre fraîche de la berge et, avec les vers que j'y trouvai, je pêchai à la plombée dans le noir en buvant du whisky jusqu'à ce que les derniers phares aient quitté le chemin de ma propriété pour regagner la route.

Durant les dix jours qui suivirent, je fis un discours à un barbecue public du parti démocrate (c'était envahi d'étudiants et d'ouvriers, qui, pour la plupart, restaient près des tonneaux de bière et se fichaient pas mal de savoir qui organisait l'événement), intervins à deux déjeuners d'hommes d'affaires à San Antonio (les drapeaux américain et texan de chaque côté de moi, les plantes artificielles éternellement vertes sur les nappes en lin, les rangées de visages concentrés comme fixés dans la cire), échangeai quelques mots informels avec les membres d'un club privé de Houston (« Dites-nous, monsieur Holland, bien que nous ayons eu tort d'aller au Vietnam, ne pensez-vous pas que notre devoir soit de soutenir nos troupes ? », « En admettant que les gens de couleur aient des raisons de se plaindre, croyez-vous que la destruction de la propriété privée soit une solution ? », « Franchement,

quelle est votre position sur les exonérations fiscales accordées aux exploitants des puits de pétrole ? »), et passai un après-midi à me bourrer la gueule avec une vingtaine d'ouvriers pétroliers et pipeliniers qui promirent tous de voter pour moi, bien qu'aucun d'eux ne soit inscrit dans ma circonscription.

L'arrêt de la cour d'appel fut rendu à la fin de la deuxième semaine après ma visite à Art. Le juge qui avait examiné les minutes du procès, un vieil homme renfrogné avec quarante ans de carrière dans la magistrature, justifia sa décision en écrivant que le tribunal local avait eu « une conduite répugnante, d'une barbarie digne de l'époque de la conquête de l'Ouest », et il ordonna qu'Art soit libéré sous caution dans l'attente d'un nouveau jugement. Je raccrochai mon téléphone, pris une bouteille de Jack Daniel's et un verre dans le tiroir de mon bureau, et me servis généreusement. À ma deuxième gorgée, alors que je venais d'allumer un nouveau cigare, Bailey entra et frappa le climatiseur dégluqué avec le poing.

— Tu veux bien couper ce machin, dit-il, que l'immeuble arrête de trembler une minute ?

Ces deux semaines avaient été difficiles pour Bailey. Il souffrait de la chaleur beaucoup plus que moi, et nous avions perdu un de nos gros clients, ce qui, selon lui, était ma faute. Il était convaincu qu'il était en train de développer un ulcère, et chaque matin il buvait une demi-bouteille d'un liquide médicinal laiteux qui lui donnait la nausée pendant deux heures.

— Tourne le bouton, Bailey, ou continue de taper.

— Je vois que tu attaques tôt, cet après-midi.

— Non, c'est juste un verre comme ça. Tu sais où je pourrais acheter un camion de bières ?

— Quoi ?

Une goutte de sueur traça un sillon sur son front, comme une grosse veine translucide.

— Tu sais ce qu'on va faire ? Dans une heure, on ferme le cabinet, et je t'emmène faire la tournée des bars mexicains de San Antonio pendant trois jours.

— Arrête le whisky.

— Allez. Pour une fois en quarante ans de vie de moine, décroche de bonne heure et déchire-toi joyeusement la tête.

— Tu as regardé notre agenda de cet après-midi entre deux verres ?

— Je sais, R.C. Richardson est sur le point de se faire taper sur les doigts une nouvelle fois, et il a besoin de nous pour nettoyer sa merde.

— C'est toi qui l'as accepté comme client. Ça ne me plaît pas de représenter cette ordure.

— C'est un vieux campagnard, Bailey, tu ne le comprends pas. C'est pas un mauvais bougre, dans le genre ordure. Mais bon, on peut le

laisser croupir jusqu'à lundi. Prends un verre, assieds-toi. Le seul ulcère que tu as est dans ta tête, et tu risques de les collectionner si tu n'aères pas un peu ton esprit étrié.

— Si ça te plaît d'engloutir la moitié de notre cabinet dans l'alcool, vas-y, mais ne joue pas les donneurs de leçons avec moi. J'ai à peu près atteint mon seuil de tolérance ces deux dernières semaines.

— Écoute, j'ai gagné mon appel aujourd'hui pour Art Gomez, le juge a ordonné la libération sous caution, et tu avoueras qu'ils ne sont pas nombreux, les clients qu'on a sortis du pénitencier. Alors bois un verre, abaisse ton rythme cardiaque, et je me mets sur le dossier Richardson à la première heure lundi matin.

— Je n'arrive pas à te le faire rentrer dans le crâne, Hack. Tu as du ciment autour de la tête. Le cabinet n'est pas un club de tennis où on joue entre deux verres.

— Bon, ça va, oublie, dis-je, et je décrochai mon téléphone et composai le numéro d'un marchand de cautions avec qui nous travaillions.

Je détournai les yeux du visage renfrogné de Bailey et attendis dans la chaleur silencieuse qu'il sorte de mon bureau.

Notre marchand de cautions s'appelait Bobo Dietz. C'était un gros type au teint mat, qui portait toujours des chemises mauves, des chaussures vernies et une bague en or au petit doigt. Ayant quitté le New Jersey dix plus tôt ans pour venir s'installer à Austin, il avait ouvert un bureau dans un local miteux à côté de la prison du comté, et, depuis, il avait racheté deux bureaux de prêteur sur gages et trois épiceries dans le quartier noir. Il considérait que l'avarice faisait naturellement partie de la chimie humaine, et qu'il fallait être un imbécile pour penser autrement, mais il était toujours très efficace : une demi-heure après qu'on eut fait appel à lui, la caution était payée et le client dehors.

Au téléphone, il m'assura, avec son fort accent de Camden et sa grammaire défaillante, que les dix mille dollars de garantie seraient versés avant cinq heures et qu'Art serait relâché le lendemain matin au plus tard. Pour une raison que j'ignorais, Bobo m'aimait bien, et, comme chaque fois que je me portais personnellement garant pour un client, il ne me ferait payer que les frais d'enregistrement. Je me suis souvent demandé quelle étrange fêlure de ma personnalité pouvait attirer à moi des gens comme Bobo Dietz et R.C. Richardson.

Je coupai le climatiseur et ouvris toutes les fenêtres. La chaleur rance de l'après-midi monta des bannes jaunes au-dessous de moi. Ma chemise me collait à la peau, et l'odeur des gaz d'échappement et du goudron chaud fit que mes yeux pleuraient. Au milieu du carrefour, un gros Noir en maillot de corps creusait la chaussée au marteau-piqueur. Des plaques de bitume sautaient sous le burin, et le

compresseur pétaradait comme un mal de tête lancinant. Ayant siroté un autre whisky sec à la fenêtre en transpirant à cause de l'humidité et du feu de l'alcool, je décidai de tenter à nouveau de faire flancher la mentalité de baptiste de Bailey. Je pris un deuxième verre dans mon tiroir, y versai un fond de Jack Daniel's et entrai dans son bureau.

Il dictait un courrier à sa secrétaire en regardant fixement le mur, et je vis au sursaut nerveux de ses doigts sur son genou qu'il s'attendait à une altercation, à des gros mots (dont il détestait l'usage devant les femmes), voire à une rapide incursion dans une de ses zones sensibles (comme son triste célibat, ses week-ends solitaires dans son appartement à quatre cents dollars par mois). Je m'appuyai contre le chambranle de la porte, un cigare aux lèvres, un verre dans chaque main. Sa dictée se fit hésitante, et son regard se déplaça de façon aléatoire sur le mur.

— Hack, on se voit tout à l'heure.

— Non, il faut fermer. C'est vendredi après-midi, et R.C. Richardson sera encore plus content qu'on s'occupe de lui lundi matin. Madame McFarland, je réquisitionne mon frère pour fêter le week-end avec moi. Vous pouvez disposer.

La secrétaire posa son crayon sur son bloc, un sourire dans les yeux. Elle avait des cheveux gris rayés de mèches argentées. L'air amusé, elle attendit que Bailey la libère ou reprenne sa dictée.

Je posai le verre de Bailey devant lui.

— J'aimerais terminer si tu...

— Désolé, dis-je, ta journée est terminée, frangin. Allez-y, madame McFarland. C'est l'heure où le peloton va se bourrer la gueule à la buvette.

Bailey sentit que j'étais remonté, et il confirma à la secrétaire qu'elle pouvait partir, en la priant de bien vouloir l'excuser (c'était le seul sudiste que je connaissais qui aurait pu être un personnage de Margaret Mitchell).

— Là, tu dépasses les bornes, dit-il. J'en ai vraiment marre que tu te conduises comme un sale gosse irresponsable au cabinet. Quand tu n'es pas soûl tu es en train de dessoûler, ou alors tu passes ton temps sur l'appel d'un agitateur gauchiste pendant que deux juifs new-yorkais nous piquent notre plus gros client. Tu insultes tous ceux qui essaient de t'aider pour l'élection, tu te fais jeter en prison parce que tu as tellement bu que tu ne sais même plus où tu habites, et tu as le toupet de porter plainte contre le policier qui t'a arrêté.

— Bailey...

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. Le sénateur Dowling avait réussi à cacher cette affaire aux médias, mais maintenant que, dans ta grande indignation, tu as alerté le F.B.I., on va avoir droit à des articles pas piqués des vers dans les journaux avant novembre. En attendant, tu

n'as pas mis les pieds dans un tribunal depuis trois mois, et j'en ai ras le bol de me taper tout ton boulot. Si tu ne veux plus qu'on soit associés, je suis prêt à te racheter tes parts pour le prix que tu voudras.

— J'étais parti pour boire un verre avec toi, frangin, mais puisque tu as décidé d'aborder les sujets qui fâchent, examinons de plus près un ou deux détails. Premièrement, toutes les affaires qu'on a gagnées au pénal, c'est moi qui m'en suis occupé, et notre activité la plus lucrative, éviter la prison à Richardson et à tous ceux qui détournent des millions de fonds publics, l'est parce que je connais les moindres failles de la législation sur l'exploitation pétrolière. Deuxièmement, si tu appuies ma candidature au Congrès, ce n'est pas uniquement pour voir ton frère te faire coucou de Washington. Je suis désolé de te mettre le nez dans ta merde comme ça, Bailey, mais c'est le seul moyen de te faire comprendre les choses. Tu es là qui inondes la terre entière de tes leçons moralisatrices à la con, et tu attends qu'on te remercie. Il serait temps que tu le saches : tes leçons, tout le monde s'en fout.

Je venais d'énoncer cette cruelle vérité quand Bobo Dietz me rappela. Bailey était livide, il avait les veines du cou gonflées et les yeux brûlants de rage. Il porta le verre de whisky à sa bouche tandis que je décrochais.

— Je sais pas trop ce que c'est que cette embrouille, monsieur Holland, dit Dietz.

— De quoi parlez-vous ?

— Votre gars, il est mort.

— Écoutez, Dietz...

— J'ai appelé le directeur du pénitencier. À ce qu'il paraît, deux bamboulas l'auraient écharpé à coups de serpe hier après-midi.

1. Immense forêt de conifères du sud des États-Unis, située à cheval sur le Texas, l'Arkansas, la Louisiane et l'Oklahoma.

2. Président de la Cour suprême de 1953 à 1969. Bien que républicain, il fit voter des lois très progressistes, notamment contre la ségrégation raciale à l'école.

3. Port japonais utilisé par l'armée américaine comme base de transport de troupes durant la guerre de Corée.

4. Membres du Kiwanis Club, association caritative s'attachant à aider les enfants défavorisés dans le monde. Ses membres, notables de bonne moralité, sont réputés pour les mauvaises blagues qu'ils aiment se raconter.

Il me fallut une demi-heure pour arriver à joindre le directeur du pénitencier au téléphone. Il ne voulait pas me parler, mais après que j'eus menacé de venir le voir chez lui ce soir-là, il me lut le rapport du gardien sur la mort d'Art et y ajouta ses commentaires personnels sur la violence inévitable entre les détenus noirs et mexicains.

Deux Noirs avaient caché un sac en papier rempli d'inhalateurs à benzédrine dans la cabane à outils. Ils buvaient des flacons de codéine volés à la pharmacie et mâchaient les cotons retirés d'une vingtaine d'inhalateurs quand Art était entré dans la cabane pour y prendre une clef à écrous. Quelques minutes avaient passé ; un gardien à cheval qui surveillait une équipe dans le champ de coton avait entendu un cri, et le temps qu'il arrive à la cabane et en ouvre la porte, les deux Noirs avaient éventré Art, lui avaient arraché la chair du dos comme à une baleine, et lui avaient sectionné un bras.

Le rapport n'en disait pas beaucoup plus. Art avait sans doute été tué au deuxième ou troisième coup. Les Noirs étaient complètement incohérents, et le gardien ne s'expliquait pas pourquoi ils avaient attaqué Art plutôt que la demi-douzaine d'autres hommes qui étaient entrés et sortis de la cabane plus tôt, mais le directeur ne voyait là rien de bien mystérieux. « Un nègre qui a pris de la drogue, me dit-il, c'est plus un être humain. » Les Noirs avaient été mis à l'isolement et refusaient, s'ils s'en souvenaient, de parler de ce qu'ils avaient fait. Le corps d'Art devait être enterré dans le cimetière du pénitencier, à moins que sa famille ne soit prête à payer pour qu'il soit renvoyé à Rio Grande City.

Je raccrochai et m'assis, hébété, dans le fauteuil, les yeux fermés et les doigts, tremblants, sur le front. Pouf. Comme ça. Deux types défoncés tombent sur un troisième, s'en prennent à lui parce qu'il a eu le tort de pénétrer au mauvais moment dans leur monde de folie furieuse, et ils mettent fin à ses trente-six années de vie en quelques secondes. La chaleur du combiné avait laissé ma main droite transpirante, et dans mes oreilles résonnaient encore les termes dépassionnés du rapport du gardien et les commentaires du directeur. Je ne parvenais pas à m'enlever de l'esprit la vision de ces deux Noirs démembrant un homme qui n'avait rien à voir avec leur vie, leur cerveau bouillonnant de satisfaction, tout comme, plus tard, d'autres fous les sanglèrent sur une chaise en bois, leur fixèrent un casque métallique sur la tête et un bâillon en coton entre les dents, et feraient

griller chaque cellule de leur corps en déversant en eux plusieurs milliers de volts. Bailey me remplit mon verre et me le fourra dans la main. Je contemplai les chatoiements bruns du whisky. J'avais l'impression que mon bras était trop faible pour porter le verre à ma bouche.

— Je suis désolé, Hack, dit Bailey.

Je me levai et posai le verre sur le bureau. Mes mouvements étaient raides, déconnectés les uns des autres, comme si je venais de me réveiller en apesanteur. J'entendais les battements de mon cœur dans mes oreilles. L'espace d'un instant, je trouvai à la pièce un aspect étrange, les fauteuils, le bureau et les classeurs bien ordonnés m'apparurent totalement décalés par rapport à ce que j'étais. Je pris ma veste pour l'enfiler.

— Où est-ce que tu vas ? me demanda Bailey.

— Dans la Vallée. Je veux comprendre comment un...

— Reste assis encore un peu, termine ton verre.

— ... comment un brave type a été assassiné dans une prison où il n'aurait jamais dû se trouver. Ensuite, j'essaierai de comprendre comment j'ai pu gagner en appel pour un client vingt-quatre heures après sa mort.

— Ne te laisse pas miner comme ça.

— Quelle réaction il faut avoir, Bailey ? Peut-être qu'en me dépêchant je peux arriver à faire renvoyer son corps chez lui avant qu'on ne l'enterre dans le cimetière du pénitencier avec une croix au-dessus de sa tombe. Et si j'arrive trop tard, je peux toujours essayer d'obtenir un permis d'exhumer. Mais je ne pourrai jamais m'empêcher de penser que ceux qui l'ont inculpé savaient très bien à quoi ils l'exposaient, et qu'il a été victime d'une forme de lynchage.

— Allez, bois. Je t'accompagne.

— C'est pas pour toi, là-bas.

— Je vais louer un avion et on y descend ce soir.

Je bus, mais le whisky n'avait aucun goût. Je commençais à transpirer sous ma veste. Les ombres de la fin de l'après-midi déformaient les contours de la pièce comme dans un rêve. Dehors résonnait le bruit sourd du marteau-piqueur. Je sentis la sueur tomber de mes cheveux et couler le long de ma nuque. Dans ma main, mon verre était vide.

— Et toi, tu n'es pas pour eux, dis-je.

— Enfin, Hack, tu ne peux pas prendre le volant dans cet état.

— Ils n'aiment pas qu'on leur dise qu'il faut respecter les règles du système. Je n'ai pas envie de leur dire que le système fonctionne bien, si on exclut ce petit décalage de vingt-quatre heures, ni que j'étais en train de picoler avec les descendantes des combattants de la guerre d'indépendance et de serrer la louche aux paraplégiques pendant que

l'horloge d'Art avait un jour de retard par rapport à celle de la justice. Ressers-moi.

Il me prit par le coude et essaya de m'orienter vers le fauteuil.

— Contente-toi d'aller chercher la bouteille, Bailey. Profites-en pour t'en servir un géant.

Il alla prendre la bouteille de Jack Daniel's sur le bureau et revint avec. Il garda le bouchon dans une main.

— Allez, rassieds-toi. J'appelle l'aéroport.

— Tu veux bien m'écouter pour une fois ? Je ne vais pas là-bas pour assister à un déjeuner du Rotary, et secundo, je ne suis pas un malade mental qui a besoin de son frère pour le tenir en laisse.

Je lui pris la bouteille de la main et bus au goulot. J'avalais jusqu'à ce que les muscles de ma gorge se contractent et que le whisky me remonte dans la bouche.

— Eh bien, voilà, dis-je. Ça va recoller un peu les morceaux, là-dedans.

— Hack...

Je le laissai planté sur le pas de la porte avec la bouteille dans la main, son visage ridé, criblé de petits points d'humidité.

Sur la quatre-voies, à l'ouest de la ville, j'écrasai l'accélérateur, baissai les vitres et doublai de longues files de voitures en mordant sur le bas-côté et en projetant du gravier sur l'asphalte. Le soleil rouge enflammait le sommet des collines et soulignait les silhouettes sombres des chênes. Les ombres des piquets de cèdre des clôtures se brisaient en silence contre les ailes de la Cadillac comme des clignements d'yeux. J'avais emprunté cette autoroute des centaines de fois, mais le soleil couchant donnait au paysage une empreinte et une couleur qui me le rendaient méconnaissable. Les éoliennes étaient immobiles. Dans les prés, les bêtes étaient recouvertes d'écarlate, la tête figée au ras de l'herbe courte, et les maisons blanches propres des ranchs semblaient aussi dépourvues de vie et de mouvement qu'un plateau de cinéma abandonné. Les fossés d'irrigation, à sec, montraient leur terre craquelée, les massifs de prosopis rayaient les flancs des collines telles des éraflures brûlées. Quant aux quelques chevaux dans les pâtures, on aurait dit qu'ils avaient été mis là par erreur.

Les ombres s'épaissirent sur les collines, la circulation devint plus fluide, et je continuai de rouler à fond pendant encore quatre-vingts kilomètres. Les panneaux indicateurs, les puits de pétrole et les motels bon marché défilaient le long de la route dans le crépuscule, mais je ne reconnaissais là aucun des éléments géographiques stables auprès desquels j'avais toujours vécu. Tout me semblait lointain et déconnecté, et le whisky que je buvais à ma flasque ne faisait

qu'accentuer ce sentiment. Ayant grandi dans le Sud, j'avais acquis la conviction qu'avec le temps et l'habitude, on pouvait apprendre à faire face avec une certaine tranquillité à n'importe quel revers de fortune. Mais la mort est un revers de fortune qui vous frappe comme un coup de poing en plein front. Peu importe combien de fois vous la voyez, sentez son odeur grise de pourri ou la frôlez vous-même, c'est toujours comme la première fois. Aucun degré d'expérience ne vous prépare à elle. Pendant quelque temps, lorsqu'elle survient, on trouve le temps injustement diminué et déformé.

Il faisait nuit et une simple corne de lune brillait au-dessus des collines quand j'arrivai à Pueblo Verde. Des lumières étaient allumées dans les fermes derrière les champs et les vergers d'agrumes plongés dans l'obscurité, et le fleuve était noir comme de l'acier à fusil sous le ciel sans étoiles. Tout était fermé dans la grand-rue à part l'hôtel et la taverne attenante. Tandis que je m'engageais sur le chemin creusé d'ornières pour gagner le quartier mexicain, je me demandai quels mots maladroits j'allais pouvoir choisir pour expliquer à Rie et à ses amis que la mort d'Art était survenue aussi bêtement que lorsqu'on se fait marcher sur le pied dans un bus bondé. Je comprenais pourquoi on trouvait toujours un recueil de formules de condoléances sur le comptoir des agences Western Union. Face à la mort, les mots ont autant de sens que ceux d'une femme au foyer se plaignant à sa voisine de sa machine à laver en panne.

Ma flasque était vide. Je m'arrêtai à la taverne mexicaine pour acheter une bouteille de Jack Daniel's et bus deux gorgées au goulot dans la voiture avant de me garer devant le local du syndicat. Des insectes se cognaient contre la porte-moustiquaire et tournaient en rond dans le carré de lumière jaune sur la véranda. Une des vitres de la devanture était cassée, percée en son milieu d'un gros trou entouré d'un maillage de fissures. Quelqu'un l'avait bouché de l'intérieur en y scotchant un morceau de carton. *Allez, doc, en avant*, m'encourageai-je.

J'allai jusqu'au bout de l'allée de terre et frappai à la porte. Le Noir et deux Mexicains en chemise et jean de cow-boy discutaient à une table où étaient empilés des pancartes de piquet de grève et des autocollants pour voiture. Seul le Noir tourna la tête vers la porte lorsque je frappai ; les deux autres continuèrent de parler, le visage empreint d'une intensité calme, leurs mains et leurs doigts soulignant chacune de leurs phrases.

— Hé ho ! fis-je.

Le Noir regarda à nouveau la porte, puis il repoussa sa chaise en arrière et vint vers moi avec une bière à la main, la lumière se reflétant sur son crâne chauve. Il plissa ses yeux cerclés de rouge pour voir à travers la moustiquaire.

— Mais c'est mon frère de whisky ! s'exclama-t-il. Entre, fais comme chez toi. T'as pas besoin de frapper, ici.

Il m'ouvrit la porte en la poussant et me tendit sa grosse main calleuse.

— Rie est là ?

— Elle se repose. Je vais la chercher.

— Je ferais peut-être mieux de revenir demain.

— Non, elle sera contente de te voir. Prends une bière sur le comptoir.

— Écoute...

— Je t'assure, mec. Tout va bien.

Il s'enfonça à l'intérieur du bâtiment, et quelques minutes plus tard Rie sortit du couloir. Elle entra, pieds nus, dans la lumière, vêtue d'un jean et d'un chemisier à fleurs. Ses cheveux bouclés et brûlés par le soleil n'étaient pas peignés. Dès que je vis son visage, je compris qu'elle était au courant pour la mort d'Art.

— Comment va, ma belle ?

— Salut, Hack.

— Je voulais t'appeler avant de passer.

Le tour de ses yeux était pâle et ses lèvres n'avaient aucune couleur. Je me sentis emprunté, planté ainsi devant elle.

— Ça te dit, un tour en voiture ? proposai-je.

Elle cligna des yeux un moment sans vraiment nous voir, ni moi ni les autres.

— Il y a une réunion, ce soir, dit-elle.

— C'est les gens de l'église qui doivent venir ce soir, dit le Noir. Tout ce qu'ils ont à nous donner c'est des prières. Allez-y, allez vous promener.

— Je connais un petit restau de l'autre côté du fleuve, précisai-je. Viens avec moi. Je risque de me farcir une pancarte Carta Blanca^[1] si j'y vais tout seul.

J'avais retiré l'emballage de cellophane d'un cigare et je cherchais en vain un cendrier où m'en débarrasser. C'était comme si chacun de mes mots et de mes gestes était inopportun.

— Mais oui, dit le Noir. Sortez vous aérer. Je vais les virer, ces culs-bénits, de toute façon. Chaque fois qu'ils viennent, ils se mettent à renifler mon haleine pour me faire remarquer que je pue la vinasse.

Rie ramena ses cheveux en arrière avec ses doigts et enfila une paire de mocassins en cuir. Elle n'était pas du genre à pleurer comme une madeleine, mais elle avait les traits tirés, et sa peau bronzée ne semblait pas à sa place sur son visage.

Nous sortîmes dans le noir, suivîmes l'allée, et j'enroulai un bras autour de ses épaules. Lorsque je sentis comme son dos tremblait, j'eus envie de l'enlacer et de presser sa tête contre ma poitrine.

— Ça fait trois heures que je me creuse les méninges, et je ne sais toujours pas quoi dire, avouai-je.

— Il n'y a rien à dire, Hack.

— Si. La mort d'un homme mérite une explication, mais je n'en ai pas. C'est comme tous ceux qui y sont passés sous mes yeux en Corée, je n'ai jamais trouvé plus de raison ou de sens à leur mort qu'à ces panneaux publicitaires décolorés qu'on voit sur le bord des routes.

— Le frère d'Art m'a appelée cet après-midi et m'a raconté comment il est mort. Il a été assassiné tout à fait gratuitement. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

J'en restai donc là sur le sujet. Je fis demi-tour dans la poussière et repris le chemin défoncé, bordé de baraques de bardeaux et de cours de terre, en direction de la grand-rue. La tranche de lune avait viré au jaune et s'était hissée au-dessus des collines dans le ciel obscur. L'air était chaud, immobile, et les chênes de la place semblaient avoir été gravés sur du métal. L'adjoint du shérif qui m'avait donné une carte pour que je ne me perde pas en quittant la ville se tenait sous l'enseigne au néon de la taverne, il discutait avec deux hommes en salopette. Sa chemise d'uniforme avait des taches sombres de transpiration au niveau du cou et des aisselles. Il retira le cure-dents qu'il avait à la bouche et suivit le passage de ma voiture d'un regard intense.

— Ils vous ont embêtés, eux ? demandai-je à Rie.

— On a eu trois arrestations sur le piquet de grève la semaine dernière, et avant-hier, au petit matin, quelqu'un a fait brûler une croix dans la cour, devant le local. Ça fait bizarre de sortir sur la véranda et de voir un truc aussi moche dans la lumière de l'aube. Ils avaient cloué des lambeaux de pneu sur le bois, je sens encore cette odeur de caoutchouc fondu.

— Là, contre le Klan, on peut agir. Le F.B.I. cherche à les coincer par tous les moyens.

— Les autorités locales pensent que c'étaient des lycéens, alors que des chicanos qui étaient à la taverne ont vu une demi-douzaine de types à l'arrière d'un pick-up avec la croix appuyée contre la cabine.

— Rie, il existe des lois dans ce pays selon lesquelles ces hommes sont passibles de un à dix ans de travaux forcés à Huntsville.

— On s'en fout, ce sont des cons.

— Ce sont surtout des individus dangereux et violents, et leur place est au pénitencier.

— On a laissé aux sociétés agricoles jusqu'à lundi pour signer un accord. Après, on bloque les récoltes. Et on est suffisamment nombreux pour y arriver.

— Tu sais ce qui se passera quand le coton commencera à brûler dans les champs et que les agrumes molliront parce qu'ils n'auront pas

été cueillis la première semaine ? Les exploitants, ils vont tout paumer, et les cons du K.K.K., la prochaine fois, ils auront des chaînes et des battes de base-ball.

— Ils n'arrêteront pas la grève.

— Mais merde, je ne tiens pas à ce qu'ils arrosent ta baraque d'essence non plus.

— Arrêtons de parler de ça, Hack. Je suis vraiment fatiguée.

Durant mes trois heures de route entre Austin et la Vallée, j'avais, me sembla-t-il alors, sélectionné pratiquement toutes les phrases à ne pas dire. Je suivis la route au sud de la ville et traversai le pont en béton qui franchissait le Rio Grande. L'eau, basse et brune, clapotait à travers les détritiques accumulés contre les piliers, les rives sableuses étaient bordées de saules et de broussailles, et, côté Mexique, la lueur des bougies et des lampes à pétrole vacillait aux fenêtres des baraques en adobe. Je m'arrêtai au poste-frontière, et un agent de l'immigration mexicain à l'uniforme marron froissé et au chapeau à bord en plastique m'informa que je ne devais pas pénétrer de plus de vingt kilomètres à l'intérieur du territoire sans un visa touristique. Éclairé par la lumière de la guérite, le visage de Rie avait des reflets d'ivoire. Si je lui avais touché la joue, je savais que la peau aurait été froide et sèche comme de la pierre. Sa douleur était refoulée tout au fond d'elle, et elle y resterait sans jamais entamer son impassibilité. Quelque part, elle avait appris à devenir un soldat, me dis-je. Dans ces manifestations sur les campus, peut-être, où les coups de matraque pleuvaient, ou bien dans une prison du Mississippi, où on utilisait des aiguillons à bétail sur les militants pour les droits civiques. Quelque part, en tout cas, elle avait gagné sa carte du club.

Je m'engageai sur l'autoroute au revêtement abîmé entre les hautes rangées de cèdres et de peupliers. L'étoile du berger scintillait faiblement au-dessus des collines pelées à l'ouest, et une brise chaude en provenance du golfe s'était mise à souffler sur la plaine. La plupart des maisons en adobe sur le bord de la chaussée étaient en ruine, les briques d'argile étaient à nu et s'effritaient, les poutres des charpentes pendaient en travers des portes comme de longues dents. J'étais incapable d'entrer la nuit dans le vieux Mexique sans sentir la présence de Villa et de Zapata dans ces collines obscures, ou des fantômes des cavaliers texans de Hood qui avaient préféré s'exiler à l'étranger plutôt que de se rendre quand la Confédération était tombée. Même quand j'y venais, soûl, me taper des puttes à trois dollars, le parfum sauvage de la terre et la chaîne de collines brûlées par le soleil, avec tout le mystère qu'elles recelaient, parasitaient mes appétits sexuels. Même à présent, alors que Rie était assise à côté de moi, son visage fatigué douloureusement beau tandis qu'elle approchait d'une main mal assurée une allumette de sa cigarette,

j'entendais encore tinter les sabres et claquer le chien des fusils, pointés par milliers vers quelque armée oubliée au pied d'une colline.

À quinze kilomètres du poste-frontière se trouvait une petite ville aux basses maisons en adobe et aux rues pavées, incrustées de crottin. Il y avait là plusieurs bordels, deux ou trois bars mal famés, un commissariat de police et un cimetière à flanc de colline, entouré d'un mur de stuc. Au sommet de la colline, des pierres de champs blanchies à la chaux formaient les mots PEPSI-COLA. Les maisons étaient du même marron que la terre, à l'exception des portes, peintes de couleurs criardes, bleu, rouge vernis à ongles, vert turquoise, pour éloigner les mauvais esprits. Si la plupart des habitants étaient des Indiens pauvres, les bordels et les bars étaient gérés soit par la police, soit par des petits truands de Monterrey. Des ouvriers pétroliers étaient attablés avec des gamines de quinze ans dans les *cantinas* aux façades ouvertes, où les juke-box faisaient gueuler les trompettes des mariachis, et, plus loin, dans l'étroite rue principale, deux policiers dans des uniformes sales se tenaient devant la porte éclairée du plus grand bordel de la ville. À mon passage, l'un d'eux me fit signe d'entrer, puis il vit Rie et porta son attention sur la voiture qui me suivait.

La *cervezería*-restaurant était située sur le bord de la petite place, en face de l'église. Le patron avait accroché des guirlandes lumineuses dans les mimosas au-dessus des tables de la terrasse, et les ombres dessinaient des formes kaléidoscopiques sur les dalles et sur les toiles cirées blanches qui recouvraient les tables. Au centre de la place trônait un kiosque à musique usé par les intempéries, coiffé d'un toit rond et pointu. La porte de l'église était ouverte, je distinguais des lueurs de cierges à l'intérieur, dans le noir. Nous nous installâmes sous les arbres, les ombres se brisant sur nous, et je commandai à manger et deux bouteilles de Carta Blanca.

— Je peux avoir une tequila ? dit Rie.

— Celle qu'ils servent ici ressemble au *pulque*^[2]. Elle est jaune et on y voit nager les oxyures.

— J'en veux une quand même.

Le serveur nous en apporta une bouteille d'un litre fermée par un bouchon, deux minces verres à alcool, une assiette de quartiers de citron vert et une salière. Je remplis nos deux verres, et elle but le sien cul sec, sans toucher ni au citron ni à son eau, le regard fixé sur la place obscure. Le goût amer la fit légèrement grimacer, et l'espace d'un instant ses joues se colorèrent.

— Ça ne se boit pas comme ça, dis-je.

— Ressers-moi.

— Tu peux te faire des trous gros comme une pièce de dix *cents* dans l'estomac avec ça.

— J'aimerais que tu me reserves.

— D'accord. Prends une tranche de citron dans la main gauche et mets un peu de sel entre ton pouce et ton index. Tu lèches le sel, tu bois, puis tu mords dans le citron.

Je la regardai porter le verre à ses lèvres et le vider en deux gorgées. Elle eut un toussotement étranglé et suçà un quartier de citron.

— C'est meilleur la deuxième fois, dit-elle.

Elle avait déjà les yeux hagards.

— Si tu veux, je peux en verser un peu dans le cendrier et approcher la flamme d'une allumette, ça te donnera une idée de la teneur en alcool.

— Faut pas exagérer.

Elle but un peu de sa Carta Blanca à la bouteille et contempla la place derrière moi.

— J'ai une certaine expérience de la chose, dis-je.

— Ça donne une impression de calme à l'intérieur, non ?

— Et ensuite, ça ouvre toutes sortes de portes qu'on garde habituellement fermées.

— Montre-moi comment il faut faire, alors.

Je jetai au serveur mon regard impatient de touriste américain. Il me répondit par un hochement de tête et alla à la fenêtre de la cuisine presser le cuisinier.

— Ressers-moi, dit Rie.

— C'est pas ton truc, l'alcool. N'essaie pas de rivaliser avec les professionnels.

— Voilà, j'ai terminé ma bière et, ça, je n'aime pas. Je veux que tu m'apprennes à boire la tequila.

— La meilleure façon est de remplir ton verre et le verser dans le réservoir de ta voiture.

— Hack...

— Non, bon Dieu.

— On ferait peut-être mieux de rentrer. Il fait chaud, en plus, non ?

— Je n'aime pas rebrousser chemin avant d'avoir accompli ma mission.

— Tu l'as accomplie, ta mission, tu m'as montré que tu étais un expert en alcool.

— C'est bon, Rie. Tu m'as cloué le bec.

Je remplis à nouveau son verre et m'allumai un cigare.

— Ça te plaît d'être en colère ?

— Non, mais je refuse de jouer le rôle de mon idiot de frère et de faire la morale aux autres.

— Tu aimes quand le sang commence à cogner contre tes tempes, c'est ça ?

— J'ai plus la niaque, ce soir. Je hisse le drapeau blanc.

Elle sirota son verre et fixa ses yeux mornes sur mon visage. Je tirai sur mon cigare et attendis qu'elle aborde le sujet.

— On aurait pu faire quelque chose ?

— Non.

— On n'aurait rien pu faire pour qu'il ne se retrouve pas dans cette cabane à outils ?

— On a tout fait.

— Je suis allée le voir le jour où il a été transféré au pénitencier. Je les ai regardés l'emmener, menotté, devant le palais de justice, puis je suis retournée sur le piquet de grève l'après-midi, comme si rien n'avait changé.

— J'ai actionné tous les leviers possibles. On touchait au but. C'est comme ça, on n'a pas eu de chance, on n'y peut rien.

Elle leva à nouveau son verre, et les guirlandes lumineuses donnèrent à ses yeux en amande une lueur électrique.

— Mais il a fallu que ce soit des Noirs qui le tuent. Pas un gardien sadique ou raciste. Deux pauvres bougres qui ont probablement vécu tout ce qu'il a vécu.

Le serveur posa nos assiettes devant nous en les tenant par-dessous avec une serviette pliée. Il jeta un rapide coup d'œil vers Rie, puis vers moi.

— *Dos más Carta Blanca*, dis-je.

— *Sí señor*, dit-il en ravalant sa curiosité.

— J'ai plus faim, je crois, dit Rie.

— Mange un peu.

— J'ai pas envie. Désolée.

— Un petit effort.

— Viens, on s'en va.

— Je vais demander au serveur de nous emballer tout ça dans du papier sulfurisé.

— S'il te plaît, je veux y aller tout de suite.

Je réglai l'addition à l'intérieur. J'expliquai au serveur, vexé que nous n'ayons rien mangé, que ma femme était malade, et je lui dis de garder pour lui le reste de la tequila. Tandis que, remontés dans la Cadillac, nous repassions devant les bars bruyants de la rue pavée, un petit Indien en haillons courut pieds nus à côté de ma vitre en tendant la main. Les deux policiers devant le bordel aidaient un Américain soûl en costume à descendre de sa voiture. S'appuyant contre un pilier, le visage bouffi et blême sous l'enseigne Carta Blanca, il sortit son portefeuille et leur donna un billet à chacun. Je frémis en repensant à toutes les fois où je m'étais extirpé en titubant d'un taxi dans une rue comme celle-là, avant de franchir une autre porte aux couleurs criardes sous le regard lubrique d'un maquereau en uniforme, et je me demandai si j'avais eu alors une aussi sale tête que l'homme

sous les néons.

J'accélérai à la hauteur des dernières *cantinas* et repris l'autoroute, plongée dans l'obscurité. La lune se brisait en éclats entre les branches des hauts cèdres qui défilaient sur le côté.

— Pourquoi tu as dit qu'on touchait au but ? demanda Rie.

Bravo, Hack.

— Je pensais pouvoir le faire sortir d'ici quelque temps, dis-je en regardant droit devant moi. C'est le genre de chose qu'on ne peut pas prévoir. On fait le maximum et on attend la décision de la cour.

Je l'entendais respirer dans le noir.

— Ç'aurait pu se terminer autrement, ajoutai-je.

— Bon Dieu...

Elle mit sa tête contre ma poitrine en s'agrippant des deux mains à mon bras. Ses larmes mouillèrent le devant de ma chemise. Son étreinte se resserrait chaque fois qu'elle essayait d'arrêter de pleurer. Je l'amenai contre moi et caressai sa nuque et ses cheveux bouclés ; son front semblait fiévreux au contact de ma joue, elle tremblait sous mon bras comme une petite fille effrayée. Je sentais le soleil dans ses cheveux et la tequila pure dans son haleine, et l'envie me prit de me ranger sur le bas-côté et de la faire rentrer en moi.

Son visage était blanc et lisse comme de l'albâtre à la lumière du tableau de bord. Lorsqu'elle eut arrêté de pleurer et voulut se redresser, je la gardai serrée contre moi et enfonçai mes doigts dans ses cheveux. Ses yeux étaient fermés, ses seins cessèrent de se soulever. Je sentis les muscles de son dos se tendre une dernière fois avant de mollir sous ma paume, et elle respira lentement au creux de mon épaule. Le temps que nous arrivions à la frontière, elle dormait.

Le Rio Grande franchi, au bout du pont, un agent de l'immigration coiffé d'un Stetson regarda brièvement ma carte de membre du barreau du Texas et me fit signe de passer. L'odeur sucrée des agrumes et des melons mûrs parfumait l'air chaud de la nuit, et le vent du golfe y ajoutait une pointe iodée. La lune était haute au-dessus des collines à présent. Une bande nuageuse noire s'accrochait à sa corne jaune. Je traversai le quartier des Noirs et des Mexicains en négociant lentement les ornières et les nids-de-poule, et je me garai devant la clôture délabrée du local du syndicat. La lumière était encore allumée dans la grande salle. On distinguait la silhouette d'un homme derrière la porte-moustiquaire, une bouteille à la main. Je réinstallai Rie contre le dossier de son siège et dégageai mon bras de derrière sa tête. Ses cils étaient encore humides, son visage s'adoucit sous la lumière de la lune. En la voyant entrouvrir les lèvres dans son sommeil, je sentis mon cœur se serrer. Je me penchai alors vers elle et l'embrassai doucement sur la bouche. La porte-moustiquaire claqua, et le Noir sortit sur la véranda. Je fis le tour de la voiture, pris délicatement Rie

dans mes bras et gagnai le bout de l'allée. Ses yeux s'ouvrirent un instant avant de se refermer, et elle tourna son visage vers mon cou. Le Noir me tint la porte, et je portai Rie jusqu'à la chambre du fond, l'allongeai sur le lit et mis le ventilateur électrique en marche. L'air fit bouger ses cheveux sur l'oreiller, et la couleur d'albâtre de son visage devint encore plus pâle et froide dans le demi-jour. J'entendis le Noir qui ouvrait deux bières dans la grande salle. Je refermai la porte derrière moi et retraversai le couloir.

— Y en a qui ont besoin de se bourrer la gueule pour oublier, dit le Noir.

Il me mit une bouteille de Jax dans la main.

— Je vais chercher de la vitamine B et de l'aspirine dans ma voiture. Donne-lui-en si elle se réveille avant que tu ailles te coucher.

— L'alcool et moi, on est un vieux couple. Pas besoin de m'indiquer les remèdes contre la gueule de bois.

— On est de la même école, je crois.

— Je crois aussi. Tu sais, je suis content que tu l'aies sortie ce soir. Y a des mecs qui sont venus, ils voulaient nous emmerder. Pendant un moment, j'ai bien cru que ça allait chauffer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des jeunes cons sont arrivés dans deux voitures en jetant des pétards sur les maisons. Ils se sont arrêtés devant chez nous et ils ont balancé ces espèces de mini-bombes en forme de cerise sur la véranda. Ils buvaient du vin. Je pensais qu'ils finiraient par se lasser, mais y en a trois qui se sont pointés à la porte et qui m'ont dit qu'ils voulaient écorcher un nègre. Ouais, soi-disant que ça faisait un bail qu'ils avaient pas pendu un nègre à un croc de boucher. Leur haleine puait le pinard, et ils crevaient d'envie de me lyncher, ça se voyait gros comme le nez au milieu de la figure. Y en a un qui a commencé à ouvrir la porte, mais à ce moment-là un de ceux qui étaient dans la voiture a klaxonné, et il a crié : « Perds pas ton temps avec ce négro. On va essayer de trouver ces connards de hippies. » Y en a deux qui sont partis, mais celui qui tenait la porte, il avait envie d'emporter une paire de couilles noires. Si les chicanos n'avaient pas commencé à sortir des maisons, ça aurait très mal tourné, et maintenant j'aurais les flics aux fesses pour avoir trucidé un petit Blanc. Parce que, je te le dis, frère de whisky, c'est fini l'époque où je laissais les Blancs m'enfoncer des tasseaux dans le cul jusqu'à ce que les éclats me ressortent par la bouche.

Je bus ma bière en étudiant son visage. Pour la première fois depuis que je le connaissais, je remarquai la dureté opaline de ses yeux, la lueur d'humiliation qui les teintait, la fine cicatrice en relief, pour l'heure incolore comme du plastique, sur sa lèvre inférieure. Son crâne brillant était parsemé de gouttes de sueur, et les bosses de cartilage

derrière ses oreilles palpaient comme s'il ruminait sa colère au fond de lui.

— Qu'est-ce que tu es venu foutre ici, en fait ? demandai-je.

— J'ai de mauvaises habitudes, mec. Je les ai prises à l'armée en creusant des latrines dans toute l'Europe pour de délicats petits culs roses. Un mètre de merde blanche a dû se déverser dans la terre pour chaque pelletée que j'ai retournée. Quand j'ai été démobilisé, j'ai décidé que j'avais assez donné pour les chiottes des Blancs, et je ne veux plus frapper aux portes de derrière pour qu'on me donne mon seau et ma serpillière. Tu vois ce que je veux dire, mec ?

Il se lécha la lèvre inférieure, et sa cicatrice brilla comme du verre. Pour la deuxième fois de la journée, j'eus la sensation de ne rien avoir à dire. Dehors, le chant des cigales déchirait le silence. Je terminai ma bière et le laissai là, à la table, en train d'allumer un de mes cigares.

Ne pensant pas être le bienvenu à l'hôtel de Pueblo Verde, je suivis le fleuve et pris une chambre dans un motel de la ville suivante, cinquante kilomètres plus loin. Je m'allongeai sur le lit, un bras jeté en travers des yeux, dans l'obscurité rafraîchie par la climatisation. Chaque fois que je commençais à m'endormir, des morceaux d'images et de voix s'assemblaient dans mon esprit comme les éclats d'une vitre brisée, et je me réveillais, les veines tendues sous mon cuir chevelu. L'autoroute se déroulait devant moi dans le crépuscule, puis les serpes étaient à nouveau brandies, elles jetaient des reflets rouges dans la pénombre de la cabane à outils, et un soldat chinois inclinait son visage vers la grille d'égout et laissait s'écouler un long filet de salive jaune sur ma tête. Je m'assis, en caleçon, sur le bord du lit, et je bus la moitié de la bouteille de Jack Daniel's avant de sombrer dans un profond sommeil alcoolique, bercé par le rythme de ma respiration.

Le lendemain matin, j'enfilai un pantalon de toile, mes vieilles bottes de cow-boy et une chemise en jean (tout cela se trouvait dans une valise que j'emportais toujours avec moi, dans le coffre de la Cadillac), pris mon petit déjeuner habituel de lendemain de cuite, un steak avec un œuf au plat sur le dessus, bus lentement une tasse de café en fumant un cigare, puis je repris la route de Pueblo Verde. Le soleil était blanc à l'horizon, et le ciel, d'un bleu délavé, douloureux à regarder. Les vergers d'agrumes verdoyants, les champs de maïs et de coton et les sommets grillés des collines flottaient dans la chaleur humide. Les pastèques, obèses, étincelaient, et les plants de concombres croulaient sous leur propre poids. Malgré mes lunettes de soleil, la clarté m'obligeait à plisser les yeux. Les buses tournoyaient au-dessus des champs, et sur certains piquets de clôture étaient cloués des corbeaux morts, aspergés de sel et desséchés par le soleil, installés là par les agriculteurs pour éloigner les corbeaux vivants du maïs. Au milieu d'un pré vide, loin de la route, un panneau décoloré annonçait :

LE SECOND AVÈNEMENT EST POUR BIENTÔT, ÉCOUTEZ FRÈRE HAROLD SUR XERF-AM.

Un peu avant Pueblo Verde, je m'arrêtai dans une épicerie-quincaillerie aux murs de bardeaux, ombragée par un chêne vert immense. Un vieux panneau métallique, une publicité pour une spécialité pharmaceutique, était fixé à un mur, et sur la véranda en bois se trouvait un distributeur Coca-Cola rouillé, le réservoir sous l'ouvre-bouteilles débordant de capsules. À l'intérieur, il faisait sombre et frais, et ça sentait le fromage, la mortadelle et la couenne rissolée, laquelle était contenue dans des bocaux. J'achetai un panier à pique-nique en osier, une nappe, deux bouteilles de bourgogne de Californie, deux saucisses allemandes au poivre, du fromage de chèvre, une miche de pain et six bouteilles de Jax, qu'on me donna dans un sac de glace pilée. Un petit Noir, pieds nus et vêtu d'un jean troué aux genoux, m'aida à porter tout ça jusqu'à ma voiture. Je repris alors la route dans l'aveuglante lumière blanche du soleil, réverbérée par le Rio Grande.

Les hauts trottoirs de la ville grouillaient de monde, et les tavernes et les salles de billard étaient remplies de cow-boys et de coupeurs de cèdres, venus boire jusqu'à la dernière des pièces dans les poches de leur jean. J'ai toujours été étonné de voir combien toutes les petites villes du Texas se ressemblent le samedi matin, qu'on soit dans le Panhandle[3] ou dans les Piney Woods : les voitures et pick-up dégingués, garés en épi le long des trottoirs, les vieillards à la peau brunie par le soleil, qui crachent leur jus de chique sur le béton chaud, les jeunes blonds aux cheveux en brosse, le visage rutilant de santé sous leur chapeau de paille de chez Sears Roebuck, plantés au coin des rues, et les filles, bigoudis et bandanas dans les cheveux, qui boivent du R.C. Cola dans les cafés et gloussent en se racontant ce que Billy Bob ou ce cinglé de Lee Harper a fait la veille au drive-in.

Je parcourus le chemin poussiéreux du quartier mexicain, la voix zézayante d'un chanteur hillbilly du coin braillant dans les enceintes de mon autoradio :

*I warned him once or twice
To stop playing cards and shooting dice
He's in the jailhouse now*[4].

Rie était assise à la table de la grande salle, dans le local du syndicat, une tasse de café à la main. Pieds nus, vêtue d'un short blanc et d'une chemise en jean froissée, elle avait le teint blême de quelqu'un qui a la gueule de bois. Je poussai la porte-moustiquaire et entrai sans frapper.

— En voiture, mademoiselle, dis-je. Aujourd'hui, je vais te remettre en place tes idées de nordiste.

— Pardon ?

Elle se tourna vers moi, ses cheveux devant les yeux.

— Manger sur l'herbe, respirer le grand air, tout ça. Allez, bon Dieu.

— Hack, qu'est-ce que tu racontes ?

Son élocution était lente et soigneusement contrôlée, et je compris qu'elle dégustait.

— Je vais te faire découvrir le monde de mon enfance. Allez, gamine, on se lève et on arrête de traînasser.

— Il ne faut pas compter sur moi pour quoi que ce soit aujourd'hui.

— Mais si. Ne jamais rester à l'intérieur quand on a la gueule de bois. On fonce au soleil et on fait des choses qu'on n'a jamais faites avant.

— J'ai bu tant que ça ?

— C'est pas la quantité le problème, c'est l'esprit dans lequel tu as bu.

— Je suis désolée pour hier soir. Tu as dû vraiment me prendre pour une petite conne.

— Personne ne peut te prendre pour ça.

Elle sourit et dégagea les cheveux de ses yeux.

— Désolée quand même, dit-elle.

— Je connais une rivière d'eau verte à une centaine de kilomètres d'ici. Sous un gros bloc de calcaire gris, y a un black-bass de trois kilos cinq qui attend que je lui jette ma mouche au-dessus de la gueule, et si tu ne lèves pas ton cul dans les dix secondes, j'y vais tout seul.

— Tu es un amour, Hack.

— Non, c'est faux. Je suis une peau de vache et un nid à emmerdes, comme tu as pu le constater par toi-même. Si tu en doutes encore, adresse-toi à mon frère. Je l'ai laissé hier avec son ulcère qui lui remontait jusqu'à la gorge.

Elle rit en se touchant le front, et cette merveilleuse lueur de joie se ralluma dans ses yeux.

— J'en ai pour une minute, dit-elle. Il y a du café et du pain de maïs sur la cuisinière.

— Eh bien, voilà, ton cas n'est peut-être pas désespéré, finalement, répondis-je en admirant la courbe de ses hanches sous son short tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir.

Nous roulâmes en direction du nord à travers les collines entrecoupées de plaines – champs de haricots verts et de maïs, pâturages – jusqu'à une large rivière d'eau verte, au courant faible, bordée de saules, d'arbres de Judée et de genévriers, où j'avais pêché à la mouche avec mon père quand j'étais enfant. L'eau était basse à cause de la sécheresse, et sa surface était recouverte de graines de genévrier, mais il restait néanmoins des remous et des trous derrière les rochers dans le courant, et je savais que je pouvais prendre assez

de crapets, de brèmes et de black-bass pour composer un beau chapelet. La boue de la rive était marquée d'empreintes humides et nettes de chevreuils et de rats laveurs, et les oiseaux moqueurs et les geais bleus traversaient à coups d'aile rageurs l'ombre chaude des arbres. Le soleil se reflétait sur l'eau. Plus bas, là où la rivière formait un méandre, près d'un massif de cyprès, les bancs de sable étaient d'un blanc aveuglant au milieu du courant. Les libellules voletaient au-dessus des roseaux et des nénuphars le long de la rive, et les brèmes se nourrissaient à l'ombre des saules, criblant l'eau de petits ronds silencieux, comme des gouttes de pluie, quand elles montaient à la surface gober un insecte.

Je sortis du coffre ma Fenwick trois brins dans sa housse de feutre ainsi que la petite boîte de mouches sèches numéro dix-huit, et nous marchâmes à travers les arbres, les feuilles mortes et les brindilles jusqu'à la rivière. Les guerriers comanches et apaches venaient camper ici autrefois pour tailler les hampes de leurs flèches dans des branches de genévrier, et l'espace d'un instant mes yeux rajeunirent de vingt ans tandis que je cherchais l'endroit où ils avaient probablement dressé leurs tipis et fumé leur viande. Je savais qu'avec un peu de temps je pouvais trouver l'emplacement de leur campement : le cratère profond d'une trentaine de centimètres où ils faisaient du feu, les éclats de silex parsemant un monticule d'excavation, les poinçons en os et les tessons de poterie. Depuis tout jeune, je sens la terre respirer la présence de ces hommes qui y ont lutté bien avant notre naissance, et parfois, quand j'étais enfant, en particulier en fin de soirée, j'avais presque l'impression qu'ils étaient là autour de moi, menant leur vie, décochant leurs flèches par-dessous le cou de leurs chevaux de guerre sur les cabanes des pionniers, dont le bois pourri s'était depuis longtemps transformé en terreau. Un jour, alors que je labourais un champ que nous avions toujours utilisé comme pâturage, j'ai senti quelque chose de dur se briser contre le soc de la charrue et remonter en morceaux par-dessus le versoir. J'ai senti tout cela malgré les vibrations du tracteur, et avant même d'avoir coupé le moteur et de m'être retourné sur le siège métallique, je savais que j'étais passé sur la tombe d'un guerrier. Le crâne éclaté et les bouts de vertèbres blanches étaient éparpillés le long du sillon, et les pointes de quartz rose des flèches scintillaient parmi les côtes comme des gouttes de sang.

Nous nous installâmes sous un cyprès au bord de l'eau, et Rie ouvrit la bière et prépara des sandwiches à la saucisse et au fromage pendant que j'attachais à la soie un nouveau bas de ligne en queue de rat, terminé par un nylon d'une résistance d'une livre. Je m'avançai dans l'eau tiède et fouettai ma soie sous les branches en surplomb tout en la dévidant avec aisance de la main gauche, avant de déposer ma petite

mouche en lancette de coq marron dans les vaguelettes d'une zone peu profonde, à côté d'un rocher. La Fenwick était une canne fantastique. Légère comme une plume dans la paume de ma main, elle était tellement bien équilibrée avec sa forme effilée qu'un simple petit coup de poignet permettait un ferrage puissant. La mouche descendit deux fois le courant sans être attaquée, mais au troisième lancer un black-bass à grande bouche sortit de dessous le rocher, telle une bulle d'air verte remontant lentement vers la surface, et jaillit en une explosion de lumière. Il prit la mouche au coin des lèvres en secouant violemment la tête et en battant l'eau de sa nageoire dorsale et de sa queue, puis il replongea vers le fond, là où le courant était le plus fort. Je levai la canne vers le ciel, bras tendu, au-dessus de ma tête, en bloquant la soie contre le manche avec les doigts. Il chargea une fois, avec force, en direction de l'aval, et le scion plia. Je sus qu'il allait casser le bas de ligne si je ne lâchais pas un peu de soie. Alors que je l'accompagnais en pataugeant dans le courant, la canne tenue oblique pour l'orienter vers la rive, il sauta à nouveau, la pointe de l'hameçon ressortant à présent près de son œil, et retomba dans l'eau sur le flanc. Il tenta de repiquer vers le courant, mais il se fatiguait vite, et je commençai à reprendre lentement de la soie de la main gauche. Les mouvements de sa queue faisaient remonter des nuages de sable dans le haut-fond. Chaque fois que je levais la canne pour amener sa bouche à la surface, il redonnait un coup de tête et faisait plier le scion en un arc frémissant. Je le laissai épuiser ses dernières forces contre la flexibilité de la canne, puis je passai mes doigts le long du bas de ligne et le pris délicatement par le ventre. Il était lourd et froid dans ma main. Je lui décrochai l'hameçon de la bouche en m'efforçant de ne pas lui abîmer l'œil et le remis à l'eau. Il resta immobile un moment, ouvrant et refermant rapidement les ouïes, puis il s'éloigna lentement à travers le haut-fond et regagna l'obscurité verte du courant.

Je posai ma canne contre le tronc du cyprès et bus une bouteille de Jax en mangeant un sandwich à la saucisse et au fromage. La mousse espagnole qui pendait aux branches au-dessus de ma tête ressemblait à des bouts de toile d'araignée avec le soleil, et je distinguais l'odeur froide et humide des souches pourries et des rondins véreux au fond des bois. Rie était entrée un peu dans l'eau pendant que je pêchais, et ses jambes nues et bronzées étaient recouvertes d'une couche de sable. Assise par terre, sur la nappe, les bras tendus derrière elle, elle était tournée vers les bancs de sable et la haie de saules sur la rive d'en face, et je dus faire un effort pour ne pas regarder ses seins.

— Comment as-tu découvert ce petit paradis ? me demanda-t-elle.

— Mon père m'amenait pêcher ici, au printemps, quand j'étais gamin. On partait de cet arbre de Judée et on descendait jusqu'au

méandre, là-bas, dans l'ombre. Ensuite, on cherchait des vestiges d'anciens camps indiens. C'est sur cette platière, dans la vase, que j'ai trouvé mon premier poids de propulseur de sagaies.

Je m'assis à côté d'elle et bus ma bière. Un rayon de soleil se refléta à l'intérieur de la bouteille ambrée.

— Ça doit être bien d'avoir un père comme ça, dit-elle.

— Oui, c'était un homme gentil.

— Juriste, lui aussi ?

— Non, il enseignait l'histoire du Sud à l'université du Texas. Ensuite, il a fait deux mandats au Congrès du temps de Roosevelt. Il m'a emmené une fois chasser le chevreuil au ranch de John Nance Garner à Uvalde, mais, à l'époque, j'étais trop petit pour croire que le vice-président des États-Unis pouvait mâchonner des cigares et cracher du jus de tabac. Mon père a eu du mal à me convaincre que M. Jack avait un poste très haut placé au gouvernement.

— Dis donc, sacrée histoire.

— J'ai aussi serré la main de Roosevelt une fois, à Warm Springs. Je voulais voir les attelles métalliques qu'il portait aux jambes, mais il te regardait si fixement, il avait l'air tellement intéressé par ta conversation, même si tu n'étais qu'un gamin, que tu étais comme hypnotisé. J'étais tout fier quand j'ai compris que mon père était un ami intime de cet homme. Je les ai regardés boire du whisky sur la véranda tous les deux, et pour la première fois j'ai su que mon père avait une autre vie, que je n'avais jamais imaginée.

Je bus la mousse au fond de ma bouteille et contemplai la brume de chaleur sur la rivière. C'était un petit paradis, on pouvait le dire. Les graines de genévrier qui tapissaient la surface de l'eau dessinaient des courbes ondoyantes en contournant les bancs de sable, et des mouettes égarées, qui s'étaient aventurées loin de la mer, se pressaient autour du cadavre d'un brochet-lance échoué sur la vase.

— Continue, dit-elle.

Son visage était joyeux et d'une telle beauté dans l'ombre entrecoupée que je ne pus la regarder sans déglutir.

— Je n'aime pas les gens qui te projettent leurs films de famille, tentai-je d'abréger.

— Moi si, surtout les avocats cow-boys qui retournent le sol à la recherche de vieilles pointes de flèches.

— Tu as oublié ce que je t'ai dit ? Je suis une peau de vache. Le Lone Ranger qui aurait la gueule de bois.

— Tu n'es pas méchant, contrairement à ce que tu crois.

— Il y a sûrement plusieurs centaines de personnes qui ne seraient pas d'accord avec ça.

— Tu n'es même pas un bon cynique.

— Tu vas me dénier tous mes points forts ?

— Continue. S'il te plaît.

— Mon père connaissait aussi Woody Guthrie. Il a séjourné chez nous quelque temps, pendant la guerre. Tous les soirs, je m'asseyais avec lui sur les marches du perron et je l'écoutais jouer de sa vieille Stella déglinguée et de son harmonica. Il avait toujours un feutre cabossé sur la tête, et quand il parlait, ses mots avaient le rythme du blues. Mais il ne pouvait jamais parler bien longtemps, du moins quand il avait une guitare dans les mains, sans attaquer une nouvelle chanson. Il jouait avec trois ongles à banjo aux doigts, et son harmonica était fixé à son cou sur un support métallique. Il avait une manière d'interpréter le blues des Noirs et les chansons à boire des ouvriers, j'aurais voulu qu'il ne parte jamais. Quand on l'a emmené à Galveston rejoindre son bateau de la marine marchande, mon père lui a demandé ce que les ouvriers agricoles itinérants pensaient des *Raisins de la colère*, et il a répondu : « La plupart de ceux que je connais ne vont pas dépenser vingt-cinq cents pour voir encore des raisins, et question colère, je crois qu'ils sont servis. »

— Ouah ! Il connaissait d'autres gens, ton père ?

— Ceux-là, c'est les plus connus. Désolé, ma belle, j'ai épuisé mon stock d'histoires.

— Ton père devait être un drôle de bonhomme.

— Ce n'était pas un homme ordinaire, c'est vrai.

J'arrachai le bout d'un cigare avec les dents et contemplai l'eau recouverte de brume et la ligne de saules en arrière-plan, et pendant quelques secondes, dans le silence et la chaleur de ce matin d'été, le temps que la flamme sulfureuse de mon allumette s'élève en vacillant, je revis mon père à moitié tombé du fauteuil de la bibliothèque, une trace circulaire de poudre brûlée sur le devant de sa veste crème, la bouche bloquée en position ouverte, comme s'il avait une dernière chose à déclarer. Le pistolet avait été arraché de sa main morte par la force du recul, et son bras, resté accroché au fauteuil, était tordu derrière son dos. Ses yeux étaient fixes et enfoncés dans leurs orbites, ses cheveux gris pendaient devant son front comme des cheveux d'enfant. Planté sur le seuil de la porte, incapable d'avancer vers lui, alors que le bruit du coup de feu résonnait encore dans mes oreilles et que Bailey dévalait l'escalier derrière moi, je me disais : *C'est à cause de son cœur. Il était obligé. Il ne pouvait pas le laisser le tuer le premier.*

— Hou hou ! fit Rie. Y a quelqu'un ?

— Mon père souffrait de cardite rhumatismale depuis son enfance. Tout ce qu'il aimait faire lui comprimait le cœur comme dans un étau.

Elle me caressa le dos de la main du bout des doigts et me regarda en silence droit dans les yeux. Les mèches de ses cheveux brûlés par le soleil étaient dorées dans la lumière tamisée par les branches du cyprès.

— C'est pas tout ça, mais j'ai soif, moi, dis-je. Tu m'ouvres une autre bière ?

— Toi non plus, Hack, tu n'es pas un homme ordinaire.

— Comment on en est venus à parler de ces conneries, d'abord ? Alors, poulette, elle vient, cette bière ?

— Tout de suite, *kemosabe*^[5].

Son regard se brouilla, et elle plongea la main dans le sac de glace pilée.

— Tu comprends, tu mets à mal ma réputation de dur.

Elle décapsula la bouteille sans répondre.

— Ben quoi, Rie, tu fais la gueule ?

— Tu fermes les portes assez brutalement, dit-elle.

— Tu sais, j'ai tellement l'habitude de me conduire comme un mufler que j'oublie parfois que j'ai en face de moi.

— Tu n'aimes pas qu'on te dissèque, et c'est ton droit, mais tu devrais porter une pancarte de mise en garde pour les petites conneries.

— Excuse-moi.

— Je passe quand même une journée formidable et tu restes un amour.

Je me penchai vers elle et l'embrassai sur la bouche. Je sentis ses seins lourds contre moi, et, glissant mes bras sous son dos, je lui baisai le front et les paupières et enfouis mon visage dans ses cheveux. Elle respira près de ma joue et fit courir ses mains sous ma chemise.

— Oh, Hack, dit-elle, et elle pivota de tout son corps face à moi.

Mon poulx s'emballa, je sentais les battements de mon cœur dans ma poitrine. Chaque fois que je l'embrassais, la tête me tournait, mon souffle devenait court, et j'avais l'impression de tomber à travers elle et de m'enfoncer sous terre.

Elle passa une jambe entre les miennes, me serra et fit remonter ses ongles sous mes cheveux, derrière ma tête. Lorsqu'elle se plaqua contre moi, le vert foncé des arbres et la brume d'été au-dessus de l'eau me parurent s'enrouler en tourbillons.

— Je t'ai senti m'embrasser hier soir, avoua-t-elle. Je ne voulais pas que tu arrêtes. Toute la soirée, j'ai eu envie de te sentir autour de moi.

— Mes principes de sudiste m'interdisent de profiter d'une femme sous l'emprise de l'alcool.

— Tu as beaucoup de bizarreries dans la tête, Lone Ranger.

Elle effleura ma joue de ses lèvres et me mordit le cou, et à partir de là, je ne pus plus me retenir.

Je fourrai la main sous son chemisier et lui tâtai les seins. Ils se gonflaient chaque fois qu'elle inspirait, je sentais son cœur battre sous ma paume. Je déboutonnai son short blanc et caressai ses cuisses, son ventre plat.

— Je suis désolé pour les bois, dis-je. Je devrais t'emmener dans un

endroit plus confortable, mais tu m'as trop disséqué, ma belle.

Elle sourit, m'embrassa, et ses yeux en amande se parèrent de cette couleur magnifique et de cette lueur mystérieuse que peuvent avoir les yeux d'une femme lorsqu'ils vous font flancher d'un seul regard.

Ce soir-là, nous retransversâmes les collines et les champs roussis de haricots verts et de maïs, et nous nous arrêtrâmes dans un relais routier au nord de Rio Grande City pour manger mexicain. À l'horizon, le soleil était orange derrière les nuages dont on aurait dit qu'ils avaient viré au violet en brûlant. Le ciel semblait si vaste et vide, gagné par l'obscurité, que le regarder me fit tourner la tête. (Les couchers de soleil dans le sud du Texas étaient si vifs qu'ils avaient l'air d'objets rigides. Parfois, dans des moments comme celui-ci, j'avais l'impression que j'aurais pu y gratter une allumette.)

Nous terminâmes nos assiettes et bûmes des bouteilles de Carta Blanca tandis que deux cow-boys ivres mettaient des pièces dans le juke-box et faisaient des bras de fer au comptoir. Nous prîmes un café à la chicorée, et j'allai chercher ma flasque de Jack Daniel's dans la voiture et en versai une dose dans nos tasses. De l'enceinte du juke-box, Lester Flatt et Earl Scruggs, avec leur voix mélancolique et leur accent du Sud, déroulaient une ballade Blue Ridge, une histoire d'amours américaines d'autrefois et de trains perdus dans les montagnes :

*I can hear the whistle blowing
High and lonely as can be
Each year is like some rolling freight train
Cold as starlight upon the rails*^[6].

J'ignore si ce fut l'effet du whisky (je finis par vider le contenu entier de ma flasque dans ma tasse), des événements et de la fatigue émotionnelle des deux derniers jours, ou du besoin de me soulager d'un poids que j'avais sur la conscience depuis quinze ans (peut-être un mélange des trois), toujours est-il que je me mis à parler de la Corée, et je finis par tout lui raconter.

1. Une des principales bières du nord du Mexique.
2. Boisson mexicaine alcoolisée, d'aspect laiteux, à base de sève d'agave fermentée.
3. Petite zone carrée au nord du Texas, d'où son nom, « la queue de la poêle ».
4. Je lui ai conseillé une ou deux fois / d'arrêter de jouer aux cartes et de lancer les dés / Aujourd'hui, il est en prison. (« In the Jailhouse Now », classique du blues dont la version la plus connue est celle de Jimmie Rodgers (1928).)
5. Terme censément amérindien (il signifierait « fidèle éclaireur ») utilisé par Tonto pour s'adresser au Lone Ranger.
6. J'entends hurler le sifflet / Plus strident et triste que jamais / Les années filent comme des trains de marchandises / Froides comme la lumière des étoiles sur les

rails.

J'avais les jambes en feu tandis que nous parcourions les huit kilomètres de chemin de terre gelée entre le train de marchandises et le camp de prisonniers temporaire. Le ciel était gris comme du plomb, et le marron foncé du sol hivernal apparaissait par plaques à travers la glace et la neige qui recouvraient les champs et les collines. Les quelques fermes locales, faites de briques de boue mélangée avec de la paille, étaient désertes. Dans les champs, des bombes perdues avaient creusé des cratères, espacés à intervalles irréguliers. Nos gardiens chinois, avec leurs uniformes matelassés et leurs toques mongoles, marchaient à côté de nous, pistolet-mitrailleur à la bretelle, un doigt ganté sur la queue de détente. Ils nous détestaient non seulement parce que nous étions des Occidentaux et incarnions l'ennemi, mais aussi parce qu'ils nous rendaient responsables de tout ce qu'ils enduraient en ce moment physiquement, le froid et le reste. Si l'un de nous n'arrivait pas à suivre le rythme de la colonne ou ne trouvait personne pour l'aider à marcher, on le poussait (certains pleuraient, d'autres étaient blancs et muets de terreur) dans le fossé et on l'abattait. Les Chinois ne faisaient pas les choses à moitié. Ils s'y mettaient à deux, parfois à trois, pour vider leur chargeur sur un seul homme frissonnant et sans défense.

Selon toute probabilité, j'aurais dû y passer quelque part sur ces huit kilomètres de terre gelée. Les jambes de mon pantalon étaient raidies par le sang séché, et, à chaque pas, les flammes de mes blessures montaient brusquement dans mon corps et la douleur me liquéfiait le bas du ventre. Je n'aurais jamais cru que l'on pouvait souffrir à ce point et de manière aussi prolongée, sans répit. Je vis les gardiens tuer six hommes et les entendis en tuer d'autres derrière moi. Ce n'était qu'une question de temps, j'en étais persuadé, avant que je ne tombe et ne meure à mon tour, les bras devant le visage et les genoux ramenés vers la poitrine, en position fœtale. Mais un major des Marines de Billings, dans le Montana, un colosse aux bras de bûcheron, me prit par la taille et me tint debout, même lorsque je sentais mes genoux se dérober complètement et que l'horizon basculait rapidement comme dans un délire fiévreux. Son oreille droite était fendue et incrustée de sang noir, et ses yeux brillaient sous l'effort qu'il faisait lui-même pour maîtriser la douleur, mais sa voix n'en laissait rien paraître et son bras restait fermement bloqué autour de ma taille.

— Reste debout, doc, dit-il. On va avoir besoin de tous nos infirmiers. Contente-toi de jeter un pied devant l'autre. N'utilise pas tes genoux. Tu m'entends, fiston ? Ces enfoirés ne vont pas nous emmener beaucoup plus loin.

Et les six kilomètres suivants, nous avançâmes comme deux frères siamois ne marchant pas au même rythme. Cette nuit-là, les gardiens nous enfermèrent dans une école entourée de barbelés. Dans son sommeil, le major poussa un cri et déchira son oreille mutilée avec ses ongles.

Plusieurs mois plus tard, j'appris qu'il était mort de dysenterie à Bean Camp.

Je connus trois camps de prisonniers différents durant ma détention. Chaque fois que la guerre changeait de physionomie ou qu'une nouvelle offensive était lancée par un côté ou l'autre, les Chinois nous transféraient, en wagons à bestiaux, en camions de l'armée russe ou à pied, vers un nouveau camp où nous ne risquions pas d'être libérés, étant donné que nous constituions une importante monnaie d'échange dans les pourparlers. Je passai deux mois à Bean Camp, un complexe de baraques en bois délabrées, utilisées par les Japonais pour enfermer les prisonniers britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ignore pourquoi, car je ne possédais aucune information militaire qui aurait pu être utile aux Nord-Coréens ou aux Chinois, je fus isolé avec douze autres, dont deux Grecs à moitié fous, pour être envoyé à Pak's Palace, près de Pyongyang. Le major Pak menait ses interrogatoires dans une briqueterie abandonnée. Chaque matin, deux gardiens me faisaient traverser la cour recouverte de fine poussière rouge pour m'emmener dans une petite pièce sale, totalement vide à l'exception de deux chaises à dossier droit et du bureau du major. Une corde terminée par un nœud coulant pendait à une poutre de la toiture, et quand tout le reste avait échoué, le major attachait le prisonnier les mains dans le dos et le faisait soulever, suspendu par les bras, puis battre à coups de bambou. On appelait cette torture Pak's Swing^[1], et les cris qui sortaient de cette pièce étaient inhumains.

La personnalité du major Pak était sujette à de brusques changements. Parfois, ses yeux étaient brûlants comme ceux d'un fanatique religieux ou d'un zélateur idéaliste qui se délecterait de la douleur de ses ennemis. Son uniforme ajusté était toujours immaculé, comme s'il était né militaire de carrière, mais si un prisonnier ne lui donnait pas la réponse attendue, des convulsions rageuses s'emparaient de son visage, et il poussait des cris inintelligibles. Quelques instants plus tard, ses yeux se mettaient à larmoyer, sa gorge serrée se détendait, et sa voix prenait le ton d'un homme tourmenté, obligé de maltraiter des gens à qui échappaient la nécessité de sa tâche et la justesse historique de sa cause. Les deux Grecs étaient ceux

avec lesquels il était le plus dur, car il était convaincu que leur folie pathétique était simulée. Tous les soirs, on les ramenait à notre bâtiment couverts de sang et bredouillant des mots que nous ne comprenions pas.

Le major avait aussi des idées fixes. Il me menaça de m'arracher les ongles avec une pince si je ne lui disais pas où la 101^e aéroportée devait être larguée en Corée du Nord. Je le mis en colère en lui répondant que j'étais infirmier et que je n'avais passé que six jours au front avant d'être capturé. Il parlait du principe que tous les Américains mentaient d'instinct et voyaient en lui un Oriental d'intelligence inférieure. Il me frappa à la tête avec sa pince, m'entaillant le cuir chevelu. Penché en avant, alors que le sang me coulait dans l'œil, j'attendis qu'il ordonne aux gardiens de me suspendre à la corde, mais il me jeta un verre d'eau au visage et me releva la tête en me prenant par les cheveux.

— Les Américains sont faibles, me dit-il. Vous n'acceptez pas de souffrir. Vous voulez que d'autres supportent la douleur à votre place.

Je compris alors que peu lui importait, au fond, que je sache ou non quelque chose à propos de la 101^e aéroportée. Il me détestait parce que, pour lui, je correspondais en tous points à l'archétype du jeune Américain tel que le présentait le *Saturday Evening Post* : j'étais grand, blond, mignon, je ne connaissais pas la faim, n'avais jamais eu à lutter et ne comprenais rien à des révolutions dont la seule idéologie était le riz. L'intérêt que me portait le major Pak était donc de nature plus personnelle que militaire. Il se lassa bientôt de m'interroger au profit d'un membre des commandos britanniques capturé derrière les lignes chinoises, et je fus renvoyé à Bean Camp dans un camion pris à l'armée américaine et rempli de prisonniers australiens.

Mais les événements qui m'ont le plus marqué se sont déroulés au camp n° 5, à No Name Valley, où j'ai passé la majeure partie de la guerre avant d'être échangé à Freedom Village en 1953. C'est aussi là que j'ai appris qu'un homme peut vivre avec un sentiment de culpabilité et une image méprisable de lui-même, qu'il ne se serait pas cru capable de supporter jusque-là.

Le Yalu coulait au nord de notre camp. L'hiver, la glace se dilatait contre les berges et tintait, la nuit, dans le silence. Parfois, de gros blocs jaunes s'en détachaient dans un méandre et s'entrechoquaient, emportés par le courant. Le vent ne cessait jamais de souffler, provenant des collines nues du côté chinois du fleuve. Quand nous n'avions plus rien à brûler dans notre baraque, nous dormions par terre, serrés les uns contre les autres, et respirions la puanteur de nos corps sous les couvertures, ainsi que des excréments de ceux qui souffraient de dysenterie et ne pouvaient pas se retenir dans leur sommeil.

Nous avions froid en permanence en hiver. Même quand nous avions du bois à brûler dans notre petit poêle en fonte, la chaleur ne rayonnait que de quelques dizaines de centimètres. Le vent s'engouffrait par les interstices entre les planches, et la température tombait si bas que notre jerrycan d'eau gelait si on ne le mettait pas près du feu. La journée, le soleil était un pâle disque jaune dans le ciel, et la lumière qui filtrait à travers le brouillard gris de l'hiver n'était jamais assez puissante pour projeter sur le sol une ombre nette. Une fois par semaine, trois hommes allaient chercher du bois, accompagnés par un gardien, mais la végétation était quasiment inexistante autour du camp, et les morceaux de branches et de racines qui n'avaient pas déjà été ramassés étaient à présent recouverts de glace et de neige. Nous avions une paire de moufles de tricot dépareillées pour toute la baraque. Celui des trois à qui elles revenaient se chargeait de rassembler la plus grande part de combustible, le bout de nos doigts étant souvent coupé, enflé et décoloré après une journée passée à déneiger des morceaux de branches gelés.

Il y avait aussi des poêles à mazout au camp, mais ils étaient réservés aux « progressistes », ceux qui avaient signé des pétitions pour la paix, ou des lettres dans lesquelles ils avouaient avoir utilisé des armes bactériologiques et dénonçaient, en des termes grotesques, les capitalistes de Wall Street. Les progressistes étaient détenus dans deux bâtiments rectangulaires à l'autre bout du complexe, séparés de nous par une clôture de barbelés percée d'un portail en bois fermé par une chaîne. Nombre d'entre eux étaient des informateurs – des « mouchards », comme nous disions –, et ils auraient été tués s'ils avaient été mélangés aux autres prisonniers. Le matin, ils faisaient de la gymnastique dans la cour derrière la clôture en évitant notre regard. On leur donnait à manger les mêmes choses qu'à nous, cakes aux haricots, millet, maïs bouilli, mais dans des quantités beaucoup plus importantes, et de temps en temps ils avaient droit à des légumes verts et à des œufs durs. Ils étaient donc à l'abri du bérubéri et de la diarrhée, laquelle vous laissait l'intestin et le rectum en feu nuit et jour. J'aurais dû envier leur corps épais et leur visage rose de santé, les paquets de la Croix-Rouge que leur remettaient les gardiens, mais j'étais trop occupé par la maladie, le froid et la peur pour m'intéresser à ce qui se passait de leur côté de la clôture. Comme la majorité d'entre nous, je ne pensais pas que nous serions libérés ou échangés un jour. De nouveaux prisonniers nous avaient raconté que les Chinois avaient envahi la Corée du Sud, dont les soldats avaient déposé les armes et pris la fuite, et que nos forces étaient repoussées vers la mer. Même les plus optimistes et les plus solides savaient donc que la liberté n'était probablement pas envisageable avant plusieurs années,

or le taux de mortalité au camp avoisinait les douze hommes par jour.

Certains mouraient paisiblement dans leur sommeil sous leurs couvertures. Le matin, nous les retrouvions blancs et raides, la peau dure comme du marbre, et nous les traînions à l'extérieur de la baraque tels des blocs de pierre pour que l'équipe de fossoyeurs s'occupe d'eux. D'autres agonisaient en délirant, les yeux fiévreux et révélsés, leur côlon enflammé faisant des bosses sur le ventre comme une chambre à air boursouflée. Nous ne pouvions rien pour eux – nous n'avions ni médicaments ni prêtre, même pas d'arme pour abrégier leurs souffrances.

Nous étions quinze militaires du rang dans notre baraque (les Chinois séparaient officiers, sous-officiers et militaires du rang pour supprimer tout système hiérarchique entre nous). Nous passions nos journées à nous ennuyer ou à écouter les discours ridicules du colonel Ding et d'un « guide de groupe », le progressiste choisi par Ding pour l'accompagner. Ding était un homme petit et mince avec un bec-de-lièvre et un visage aussi inexpressif que s'il était en cire. Il avait aussi les dents de devant espacées, et lorsqu'il se lançait dans des diatribes contre l'impérialisme et les bombardements de Pyongyang par les Américains, sa bouche déformée lui donnait l'air d'un fou. Il aimait à nous rappeler qu'il avait suivi des cours à l'université de Californie pendant un an dans les années trente, et qu'il avait participé à la Longue Marche de Mao. Il semblait prendre un grand plaisir à émailler d'anecdotes personnelles ses tirades sur les méfaits du monde occidental. Parfois, il nous demandait tour à tour d'où nous venions pour nous montrer la connaissance qu'il avait de la région en question, même s'il se trompait régulièrement d'État lorsqu'il situait une ville. Le guide de groupe était souvent plus pathétique encore. Il se tenait, gêné, derrière le colonel, ses mains gantées incapables de rester plus de quelques secondes dans la même poche. Il allumait nerveusement une cigarette, puis l'éteignait en la pinçant avec ses doigts et la rangeait dans son paquet quand notre regard croisait le sien. L'intervention du colonel terminée, le guide nous lisait un passage de son journal, ses prétendus aveux de culpabilité, nous expliquant que les troupes américaines menaient une guerre contre des innocents et que, tout autant que ceux que nous tuions, nous étions nous-mêmes des victimes des industriels de l'armement. Mais il restait le nez dans son cahier, comme s'il avait du mal à se relire, ou alors il regardait au-dessus de nous, au loin, vers les collines. Souvent les mots lui manquaient et il se tournait d'un air désespéré vers le colonel, qui se contentait, d'un signe de tête, de l'encourager à continuer. Les progressistes m'inspiraient plus de pitié que de colère, je crois. Ils étaient bien traités, ils survivraient ; à la fin, une fois la paix revenue, il leur faudrait affronter certains d'entre nous.

Ces cours n'étaient cependant pas un simple exercice de bouffonnerie marxiste. Les Chinois connaissaient bien l'effet du compromis sur l'individu. Les progressistes ne se retrouvaient pas de l'autre côté des barbelés uniquement parce qu'ils y savaient les rations plus généreuses. C'était un processus graduel, dont les étapes s'enchaînaient irréversiblement, comme celles de la séduction dans un film pornographique. Ce n'était qu'une question de temps, nous en avions presque tous conscience, avant que la faim ou une des maladies qui l'accompagnaient nous emporte, or nous savions, même si cela n'avait jamais été explicitement formulé, que si nous nous portions volontaires pour assister aux cours de Ding, les gardiens rajouteraient le soir quelques cakes aux haricots dans le seau de nourriture de notre baraque. Et une fois que nous suivions les cours, il nous suffisait de signer une pétition apolitique pour la paix, en appelant en des termes les plus généraux qui soient à la fin de la guerre (ces pétitions étaient censées être envoyées à l'O.N.U.), et notre millet incluait des têtes de poissons, que nous pouvions faire bouillir avec des racines et donner aux plus atteints par la dysenterie. Ensuite, si nous avions envie d'un œuf dur ou d'un paquet de tabac de temps en temps pour la baraque, nous n'avions qu'à prononcer une ou deux phrases contre la guerre dans le micro d'un magnétophone sans nous identifier. Nous passâmes bien des soirées assis sans parler près du petit poêle, le pot de chambre puant dans un coin, à réfléchir à la prochaine étape de notre progression. Parfois, nous discussions de la moralité de signer une pétition pour la paix ou de la possibilité de le faire en orthographiant mal son nom ou en donnant un faux numéro de matricule, car on saurait forcément que nous ne le pensions pas et que nous avions donc battu les Chinois sur leur propre terrain. Je pensais aux moines chaucériens débattant des bienfaits de leur fornication.

— Et merde, disait l'un de nous. Je vais les lui signer, ses conneries, à cet enfoiré. Personne n'y croit, de toute façon. Je parie que ça ne sort même pas du camp. Ding est content, et nous, on a plus à bouffer. Ce n'est jamais qu'un bout de papier. Il doit se torcher avec.

Ainsi, pour faire plaisir au colonel Ding, nous tîmes des journaux dans lesquels nous avouions des péchés imaginaires et décrivions la misère de nos vies en Amérique (la plupart du temps, il s'agissait autant pour nous de tromper notre ennui que d'obtenir des rations supplémentaires). Il était particulièrement friand des descriptions des quartiers pauvres et des ateliers où la main-d'œuvre était exploitée. Souvent, nous collaborions à un même journal et inventions des récits d'injustice sociale qui auraient fait pâlir Charles Dickens. Les orphelins étaient fouettés par les bonnes sœurs, les jeunes filles vertueuses mises sur le trottoir et infectées de maladies vénériennes par des banquiers adipeux, les policiers du Sud tiraient depuis les voitures sur les

maisons des Noirs, une atmosphère lugubre de désespoir et d'oppression politique pesait sur les immeubles des ouvriers tandis que des sionistes doucereux au visage porcin remplissaient leur compte bancaire des profits de la guerre. Nous avons tous commis les actes les plus ignobles, depuis la sodomie et l'inceste jusqu'à la fornication avec des moutons. Le soir, à la lueur des bougies, nous nous complaisions dans notre iniquité et donnions des descriptions détaillées de nos meurtres à la hache, incendies volontaires, rapports sexuels avec une morte et viols masculins dans les douches des foyers de la Y.M.C.A. Jamais un groupe d'hommes ne s'était rendu coupable de plus grands crimes, et plus les aveux étaient salaces, plus Ding se montrait généreux envers ses prisonniers.

Nous apprîmes à nous connaître tous intimement et physiquement, comme le font les détenus. Aucune honte ou faiblesse secrète ne pouvait être cachée aux autres bien longtemps. Nous partagions nos histoires de cœur, nos nuits de débauche dans les bordels japonais, nos souvenirs d'une raclée reçue dans la cour de l'école, nos échecs vis-à-vis de nos femmes et de nos patrons. Chacun connaissait l'odeur de l'autre, ses habitudes de latrines, ses cauchemars personnels, savait quand il se masturbait sous sa couverture. La faim et la peur faisaient émerger nos qualités et nos défauts à fleur de peau. Quand l'un de nous mourait et était remplacé, au bout d'une semaine nous connaissions le nouveau aussi bien que nous avions connu le bloc de pierre sans vie traîné par nous à l'extérieur pour qu'il soit enterré.

Il y avait parmi nous des hommes de tout milieu et caractère : les faibles dont les vêtements étaient déjà imprégnés de l'odeur de leur mort, les forts, les gladiateurs au corps d'acier, qui se savaient capables de survivre à n'importe quoi et faisaient bouillir leurs têtes de poissons pour les donner aux malades, les courageux, les trouillards, les lâches, les débrouillards, les thésauriseurs, les marchands, les religieux, ceux, enfin, qui se sacrifiaient en silence, parés de l'auréole des premiers martyrs. Il y avait Joe Bob Winfield de Baton Rouge, paysan des collines et ex-bagnard à dix-neuf ans, qui avait des cicatrices de fers aux chevilles et regorgeait d'anecdotes sur la criminalité et la vie carcérale ; Bertie Fast, la gerboise de la baraque, notre homosexuel flamboyant (il avait été violé à sa première semaine au camp et avait tellement aimé ça qu'il était passé professionnel) ; un vendeur de chaussures Sears Roebuck de Salt Lake, qui écrivait à sa femme et à ses enfants des lettres interminables que Ding jetait à la poubelle ; O.J. Benson d'Okema, dans l'Oklahoma, un bootlegger qui vendait du whisky du Missouri dans un bibliobus avant la guerre ; un ancien para rappelé au combat, le doyen de la baraque (il avait fait la Seconde Guerre et passé deux ans dans un camp de concentration nazi) ; « Cigarette » Williams, l'autre infirmier, de

Mount Olive, dans l'Alabama, un chanteur country d'un mètre quatre-vingt-quinze qui se pendit une nuit parce que ses pieds étaient tellement gelés qu'il ne pouvait plus enfiler ses bottes ; un mineur australien qui traita Ding de sale nègre jaune et fut suspendu à la poutre une journée entière ; et le Turc, un enragé avec des yeux de fou qui ne parlait pas un mot d'anglais et avait une trueller cachée dans son épais matelas.

Beaucoup d'autres passèrent par notre baraque avant de mourir ou d'être emmenés ailleurs pour être interrogés, mais seuls deux ont une importance dans ce bref récit de mon expérience coréenne. Le première classe Francis Ramos venait lui aussi du Texas, de San Angelo. Il avait des cheveux noirs comme ceux des Indiens, des yeux très écartés au regard intense, un visage aux traits anguleux, et des mains et des poignets capables de briser des planches en deux. Il conduisait un camion de livraison de bière depuis des années avant d'être mobilisé, et les muscles de ses épaules et de sa poitrine étaient durs comme du ciment à force de charger et décharger des fûts. Il avait des cicatrices blanches sur les doigts après se les être fait écraser sur une rampe d'entrepôt, et une autre sur le cuir chevelu, un épais bourrelet sinueux qui partait du front, un souvenir de bagarre dans un bordel. Il était obsédé par l'idée de s'évader. Il avait passé autrefois six mois dans une prison de caserne pour défaut de pension alimentaire, et le geôlier ne l'avait relâché qu'après avoir acquis la conviction qu'il était fou. Les séjours au mitard et les passages à tabac à coups de journaux roulés ne le rendaient pas moins dangereux pour les gardiens ou pour les autres prisonniers. Il avait été champion de boxe amateur des poids moyens du Texas lorsqu'il était lycéen, et parfois, en regardant ses énormes poings et les veines gonflées de ses poignets, j'avais des visions cauchemardesques du traitement qu'il avait dû infliger à ses adversaires sur le ring.

Il n'arrivait pas à dormir la nuit. Après que le sergent Tien Kwong nous avait donné notre seau de nourriture et avait refermé le cadenas sur la chaîne de la porte, Ramos parcourait les murs et le plafond d'un regard affolé, sa respiration devenait plus profonde, puis il entreprenait des dizaines de tâches superflues avec l'énergie frénétique d'un homme au bord de la crise de nerfs. Il fourrait du bois dans le poêle alors que nous économisions chaque brindille, mettait de l'eau à bouillir pour faire de la soupe alors que nous n'avions pas de têtes de poissons, secouait ses couvertures et les pliait avant de les déplier à nouveau, ôtait puis renfilait les lacets de ses bottes, essayait d'enseigner l'anglais au Turc, et enfin il restait seul, assis dans le noir, pendant que les autres dormaient. Il était si fatigué le lendemain qu'il piquait parfois du nez pendant l'un des cours de Ding, ce qui lui valait une nuit au trou sous la grille d'égout.

Il y avait ensuite le première classe de l'armée de l'air Lester Dixon, capturé lorsque les Chinois avaient pris Séoul, un petit voyou de Chicago qui rackettait les commerçants, arnaquait les gogos dans les salles de billard et vendait de la marijuana dans South Side, un petit malin foncièrement vénal pour qui tout était source de profit, que ce soit les films pornos, la drogue ou les prostituées noires de quinze ans. Il avait un visage incolore en lame de couteau, des crânes et des têtes de serpents tatoués sur les bras, et ses cheveux étaient à présent suffisamment longs pour être ramenés en pointe sur la nuque. Pour lui, la charité était de la naïveté, la bravoure de la bêtise. Quant à l'honnêteté entre individus, même dans un camp de prisonniers, c'était bon pour les fous.

Il ne partageait rien. Premier de la file pour avoir ses cakes aux haricots et son millet, il mangeait seul dans un coin alors que les autres mettaient un peu de leur ration dans la marmite posée sur le poêle pour l'Australien, en train de mourir du bérubéri. Il n'avait jamais honte de ne pas partager, du moins ne le montrait-il pas ; il mangeait le nez dans sa gamelle, ses baguettes raclant le métal, comme si tout son être était concentré sur la miette de cake aux haricots qu'il risquait de rater.

Ce matin-là, un matin froid, gris et venté, avec des grêlons sur le sol, Dixon venait de quitter la baraque pour aller chercher du bois.

— Je crois que c'est un mouchard, dit Ramos. Je l'ai vu avaler des vitamines dans le noir, cette nuit.

Nous étions rassemblés autour du poêle, penchés en avant vers la source de chaleur. Des panaches de vapeur sortaient de nos bouches.

— T'es sûr ? dis-je.

— Il a sorti trois comprimés de sa poche et il les a avalés à sec.

— Je sais pas pour les vitamines, dit Joe Bob, notre ancien bagnard, mais ça me fait un truc dans la bite quand je m'approche d'un mouchard, et ce gars-là me file une trique d'enfer.

— Si c'est vrai, qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda un autre.

— Pour commencer, faudrait voir à arrêter de causer d'évasion, dit Joe Bob.

Ses cheveux blond-roux dépassaient de son bonnet de laine, et il mâchonnait l'extrémité aplatie d'une allumette au coin de la bouche.

— On le zigouille, dit Ramos.

— Ça va pas, non ? s'indigna Joe Bob. Ding va faire fusiller toute la baraque.

— Mais non. Je vais dire à Kwong que Dixon crache du sang, je vais lui demander des œufs, ensuite on attend quelques jours et on l'étouffe.

— Tu sais, mec, ils sont pas cons à ce point.

— Faut qu'on l'élimine d'une manière ou d'une autre, dit O.J., le

bootlegger d'Okema. Si Ding lui graisse la patte, il va falloir qu'il donne quelqu'un.

— Ouais, faut pas déconner avec des gars comme ça.

— Il existe d'autres moyens pour virer un mouchard de la baraque, reprit Joe Bob. On n'a qu'à lui coller le Turc sur le dos, il demandera à Ding d'être transféré avec les pros.

— Vous n'êtes même pas sûrs que c'est un mouchard, dis-je. Ces comprimés, c'est peut-être quelqu'un qui les lui a donnés dans la cour.

— Cherche pas à le défendre, Holland, dit Ramos. Il pue le mouchard depuis qu'il est arrivé ici.

— C'est un maquereau et un magouilleur, il n'a été que ça toute sa vie. Ça ne veut pas dire qu'il bosse pour Ding.

— Je vais m'occuper de lui en pleine nuit. Ça ne fera pas un bruit, et il ressemblera à tous les autres macchabées qu'on a traînés dehors.

— Je veux pas te donner de conseils, dit Joe Bob, mais c'est des méthodes d'amateur, ça. Ding est peut-être une ordure avec un bec-de-lièvre, mais il n'est pas stupide. Il va te passer les couilles à la poêle quand t'auras fini tes conneries.

— Il faut qu'on se débarrasse de cet enfoiré, dit O.J. Tu as une autre solution ?

— Si vous voulez le zigouiller, réfléchissez une seconde et faites-le dans la cour. Chopez-le en groupe, à l'heure de la gym, et ouvrez-lui le bide avec la truelle du Turc. Vous serez sûrement fusillés, mais au moins les autres n'auront plus à vous supporter.

— Si tu veux pas en être, fous-nous la paix, dit Ramos.

— Encore une fois, je cherche pas à t'emmerder. Tu sais pas ce que tu fais, c'est tout. C'est comme ce projet d'évasion. J'ai cassé des cailloux dans un des bagnes les plus durs du Sud, et moi aussi, j'ai voulu me barrer, mais faut être dingue pour tenter quelque chose dans un endroit comme ici. Y a deux clôtures à passer, cent mètres de terrain à découvert entre les deux, et les Jaunes en haut du mirador seront pas en train de se faire les ongles quand tu mettras les voiles pour l'Amérique. T'as intérêt à te remettre les idées en place avant que Ding te bute dans la cour comme ce Grec qui s'est barré pendant la corvée de bois.

— Si je crève, dit Ramos, ce sera en courant de l'autre côté des barbelés. Je vais pas rester ici à me vider jusqu'à ce qu'on me sorte dans une brouette. Y a un sergent noir qui a un compas et une pince pour la clôture. D'après lui, si on arrive jusqu'à la mer, on pourra voler un bateau et s'éloigner des côtes pour être récupérés par un de nos hélicos.

— Ça, c'est du plan, Ramos. J'ai connu un gars, il a grimpé à l'arrière d'un camion-poubelle avec ses chaînes, il s'est planqué sous les ordures, et il a taillé la route pendant que les gardiens le

cherchaient partout. Sauf qu'il a failli être brûlé vif quand on a vidé le camion dans l'incinérateur du comté. Mais toi, tu le bats, mon pote. Une cavale en Corée du Nord avec un nègre, ça, c'est fort. On va vous repérer comme de la merde dans une usine de crème glacée.

Ramos ne releva pas. Il contempla un moment la cendre grise dans le foyer du poêle, puis fit les cent pas dans la baraque en se tapant sur les bras pour se réchauffer. Il n'avait ni l'intelligence ni l'expérience de Joe Bob pour le contredire, mais il savait qu'il comptait tuer Dixon, quoi qu'on en pense.

Et Dixon ne tarda pas à le savoir, lui aussi. Il revint de la corvée de bois en fin d'après-midi, le visage rougi par la morsure du vent, et laissa tomber une brassée de bouts de bois et de racines au pied du poêle. Il avait de la neige dans les cheveux, et son pantalon matelassé était trempé jusqu'aux genoux. Dans le silence, nous entendîmes Kwong remettre la chaîne à la porte et refermer le cadenas. Dixon retira ses moufles avec les dents et glissa ses mains sous ses bras.

— La prochaine fois, c'est quelqu'un d'autre qui s'y colle, dit-il. Y a plus rien à ramasser dans ce con de champ. Je me suis pété deux ongles en creusant.

Personne ne broncha.

— Tenez, regardez.

Nous détournâmes les yeux ou trouvâmes une occupation pour ne pas avoir à assister à l'échange de regards qui finirait par avoir lieu entre Ramos et Dixon. Mais ce furent O.J. et Bertie Fast, la folle de la baraque, qui se trahirent et laissèrent entrevoir à Dixon ce qui se tramait.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, à la fin ? fit Dixon. Je me suis peut-être mal torché le cul ce matin, un truc comme ça. Mon odeur te plaît pas, la gerboise ?

— J'ai rien dit, moi, protesta Bertie, la voix faible et cherchant un endroit à regarder sur le mur du fond.

— Pas de cachotteries avec moi, la gerboise.

— Fais pas chier, mec, intervint O.J.

Il fourrait des brindilles dans le poêle, les maxillaires tendus sous la peau.

— Qu'est-ce qu'y a ? Vous voulez que je vous file une partie de ma bouffe pour la soupe, c'est ça ? D'accord, pas de problème. C'est bon, maintenant ?

— Où est-ce que t'as trouvé des vitamines ? demanda O.J.

— Des vitamines ? Tu travailles du chapeau, toi.

Mais Dixon était surpris, et une lueur de peur apparut sur son visage.

— Ouais. Ces petits comprimés rouges que Ding donne aux pros.

— Faudra que t'ailles voir un spécialiste quand tu sortiras d'ici. T'as

vraiment un truc qui tourne pas rond.

— Tu tiens une merde chaude à deux mains, mon pote, dit Joe Bob. C'est pas le moment de nous servir ton baratin d'affranchi.

— Faut arrêter de vous astiquer le manche, les gars. Vous me faites quoi, là ? Je passe toute la journée à creuser la glace avec le canon de Kwong sur le cul, et quand je reviens, vous m'accusez d'être un pro.

— Où tu as eu ces comprimés ? demandai-je.

Tous les regards étaient à présent braqués sur lui. La neige qu'il avait dans les cheveux avait fondu, et son visage était mouillé par un mélange de cette eau et de sueur. Il tint ses deux doigts blessés et jeta un coup d'œil vers la porte cadénassée.

— Un Noir me les a donnés dans la cour en échange de cigarettes. J'avoue, je les ai gardés pour moi. On va pas en chier une pendule. Vous allez m'arracher les couilles parce que j'essaie de rester en vie ?

— Quel Noir ? demanda O.J.

— Je sais pas. Il est avec les sous-off.

— Y en a qu'un, là-bas, souleva Ramos.

— C'est peut-être un M.D.R. Qu'est-ce que ça change ? Les bamboulas, ils se ressemblent tous.

— Sois clair, cousin, dit Joe Bob. Ton étron est en train de te fondre dans les mains.

— Je peux vous raconter ce que je veux, vous avez décidé que j'étais coupable. Vous avez une dent contre moi depuis que je suis arrivé parce que je refuse de filer ma bouffe à des moribonds. Grâce à vous, les malheureux restent en vie quelques jours de plus à chier du sang et à se mordre la langue. Vous méritez tous une médaille. Au moins, si je vais en enfer, je risque pas de croiser des bons Samaritains comme vous.

— Très bien, c'est un sergent noir qui t'a donné ces comprimés, dit Ramos en frottant avec sa main ses pieds nus incrustés de crasse, assis en tailleur, près du poêle, sur sa couverture. C'est tout ce qu'on voulait savoir. La prochaine fois qu'on te donne quelque chose dans la cour, tu le partages.

Dixon le regarda droit dans les yeux, et il comprit qu'il était face à son bourreau.

— Pas moi, mon pote, dit-il. Tu m'enfonceras pas la tête dans le matelas. Ni toi ni aucun de vous. Trouvez-vous un autre bouc émissaire. Pourquoi pas Bertie ? C'est pas les cakes aux haricots qui lui font la peau douce et le cul dodu comme ça.

— Arrête de gueuler. Personne ne te veut de mal, mais n'essaie pas de nous baiser la gueule la prochaine fois.

— Non, tu vas me faire la peau. Tu en rêves depuis longtemps, sale basané de merde, et maintenant tu as cette bande d'enfoirés derrière toi. Hé, Kwong !

Il se mit à frapper la porte de bois des poings et des pieds. La chaîne et le cadenas tremblaient sous les coups.

— Amène-toi, tu m'entends ? Je veux voir Ding !

O.J. et Ramos foncèrent sur lui en même temps, mais Joe Bob s'interposa et les bloqua en leur barrant la route avec les bras.

— C'est trop tard, dit-il. Faites le dos rond et attendez que l'orage passe.

Nous entendîmes Kwong courir dehors dans la neige gelée. Le visage blanc de peur, Dixon attaqua la porte avec les genoux, comme si ceux-ci avaient plus de chances de la défoncer que ses pieds et ses poings. Kwong la décadénassa puis l'ouvrit brusquement, le doigt sur la détente de son fusil-mitrailleur, porté à la bretelle, et dont le canon était pointé sur nous comme un dieu malveillant. Sa silhouette trapue s'encadra dans la lumière grise devant les baraques au toit recouvert de neige. Sur son visage de paysan, on lisait, outre la colère, la concentration d'un homme sur le qui-vive. Il empoigna Dixon par le col de son manteau et le jeta dans la neige, puis il retira la sécurité de son arme.

— Lui, cinglé, dit Joe Bob en pointant sa tête du doigt. Il a eu la chiasse toute la semaine. *Shea tu*. Il a le cul qui saigne.

Nous étions tous figés face au pistolet-mitrailleur. Chacun de nous respirait profondément, les battements du cœur bruyants comme le tic-tac d'une montre à un dollar. Je n'arrivais pas à regarder l'arme. Dixon tomba à genoux dans la neige et se mit à pleurer.

— Il a besoin de médicaments, dit Joe Bob, avant de renverser la tête en arrière et d'avancer le pouce vers sa bouche ouverte. Il chie tout le temps. Il a de la merde jusque dans le cerveau.

— Vous, foutus, dit Kwong, et il claqua la porte avec le pied, puis y remit la chaîne.

Sans doute donna-t-il à Dixon un coup de crosse, car nous entendîmes le bruit du bois contre l'os, puis leurs pas craquèrent dans la neige en s'éloignant vers les quartiers de Ding, de l'autre côté des barbelés.

Le lendemain matin, à l'aube, Kwong revint accompagné de deux autres gardiens. Ils ouvrirent la porte et nous firent signe avec leurs armes de nous mettre contre le mur du fond avant d'entrer. Le feu du poêle s'était éteint pendant la nuit, et la température à l'intérieur de la baraque devait être proche de zéro. En chaussettes, frissonnant sous les couvertures dont nous nous étions enveloppé les épaules, nous nous efforcions de soutenir le regard de Kwong tandis que celui-ci passait d'un visage à l'autre. Il savait déjà quels étaient ceux qui avaient été choisis pour être interrogés les premiers, mais il aimait nous voir nous ronger les sangs. Du canon de son P.-M., il en désigna alors cinq parmi nous : O.J., Bertie Fast, Joe Bob, le Turc et moi. Assis

par terre au milieu de la baraque, nous lâchâmes nos bottes, puis nous traversâmes la cour en file indienne, encadrés par les gardiens. Un soleil pâle et froid venait de se lever au-dessus des collines, et en regardant nos ombres floues sur la neige j'eus le sentiment que je vivais là mon dernier matin, que j'aurais dû y passer ce fameux jour, sur le champ de bataille, et que celui ou celle qui distribuait les cartes venait de s'apercevoir de son erreur et s'apprêtait à régulariser la situation.

Les blessures de mes mollets, qui n'avaient jamais guéri, s'étaient infectées. Comme je ralentissais le pas dans la neige, Kwong me poussa avec son canon derrière la tête. Je sentis le cuir chevelu se déchirer, et, déséquilibré vers l'avant, je tombai à quatre pattes. Kwong me donna un coup de pied dans les reins et me releva par les cheveux.

— Marche, fils de pute, dit-il.

Soutenu par l'épaule de Joe Bob, le côté en feu, je suivis les autres en boitant jusqu'au bâtiment de brique jaune où Ding s'était installé. Bertie Fast avait les yeux écarquillés de terreur. Son visage doux et féminin était exsangue, et je voyais palpiter les veines de son cou. On aurait dit un enfant dans son uniforme matelassé trop grand pour lui. Même Joe Bob, qui portait sur les fesses les cicatrices de la Black Betty, avait peur, un sentiment qu'il contenait cependant comme la douleur d'un éclat d'obus. Seul le Turc ne montrait aucun signe de trouble, si tant est qu'il eût compris ce qui se passait. Ses yeux noirs brûlants étaient fixés sur son visage blanc et déformé, et je me demandai s'il avait sa truelle sur lui, cachée quelque part sous ses vêtements. Ses cheveux bruns emmêlés passaient désormais par-dessus ses épaules, et de gros nuages de vapeur s'échappaient d'entre ses dents pourries, comme s'il avait de la fièvre. Lui aussi resta immobile pendant que Kwong frappait à la porte. Derrière cette paire d'yeux noirs, j'imaginais un four à la place du cerveau.

Ding était assis derrière son bureau dans son uniforme amidonné à col montant, un service à thé devant lui. Debout dans un coin près du poêle à mazout, le visage marqué par le manque de sommeil, se tenait Dixon. Il avait un œuf de pigeon au-dessus du sourcil droit. Son regard était fixé sur le bureau de Ding lorsque nous entrâmes, et une pellicule de sueur brillait sur son front dans la lueur rouge du poêle.

Ding termina son thé, ordonna d'un signe du doigt à un garde d'enlever le plateau et alluma une cigarette russe. Les coudes sur le bureau, il se pencha en avant en tirant sur sa cigarette avec son bec-de-lièvre, les yeux en trous de vrille, et je sus que nous allions tous devoir nous soumettre à un long et douloureux rituel destiné à rendre à Ding une partie de son autorité perdue.

— Je sais que certains d'entre vous préparent une évasion, dit-il

d'un ton calme. C'est un projet tout à fait insensé qui ne vous apportera que des problèmes. Jamais personne ne s'est évadé d'un centre de détention du peuple chinois, et vous vous trouvez à des centaines de kilomètres des lignes américaines. Si vous coopérez, tout se passera bien pour vous, et vous sauverez la vie de ceux qui auraient été abattus en tentant de s'évader. Donnez-moi leurs noms et vous pourrez retourner dans votre bâtiment, et il ne sera fait aucun mal aux individus concernés.

Nous restâmes silencieux. Sur nos vêtements, la neige fondait dans la chaleur de la pièce. L'espace d'un instant, en regardant Dixon, je regrettai que Ramos ne l'ait pas tué dès son retour de la corvée de bois. Ma coupure au cuir chevelu enflait et me tirait, mes jambes flageolaient à cause de la peur et de la douleur dans mes mollets.

— Vous n'êtes pas dans un film de cow-boys, reprit Ding. Il n'y a pas de héros parmi vous, seulement des idiots. Je n'ai pas envie de vous punir. Je n'ai pas envie de voir d'autres hommes abattus. Ça ne servirait à rien. Un jour, cette guerre prendra fin et vous pourrez tous retrouver vos familles. C'est absurde de mourir en tentant de s'évader.

Nous restâmes le regard fixe, le visage sans expression. Il régnait un tel silence dans la pièce que j'entendis Kwong replacer son pistolet-mitrailleur au bout de sa bretelle.

— Vous voulez que je punisse tous les hommes de votre baraque ? poursuivit Ding. Vous voulez que votre ami australien malade soit puni à cause d'une minorité d'idiots ? Vous grandissez tous en regardant des films ridicules où les Américains sourient face à la mort. Pour vous, les Chinois ne sont bons qu'à faire la vaisselle dans les restaurants et à laver vos vêtements sales. Vous pensez que votre peau blanche et votre intelligence d'Occidentaux nous réduisent à des clowns avec des nattes qui rampent devant vous pour que vous leur donniez un pourboire.

— On n'a jamais entendu parler d'évasion, colonel, dit Joe Bob. C'est impossible de s'enfuir de ce camp. Dixon vous a raconté des conneries hier soir.

— Vous nous prenez donc pour des imbéciles ?

— Non, colonel, pas du tout. J'ai déjà connu la prison, et j'ai pas envie de prendre pour un abruti qui veut se faire la malle. Croyez-moi, personne ne prépare d'évasion.

— Eh bien, première classe ? dit Ding en se tournant vers Dixon. Qu'as-tu à répondre à ça ?

Dixon pâlit et déglutit avec effort. Il n'avait pas prévu que ce serait si dur. Il jeta un bref coup d'œil vers nous puis contempla à nouveau le bureau. Des mucosités voilait ses mots.

— C'est comme je vous ai dit, colonel. Ils préparent leur coup depuis longtemps.

— Combien de temps ?

— Je les ai entendus en parler à voix basse l'autre soir, après avoir éteint la bougie.

— Lesquels ?

Ding tira sur sa cigarette et regarda fixement Dixon à travers la fumée. Il menait vraiment la danse à présent, et il prenait autant de plaisir à torturer Dixon qu'à nous torturer nous.

— Tous, j'imagine. Il faisait noir.

— Tu ne m'en as pas dit beaucoup, ça ne vaut pas toutes ces choses que je te donne en plus.

Dixon rougit, et des gouttes de sueur commencèrent à tomber de ses cheveux.

— Tu devrais t'éloigner du poêle, conseilla Ding. Il ne faudrait pas que tu attrapes un coup de chaud.

— On ne vous raconte pas d'histoires, colonel, dit O.J. On s'est énervés après Dixon parce qu'il refuse de partager sa bouffe et qu'il prend des vitamines en douce, et il a cru qu'on voulait le cogner. Il est devenu dingue et il s'est mis à taper dans la porte en appelant Kwong. Ça s'arrête là.

— Et toi, soldat ? Quelque chose à ajouter ?

— Non, colonel, répondit Bertie.

Je ne pus m'empêcher de me retourner. Bien que rendue plus aiguë par la peur, sa voix avait une détermination qui me surprit.

— Tu es prêt à souffrir pour ces hommes ?

— Ils vous disent la vérité, colonel. Personne n'a l'intention de s'évader.

— Et toi, me dit Ding, nous ne t'avons pas encore entendu. Tu veux t'exprimer ?

Je le détestai à cet instant plus que n'importe quel autre être humain sur terre, non seulement pour sa cruauté mais aussi pour l'avilissement mental qu'il continuerait de nous imposer tant que durerait son ascendant physique sur nous.

— Il n'y a rien à dire, colonel. Dixon a menti.

J'évitai de le regarder dans les yeux, mais il sentit néanmoins la haine que je lui portais, et son bec-de-lièvre forma un sourire tordu.

— L'infirmier me prend donc pour un imbécile, lui aussi. Qu'allons-nous faire de vous autres, combattants américains ? C'est bien comme ça qu'on vous appelle chez vous, n'est-ce pas ? Mettez-vous à ma place. Des Occidentaux intelligents tels que vous ont forcément une idée sur la question. Tu es bien texan, infirmier ? Tu dois connaître de nombreuses répliques de westerns.

— Ils vous ont dit la vérité, colonel.

— Il faisait partie du lot, cette nuit, dit Dixon. Ils avaient décidé de m'étouffer dans mon sommeil.

(À l'époque, je n'aurais jamais deviné que l'homme terrifié qui transpirait dans la chaleur du poêle au coin de la pièce aurait un jour sa photo à la une de tous les journaux du monde, car il serait l'un des vingt-deux renégats américains à avoir choisi de rester en Chine communiste après la signature de l'armistice. La photo le montrerait cependant les joues pleines et bien rasées, la casquette légèrement rabattue sur un œil, jeune recrue tout droit sortie des salles de billard de Chicago.)

— Dans ce cas, nous ferions peut-être bien de commencer par vous, infirmier, dit Ding, et il adressa à Kwong un geste de la main.

Le sergent me fit brusquement asseoir sur la chaise de bois devant le bureau. Ding alluma une autre cigarette et laissa tomber l'allumette brûlée dans la boîte de conserve qui lui servait de cendrier. La pièce était à présent saturée par l'odeur de nos corps et du tabac. Je percevais presque l'énergie cruelle et l'impatience de Kwong derrière moi.

— Veux-tu continuer à jouer à ce petit jeu, ou es-tu prêt à discuter intelligemment ?

J'avais le regard perdu dans le vague, le dos voûté et les mains molles sur mes genoux. J'entendais, dans le silence, le Turc respirer entre ses dents. Kwong me gifla violemment de sa main calleuse. Mes yeux pleurèrent, et le sang me brûla sous la peau.

— Tu te crois toujours dans un film, infirmier ? reprit Ding. Les Tigres volants vont-ils tomber du ciel et tuer tous les petits hommes jaunes autour de toi ?

Je fixai mon regard sur le mur, la vue brouillée par les larmes. Les lignes de la pièce scintillaient, déformées, et le poêle brûlait d'un rouge vif au coin de mon champ de vision. Au signal de Ding, un signe désinvolte du menton, un ou deux centimètres à peine, Kwong m'écrasa la tête à deux mains contre son genou et me brisa le nez. Le sang éclaboussa mon visage dans une explosion de lumière. J'eus l'impression qu'on m'avait enfoncé l'arête du nez dans le cerveau. J'étais plié en deux sur ma chaise, le sang coulait entre mes doigts. Chaque fois que je me raclais la gorge, je m'étouffais avec mes glaires et étais pris de haut-le-cœur.

— Il sait rien, colonel, intervint Joe Bob. Parfois, y en a qui parlent d'évasion pour frimer, mais pas lui. Il sait que c'est du vent et il reste en dehors. Il n'a aucun nom à vous donner.

— Voudrais-tu m'en donner, toi ?

— C'est seulement des gars qui veulent se donner des airs, colonel. Dans toutes les prisons, on fait pareil, sans quoi on devient dingue et on se met à s'astiquer le manche au papier de verre. Dixon est un bleu. Il ne tenait pas le coup, alors il vous a vendu des conneries.

— Votre infirmier n'est pas encore très abîmé. Le sergent peut lui

faire bien d'autres choses.

— Je le sais, colonel. Mais ce serait inutile. Il n'a rien à vous dire.

— Alors je pense que tu devrais prendre sa place.

Mes mains étaient couvertes de sang et de salive, et je peinais toujours pour respirer, mais j'avais envie de passer par-dessus le bureau de Ding et lui enfoncer mes pouces dans la gorge. Je n'eus cependant pas l'occasion de voir si j'étais à ce point courageux ou désespéré de douleur et de haine, car le Turc cessa un instant de respirer, des zones sombres de rage apparurent sur son visage blême, et ses yeux noirs se remplirent d'une lueur de folie. Puis il poussa un cri, un mugissement de taureau sorti d'un recoin terrifiant de son être, et il fonça sur Ding en brandissant ses énormes poings au-dessus de sa tête.

Kwong s'interposa rapidement et lui donna un grand coup de crosse de bas en haut dans la bouche. J'entendis ses dents se briser contre le bois. Il tomba à la renverse, les lèvres parsemées d'entailles bleues. Kwong leva alors le pied, le tint ainsi en suspension un instant, puis le lui abattit sur le ventre. Le Turc poussa un long soupir rauque, se roula en boule, et son visage devint parfaitement blanc. Il articula des mots muets, les veines de sa gorge gonflées. Ses yeux étaient recouverts d'un voile de douleur, comme ceux d'un animal qu'on étrangle.

Ding s'était levé et vociférait en chinois, son visage cireux rageur, en s'adressant à Kwong. D'un geste saccadé de l'index, il désignait un endroit à l'extérieur du bâtiment.

— Il est fou, colonel, dit Joe Bob. La détention lui a tapé sur le ciboulot. Il ne sait sûrement même pas où il est.

— Vous n'avez pas voulu vous conduire intelligemment, cria Ding. Vous êtes là avec vos grands airs, vous croyez que vous avez affaire à des paysans comiques. Vous êtes des idiots et devez être traités comme tels.

Kwong m'arracha de la chaise en me prenant par le col et me poussa vers la porte, puis il donna au Turc une série de coups de pied dans le dos. Le Turc respirait par spasmes. Le sang formait des bulles sur ses lèvres lorsqu'il essayait de faire entrer de l'air dans ses poumons.

— Ramassez-le et portez-le !

Joe Bob et O.J. le relevèrent en le soutenant chacun par un bras. Ses cheveux bruns crasseux pendaient devant son visage, et sa poitrine montait et descendait péniblement.

— Écoutez, colonel, dit Joe Bob, on n'est pas responsables des actes d'un fou. Il n'est pas beaucoup mieux avec nous. On doit se méfier de lui tout le temps.

Ding s'adressa à nouveau en chinois à Kwong et aux deux autres gardiens, qui pointèrent leur pistolet-mitrailleur vers nous et nous

montrèrent la porte.

— Ils vont nous tuer, dit O.J.

— Colonel, dit Joe Bob, c'est pas juste. On ne vous cause jamais de problèmes, dans notre baraque.

— Je vous avais prévenus, tout aurait pu bien se passer pour vous.

— Y avait rien à vous dire, rétorqua O.J. Est-ce qu'on doit perdre la vie parce qu'on a été honnêtes avec vous ?

— Laisse tomber, dit Joe Bob. Ils vont nous flinguer de toute façon.

Kwong lui donna un coup de poing sur l'oreille et nous poussa dehors. De la neige fondue s'était mise à tomber, et la glace craquait sous nos pas comme des pierres. Dans la lumière vaporeuse dont le soleil baignait les froides collines, nous vîmes alors un F-86 solitaire sortir des nuages de neige et amorcer son virage au-dessus du Yalu. Il nous salua d'un signe d'aile, comme le faisaient tous nos avions lorsqu'ils survolaient le camp, puis il s'éloigna vers le sud pour ne devenir qu'un petit point à l'horizon. Nous nous arrê tâmes à la cabane à outils, et chacun de nous reçut une pelle pliante de G.I. Le Turc laissa tomber la sienne dans la neige. Kwong la ramassa et la lui plaqua violemment contre la poitrine.

— Reprends, fils de pute, dit-il.

Kwong remit le cadenas à la chaîne de la porte, et nous avançâmes à travers le complexe. Nous passâmes devant les visages silencieux des progressistes qui nous regardaient depuis la cour d'exercice, devant les quelques hommes qui s'étaient figés alors qu'ils brossaient leurs vêtements sous l'eau de la pompe pour en ôter les poux, devant notre propre baraque dont les occupants étaient massés autour des interstices du mur, et nous entrâmes enfin dans le no man's land entre les deux clôtures qui entouraient le camp.

— Ici, dit Kwong. Creuser trou.

— Oh, mon Dieu, fit Bertie.

— Creuser pour mettre merde.

D'un coup de pied, il marqua cinq points régulièrement espacés dans la neige, puis il ramena son pistolet-mitrailleur à l'horizontale en le tenant d'une main.

Nous dépliâmes nos pelles en position pioche et attaquâmes la terre gelée sous la glace. L'arête de mon nez m'élançait, et le sang coagulé me bouchait les narines. Avalé par la bouche, l'air me transperçait les poumons comme un poignard à chaque coup de pelle. Le Turc creusait à genoux, au milieu d'une cuvette de neige fondue tachée d'écarlate par les grosses gouttes de sang qui tombaient de sa bouche. En levant les yeux, je m'aperçus que le complexe se remplissait d'hommes. Les gardiens ouvraient toutes les baraques tandis que Ding prononçait une harangue au mégaphone. Il nous tournait le dos, et je ne comprenais pas ce qu'il disait à cause de l'écho, mais je savais que le camp

recevait une leçon sur le besoin de coopération entre géôliers et prisonniers. Des centaines de visages étaient tournés vers nous derrière les barbelés, des panaches de vapeur s'élevant des bouches. Je me mis à prier pour que la concentration de toutes ces volontés puisse empêcher Kwong de nous vider son chargeur dans le corps.

Il allait et venait devant nous, les yeux brillants, le visage lisse et inexpressif comme une ardoise. Il frottait de sa main libre le dessus de son canon perforé, dont il se servait aussi pour nous aiguillonner la nuque quand nous ne creusions pas assez vite. Selon certains, Kwong avait été cheminot en Corée du Nord avant la guerre, et toute sa famille avait été tuée lors des premiers bombardements américains. D'où le zèle avec lequel il nous traitait. Le fait est qu'il jubilait à présent, dans son anglais rudimentaire, le levier d'armement du P.-M. totalement ramené en arrière.

— Encore, dit-il. Pas odeur, après.

Nous en étions à cinquante centimètres de profondeur, la boue et les morceaux de glace s'amoncelaient autour de nous. Je transpirais sous mes vêtements et j'entendais des bruits étranges monter par vagues puis disparaître dans ma tête. Le vent lissait la neige devant moi et faisait rouler de petits cristaux sur les bottes de Kwong, dont les lacets de cuir étaient noués çà et là entre les œillets métalliques. L'averse de neige avait cessé, et l'ombre de mon corps et de ma pelle dépliée s'animait comme un autre moi-même sur le tas de terre et de glace qui grandissait au bord de mon trou.

— Moi, j'arrête de creuser ma propre tombe, dit O.J. Qu'ils le fassent eux-mêmes, ces salauds.

— Toi creuser profond, dit Kwong.

— Toi, creuse.

— Ramasse pelle.

— Va te faire foutre, sale bridé.

O.J. respirait rapidement. La morve qui lui coulait du nez gelait sur sa lèvre.

— Tous sortir, alors.

— Sainte mère de Dieu, s'écria Bertie, il va le faire.

Le soleil perça à travers les nuages, c'était la première fois que je voyais sa vive lumière jaune depuis mon arrivée au camp. Je clignai des yeux, ébloui par la blancheur éclatante du complexe et des collines. La glace accrochée aux barbelés scintilla, et les centaines de prisonniers qui nous regardaient derrière la clôture levèrent en chœur les yeux vers le ciel, leur visage pâle inondé de soleil. Alors que les silhouettes aux lignes géométriques des bâtiments bondissaient sur moi puis s'éloignaient, Kwong écarta son arme sur le côté de manière à pouvoir nous abattre tous d'une seule rafale.

— Sortir des trous !

Nous remontâmes lentement, les vêtements fumants dans la chaleur du soleil réverbéré par la neige, et nous plantâmes devant nos tombes. Mon corps frissonnait, j'avais envie d'uriner, et mon regard était comme repoussé par le canon du pistolet-mitrailleur. Un caillot de sang m'obstrua la trachée, et je faillis vomir sur ma main. La tension du visage de Joe Bob rendait ses traits saillants, Bertie tremblait sans pouvoir s'arrêter. O.J. avait les bras raides le long du corps, les poings serrés et des rougeurs sur la nuque. Le Turc était voûté, la mâchoire inférieure pendante, le menton dégoulinant de sang et de glaires qui coulaient sur le devant de son manteau.

— Vous voulez parler Ding maintenant ? demanda Kwong en nous souriant.

Personne ne répondit. Les hommes alignés derrière la clôture restèrent silencieux et immobiles, certains se détournèrent.

— Qui d'abord ?

— Vas-y, espèce d'enfoiré ! cria O.J.

Puis ses yeux se remplirent de larmes, et il regarda ses pieds.

— Toi d'abord, alors, fils de pute.

Kwong épaula son arme et lui visa la tête, les yeux brillants au-dessus du canon, une goutte de salive au coin de la bouche. Il laissa s'écouler plusieurs secondes alors que la respiration d'O.J. tremblait dans sa gorge, puis, tout à coup, il baissa le P.-M., le fit pivoter sur sa bretelle et, le tenant au niveau de la taille, ouvrit le feu sur le Turc. Les premières balles l'atteignirent au ventre et à la poitrine, et l'impact le projeta en arrière dans la tombe, bras et jambes écartés. La doublure matelassée de son manteau explosa, criblée de trous, et une balle le frappa au menton et ressortit derrière la tête. Ses yeux noirs étaient morts et figés par la surprise avant qu'il ne touche le sol. Un morceau de dent cassée était collé à sa lèvre inférieure. Kwong s'avança au bord de la tombe et vida son chargeur, réduisant le visage et le bas-ventre du Turc en bouillie tandis que les douilles de laiton étaient éjectées dans la neige. Quand la culasse se bloqua en position ouverte, il retira le chargeur circulaire, en inséra un nouveau et ramena en arrière le levier de chargement. Les deux autres gardiens commencèrent à reboucher la tombe en repoussant avec le pied la neige et la terre du tas voisin.

— À ton tour, infirmier. Toi, à genoux.

La clôture de barbelés et les visages hagards qui se trouvaient derrière, les baraques en bois, le bâtiment de brique jaune où tout avait commencé, la silhouette trapue de Kwong, les collines et la neige étincelante sous le soleil se mirent à tourner autour de moi comme si ma vision n'arrivait pas à les maintenir à leur place. Mes genoux faiblirent, et je sentis des excréments couler en bas de mes fesses. Le vent souleva des nuages de neige poudreuse qui tournoyèrent dans la

lumière.

Kwong me fit redescendre à reculons dans le trou, puis il se pencha au-dessus de moi et présenta le canon de son arme devant ma bouche. Ses narines étaient dilatées, de la morve en coulait à cause du froid.

— Suce, dit-il. Tu auras œufs durs.

Les mains crispées, je me protégeais le visage avec les bras. J'avais des cristaux de neige, comme des bouts de verre, dans les yeux. Il m'enfonça le talon de sa botte dans le ventre, et son canon revint se plaquer contre mes dents. Mes intestins se relâchèrent alors totalement, une vague de chaleur déferla sur mes parties génitales et sur mes cuisses, et mon cœur se tordit violemment dans ma poitrine.

— Au revoir, connard. Toi moins puer après.

Et il pressa la détente.

La culasse était vide. Le percuteur fit entendre un claquement métallique qui chassa d'un seul coup tout l'air de mes poumons.

Kwong et les deux autres gardiens riaient, le visage fendu en une grimace hideuse sous leur toque fourrée. Leur corps semblait briller dans la lumière vive. Kwong appuya doucement sa botte entre mes jambes en poussant vers le bas du bout du pied.

— Je mets nouveau chargeur et on recommence. Chaque fois, tu devines.

Il parla à l'un des autres gardiens, qui lui donna un deuxième chargeur. Il retira alors le vide et les tint tous les deux derrière son dos.

— Quelle main, infirmier ?

— Vas-y, saloperie de jaune, s'écria Joe Bob. Qu'on en finisse.

Le gardien qui avait donné le chargeur à Kwong lui frappa tour à tour les deux joues, de la paume et du revers de la main. Joe Bob resta les bras le long du corps tandis que sa tête pivotait d'un côté puis de l'autre, sa peau claquant et se décolorant sous les coups.

— Je choisis pour toi, alors, dit Kwong, et il laissa tomber un chargeur dans la neige et engagea l'autre sous le fût.

Il se plaça au-dessus de moi, son P.-M. à la bretelle, et nous recommençâmes, sauf que cette fois je me roulai en boule comme un enfant, les mains sur le visage, une odeur écœurante montant de mes vêtements, et lorsque le percuteur claqua contre la culasse vide je vomis un épais résidu jaune de millet et de têtes de poissons.

J'entendis alors Ding parler en chinois au mégaphone de l'autre côté de la clôture. Les bottes de Kwong reculèrent, et je vis l'ombre de son arme se balancer mollement le long de son corps. Mais j'étais incapable de bouger. Mon cœur battait à tout rompre, j'étais vidé de toute force physique, et je gardais le visage enfoui dans l'humidité des manches de mon manteau.

— Vous, chanceux. Tous au trou maintenant. Nous aurons cours une

autre fois.

J'entendis Joe Bob, Bertie et O.J. passer devant moi, mais je n'arrivais toujours pas à lever la tête. Les deux autres gardiens me firent sortir de la tombe en me prenant par le manteau et me jetèrent la tête la première dans la neige. Les cristaux de glace me brûlaient le visage et les yeux. Je me relevai lentement et restai le dos courbé, le complexe et les collines disparaissant au loin puis jaillissant à nouveau du soleil et se précipitant vers moi. Lorsque je tentai de me redresser, une décharge électrique me déchira les reins et me monta à la tête. Les excréments dégouлинаient le long de mes mollets et coulaient dans la neige. Je regardai le corps à demi recouvert du Turc dans sa tombe trop peu profonde. Un œil fixe était visible à travers la neige, et ses doigts crispés étaient dirigés vers le haut, comme s'il voulait toucher ses orteils. Les autres, qui, en quelques secondes, semblaient avoir pris une avance considérable sur moi, marchaient en silence entre les gardes vers l'autre bout du camp. Kwong me poussa entre les omoplates avec sa main, et, trébuchant, marchant sur mes lacets, je suivis les empreintes humides et glissantes des autres jusqu'à la rangée de trous recouverts de grilles d'égout, dans un enclos carré entouré de barbelés, où Ding enfermait les réactionnaires.

Un des gardiens ouvrit le portail et, à l'aide d'un croc à glace, retira les grilles de quatre trous. Trois trous occupés avaient encore leur bâche de la nuit, une épaisse toile goudronnée aux plis raidis par la nouvelle neige. Me poussant avec le canon de son arme, Kwong me força à entrer dans le premier trou, et, d'un coup de pied, fit tomber un casque de G.I. sur moi, avant de remettre la grille en place. Il s'accroupit, et sa tête se découpa sur le ciel au-dessus de moi.

— Tu peux jouer avec bite pour te réchauffer cette nuit, dit-il.

Le trou faisait deux mètres cinquante de profondeur et un mètre vingt de large. Une pellicule de glace crasseuse recouvrait ses parois de terre. L'intérieur du casque d'acier était incrusté des excréments des autres hommes qui y avaient fait leurs besoins, et l'odeur aigre de l'urine s'était imprégnée dans le sol. J'entendis le bruit des trois autres lourdes grilles qu'on remettait en place, puis les gardes s'éloignèrent dans la neige et remirent la chaîne au portail de la clôture.

Je restai là les six semaines qui suivirent, même si je perdais la notion du temps après les trois premiers jours. On nous donna à chacun deux couvertures. Le soir, les gardiens nous envoyaient un progressiste, qui vidait nos casques et nous passait nos gamelles avant que les grilles ne soient bâchées. Le manque d'espace nous obligeait à dormir assis ou les pieds appuyés contre la paroi, et je souffrais d'une douleur permanente dans la colonne vertébrale. Parfois, la nuit, je rêvais que je me trouvais dans le fauteuil d'un train et qu'il m'aurait suffi d'étendre mes jambes dans la bonne direction pour que la

douleur cesse. Je me réveillais alors entortillé dans mes couvertures, les reins en feu, me levais et restais debout dans le noir jusqu'à ce que mes genoux faiblissent.

La journée, nous discussions entre nous, la tête levée pour que la voix monte à travers les barreaux de fonte, puis, le cou fatigué ou n'ayant plus rien à dire, chacun de nous retournait à ses fantasmes silencieux au fond de son trou. Du pus s'écoulait de mes blessures aux mollets, et de petits morceaux de plomb remontaient avec lui à la surface de la peau. Je revivais souvent des scènes dénaturées par la fièvre jusqu'à ce que j'entende le croc à glace tinter contre la grille à la tombée de la nuit. Parfois, alors que mon regard était fixé sur les lointains nuages rayés par les barreaux au-dessus de moi, comme si je contemplais la sortie d'un tunnel, je me revoyais, à quinze ans, dans un champ de maïs en hiver, le soleil vif sur les tiges desséchées, la crosse du calibre douze à un coup calée contre l'épaule et un lapin filant à travers les sillons. Je visais juste devant la tête et pressais la détente. Quand le coup de feu retentissait dans mes oreilles, je savais que je l'avais eu proprement, sans abîmer la chair, et que, ce soir-là, Cap le ferait frire pané pour le dîner. Je me retrouvais alors sur le champ de bataille, les poignées du lourd brancard pesaient dans mes mains, les presse-purée explosaient dans nos barbelés, un de nos tireurs cherchait frénétiquement au fond de la tranchée de quoi recharger son browning. Le Marine étendu sur le brancard me regardait fixement, les yeux remplis de terreur, tandis que j'enjambais les caisses de munitions vides, puis les P.-M. arrosaient la tranchée et projetaient les hommes comme des sacs de chiffons contre les parois, et je le laissais tomber et fuyais. Mais l'espace d'une seconde déchirante je lisais le sentiment d'impuissance et de trahison dans son regard, et dans mon délire fiévreux je voulais retourner lui fermer les yeux avec mes doigts et lui dire que nous allions tous y passer de toute façon, que nous étions vaincus et que je n'aurais pu l'emmener nulle part.

Chaque jour je voyais réapparaître le champ de bataille, parfois sous un jour totalement nouveau, et les visages des hommes dans la tranchée se brouillaient ; leurs cris quand ils étaient touchés et leurs plaintes de mourants ressemblaient souvent à une lointaine fanfare désaccordée, et j'essayais de retourner à mon champ de maïs en hiver, à l'odeur du chêne brûlant dans le fumoir et au lapin courant vers les fourrés. Je savais que si je parvenais à me concentrer sur ce champ, ou sur le fumoir avec son foyer enterré au pied d'un mur, où mon père fourrait les bûches de chêne, tout resterait intact et à sa place, et ni Ding ni Kwong ne pourraient me faire avouer que j'étais responsable de la mort d'un Marine blessé.

Puis, en regardant dériver les nuages à travers les barreaux de la grille, par une belle journée ensoleillée, je me rappelais brièvement et

avec horreur que ce n'était pas le Marine qui les intéressait, ils voulaient seulement que je dénonce Ramos et le sergent noir, et je comprenais que je finirais sûrement par pleurer dans mon sommeil, comme Bertie le faisait parfois, et par demander un matin à Kwong de m'emmener dans le bureau de Ding. Je reconnaissais les voix d'autres occupants de notre baraque plus loin dans la rangée de trous, et Joe Bob chuchota un jour d'une voix rauque à travers sa grille que l'ancien para de la Seconde Guerre avait été exécuté et enterré à côté du Turc. Les températures commencèrent à monter au-dessus de zéro en milieu d'après-midi. La neige qui fondait tombait goutte à goutte à l'intérieur du trou, et la puanteur du casque et de mon propre corps me donnaient souvent envie de vomir quand j'essayais de manger mes cakes aux haricots. Mes cheveux et ma barbe étaient collés par la boue et par l'épais résidu de têtes de poissons que je léchais au fond de ma gamelle, mes ongles, longs et jaunes, avaient poussé comme ceux d'un mort. Mes côtes étaient comme des bouts de bois sous mes doigts. Si je m'étais masturbé, durant ma première semaine au trou, en imaginant sous moi de jeunes geishas, avec leur visage pâle et mince et leurs yeux de biche, je n'arrivais pas à garder en tête l'image d'une femme plus de quelques secondes. Puis, un matin humide, alors qu'un banc de brume s'étendait au ras du sol, j'entendis le croc à glace tinter contre les grilles et O.J. et Bertie parler à voix basse, les gardiens les aidant à sortir de leur trou.

Le lendemain, j'espérais encore qu'ils reviendraient. Il était trop facile à présent de taper à la grille avec ma gamelle et d'appeler Kwong pour qu'il me fasse sortir. Tout ce que je dirais désormais à Ding ne changerait plus rien au sort de Ramos et du sergent, estimai-je, et c'était de la folie de mourir pour des hommes qui étaient peut-être déjà morts eux-mêmes. Tandis que la brume s'élevait au-dessus de moi et filtrait à travers mes barreaux, je pesai le pour et le contre d'une éventuelle reddition, et je découvris qu'il existait des dizaines de façons de justifier n'importe quel acte humain, si déshonorant soit-il. Je pensai à mon grand-père, qui avait affronté l'homme le plus dangereux du Texas, et je me demandai ce qu'il ferait à ma place. Je vis Wes Hardin tirer au revolver sur la véranda, ses yeux meurtriers embués par l'alcool, et mon grand-père sur le seuil de la grange, la winchester dans les mains. Puis Hardin éperonnait son cheval et chargeait, agrippé à la crinière, le fusil ballottant contre la selle, et Old Hack bondissait et le frappait à la tempe avec la crosse de sa carabine, tenue par le canon comme une batte de base-ball. Mais ses batailles à lui, elles avaient eu lieu à une autre époque, sous des cieux brûlants et dans les rues poussiéreuses du Texas, entre des hommes qui s'affrontaient à armes égales, et la mort ou la victoire s'y décidait en quelques secondes. Il n'avait pas connu ce monde où des fous

enfermaient des hommes dans des trous immondes et les y laissaient croupir jusqu'à ce qu'ils se dégoûtent eux-mêmes, écoeurés par leur propre odeur.

Aussi, ce soir-là, à l'heure du repas, je savais qu'Old Hack comprendrait lorsque je saisis en silence la main du progressiste pour me hisser sur le ventre par-dessus le bord de mon trou.

Je fus le huitième à parler. L'Australien mourut au trou, et il fallut encore une semaine à Ding pour faire craquer les trois derniers de notre baraque. Alors, un matin gris dégoulinant, tous rassemblés derrière la clôture, nous regardâmes Ramos et le sergent noir être exécutés et leurs corps être jetés dans les latrines.

1. « La balançoire de Pak ».

Il faisait sombre quand Rie et moi retraversâmes les collines en direction de la Vallée. Le visage baigné par la lueur du tableau de bord, elle frotta une main sur mon épaule.

— Tu as gardé tout ça pour toi pendant quinze ans ? me dit-elle d'une voix douce.

— Je n'avais pas beaucoup d'autres endroits où le mettre.

— Tu n'es pas responsable de leur mort. Les autres avaient déjà parlé.

— Il y a des choses, comme ça, qu'on a sur la conscience et dont on n'arrive pas à se libérer. Quand tu essaies d'avouer et de battre ta coulpe, il y a toujours quelqu'un pour te dire que tu n'y es pour rien. Dixon est revenu de Chine un an après la guerre, et j'ai témoigné contre lui à son procès en cour martiale. Mais je me moquais de ce qui allait lui arriver. Tout ce que je voulais, c'était me confier devant une autorité, quelle qu'elle soit, et faire connaître publiquement ma lâcheté. Chaque fois que j'ai essayé de dire que j'avais parlé, on m'a demandé de répondre directement aux questions et on n'a tenu aucun compte du reste de mon témoignage. Après avoir condamné Dixon à cinq ans, les officiers m'ont serré la main et m'ont souhaité bonne chance en fac de droit.

— Et les autres, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Bertie est mort du bérubéri avant l'armistice. O.J. a épousé une Indienne et enflait comme une baudruche à force de boire de la bière, et Joe Bob a acheté une salle de billard à Baton Rouge. Quatre autres anciens de la baraque ont témoigné contre Dixon, et l'après-midi de sa condamnation on s'est soûlé la gueule ensemble, mais on s'est aperçus qu'on n'avait pas beaucoup de sujets de conversation rigolos.

Elle glissa son bras autour de ma poitrine et m'embrassa derrière l'oreille. Je sentis ses cils mouillés sur ma peau. J'eus envie d'elle à nouveau, plus fort que j'avais jamais eu envie d'une femme dans ma vie. J'écrasai l'accélérateur. La route onduleuse fonça vers moi dans la lumière des phares. Dans la Vallée, le Rio Grande apparut sous la lune, avec, sur la rive d'en face, les fenêtres des maisons en adobe éclairées par les bougies. Alors que je rattrapais la route principale en direction de mon motel, Rie pressa ses seins contre moi et caressa ma joue avec ses cheveux bouclés.

Réveillé de bonne heure le lendemain matin, je me penchai vers elle et l'embrassai doucement sur la bouche. Ses cheveux brûlés par le

soleil s'étaient sur l'oreiller. Sans ouvrir les yeux, elle me prit par le cou et m'attira sur elle. Le corps encore chaud de sommeil, elle écarta les cuisses, me caressa le bas du dos et fit courir ses lèvres sur ma joue. Elle respira doucement dans mon oreille en en léchant le lobe. Chaque fois qu'elle plaquait son ventre contre moi, la peau me brûlait. Les yeux à présent fermés, je sentis une faiblesse m'envahir tandis qu'un feu s'emparait de mes reins, et je tentai de me hisser sur les coudes pour me retenir, mais elle garda ses seins plaqués contre mon torse, enroula ses jambes autour des miennes et fit remonter ses doigts le long de ma nuque jusqu'à mes cheveux.

— Laisse-toi aller, Hack, ensuite on recommencera, et on recommencera encore.

Elle tendit les jambes, cambra les reins, et le feu en moi grandit alors et me quitta en une longue et épuisante flambée.

Cela faisait des années que je n'avais pas couché avec une femme que j'aimais vraiment, et l'expérience que je vivais à présent était aussi nouvelle et merveilleuse que ma première fois au lycée. Les moments où Verisa et moi nous résignions à satisfaire nos besoins respectifs, avec nos gestes de fausse tendresse dans le noir, et l'indifférence que nous avions l'un pour l'autre une fois l'acte accompli, étaient comme un mauvais film que nous avions vu si souvent qu'il ne nous gênait plus.

Rie resta allongée contre moi, un bras jeté en travers de ma poitrine et le visage près de ma joue, et, alors que je caressais ses gros seins et ses cuisses brûlantes, elle me décrivit le monde étrange de rage révolutionnaire dont elle était issue : son père, professeur à l'université de Madrid, désigné pour être exécuté par la Guardia Civil durant la guerre d'Espagne, et qui avait traversé les Pyrénées pieds nus pour se réfugier en France avant la fermeture de la frontière ; sa mère irlandaise, membre des Industrial Workers of the World, longtemps militante pour la libération des Scottsboro Boys^[1] dans les années trente, envoyée en prison pendant la Seconde Guerre mondiale pour avoir protesté contre le traitement des Américains d'origine japonaise, et interdite d'enseigner en Californie pendant le maccarthysme. À l'âge de dix-neuf ans, Rie avait rejoint le Congress of Racial Equality et le Mississippi Freedom Project^[2], et elle avait traversé le pays pour se rendre à McComb dans un vieux car scolaire au radiateur bouillonnant et arborant des slogans pacifistes peints en blanc sur sa carrosserie. Ses camarades et elle s'étaient donné pour mission de faire cesser la ségrégation raciale dans les restaurants, les gares routières, les fontaines. Ils s'assieraient devant les hôtels ségrégationnistes, en se tenant par les bras pour former une chaîne humaine, et chanteraient « We Shall Not Be Moved ». Résultat, on avait incendié leur car, des lycéens B.C.B.G. les avaient chassés des

tabourets des *diners* et leur avaient cassé la gueule, les flics les avaient traînés par les cheveux sur les trottoirs et jetés dans les paniers à salade, ils avaient reçu des décharges d'aiguillons à bétail, des crachats de mères de famille, des coups de matraque, on les avait entassés dans des cellules de dégrisement crasseuses, et certains d'entre eux avaient fini au pénitencier de Parchman.

— La plupart de ceux qui étaient dans le car étaient des jeunes des classes moyennes pour qui les méchants flics du Sud n'existaient qu'au cinéma, dit-elle. On nous avait appris à nous rouler en boule en nous protégeant la tête quand les coups de matraque commençaient à pleuvoir, mais personne ne pensait que ça arriverait vraiment. On en parlait dans le car, c'est tout. Tout le monde était persuadé que si ça chauffait vraiment, M. Loyal sortirait de quelque part en brandissant la Constitution. Quand tout a été terminé, j'ai fini par accepter ce qu'avaient fait les flics et ces mères de famille torturées par leurs règles douloureuses, mais il y a une scène qui m'est restée longtemps dans la tête. Le premier jour, à McComb, on a occupé le comptoir de chez Penny's, et un casseur a jeté un sucrier à la tête du Noir à côté de moi. Le Noir saignait, mais il essayait de ne pas baisser la tête et de regarder droit devant lui. À ce moment-là, une petite blonde, elle devait avoir dans les dix-sept ans, a dévissé une salière et la lui a renversée sur la plaie.

Sentant sa poitrine monter sous ma main, je la serrai contre moi, pressai son visage au creux de mon épaule et embrassai ses cheveux. La courbe de sa chute de reins avait la grâce d'une statue. Lorsqu'elle tourna à nouveau la tête sur l'oreiller pour que je l'embrasse, ses yeux en amande et ses lèvres légèrement écartées me donnèrent le vertige, et en moi le feu se ralluma.

Plus tard, nous prîmes le petit déjeuner dans un café tout en bois, rempli de familles de fermiers et de ranchers venues en ville pour assister à la messe, puis nous repartîmes sous le soleil matinal pour Pueblo Verde. Il y avait encore de la rosée sur les pâturages, et la lumière qui commençait à éclairer les collines jetait un voile violet sur la sauge et l'herbe rase. L'air était fortement chargé des parfums du matin : les massifs de chênes, la boue remuée autour des abreuvoirs alimentés par les éoliennes. Quand la brise changeait de direction, je sentais les chevaux et les bêtes dans les champs, ainsi que du noyer en train de brûler dans un fumoir. Quelques nuages approchaient en provenance du golfe, et de vastes zones d'ombre engloutirent brièvement les bêtes et franchirent le sommet des collines. Un instant je crus percevoir l'odeur de la pluie, puis le ciel s'éclaircit à nouveau et des flaques de lumière apparurent sur le bitume.

Le syndicat avait organisé une réunion de grève autour d'un barbecue à l'église catholique du quartier mexicain cet après-midi-là,

et Rie devait assurer le transport des familles installées dans les camps de saisonniers et qui n'avaient pas de véhicule. Beaucoup d'entre elles avaient été amenées en car du New Jersey, de Caroline du Sud et de Floride, et les contremaîtres, missionnés par les exploitants, ne faisaient rien pour aider le syndicat, allant parfois jusqu'à refuser d'emmener sur le lieu de travail suivant les saisonniers qu'on avait vu parler avec des organisateurs de grève. Nous attendîmes donc sur la véranda du local du syndicat l'arrivée d'une dizaine de voitures et pick-up dégingués, puis nous roulâmes en un long cortège bringuebalant sur un chemin de terre jusqu'au premier des trois camps.

La zone où il était situé était plate, sans arbres, et les fossés qui bordaient le chemin étaient envahis d'herbes poussièreuses. Une clôture de barbelés délimitait l'enceinte du camp, avec, cloués sur les piquets de cèdre, des panneaux portant des inscriptions grossièrement écrites à la main : PROPRIÉTÉ PRIVÉE, ATTENTION AU CHIEN, BUNGALOWS POUR GENS DE COULEUR, INTERDIT AUX PERSONNES NON AUTORISÉES. Les bungalows étaient des cabanes en bois aux murs recouverts de papier goudronné rouge. Les fenêtres n'avaient ni vitres ni moustiquaire, seulement des volets en bois maintenus entrouverts par des planches. Les toits de tôle ondulée réfléchissaient vivement la lumière du soleil, et j'entendais le bourdonnement des mouches autour des toilettes publiques. Le terrain, totalement dépourvu d'herbe, était traversé par un chemin le long duquel s'échelonnaient des caisses de détrit. Toutes les trois cabanes se trouvait une pompe à eau en fonte où les femmes lavaient les couches et faisaient la vaisselle, mais Rie m'expliqua que le gérant du camp en retirait régulièrement les bras car les enfants laissaient l'eau couler. Les douches étaient aménagées dans un enclos de béton gris sans porte ni toit au milieu du camp. Quand on passait à côté, on sentait les relents d'humidité et de moisi des murs et l'odeur âcre de l'eau stagnante au fond des cabines.

Hommes et femmes y entraient ensemble avec leur brosse à dents, leur serviette jetée sur l'épaule, des enfants à la peau brune et vêtus de guenilles aux couleurs passées jouaient pieds nus dans la terre, et des chiens galeux et faméliques, la colonne vertébrale déformée, rôdaient sur le chemin. Quatre cars scolaires délabrés, vitres brisées, portant des plaques minéralogiques d'États différents, étaient garés près d'une caravane chromée équipée d'un climatiseur de fenêtre et où on avait peint le mot BUREAU au-dessus de la porte. Appuyé contre ma voiture, je fumais un cigare tandis que Rie allait frapper à l'un des bungalows. Des Mexicains qui se dirigeaient vers le bâtiment des douches me regardèrent, moi et la Cadillac, et je baissai les yeux et me concentrai sur le bout de mon cigare. Je ressentais la même gêne que lorsque j'étais entré dans le pénitencier pour voir Art. Je faisais intrusion dans

un endroit où, venant de moi et du monde que je représentais, un simple hochement de tête courtois était une forme de condescendance.

Plantés à trois mètres de moi, plusieurs enfants me dévisageaient et examinaient avec curiosité l'intérieur de la voiture. Leurs cheveux bruns étaient grossièrement coupés, affligés de nombreux trous et mèches hirsutes, leurs genoux et leurs coudes recouverts de terre. Une petite fille tenait un chaton sur son épaule, et un petit garçon en salopette coupée avait un pistolet à amorces cassé à la main. Je leur souris, mais leurs visages restèrent sans expression. Je tendis la main à l'intérieur de la voiture et mis la radio. La voix gueularde et démente d'un pasteur baptiste résonna dans les enceintes du tableau de bord.

— Vous allez à l'école, les enfants ? demandai-je.

Super, Holland. Tu en as d'autres, des imbécillités de ce genre ?

Ils me considérèrent de leurs yeux noirs silencieux.

— On va à un barbecue cet après-midi. Pourquoi ne pas demander à vos parents si vous pouvez venir ?

La petite fille posa le chaton par terre et le poussa de son pied nu. Les autres continuèrent de dévisager l'homme étrange qui venait de tomber de la stratosphère et d'atterrir sur la tête. Je coupai la radio, fermai la portière, fourrai les mains dans les poches arrière de mon pantalon de toile et regardai ailleurs, là où je n'aurais pas à répondre aux questions de ces visages marron intrigués. Derrière moi, j'entendais Rie parler avec une femme sur la véranda du bungalow. Un homme en tee-shirt sale et dont le ventre était tout gonflé, comme s'il souffrait d'une hernie, sortit alors de la caravane chromée et vint vers nous.

Son jean menaçait d'éclater juste au-dessous du nombril et flottait sur les fesses, la braguette entrouverte. La lumière perlait au milieu de ses cheveux en brosse. Les épaules trop petites pour sa tête, il avait le front barré d'une ligne de coups de soleil saupoudrés de pellicules (la marque d'un chapeau), et ses yeux gris allaient et venaient entre la Cadillac et moi. Je retirai le cigare de ma bouche et le saluai de la tête.

— M'sieur, dit-il.

— Bonjour, monsieur.

— Belle journée, pas vrai ?

Il mit une main sur sa hanche rebondie et fixa un point au-dessus de mon épaule.

— C'est moi qui gère ce camp, dit-il, et je sers de guide à ceux qui veulent voir les ouvriers. Les gens ont parfois du mal à trouver qui ils cherchent. Moi, j'ai les numéros de tous les bungalows dans ma caravane.

— C'est gentil, mais on emmène quelques personnes à l'église, c'est tout.

Il sortit un mégot de cigare de sa poche et le mit à sa bouche. Baissant la tête, il racla un pied dans la terre et fit rouler le bout effiloché de son cigare entre ses lèvres humides.

— Vous comprenez, les fabricants de soda qui possèdent ce terrain n'aiment pas trop les visiteurs. Moi, ça m'est égal, mais parfois y a des agitateurs qui viennent monter la tête aux Mexicains et aux nègres pour qu'ils bloquent les récoltes, et je suis censé veiller à ne pas laisser ce genre de zozos se balader par ici. Vous voyez, cette Mexicaine, là-bas, sur la véranda ? Son mari s'est barré y a deux semaines et elle a cinq gamins, dans ce bungalow. Elle peut pas se permettre de louper une journée de boulot parce qu'un syndicaliste lui bloque l'accès au champ.

Nous poursuivîmes ainsi une conversation polie tandis que Rie chargeait la Cadillac d'enfants et de deux énormes Noires. Vous comprenez, on fait un barbecue à l'église aujourd'hui. Vos fabricants de soda n'y verront pas d'inconvénient, j'en suis sûr. Prenez donc un de mes cigares. J'ai rien contre aucune religion ni aucun groupe de gens, mais y a là-bas un curé qui prêche le communisme ou je sais pas quoi aux Mexicains, et y en a qui vont y croire et qui vont finir sans salaire. Ça, je vous le garantis. Personnellement, je m'en fous, moi je suis logé et payé, que les gars travaillent ou pas, mais j'aime pas les voir perdre leur boulot et se faire virer de leur bungalow parce qu'ils écoutent des gens qui leur volent leur argent en cotisations syndicales pendant que les agrumes pourrissent sur pied. C'est vrai, c'est pas juste. J'ai un peu de Jack Daniel's dans une flasque. Vous en voulez une goutte avec un autre cigare avant qu'on parte ?... Non, merci, m'sieur, là je travaille, mais ce soir, en revenant, passez à la caravane, je vous en troquerai un petit verre contre une ou deux mousses... Avec plaisir. À tout à l'heure, alors... Je compte sur vous. Vous passerez, hein ?

Je repris le chemin qui longeait les bungalows aux toits de tôle miroitants et ressortis par le portail ouvert de la clôture d'enceinte. La poussière s'éleva en nuages derrière moi.

— Tu devrais t'occuper de nos relations publiques, petit roublard, dit Rie en me souriant au-dessus des têtes des enfants assis entre nous.

L'église catholique était un bâtiment de stuc blanc entouré de chênes et d'arbres à chapelet. Des pick-up et de vieilles guimbarde étaient garés sur le côté, et des Noirs, des Mexicains et quelques Blancs étaient assis en famille sur des chaises métalliques pliantes avec du poulet grillé dans des assiettes en carton sur les genoux. Leurs vêtements, amidonnés à la main, avaient perdu leurs couleurs sous le soleil. De nombreuses femmes portaient des robes à fleurs découpées dans de la toile à sac. Un prêtre en manches de chemise retournait des poulets sur la grille du barbecue tandis que le Noir du local du

syndicat sortait des bouteilles de bière d'un sac-poubelle rempli de glace pilée. Je me garai à l'ombre d'un chêne, et les enfants sortirent en courant sur la pelouse pour aller se bombarder avec les baies des arbres à chapelets. En quelques minutes, leurs salopettes et leurs chemises à carreaux délavées furent tachées par le lait blanc et collant des baies.

— Viens, me dit Rie, il faut que je te présente ce curé. Il va te plaire.

— Je ne me suis jamais très bien entendu avec le clergé.

— Tu ne le connais pas. Ce n'est pas un prêtre ordinaire.

— Laisse tomber.

— Hack, tes préjugés crèvent les yeux.

— C'est mon éducation baptiste. On ne sait jamais quand l'antéchrist romain traversera l'Atlantique avec son sous-marin pour accoster dans le comté de DeWitt.

— Mon Dieu, dit-elle.

— On voit que tu n'es jamais allé à la messe sous un grand chapiteau avec de la sciure sur le sol.

— Et une caisse de serpents à l'entrée de l'allée centrale.

— Exactement.

— Eh bien, ça doit être épatant de grandir dans un endroit comme ça.

Elle me prit par la main et m'emmena sur la pelouse en direction du barbecue.

Assis sur une table derrière le curé et le Noir, deux Mexicains jouaient des airs de mariachi à la guitare, des ongles en acier aux doigts. Ils se ressemblaient comme des frères avec leur visage plat d'Indien, leur chapeau de paille rabattu sur les yeux. Les ongles brillaient au soleil tandis que leurs doigts roulaient sur les cordes.

— Qu'est-ce que tu dis, frère de whisky ? me lança le Noir.

Il avait les yeux rouges – la gueule de bois ? le début d'une nouvelle cuite ? –, et son haleine sentait fort l'alcool et la chique. Il décapsula une bouteille ruisselante de Lone Star et me la tendit. La mousse déborda et me coula sur la main.

— Je dois avoir de quoi nous en servir un doigt ou deux dans la voiture si la fumée te dérange trop, dis-je.

Je m'aperçus alors, en regardant sa tête en boulet de canon et en repensant à l'humiliation que j'avais vue sur son visage l'autre soir, que je ne connaissais toujours pas son nom.

— Ça va aller pour aujourd'hui, mon frère. Le samedi, c'est fait pour boire, mais le dimanche, l'église est là pour nous faire briller l'âme de mille et une façons.

Le curé avait l'air d'un docker. Il avait de gros bras recouverts de poils bruns, un large visage avec un nez épaté à la Babe Ruth^[3], un cou épais et des épaules puissantes sous sa chemise blanche. Ses yeux

noirs étaient vifs, et quand Rie nous présenta l'un à l'autre j'eus le sentiment qu'il avait dû pas mal bourlinguer avant d'entrer dans les ordres.

— Ce n'est pas vous qui vous êtes occupé de l'appel d'Art ? me demanda-t-il.

— Si, c'est moi.

Je sortis un cigare de ma poche et en déchirai l'emballage.

— Sa famille y a été très sensible. Nous aussi, d'ailleurs.

— Je l'ai connu à l'armée.

— Il me l'a dit. Je l'ai vu avant qu'il ne soit envoyé au pénitencier.

J'arrachai le bout de mon cigare avec les dents et me tournai vers la rangée de véhicules délabrés qui luisaient sous le soleil. Au-dessus de nous, deux geais bleus se battaient dans l'arbre à chapelets. Les ecclésiastiques et leur foutue franchise, pestai-je intérieurement.

— Vous êtes ici depuis longtemps, mon père ?

— Trois mois, mais je dois être transféré à Salt Lake en septembre.

— L'église se sert de lui comme d'une balle de ping-pong, gloussa Rie. Il a changé cinq fois de paroisse en six ans. Il s'est fait virer de La Nouvelle-Orléans, de Compton, en Californie, de la réserve pima en Arizona, et maintenant il va aller remonter les mormons. Ils vont tout casser, j'en suis sûre.

— Tu n'améliores pas mon image, Rie.

— Attends, Hack. Tu as devant toi l'homme qui a fait traverser aux petits Noirs ces hordes de mégères en furie et de casseurs quand la fin de la ségrégation a été appliquée dans les écoles primaires de La Nouvelle-Orléans. Il a jeté un flic sur le cul à la porte d'une école et a dit la messe le même jour dans une église noire de la paroisse de Plaquemines pendant que le Klan faisait brûler des croix sur la pelouse de devant.

— Rie a parfois tendance à l'hyperbole, monsieur Holland.

— Je regrette, mon père, mais je la trouve au contraire assez juste la plupart du temps.

— Disons que ce n'était pas aussi spectaculaire, en tout cas. Il a simplement fallu jouer un peu des coudes et bousculer quelques routiers qui avaient plus de sang irlandais dans les veines qu'ils ne le méritaient.

Il remplit deux assiettes en carton de poulet, riz cajun et pain à l'ail, puis nous les donna. Il avait de petites cicatrices autour des articulations des doigts. Ses poignets et ses avant-bras étaient aussi massifs que des bûches de bouleau. Il était imprégné par l'odeur de la fumée de noyer qui s'échappait du feu, et la sueur brillait sur son crâne dégarni dans l'ombre tachetée de soleil. Rie avait raison, ce n'était pas un homme ordinaire. Je me souvenais de ces reportages dans les journaux télévisés sur le curé et l'ancien aumônier militaire

venus escorter des petits Noirs terrifiés à leur descente du bus, sous une pluie de crachats et d'insultes, devant une école primaire de La Nouvelle-Orléans en 1961. J'avais notamment été marqué par une séquence où on le voyait repousser quatre costauds qui avaient arrosé les enfants de bière au moment où ils montaient les marches du perron.

Assis à l'ombre, nous mangeâmes dans nos assiettes en carton et bûmes des bouteilles de Lone Star tandis que les joueurs de guitare nous chantaient leurs chansons traitant de l'infidélité, de leur amour pour les petites paysannes dans la chaleur des villages mexicains, et de l'attaque par Villa d'un train bourré de *federales*, avec des mitrailleuses montées sur les wagons plats. Les enfants avaient établi des forts derrière deux lignes de chaises, et les baies volaient et tintaient contre le métal. Parce que c'était l'anniversaire de l'un d'eux, le Noir grimpa à un chêne en serrant le tronc entre ses genoux et pendit une *piñata* au bout d'une corde à linge. Une bière moussante à la main, il fit alors mettre tous les enfants en triangle et donna au premier un manche à balai scié pour frapper le cheval en papier crépon qui tournoyait vertigineusement dans le soleil tamisé par les feuilles. Les enfants éventrèrent la *piñata*, et une pluie de sucres d'orge se déversa sur eux. J'empruntai une guitare à l'un des musiciens et passai mes doigts sur les cordes. La rosace était décorée d'incrustations indiennes, la table profondément rayée par les ongles en acier du propriétaire de l'instrument.

— Vas-y, me dit Rie, joue-nous « Boil them Cabbage Down ».

Le curé méritait mieux que du profane.

— Je ne joue jamais très bien quand je ne suis pas soûl, atermoyai-je. Nous autres musiciens hillbilly avons besoin d'un certain climat psychologique.

— Tu as fini tes chichis ?

Les yeux de Rie prirent cette brillance magnifique qu'ils avaient lorsqu'elle était très heureuse.

J'accordai la guitare en ré et jouai une progression de Jimmie Rodgers qui s'étendait sur toute la longueur du manche, puis je me lançai dans une vieille chanson de Woody Guthrie et de Cisco Houston pendant que le Noir décapsulait d'autres bouteilles de Lone Star et que les enfants ramassaient les sucres d'orge en roulant les uns sur les autres.

*Ezekiel saw that wheel a-whirling
Way up in the middle of the air
Tell you what a bootlegger he will do
Sell you liquor and mix it with brew
Way in the middle of the air*^[4].

Plus tard, les membres du comité de grève réunirent au soleil deux longues tables et plusieurs bancs. Ils s'assirent dans la chaleur écrasante, la sueur ruisselant de dessous leurs chapeaux de paille, leurs avant-bras sur le bois brûlant, comme s'il était superflu de faire deux mètres de plus pour s'installer à l'ombre.

La lumière ambrée de leurs bières chaudes explosait dans leurs mains, et ils affichaient tous le même visage calme et concentré en écoutant Rie leur parler en espagnol. Elle s'exprimait d'un ton égal et grave, regardait tour à tour les deux rangées d'hommes, et si mes rudiments de tex-mex me permettaient de comprendre l'essentiel de ce qu'elle disait, je m'aperçus qu'elle utilisait un cadre de référence depuis toujours particulier aux taudis mexicains situés hors des limites de ma propriété. Tandis que je les observais à travers mes lunettes de soleil, en sirotant une bière, appuyé contre le tronc d'un chêne, je repensai à ce qu'Art disait de l'Anglo qui fonce sur l'autoroute dans sa Cadillac vers le prochain Holiday Inn, sans savoir qu'il existe une vie derrière les panneaux publicitaires qui défilent sur les côtés comme des images kaléidoscopiques. *Prends donc une autre bière en méditant là-dessus, Holland*, me dis-je. *Et bosse ton espingouin*.

C'était la fin de l'après-midi lorsque le barbecue se termina. Il faisait chaud, et un vent sec soufflant du golfe soulevait sur le chemin des tourbillons de poussière, qu'il emportait à l'intérieur des champs. À nouveau entassés dans la voiture avec nos enfants et nos deux grosses Noires, nous retournâmes au camp de saisonniers. Le papier goudronné des baraques semblait incandescent sous la chaleur. Mon copain le gérant passait le jet sur le chemin de terre devant sa caravane. Ses vêtements étaient encore plus sales que le matin, et son visage avait ces rougeurs flamboyantes que donne le whisky. Il coupa l'eau et vint jusqu'à la voiture. La graisse de son ventre gonflait son tee-shirt, et il sentait si fort la sueur que j'ouvris à moitié ma portière pour le maintenir à distance.

— Un adjoint du shérif est venu cet après-midi. Il dit que vous travaillez avec les syndicalistes.

— Ça doit être quelqu'un d'autre.

Rie était sur la véranda d'un des bungalows.

— Il connaissait votre voiture, et il vous a décrit parfaitement. Il m'a même parlé de vos cigares.

— Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Qu'il allait boucler ton cul en taule. Et moi aussi, j'ai un truc à te dire, mon pote. Tes histoires de barbecue à l'église, c'était des conneries, et j'aime pas qu'on se foute de ma gueule quand on vient chez moi. J'ai une batte de base-ball dans ma caravane pour m'occuper de ceux qui voudraient me compliquer la vie.

Je mordis dans l'humidité molle de mon cigare et refermai

soigneusement ma portière. Je sentais la colère me comprimer la poitrine, les veines de mes tempes se dilataient. Je regardai, droit devant moi, le soleil darder ses rayons sur la caravane argentée. La fumée de mon cigare me fit tousser, et je retirai un brin de tabac de ma lèvre.

— Rassurez-vous, monsieur, dis-je, dans quelques minutes on sera partis.

— T'as intérêt à dégager ton pain grillé de cette véranda et à te tirer d'ici bien plus vite que ça.

Je rouvris ma portière, brusquement, de manière à ce qu'elle lui percuté sèchement les genoux et le ventre, et je le fixai droit dans les yeux.

— T'as deux tirades d'avance, là, collègue, commençai-je. Ajoute un mot de plus et tu vas avoir des problèmes que tu n'imagines même pas. Quant à cette batte de base-ball, si tu as vraiment l'intention de t'en servir, je te conseille de trouver une cagette pour monter dessus d'abord.

Son visage rougeaud hésitait entre l'indignation et la peur, et la sueur brilla dans ses sourcils au-dessus de ses yeux gris plomb.

— Vous êtes dans une propriété privée, dit-il, vous n'avez rien à faire ici. J'appelle le shérif.

Et il s'éloigna dans la poussière en direction de sa caravane.

Lorsque Rie fut remontée dans la voiture, je fermai les fenêtres, mis la climatisation au maximum, et nous sortîmes du camp pour rattraper le chemin menant à la ville. Des buses se laissaient porter par les courants d'air chaud haut dans le ciel, et le soleil était blanc comme une flamme chimique. Les roues de la Cadillac soulevaient la poussière de roche alcaline du chemin dans un grondement rugueux.

— Eh, dit Rie, on se calme, Lone Ranger.

— Je me suis maîtrisé toute ma vie. Un de ces jours, je vais vraiment péter les plombs et je vais refaire le portrait d'un de ces gars pour de bon.

Elle posa sa main sur mon bras.

— C'est pas ton genre, Hack.

— J'en ai jusque-là de ces péquenauds et de leurs battes de base-ball.

— Non mais, attends, c'est plus du tout une attitude de petit roublard, ça. Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire ?

— Rien. Il est dans le camp des fabricants de soda, c'est tout.

— Il a enclenché quelques mauvais engrenages dans ta tête à propos de quelque chose.

— Les chiqueurs de tabac me font sortir de mes gonds de temps en temps. Oublie.

— Je l'ai entendu te demander de dégager ton pain grillé de cette

véranda. C'est à cause de ça ?

— Écoute, Rie, j'ai été élevé par un sudiste singulier qui considérait toute forme de colère comme une violation de quelque principe aristocratique. Je baisse donc le gaz chaque fois que le feu devient trop fort, et il m'arrive de me retrouver avec une poignée cassée dans la main.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

Des gouttes de condensation tombaient des aérateurs.

— Ce genre de type ne veut rien dire de particulier, me défilai-je. Les mots sortent automatiquement d'une boîte à merde dans sa tête.

— Réponds-moi clairement, Hack.

— Le pain grillé sur la véranda, c'était toi. En gros, il t'a traitée de basanée.

— Et ça te perturbe à ce point ?

Je sentis mon cœur s'emballer, car nous savions tous les deux pourquoi je l'avais mal pris.

— Je vais te dire, des conneries comme ça, j'en ai entendu toute ma vie, et peut-être que je n'en suis pas aussi détaché que je croyais. Si j'étais un de ces juristes froids qui se la coulent douce dans leur cabinet en ville, avec « progressiste » tatoué sur le front, j'aurais bâillé et lui aurais remonté ma vitre au nez. Mais je n'ai jamais su traiter les gens par-dessus la jambe, et il a mis son doigt là où il faut pas.

La sueur de mon visage était froide dans l'air qui soufflait du tableau de bord. Je fixai mon regard devant moi sur la terre blanche et attendis la réponse de Rie, mais, au lieu de parler, elle se glissa près de moi et m'embrassa derrière l'oreille.

— T'es vraiment extraordinaire, dis-je, et, la serrant contre moi, je mordis sur le bord du chemin et fis jaillir une gerbe de cailloux.

— Retournons à la maison, dit-elle en passant sa main sous ma chemise pour me caresser le long de la ceinture.

— Et les étudiants ? Et le Noir ?

— Je leur ai confié une mission ailleurs pour cet après-midi.

Elle me regarda de ses yeux brillants et joyeux, et je me dis que je n'étais peut-être pas au bout de mes surprises à son sujet.

J'achetai une bouteille de Cold Duck en ville, et nous traversâmes le quartier mexicain sur le chemin cahoteux jusqu'au local du syndicat. Un brouhaha d'affluence s'échappait de la taverne. Assises sur les vérandas des maisons aux façades cloquées, de grosses femmes s'éventaient pour se rafraîchir. Rie passa devant moi dans l'allée en soulevant son chemisier de ses seins du bout des doigts. Le thermomètre Dr Pepper rouillé cloué au poteau de la véranda indiquait quarante et un degrés, et le ciel était si chaud et bleu qu'un nuage y aurait eu l'air d'une vilaine éraflure. Lorsque Rie ouvrit la porte-moustiquaire, une enveloppe jaune tomba du chambranle à ses

pieds.

— Quelqu'un t'a trouvé, mon pote, dit-elle.

Je posai la lourde bouteille de Cold Duck sur la balustrade et déchirai le télégramme avec l'index. Des mouches bourdonnaient à l'ombre du bâtiment.

OÙ ES-TU, BON DIEU ? AI DÛ ANNULER DISCOURS HIER SOIR À SAN ANTONIO. SÉNATEUR A APPELÉ TROIS FOIS. VERISA TRÈS INQUIÈTE. HACK, TU CONTINUES OU TU ARRÊTES ?

BAILEY

Rie me regardait patiemment, adossée à la moustiquaire.

— Ce n'est que mon con de frère et son ulcère à l'estomac.

— Quel est le problème ?

— J'étais censé prononcer un discours hier soir au Lions ou au Rotary, un de ces clubs de bons Samaritains.

— C'est tout ?

Elle me scruta de ses yeux silencieux.

— Bailey estime que ne pas honorer ses obligations envers la communauté des affaires a l'importance historique de la Troisième Guerre mondiale.

Je repliai le télégramme et le rangeai dans la poche de ma chemise.

— Il doit avaler ses comprimés par flacons entiers à l'heure qu'il est, ajoutai-je. Il y a un téléphone ici ?

— Il y en a un à la taverne.

— J'en ai pour une minute. Mets le vin au frais.

— Très bien, Hack.

— Tu comprends, je ne voudrais pas que le pauvre bougre perfore son ulcère un dimanche.

— Vas-y. Je ne bouge pas d'ici.

Je sortis sur le chemin dans la lumière brûlante et gagnai la taverne. À l'intérieur, coupeurs de cèdres et ouvriers agricoles mexicains avaient pris d'assaut le comptoir, des danseurs se cognaient contre le juke-box en plastique, et des boules s'entrechoquaient sur le feutre vert déchiré d'une vieille table de billard. La fumée de cigarette formait des nuages sous le plafond. J'appelai la maison en P.C.V. depuis le téléphone public au mur, et, penché en avant sur le combiné pour m'isoler du bruit, j'entendis la voix de Bailey à l'autre bout de la ligne.

— T'es où ? me demanda-t-il.

— Au bowling. À ton avis ?

— Non, mais où ?

— À Pueblo Verde, là où tu as envoyé ton télégramme. Qu'est-ce que tu fous à la maison, d'abord ?

— Verisa est très contrariée. T'as intérêt à rentrer fissa.

— Qu'est-ce que tu me fais, là, Bailey ? Tu sais très bien pourquoi j'ai dû partir vendredi.

— Le sénateur n'a pas été très agréable avec elle quand il a appelé, et peut-être qu'on en a tous un peu marre que tu n'honores pas tes rendez-vous. Ils ont retardé le dîner pendant une heure avant d'appeler notre service de messagerie. J'ai dû aller à San Antonio à vingt-deux heures pour m'excuser de ta part.

— Écoute, tu as organisé cette connerie sans me consulter, et tu savais quand j'ai quitté Austin que je ne serais pas rentré ce week-end. Accroche donc ce paquet de merde à la bonne paire de cornes, mon pote. Et si le sénateur a envie d'être désagréable avec quelqu'un, je vais te donner le numéro d'ici ou celui du motel.

— Pourquoi faut-il que tu te conduises comme ça, Hack ? Tu as toutes les cartes en main.

Un couple de danseurs ivres me bouscula, puis, avec un signe de la main et un sourire, regagna la piste en dansant dans le vacarme ambiant.

— Tout ce que je demande, dis-je, c'est un week-end sans migraines ni Kiwaniens ni télégrammes. Je reviendrai au bureau dans un ou deux jours. En attendant, je te laisse gérer la prochaine tournée de mondanités.

Mais il n'était déjà plus là.

— Hack ?

C'était Verisa. Je fermai les yeux en entendant sa voix.

— Ouais.

— Je ne vais pas te retenir longtemps. Je t'ai prévenu à Houston de ce que je ferais si tu foutais en l'air cette élection. J'ai assez d'éléments pour aller au tribunal et te piquer à peu près tout. J'aurai la maison, les terres et les loyers sur les puits. Toi, tu pourras repartir de zéro avec ton alcoolisme et ton cabinet d'avocat.

Je pris une profonde inspiration et accusai le coup pendant quelques secondes.

— J'aurais dû t'appeler, mais je n'ai pas eu le temps, dis-je d'un ton calme. Je pensais que Bailey t'expliquerait pourquoi j'ai dû partir.

— Ben voyons.

J'esquissai une réponse, puis me tus en regardant les danseurs sur la piste.

— Pourquoi ce serait à lui de m'expliquer les choses ? reprit-elle. Je ne sais pas d'où tu tiens cette idée que Bailey devrait te décharger de toutes tes obligations conjugales désagréables. Ça été suffisamment pénible pour lui de s'excuser pour toi hier soir.

— Tu sais, je commence à en avoir marre qu'on me vende au kilo et qu'ensuite on vienne me dire combien on a honte de moi. Je remarque également que personne ne s'est jamais inquiété quand j'ai dû

m'absenter pour un client payant. Certaines personnes se dilateraient peut-être moins les ovaires si je travaillais sur une autre affaire que celle d'un travailleur agricole mexicain.

Je l'entendis respirer, puis :

— Salaud.

Je raccrochai doucement le combiné et ressortis sous le soleil. Le chemin était d'une blancheur aveuglante. Le bruit du juke-box et la voix de Verisa résonnaient encore dans ma tête. Transpirant, j'allumai un cigare et imaginai la colère frustrée dans laquelle elle devait être à présent. Pauvre Bailey, me dis-je. Il passerait probablement le reste de la soirée à la maison, à lui parler doucement pendant qu'elle brûlerait le mur de son regard, puis il réfléchirait à tous les moyens détournés qui leur permettraient de me faire élire en novembre, quoi que je fasse entre-temps. Il boirait des tasses et des tasses de déca en avalant ses comprimés pour son ulcère, et il échafauderait des plans jusqu'à en oublier la présence de Verisa dans la pièce. À moins que le sénateur ne rappelle. Ils se regarderaient tous les deux par-dessus la table de la cuisine, inquiets et concentrés, tandis que Bailey exprimerait ses certitudes sur la sincérité de mon engagement dans la campagne et mon profond regret de ne pas avoir pu être parmi les Kiwaniens (ou je ne sais qui) la veille. Ensuite ils se demanderaient si nous atteindrions jamais cet îlot de marbre et de gazon du pouvoir, où on avait une petite clef en or poinçonnée dans son gousset.

Rie était assise sur les marches de la véranda, adossée à la balustrade, une jambe repliée devant elle. Elle s'était changée et avait enfilé un corsaire, lacé à l'arrière, de coutil marine délavé, et une chemise en soie imprimée de roses. Là, dans l'ombre, elle était belle comme une sculpture de bois sombre. Une canette de Lone Star non ouverte et un grand verre conique étaient posés à ses pieds. Ma chemise me collait aux épaules, et une pellicule de sueur recouvrait les verres de mes lunettes de soleil.

— On dirait Tom Joad aux prises avec la tempête de poussière dans *Les Raisins de la colère*, dit-elle. Bois ça, ça te fera du bien.

Je m'assis à côté d'elle et ouvris la canette. L'aluminium était froid dans ma main. La mousse monta dans le verre et déborda. Je retirai mes lunettes pour essuyer le mélange de sueur et de poussière qui me coulait dans les yeux, mais j'évitai son regard. Sur le bord du chemin se trouvait une fourmilière à moitié écroulée, un côté marqué d'une profonde empreinte de botte. Des milliers de fourmis couraient les unes sur les autres en un grouillement effréné.

— Tout s'est bien passé, au téléphone ? me demanda-t-elle.

— Ouais.

Je bus une gorgée de bière, tourné, les yeux plissés, vers la lumière vive.

— Je vais offrir une lobotomie à Bailey pour Noël. Ou une canette d'alun. Il a le chic pour faire ressortir tout ce qu'une personne a de mauvais en elle en quelques secondes.

Je l'entendis tirer ses cigarettes de la poche de son chemisier et en arracher le plastique.

— C'est pas un méchant garçon. Mais ce qu'il peut être borné, par moments !

— Hack, je ne te demande aucune explication.

— Qui m'en demande, alors ?

— Ta vie en dehors d'ici ne m'intéresse pas.

Je contemplai son visage magnifique et serein plongé dans l'ombre.

— Le monde que j'aime partager avec toi, poursuivit-elle, c'est celui des parties de pêche du samedi matin et de la chasse aux tombes d'Indiens. Jamais je ne me mêlerai de ce qui se passe à Austin.

Je lui pris sa cigarette et tirai une bouffée. Les arbres verdissant les cours de terre le long du chemin étaient immobiles dans la chaleur.

— J'ai mis le vin sur un bloc de glace, dit Rie.

— Autant le boire, alors, dis-je. Qu'est-ce que t'en penses, beauté ?

Elle me sourit, les yeux à nouveau remplis de lumière, et nous allâmes au fond de la maison ouvrir la longue bouteille noire de Cold Duck. Je pilai une partie du bloc de glace qui se trouvait dans le haut du réfrigérateur, de quoi remplir un saladier, que je plaçai devant le ventilateur de la chambre afin que celui-ci souffle de l'air froid sur le lit. Le soleil embrasait de jaune le store de la fenêtre. De l'autre côté du fleuve, sur la rive mexicaine, un veau pris dans la vasière appelait sa mère. Rie se déshabilla dans le demi-jour, enroula ses bras autour de mes épaules, et, enfouissant mon visage dans ses cheveux, je sentis la peau douce de son ventre et de ses seins s'infléchir contre la mienne.

Ce soir-là, nous roulâmes jusqu'au golfe dans la lumière lilas du jour déclinant. Juste avant que la route ne quitte les vergers d'agrumes pour longer la côte, nous sentîmes l'air iodé et les algues mortes, déposées par les vagues moutonnantes qui se brisaient sur le sable et bouillonnaient dans les baines, puis se retiraient, emportées par le reflux. Les pélicans bruns et les mouettes, tels de gros cigares blancs, tombaient du ciel pour venir saisir du bec les petits poissons sur la crête des vagues. Au loin, nous devinions les torches et les guirlandes de lumières des plates-formes pétrolières et de leurs bases flottantes. Le soleil rouge était gros comme une planète à l'horizon. De longues bandes de violet s'allongeaient sur l'eau. Un rougeoiement sombre baignait la plage et les palmiers. Puis le soleil s'enfonça dans les eaux du golfe, son bord flamboyant barré d'un liseré de nuages noirs, et la lune commença à se lever derrière nous sur les terres.

J'achetai une autre bouteille de Cold Duck et des sandwiches au

poulet dans un restaurant, et une famille de Mexicains qui campait sur la plage nous vendit deux cannes à pêche de mer, sur lesquelles étaient montées des lignes de fond, munies d'hameçons triples, et un pot de crevettes vivantes. Le sable était encore chaud de la chaleur du soleil. Assis à l'abri du vent derrière une dune, nous mangeâmes les sandwiches et bûmes la moitié de la bouteille de vin, puis j'accrochai les crevettes aux hameçons, fis glisser les plombs vers le bas de la ligne, et nous entrâmes dans l'eau pour présenter nos esches aux flets et aux machoirons. La marée commençait à monter, et les vagues se brisaient sur les piliers de bois pourri des pontons. À un moment, le vent changea de direction, et nous sentîmes les coquillages morts, les écailles cuites par le soleil, le sel sur les piliers. Rie tenait sa canne à deux mains et haut devant elle, le talon coincé sous le bras, tandis que les vagues enflaient contre ses seins. Éclairés par la lune, dont les reflets constellaient l'eau, les embruns scintillaient dans ses cheveux comme des gouttes de cristal. Soudain, le scion de sa canne s'arqua et plongea sous l'eau, jusqu'à y disparaître complètement.

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais, Lone Ranger ? cria-t-elle.

— Tiens-lui la tête en l'air, sinon il va te casser.

Elle se pencha en arrière en tirant à deux mains, et un nuage de sable apparut dans la houle au bout de sa canne. Puis la ligne se tendit obliquement, en frémissant, et la canne replongea. Elle se tourna vers moi d'un air désespéré. L'eau et le clair de lune luisaient sur son visage.

— Amène-le sur le bord, dis-je.

Une grosse vague forma une crête devant elle et se brisa en recouvrant ses épaules.

— Hack, sois pas vache...

— Il faut que tu apprennes ces choses pour surmonter ton éducation de nordiste.

Elle tenta de repasser la canne sous son bras pour la relever, mais le poisson s'était tourné face aux vagues et sondait le fond. Je la rejoignis tant bien que mal, pris la ligne à deux mains au niveau de la surface et me dirigeai vers la plage. Le nylon m'entama la peau en se tendant. En arrivant au bord, j'aperçus la longue silhouette bleue du machoiron qui secouait la tête pour se défaire des trois ardillons plantés dans sa bouche. Je l'échouai sur le sable et, le tenant fermement par le ventre en me méfiant des piquants de ses nageoires pectorales, passai la lame de mon canif par une ouïe et lui sectionnai la colonne vertébrale. Il sursauta mollement dans le sable une fois ou deux avant de s'immobiliser.

— Bon Dieu, dit-elle, ce que vous n'allez pas inventer pour vous amuser, vous, les sudistes.

Son visage trahissait néanmoins son exaltation d'avoir pris un gros

et magnifique poisson bleu-noir sous la lune, avec les vagues jusqu'aux épaules.

— C'est une espèce protégée par la loi du Texas, dis-je. On ferait peut-être mieux de le remettre à l'eau.

Elle marcha sur mon pied nu et me pinça le bras avec ses ongles. La serrant contre moi, j'embrassai ses cheveux mouillés et séchai son visage sur ma chemise. Je sentis le goût du sel sur sa peau et l'odeur du vent du golfe dans ses cheveux. Elle passa ses mains sous ma chemise et me caressa le dos.

Nous donnâmes le machoiron, les cannes et les crevettes qui restaient à la famille mexicaine, et nous fîmes un feu sur le sable avec du bois sec et des feuilles de palmier mortes. Le vent l'attisa, et des flammèches s'envolèrent en tournant sur elles-mêmes. Les feuilles de palmier, recouvertes de sable, et les tortillons de bois poli claquèrent dans les flammes et éclatèrent avec une vive lumière jaune. Nous terminâmes le vin, assis devant le feu, nos vêtements fumant dans sa chaleur. À l'horizon, au sud, de sombres nuages d'orage grossissaient sur l'eau. La lune était haute, et je voyais les nuages rouler, poussés par un vent puissant soufflant de la côte mexicaine. Quelques grosses vagues, blanches d'écume, frappaient les piliers des derricks. L'air s'était rafraîchi, et une odeur d'humidité électrique flottait dans l'air. J'allumai un cigare, rebouchai la bouteille de vin et la jetai dans les déferlantes en la faisant tourner comme une hélice.

— Tu as vu ce qu'on va prendre sur la figure demain, ma belle ? dis-je.

Rie tapota le dos de ma main avec son doigt et s'abîma dans la contemplation du feu.

Le vent soufflait par rafales, le lendemain matin, quand nous arrivâmes au quai de chargement de la conserverie, où le syndicat installait son piquet principal. Le soleil était marron dans les nuages de poussière tourbillonnants qui montaient des champs, et je continuais de sentir l'odeur d'humidité électrique d'un orage. Des dizaines de vieilles voitures et de pick-up aux bennes protégées par de grossiers abris en bois étaient garées le long de la voie de chemin de fer. Devant le quai, là où les camions devaient décharger les récoltes, les ouvriers agricoles noirs et mexicains s'étaient déployés pour former une longue ligne. Tandis qu'ils restaient plantés là, leurs pancartes malmenées par le vent, le sable leur soufflant dans la figure, un homme en cravate et pantalon de toile allait et venait sur le quai en agitant les bras et leur ordonnait de quitter les locaux de l'entreprise. Le vent rabattait sa cravate par-dessus son épaule, une pellicule de sable opacifiait les verres de ses lunettes. Ignoré par tous les membres du piquet, il alla chercher un appareil-photo dans son bureau et commença à mitrailler les lieux. Appuyés contre une voiture de la

police d'État, lunettes de soleil sur le nez et Stetson sur la tête, deux Texas Rangers observaient la scène, leur visage bronzé impassible. Leur uniforme parfaitement repassé semblait raide comme de la tôle. Debout, en col romain, à l'arrière d'un camion à ridelles, le curé distribuait des pancartes aux nouveaux arrivants. Je vis un des Rangers le montrer du doigt et dire quelque chose à son collègue.

— Je te savais pas militant de terrain, frère de whisky.

C'était le Noir du local du syndicat. Il n'avait pas dessoûlé. Son visage lisse était recouvert de poussière, et il avait une boule de chique coincée sous la lèvre.

— Comment tu t'appelles, au fait ? lui demandai-je.

— C'est quoi, un nom, mec ?

Il sortit une bouteille de porto de sa poche arrière et en dévissa le bouchon.

— Sam, Tom, Toi. On me donne des tas de noms. Mais celui que je préfère, c'est Mojo Hand. Ça, c'est un nom qui a du style. On l'a bien en bouche, ça claque sous la langue comme du raisin.

— Range ton vin, dit Rie, tu le boiras plus tard.

— J'ai rien à craindre de ces flics. Ils savent que c'est pas un nègre qui changera quelque chose par ici. Ils veulent jouer du tambour sur quelques têtes de Blancs.

Il but à la bouteille et toussa en avalant un peu du jus de sa chique.

— Le moindre écart sera utilisé contre nous dans les journaux, dit Rie.

— Tu sais très bien que, quoi qu'on fasse aujourd'hui, ce sera présenté de la même façon demain matin. C'est pas vrai, frère de whisky ? Les flics tabasseraient Jésus à coups de matraque qu'on trouverait le moyen de nous le faire passer pour un provocateur.

— On ira s'en prendre une bonne après, tentai-je de l'amadouer.

— D'où tu sors, mec ? Y aura pas d'après. Jusqu'à maintenant, ils s'échauffaient, c'est tout.

— Là, tout va bien, non ?

Il but à nouveau à la bouteille et fit couler du vin par-dessus sa lèvre en s'esclaffant.

— Tout baigne. Mais c'est toi qui as raison. Faut garder la tête froide, cousin. Et avoir un nom qui pète.

— C'est trop tôt pour se faire embarquer, dit Rie. Reste dans la voiture tant que tout le monde n'est pas là.

Mais il ne nous regardait plus. Ses yeux rouges fixaient le chemin par-dessus mon épaule. Me retournant, je vis à mon tour les deux voitures noires et blanches du shérif, suivies de trois autres véhicules, remplis de villageois, qui roulaient vers nous dans la poussière. Les antennes radio des deux premières se balançaient sur leur ressort tandis que, derrière, sortis par les fenêtres ouvertes, des bras musclés

en manches courtes battaient contre les portières. Le vent écrasait les nuages de poussière sur le chemin. Quelques instants plus tard, deux voitures des Texas Rangers rejoignirent le reste de la troupe.

— Là, ça se corse, frère de whisky, dit le Noir.

Le cortège se rangea sur le lit de gravier qui jouxtait la voie, et les Rangers et les adjoints du shérif se dirigèrent d'un pas nonchalant vers les deux Rangers qui observaient le curé derrière leurs lunettes de soleil, appuyés contre leur voiture. Les autres restèrent en retrait et se regroupèrent près d'un wagon de marchandises. Les mains dans les poches arrière de leur pantalon, ils regardaient d'un air mauvais les Mexicains et les Noirs en crachant le jus de leur chique dans le gravier. Ils avaient des coupes en brosse, des visages taillés à la serpe, et ils portaient des tee-shirts ou des vestes en jean aux manches coupées aux aisselles, laissant voir leurs tatouages : drapeaux sudistes, croix pascales, dessins à la gloire des Marines, déclarations d'amour à Maman, Billy Sue ou Norma Jean. Même les jeunes avaient le ventre distendu par la bière. On aurait dit qu'on avait réuni là tous les renvoyés des lycées du Texas rural depuis que l'école existait.

Ce fut alors que je reconnus mon copain du bureau du shérif. Il sortit de derrière le wagon de marchandises avec un cigare à bout filtre entre les dents, le pantalon de toile de son uniforme rentré dans ses bottes à tige basse, son large ceinturon de cuir serré sur son ventre plat. Souriant, les mains sur les hanches, il parla discrètement aux hommes en tee-shirt et vestes en jean, qui, en même temps que lui, se tournèrent alors tous vers moi. Ses yeux verts tachetés de jaune étaient remplis d'un plaisir intense, et ses lèvres comprimèrent doucement le filtre du cigare.

— Mettons-nous en place avant que ça commence, dit Rie.

Je l'accompagnai jusqu'à l'arrière du camion à ridelles, où le curé continuait de distribuer les pancartes. Le vent nous souffla de la poussière dans la figure. L'air fraîchissait, et des nuages de pluie enflaient à l'horizon. J'entendis au loin la première déflagration sourde d'un coup de tonnerre. Le curé s'essuya le visage sur la manche de sa chemise et nous sourit.

— Ravi de vous voir, monsieur Holland. Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues, même celles de l'establishment.

— J'ai un mot de cinq lettres à répondre à ça.

— Je crois l'avoir déjà entendu.

— Mojo est soûl, dit Rie. Essayez de le faire monter dans le camion.

— Il n'est pas très docile avec les gens d'Église, répondit le curé.

— Il y a des gros bras, là-bas, près du wagon, et il noie sa rage dans le vin depuis que des petits cons s'en sont pris à lui l'autre soir.

— Je vais le surveiller.

— Surveillez-les eux, surtout. Un des flics était en train de les

remonter à l'instant.

Le curé observa un des Rangers qui parlait dans le micro de sa radio.

— Rejoignez les autres, dit-il. Ça ne va pas tarder à bouger.

Rie prit deux pancartes en carton agrafées à des lattes de bois et m'en donna une. Une grosse goutte de pluie isolée tomba sur l'aigle noir dessiné au-dessus du mot Huelga.

— Allez, me pressa Rie.

— J'ai le temps de m'allumer un cigare, quand même.

— Il ne faut pas qu'il y ait d'arrestation en dehors du piquet, Hack.

— C'est bon, j'arrive.

Pour une raison ou pour une autre, je ne m'étais pas encore fait à l'idée que j'allais participer à un piquet de grève ce lundi matin-là, ni, d'ailleurs, aucun autre matin. Ma pancarte se courbait en arrière et claquait dans mes mains sous le vent, et j'eus l'impression que mes genoux étaient désarticulés tandis que, derrière Rie, je rejoignais la lente file des Mexicains et des Noirs avec leurs vêtements de travail usés, leurs chapeaux de paille cabossés et leurs robes décousues aux hanches. Les gouttes de pluie creusaient des fossettes dans la terre, le vent qui s'engouffrait sous ma chemise était frais, et pourtant je transpirais des aisselles et le visage me brûlait comme si je venais de commettre un acte obscène en public. En voyant les yeux des adjoints du shérif, des Rangers et de la racaille des salles de billard braqués sur moi, j'eus une sensation de vertige et mon cigare me parut amer et sec dans la bouche. C'était comme si je me présentais nu sur une scène de music-hall. Il y avait une grosse Noire derrière moi qui tenait son enfant, vêtu d'une salopette coupée, d'une main, et sa pancarte de l'autre. Elle portait des bas côtelés sur ses jambes variqueuses.

— Vous inquiétez pas pour les enfants, me dit-elle. Ils leur feront rien.

Je détournai mon regard de ses yeux marron pour le diriger vers l'homme en cravate et pantalon de toile sur le quai. Il était encore en train de prendre des photos, le visage tremblant d'indignation devant la façon dont il avait vu être bafoué ce jour-là le principe de la propriété privée. Les nuages d'orage masquèrent le soleil, et les champs furent soudain plongés dans l'obscurité. L'ombre engloutit la conserverie, les wagons de marchandises et le chemin. Les hommes en tee-shirt et veste en jean ouvraient à présent des canettes de bière chaude, dont ils répandaient la mousse sur leur cou et leur poitrine.

— Ça va ? me demanda Rie.

— Je crois que mon respect pour les manifestants vient de grimper d'un ou deux points.

— Bon, si ces salauds viennent sur nous, il ne faut pas broncher, d'accord ?

— C'est pas marrant, ça.
— Je ne plaisante pas, Hack. Les flics attendent un prétexte pour jouer de la matraque.

— D'accord, mais on va faire les guignols ici encore longtemps ?

— On n'est sur le piquet que depuis dix minutes, mon chou.

Je vis alors la voiture d'une équipe de télévision se ranger sur le lit de gravier au bord de la voie ferrée. Deux jeunes hommes en descendirent avec des caméras montées sur des épaulières en demi-lune. Ils se dirigèrent vers les fonctionnaires de police rassemblés près des voitures de patrouille, pleins de l'assurance que leur donnait le fait de connaître à l'avance la teneur de leur reportage, et pour la première fois je m'aperçus que je n'avais jamais vu un reportage sur une grève commencer différemment : sans réfléchir, le journaliste consultait d'abord la source officielle avant de s'intéresser au camp d'en face.

L'un d'eux s'avança vers le piquet et le balaya au hasard avec sa caméra, fermement fixée à l'épaule. Puis il l'abaissa et me dévisagea effrontément, le visage aussi inexpressif qu'un moule à tarte. Je jetai mon cigare et lui fis mon regard méchant de lanceur gaucher au neuvième tour de batte. Il retourna parler à son collègue, et tous deux se tournèrent dans ma direction.

— Je crois que ces deux gamins viennent de gagner une augmentation, dis-je à Rie.

— Tu dois être beau à la télé.

— Ça y est, les voilà. Prête à me servir d'attachée de presse ?

L'un avait déjà sa caméra qui tournait alors qu'ils étaient encore trop loin pour nous parler. Oubliés, les flics et la longue rangée de travailleurs itinérants ; les deux journalistes étaient concentrés sur le petit morceau d'entrailles qu'ils comptaient bien rapporter à leur chaîne.

— Vous élargissez votre circonscription, monsieur Holland ?

Le ton de mon interlocuteur était cordial, son sourire tout droit sorti d'une fraternité d'étudiants.

— Non, non, répondis-je en feignant de mon mieux l'amusement.

On va pas s'éclater, tous les deux ? me dis-je.

— Pensez-vous que le soutien que vous apportez à l'action du syndicat aura des répercussions sur votre élection ?

Il me tendit le micro, mais ses yeux regardaient Rie.

— Ça, je n'en sais rien, l'ami.

— Les sociétés agricoles considèrent cette grève comme illégale. Un commentaire à ce sujet ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'illégal à demander un salaire plus élevé.

— Le syndicat prévoit-il une grève dans votre région ?

Il commençait à taper plus fort, mais son visage conservait l'air interrogatif et sincère d'un écolier révérencieux.

— Pas que je sache.

— Cela veut-il dire que les conditions des travailleurs agricoles itinérants sont meilleures chez vous ?

— Non, pas du tout, mais j'ai une proposition à te faire, l'ami. Tel que tu me vois là, j'ai très envie d'un cigare, et c'est la croix et la bannière pour les allumer d'une main avec ce vent. Alors si tu veux bien me tenir cette pancarte une seconde, je m'allume mon affreux machin, et on pourra causer toute la journée. Voilà, comme ça. Serre bien le manche dans ta main, qu'elle s'envole pas.

Son visage se figea tandis que la latte de bois tirait dans sa main, et son regard se tourna brièvement vers son collègue et les flics au bord de la voie ferrée. Il me fallut trois allumettes pour allumer mon cigare. Il attendit, clignant des yeux à cause de la pluie, raclant ses chaussures dans la terre.

— Merci, c'est gentil, dis-je. Au fait, tu les as interviewés, les gars, là-bas, près du wagon de marchandises ? Je suis sûr qu'ils t'en sortiraient de pas tristes.

— On ne fait que notre travail, monsieur Holland.

— Et consciencieusement, je n'en doute pas.

— Avez-vous quelque chose à ajouter, monsieur ?

Il avait l'air mauvais à présent, l'œil vache.

— Tu as une bobine déjà bien remplie, là, je crois.

Il se détourna de moi et tendit le micro à Rie. Le ciel était presque noir, à l'exception d'une ligne de lumière jaune, au loin, sur les collines. Le second journaliste se déplaça derrière le premier de façon à pouvoir me cadrer avec Rie.

— Ne craignez-vous pas que les familles installées dans les camps de saisonniers n'aient à pâtir de la grève ?

— Si t'allais voir ailleurs, connard ? répondit Rie.

Un des hommes près du wagon lança alors une canette vide sur le piquet. Elle manqua de peu la tête d'une Noire et rebondit sur le quai de chargement. Les deux journalistes reculèrent en continuant de filmer. Peu après, trois nouvelles voiturées de villageois arrivèrent et allèrent grossir le groupe près du wagon. Un homme s'en détacha alors pour venir vers nous, et les autres suivirent. Il portait un casque de chantier en arrière sur son crâne rasé, des chaussures de sécurité et des vêtements en jean éclaboussés de boue de forage. Ses yeux étaient humides et tiraient sur le jaune, ses dents de devant étaient brunies par le tabac à chiquer. Son scrotum faisait une bosse dans son jean entre ses fortes cuisses. Il étira ses bras énormes en serrant les poings, comme s'il venait de se réveiller, et cracha un jet de jus de chique au sol.

— Eh, l'ami, dit-il en s'adressant à moi. Tu bouffes de la chatte mexicaine ?

Je regardai droit devant moi, le visage en feu.

— Tu réponds pas ? T'as du chili dans la bouche ?

— Laisse monsieur tranquille, J.R., dit un autre. Un avocat, ça bouffe pas les chattes, tu le sais bien.

— Celui-là, si. Tu t'en fous jusqu'au nez, pas vrai ?

La conserverie et les wagons de marchandises rouillés, dont la silhouette se dessinait indistinctement à travers la pluie légère, semblèrent se contracter puis se dilater devant mes yeux. Les articulations de mes doigts blanchirent sur le manche de ma pancarte, et ma respiration se bloqua dans ma gorge.

— Méfie-toi, J.R., il pourrait te battre à mort avec sa pancarte.

— Et ces négresses, t'y as goûté aussi ? ajouta le foreur.

Mes yeux larmoyèrent, et je me sentis lui sauter dessus avant même d'avoir bougé ou modifié la direction de mon regard, mais plusieurs hommes crièrent et s'esclaffèrent simultanément derrière lui en une rumeur rauque, et il tourna son dos large vers moi. Mojo, resté dans la cabine du camion à ridelles avec sa bouteille de vin jusqu'à ce qu'elle soit vide, avait à présent décidé de rejoindre le piquet. La chemise déboutonnée jusqu'à la taille, les chaussettes baissées par-dessus les talons, il marcha vers nous comme s'il avait des charnières cassées à la place des genoux. Il avait une tache de chique au coin de la lèvre, et les gouttes de pluie traçaient sur son crâne chauve des coulées d'ivoire noir. Une canette de bière non ouverte jaillit de la foule et le frappa au-dessus de l'œil. Il recula en vacillant, mais sans tomber, et plaqua tel un gant de base-ball sa grosse main noire contre son arcade, du sang s'échappant de dessous sa paume. Son œil découvert était écarquillé, rond de douleur et de surprise.

— Les salauds, lâchai-je.

— Non, Hack, me retint Rie.

— Ils l'ont salement amoché.

— Reste en place.

Penché en avant, Mojo laissa le sang ruisseler le long de son avant-bras et tomber sur le sol, puis il reprit sa progression vers nous en se tenant la tête comme on tient un pot de fleur fêlé dont on craint qu'il ne se brise. Un homme en vêtements de toile beige avec une casquette verte et une montre de gousset dans la poche alla au-devant de lui et, d'un coup de pied, lui faucha les jambes. Mojo tomba la tête la première. Des traînées de poussière et de sang maculaient son visage.

— Là, ça va trop loin, Rie, dis-je.

— Ne sors pas du rang. Ils vont le tuer, sinon.

Mojo se releva tant bien que mal. Sa plaie irrégulière à l'arcade était déjà très enflée, il avait une bosse grosse comme une balle de base-

ball. Le vent repoussait sa chemise loin de son corps, et on voyait sa poitrine monter et ses narines se dilater quand il inspirait.

— Là, je suis bourré, dit-il, c'est facile de s'en prendre à moi, mais vous viendrez jamais à bout de tous ces gens. Ils sont trop nombreux pour vous. Bientôt, vous serez plus là, et eux ils seront partout.

Le foreur s'avança face à lui, son jean se creusant sous les contractions de ses fessiers, mais deux adjoints du shérif arrivèrent derrière Mojo et l'emmenèrent vers leur voiture en le tenant chacun par un bras. Avant de lui mettre les menottes, ils lui retirèrent sa chemise et la lui nouèrent, entortillée, autour de la tête.

La voiture s'éloigna sur le chemin. À l'arrière, derrière la grille de séparation, la chemise trempée de sang de Mojo était comme une tache sombre sur la vitre remontée.

Ce fut ensuite au tour du curé, particulièrement impopulaire en tant que représentant de l'Église catholique. L'homme à la casquette verte secoua une bière chaude et l'en aspergea, après quoi le foreur, lui soufflant son haleine dans le nez, le gratifia des injures les plus grossières qu'il connaissait. Plusieurs femmes s'étaient jointes à la foule, et elles hurlaient sur lui d'une voix rauque, les yeux étrécis, le visage déformé par une colère terrible. L'une d'elles lui cracha dessus. C'était une petite bonne femme rabougrie, la peau de ses bras maigres toute plissée à la naissance des aisselles, ses cheveux hérissés rabattus en paquets par-dessus les zones dégarnies de son crâne, mais elle rassembla toute l'énergie contenue dans son corps usé pour lancer un hideux filet de salive sur la poitrine du curé.

Il cligna des yeux sous les crachats et les obscénités, mais il continua de regarder droit devant lui, ses grosses mains fermées sur le manche de sa pancarte, sans esquisser un pas pour sortir du rang. Son flegme mit les femmes hors d'elles, à tel point que leurs cris devinrent incohérents. Elles tendaient la tête en avant comme des serpents, les veines de la gorge gonflées. L'adjoint qui m'avait arrêté s'approcha alors de la foule, mit la main sur l'épaule du foreur et me désigna à son attention. De l'autre côté de la voie ferrée, je vis deux grosses camionnettes de police aux portes arrière grillagées quitter le chemin de terre et entrer dans la conserverie, puis la foule se dirigea vers moi.

Les visages étaient fermés, les lèvres sèches, les yeux luisants et enfoncés dans les orbites, comme si la rage qui animait ces gens avait fait s'évaporer tous les fluides de leur corps. Dans l'obscurité où la pluie dessinait des motifs tourbillonnants, leur peau paraissait blanche et tendue sur l'os. Des éclairs frappèrent les collines, et le vent commença à déchirer le coton dans les champs.

— On n'a pas de temps à perdre avec toi, l'avocat, me dit le foreur. Alors tu sais ce que je vais faire ?

Il fourra une demi-chique de tabac dans sa bouche, la repoussa au

fond de sa joue avec sa langue, puis la mâcha jusqu'à lui donner la consistance d'une pâte. Ôtant alors avec le doigt le jus qui avait coulé sur sa lèvre, il reprit :

— Je vais même pas lever la main sur toi. Je vais seulement te montrer comment on traite les sous-merdes par ici. Quand t'en auras marre, t'auras qu'à déchirer ta pancarte et reprendre ta bagnole. Personne te fera de mal.

— Que ce soit bien clair, connard, rétorquai-je. Crache-moi dessus et je t'arrache la tête.

L'homme à la casquette verte tendit le poing en l'air, déséquilibré, comme s'il bondissait pour monter dans un train en marche, et me l'abattit sur le nez. Écorché par sa chevalière, je sentis le sang affluer à la surface. Je les regardai tous, hébété, avec ma pancarte dans les mains, tandis que mes yeux se recouvraient d'un voile brûlant. Le foreur me souriait.

— T'en veux davantage, sous-merde ? dit-il.

La femme qui avait craché sur le prêtre me jeta une cigarette allumée à la figure, puis je fus à nouveau frappé, cette fois à la tempe, avec un objet rond et en bois. Je le sentis claquer contre l'os. Vacillant sur le côté, les oreilles remplies par un rugissement d'océan, je mis un genou et un coude à terre. J'avais l'oreille et le côté de la tête en feu. Entre les jambes non rasées et les jeans tachés de cambouis et de bouse de vache, j'aperçus un garçon fin et musclé d'environ dix-neuf ans qui avait une goupille de porte de wagon à la main. Quelqu'un sortit ma chemise de mon pantalon et m'arrosa le dos de bière. Un cigare me brûla le cou, et une femme me frappa sauvagement la tête à coups de chaussure. Je tentai de lever les bras pour me protéger, mais on me marcha sur la main, et l'homme à la casquette verte trébucha dans la foule et me tomba sur le dos. J'entendis Rie crier à l'extérieur du cercle des lyncheurs qui m'entouraient, puis l'adjoint du shérif me releva la tête par le col de la chemise, et je crus qu'il allait m'aider à me remettre debout. Au lieu de ça, rapidement, subrepticement, il me donna un coup de genou dans l'œil. Une explosion de ronds rouges et violets envahit la moitié de mon champ de vision, et je plaquai ma main sur mon œil comme si j'avais un morceau de papier de verre sous la paupière. Mais, malgré ma vue trouble, je distinguais toujours son pantalon d'uniforme rentré dans ses bottes à tige basse, ainsi que son ceinturon, avec son holster, moulant son ventre plat et ses hanches étroites. Me hissant sur un genou, je mis toute ma force dans un crochet du gauche que je lançai du sol et l'atteignis au ventre, quelques centimètres au-dessus du ceinturon. Je sentis les muscles céder sous mon poing, comme une porte qu'on défonce avec le pied. Il se plia en deux, le teint blême, la bouche ouverte en un large O. Sa respiration se fit hachée et sèche dans sa gorge. Son regard se brouilla.

Lorsqu'il tomba à genoux dans la boue, tous s'écartèrent en silence, comme si on avait jeté une image blasphématoire à leurs pieds.

Alors les Rangers, la police municipale et les hommes du shérif se mirent au travail. Ils arrêtaient tout le monde. Ils me menottèrent les mains derrière le dos devant les caméras, ranimèrent l'adjoint et lui mirent un masque à oxygène, remplirent matraque à la main les paniers à salade jusqu'à ce qu'ils soient bourrés à craquer, confisquèrent le camion à ridelles et embarquèrent par erreur l'homme avec son appareil-photo sur le quai de chargement. Deux adjoints m'emmènèrent jusqu'à la camionnette en me tenant chacun par un bras, le poing serré sur la manche de ma chemise déchirée, l'air grave, tandis que les journalistes de télévision, toujours en pleine action, zoomaient sur mes mains menottées et mon visage tuméfié. La pluie avait redoublé, et le vent secouait le toit de tôle de la conserverie. L'eau qui s'écoulait des champs ravinait les fossés du chemin de terre, lequel était jonché de houppes de coton mouillées et de feuilles d'agrumes arrachées des vergers. Je fus le dernier à monter dans la seconde camionnette. Les adjoints me retirèrent les menottes, me poussèrent contre la foule de Mexicains et de Noirs, et refermèrent à clef les portes grillagées. Le moteur démarra, et nous traversâmes la voie ferrée en cahotant avant de tourner pour sortir de la conserverie et nous engager sur le chemin de terre.

Dans la camionnette, les hommes se tenaient aux parois, les uns aux autres, et roulaient des cigarettes ou se versaient le tabac Bull Durham de leur blague entre la lèvre et la gencive. Quelque part, au fond, un enfant pleurait. Alors qu'appuyé contre la porte je regardais le chemin défiler derrière la camionnette, avec le vent qui secouait les barbelés des clôtures et couchait les mauvaises herbes le long des fossés d'irrigation, j'entendis la voix de Rie, loin, au milieu de la foule. Elle se fraya un chemin entre plusieurs Mexicains, qui levèrent les bras en l'air pour la laisser passer, et en voyant son visage et ses yeux j'eus un pincement au cœur. Elle glissa son bras sous le mien, effleura de ses doigts la partie enflée de ma tête, puis elle attira mon bras contre sa poitrine et m'embrassa sur la joue.

— Je suis très fière de toi, Hack, dit-elle.

— J'ai bien peur d'avoir foutu en l'air ton piquet. C'est un officier de la force publique sur qui j'ai cogné là-bas.

Elle serra encore mon bras contre elle. La pluie qui se déversait sur les champs commença à en effacer les sillons. Au loin, je voyais les agrumes fouettés et déchirés par le vent sombre.

1. Neuf jeunes Afro-Américains accusés, en 1931, d'avoir violé deux Blanches dans un train de marchandises traversant l'Alabama. La condamnation à mort de huit d'entre eux à l'issue d'une série de procès expéditifs déclencha un élan de soutien de

la part de diverses organisations communistes et antiracistes.

2. Campagne menée durant l'été 1964 pour faire inscrire le maximum de Noirs sur les listes électorales du Mississippi.

3. Célèbre joueur de base-ball du début du ^{xx}e siècle.

4. Ézéchiél vit la roue qui tournait / Tout là-haut dans les airs / Je vais vous dire ce que fait un bootlegger / Il vous vend de la gnôle et la mélange avec de la bière / Là-haut dans les airs.

Les rues de la ville étaient à moitié inondées quand les paniers à salade arrivèrent au palais de justice. Les canettes de bière et autres détritrus flottaient dans les caniveaux, et la pelouse était jonchée de branches et de feuilles tombées des chênes. Les adjoints du shérif, à présent vêtus d'imperméables et leur chapeau recouvert d'une housse en plastique, nous firent former une longue file, en rang par deux, et, le visage battu par la pluie, nous entrâmes dans le bâtiment. La salle d'enregistrement était petite, et il leur fallut trois heures pour relever toutes les empreintes et rassembler les lacets, les ceintures, les pièces de monnaie et les portefeuilles de chacun dans des enveloppes marron. La plupart des autres ne furent inculpés que de violation de propriété et non-respect de la distance minimale entre les membres d'un piquet de grève, mais dans mon cas, une fois que l'adjoint eut fait rouler mes doigts sur le tampon encreur, ce fut le shérif en personne qui remplit ma fiche d'inculpation, et il écrivit pendant cinq bonnes minutes. Encore dégoulinant de pluie, je regardais ses lunettes à monture métallique et les bosses et les rougeurs de son visage. Ses doigts étaient blancs tellement ils étaient serrés sur son crayon. Vers le bas de la feuille, il appuya si fort qu'il troua le papier.

Il prit ensuite une cigarette sur le bureau et l'alluma.

— Vous voulez que je vous lise vos chefs d'inculpation ? me demanda-t-il.

— Vous devez en avoir un paquet, répondis-je.

— Voies de fait contre un agent de la force publique, refus d'obtempérer, rébellion, incitation à la révolte, et j'en garde un ou deux en option. Et n'espérez pas faire transférer votre dossier devant une cour fédérale. Vous serez jugé ici même dans ce comté. Vous comprendrez peut-être que la merde d'un avocat pue autant que celle des autres.

— J'ai droit à un coup de fil.

— Le téléphone est en panne.

— Il a sonné il y a cinq minutes.

— Emmenez-le en bas, dit-il au prévôt.

Je fus enfermé dans la cellule de dégrisement située au bout du couloir de pierre du sous-sol. La pièce était bourrée d'hommes qui essoraient leurs vêtements trempés sur le sol de béton. Leurs corps sombres brillaient dans la faible lumière. Dans un coin se trouvaient les toilettes, deux cuvettes incrustées de crasse et dépourvues de siège,

et les ivrognes qui avaient été arrêtés durant le week-end pouaient encore la bière aigre et le muscat. À travers les barreaux, je voyais la cage grillagée où je m'étais entretenu avec Art, ainsi que la rangée de cellules aux portes de tôle percées d'un passe-plat. Les moellons des murs suintaient, et la fumée des cigarettes roulées formait un épais brouillard sous le plafond. Un vieil homme en caleçon, la peau comme de la pâte à modeler froissée, s'approcha d'une des cuvettes et commença à vomir.

Rie avait été mise avec les femmes dans une seconde cellule de l'autre côté du mur. Quelqu'un avait percé un trou dans le mortier entre deux moellons. Le visage collé au mur, un Mexicain parlait à sa femme, plusieurs hommes attendant leur tour derrière lui. J'avais très envie de parler à Rie, mais la file d'attente s'allongeait, et parfois, dans le mélange des noms et des voix, les deux bonnes personnes n'arrivaient jamais à se trouver des deux côtés du trou au même moment. À deux reprises dans l'après-midi, un adjoint, son imperméable trempé, amena un nouveau prisonnier. Chaque fois que la grille s'ouvrait, un jeune dur, torse nu, qui devait être transféré à Huntsville pour y purger une peine de six ans, criait du fond de la pièce : « Chair fraîche ! » À cinq heures, les prévôts nous apportèrent sur un chariot nos gamelles de spaghettis, de petits pois et de pain, et nos gobelets de jus de raisin, et lorsque le groupe d'hommes massés près du mur se fut éclairci, je tentai de parler par le trou à une Mexicaine de l'autre côté, mais elle ne comprenait ni l'anglais ni mon mauvais espagnol, et j'abandonnai.

Ce soir-là, je traînai mon matelas de toile jusqu'à la grille et m'allongeai là, le visage tourné vers les barreaux pour respirer au maximum l'air du couloir et éviter l'odeur des toilettes et de la sueur. Il me restait un cigare humide, et je le fumai couché sur le côté en regardant la rangée de portes grises scellées dans la pierre. Mojo se trouvait derrière l'une d'elles. À un moment, je crus voir briller son visage noir à travers un passe-plat. Je n'avais jamais ressenti une fatigue plus grande. J'étais épuisé physiquement comme on peut l'être au base-ball après avoir lancé toutes ses balles dans un match en dix manches. Ma brûlure de cigare au cou avait cloqué, et ma bosse à la tempe, là où le jeune m'avait donné un coup de goupille, formait une crête semblable à celle d'un tibia. Je m'endormis mon cigare éteint à la main, et je roupillai jusqu'au matin sans faire un seul rêve ni même reprendre vaguement conscience de l'endroit où j'étais, comme si on m'avait déposé à travers la roche dans les eaux sombres d'une rivière souterraine.

J'entendis le prévôt cogner le chariot de nourriture contre les barreaux et actionner le lourd verrou de la porte. La mortadelle poêlée, le gruau et le café fumaient dans les bacs en inox. Toussant,

crachant, les hommes se levaient de leur matelas de toile et allaient se soulager dans les toilettes, ou laver leur cuiller au robinet, avant de faire la queue. Je dus déplacer mon matelas pour que le prévôt entre avec son chariot. Une fois debout, j'eus la surprise de me sentir totalement reposé : j'étais frais comme un gardon. Il me fallut pourtant un moment pour m'assurer que l'homme que je voyais approcher dans le couloir de pierre à côté du shérif était bien celui que je croyais. Bottes de cow-boy jaunes cirées, costume western sombre à rayures, d'où sortait la chaîne d'une montre de gousset, accrochée à une ceinture en cuir façonnée à la main, cravate-lacet, chemise de cow-boy aux poches fermées par des pressions, Stetson à bord étroit, ramené en arrière sur la tête. Il ne portait pas de maillot de corps, et je voyais ses poils sur son ventre distendu au-dessus de la boucle de sa ceinture. Son visage rond poudré était aussi lisse que celui d'un bébé. Personne d'autre au Texas ne s'habillait ainsi. C'était bien R.C. Richardson.

— Hack, t'es devenu dingue ou quoi ? me dit-il avec son accent campagnard de l'est du Texas. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— R.C., vieux salopard, m'exclamai-je.

— J'étais dans le coin pour signer des baux d'exploitation. Quand j'ai allumé la télé hier soir en rentrant au motel, j'en ai pas cru mes yeux. Qu'est-ce que t'essaies de t'infliger, mon gars ?

— Appelle un marchand de cautions, R.C.

— C'est déjà fait. Je l'ai tiré du lit au milieu de la nuit, mais il n'a pas voulu venir avant ce matin. Tu sais à combien on a fixé ta caution ? Dix mille dollars. T'es quelqu'un, toi, hein ?

— Je vous préviens, monsieur Richardson, dit le shérif, si vous payez la caution de cet homme, vous serez également responsable de lui, parce que je ne veux plus le revoir.

— Rassurez-vous, il ne vous causera pas de souci. On ira peut-être faire un tour de l'autre côté de la frontière cet après-midi pour goûter le chili, et ensuite on rentrera à DeWitt.

— R.C., t'es là pour me libérer ou uniquement pour foutre de l'eau partout ?

— Patience, fiston. Mon marchand de cautions ne va plus tarder. Je lui ai promis de lui enfoncer ma botte dans le cul si je devais l'attendre plus de cinq minutes.

— Fais sortir les autres aussi.

— Ton frère a raison, tu sais. Le whisky te tape sur le citron.

— R.C., ça fait combien d'années que je t'évite la prison ?

— Merde, tu crois que j'ai combien sur moi ?

— Assez pour acheter ce comté et un ou deux autres.

— Hack, je peux pas. Doit y avoir cinquante personnes là-dedans.

— Y en a d'autres dans la pièce à côté.

— Et elles se disperseront dans tout le Mexique au moment de passer au tribunal.

— Arrête ton cinéma et raque, tu veux ?

— T'es vraiment quelqu'un, j'ai jamais connu personne d'aussi dingue. D'accord, mais ce coup-ci c'est moi qui vais envoyer une facture à ton frère, et les yeux vont lui en sortir de la tête.

— C'est parfait. Donne-moi donc un cigare pendant que t'y es.

Le marchand de cautions arriva, et R.C. rédigea sur le mur de pierre un chèque d'un montant correspondant à la totalité des sommes. Le marchand de cautions, un petit homme dont le visage respirait la cupidité et la méfiance, le crut soûl ou devenu fou. Il tint du bout des doigts le chèque dont l'encre séchait encore et regarda R.C. d'un air incrédule.

— Appelle la First National Bank à Dallas en P.C.V. et donne mon nom, lui dit R.C., ou je me trouve un autre gars sur-le-champ.

Il fallut attendre dix minutes, après quoi le shérif ouvrit les grilles des deux cellules de dégrisement, et le couloir fut envahi de gens riant et parlant en espagnol. Un adjoint ouvrit l'une des cellules renfoncées à l'intérieur du mur, et Mojo en sortit pieds nus dans la lumière en clignant de ses yeux rouges, ses chaussures sans lacets à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il. La loi en a déjà marre de nous ?

Un Mexicain le prit par les épaules et l'entraîna dans la foule qui progressait vers l'escalier. Le Mexicain ne parlait pas anglais, mais son pouce pointé vers sa bouche indiquait son intention d'aller arroser ça.

— Avec plaisir, mon frère, dit Mojo.

Le shérif nous foudroyait tous du regard, la peau tendue sur les bosses rouges de son visage.

M'approchant de Rie par-derrière, je glissai mon bras autour de sa taille et embrassai la douceur fraîche de sa joue. Elle leva la tête vers moi, et je l'embrassai à nouveau en passant ma main dans ses cheveux.

— Comment tu as fait ? me demanda-t-elle.

— Je te présente R.C. Richardson.

D'un geste lent et précis, R.C. ôta son Stetson et le laissa reposer contre sa jambe de pantalon, puis il s'inclina légèrement en avant avec toute la déférence de sudiste envers la gent féminine dont il était capable. Il rentra le ventre, redressa les épaules, et, l'espace d'un instant, on oublia la cravate-lacet et les bottes de cow-boy jaunes.

— Très heureux, mademoiselle, dit-il.

— Rie Velasquez, dit Rie, dont les yeux lui souriaient.

— J'expliquais à Hack que je n'avais pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner ce matin. On pourrait aller voir au café d'en face s'il n'y aurait pas moyen de manger un steak.

Il détaillait le visage de Rie, et je savais quel effort c'était pour lui

de s'empêcher de descendre plus bas. Il s'écarta pour nous laisser monter devant lui. R.C. était sur le point d'interpréter un de ses numéros. Il avait plusieurs rôles dans son répertoire, et il jouait chacun d'eux à merveille : pétrolier cordial lorsqu'il signait des baux d'exploitation, kiwanien et patriote d'une grande humilité, ami de la pègre au portefeuille rempli de numéros de téléphone secrets. Mais pour l'heure il était un gentleman-rancher, un père, un ami plus âgé prêt à actionner tous les leviers pour vous tirer du pétrin. Il fallut attendre que l'adjoint retrouve les enveloppes marron contenant nos portefeuilles, notre monnaie et nos ceintures. Jeune, manifestement inexpérimenté, il avait du mal à lire l'écriture de ceux qui nous avaient enregistrés.

— Un peu de nerf, mon garçon, dit R.C. On va pas y passer la journée.

— R.C., dis-je, il nous reste encore une vingtaine de mètres à parcourir avant d'arriver à la sortie.

— On fait un travail ou on le fait pas, reprit-il. C'est le même problème dans tout le pays. Comme le nabot de tout à l'heure, le marchand de cautions. Il est infoutu de cracher par terre sans s'asseoir pour y réfléchir d'abord.

Notre reçu signé, R.C. drapa son imperméable sur les épaules de Rie. Dehors, la pluie tombait toujours drue. Ses rideaux ondulants balayaient la pelouse inondée du palais de justice. Certains des chênes étaient presque nus. Leurs feuilles flottaient en îlots contre les troncs. Des voitures et des pick-up, dont le moteur avait calé, étaient immobilisés dans la rue, les faisceaux de leurs phares estompés par la pluie battante. Quelque part, un klaxon bloqué sonnait sans interruption. L'enseigne au néon du café-taverne était comme de la fumée colorée dans la lumière humide et diffuse.

R.C. déploya un grand parapluie au-dessus de nos têtes, et nous pataugeâmes sur le trottoir en direction du café. L'air était frais et sentait le propre. Même la pluie, qui s'engouffrait sous le parapluie et brûlait la peau, était comme une absolution après une journée et une nuit en prison. Aucune odeur ne ressemble à celle de la prison. Quand on sort et qu'un orage permet de la laisser derrière soi, on a l'impression que ce qu'on vient de vivre n'a pas vraiment eu lieu.

L'eau de la rue nous arrivait aux genoux. Tenant Rie par un bras, R.C. protégeait notre tête avec son parapluie et exposait la sienne. La pluie tombait en cascades du bord de son Stetson gris perle, son costume western était trempé. Un bouton de sa chemise s'était ouvert au-dessus de sa ceinture et laissait voir son ventre, comme un bourrelet de pâte à pain humide. C'était un vieil escroc libidineux, mais, bizarrement, je l'aimais bien – peut-être parce qu'il n'était animé d'aucune malveillance. Malgré sa malhonnêteté, il restait loyal envers

le système corrompu auquel il participait, et son excentricité donnait à la chose un peu d'humour. Doit-on bien aimer quelqu'un pour ça, peut-être pas, mais j'avais connu dans le monde du pétrole des individus bien pires que R.C. Richardson.

Il nous ouvrit la porte-moustiquaire, et des tourbillons de pluie entrèrent avec nous. Des hommes vêtus de jeans et chaussés de bottes de cow-boy buvaient des bouteilles de Pearl et de Jax au comptoir. Au fond de la salle, un Noir rassemblait des boules de billard dans un triangle sous une suspension à abat-jour métallique. Le juke-box, sa coque en plastique toute craquelée, jouait une complainte sur les amours perdues et les vies dissolues. R.C. débarrassa Rie de son imperméable et lui tint sa chaise tandis qu'elle s'asseyait à l'une des tables aux nappes de toile cirée repliées sur les bords. Il était rarement confronté à un niveau de bonnes manières supérieur à celui en vigueur au Dallas Petroleum Club, et sa politesse lui donnait une maladresse de pantin désarticulé.

— R.C., t'es pas si pourri que ça, finalement, dis-je.

Il me considéra d'un regard étrange, ses grosses mains posées sur la table.

— Toi, j'espère que ton frère portait un caleçon marron quand il a regardé le J.T. hier soir, dit-il, avant de faire un clin d'œil à Rie, un air hésitant sur son visage lisse. Pardon. J'oublie parfois que je ne suis pas sur les champs de pétrole.

Elle lui sourit, et il inspira en écartant les doigts. Alors que nous n'avions pas mangé à la prison ce matin-là, je sentais les côtes de porc et les tranches de jambon en train de cuire à la poêle. Nous commandâmes des steaks et des œufs brouillés, avec des pommes de terre sautées et des tomates en garniture.

— Tu as dû lui enfoncer ton poing dans le bide jusqu'au coude, à ce flic, dit R.C. J'avais jamais vu un type s'écrouler aussi vite. J'ai cru qu'il allait s'étrangler par terre.

— Les journalistes locaux ont dû faire du bon travail, dis-je.

— Ça, oui. Ils n'ont rien raté. On te voit qui souris, les menottes aux poignets, un flic à chaque bras. Je parie qu'il a fallu mettre Bailey sous respirateur s'il a vu ça.

R.C. s'esclaffa et alluma un cigare.

— Bon Dieu, ajouta-t-il, je serais prêt à dire adieu au fric de toutes les cautions rien que pour le voir essayer d'aller jusqu'au téléphone.

Le serveur nous apporta nos steaks et nos œufs, et posa un pot de café sur une serviette au milieu de la table. Je découpai un morceau de steak, que je mangeai avec une tranche de tomate poivrée. R.C. riait encore, son cigare à la bouche.

— Il a déjà appelé l'hôpital psychiatrique d'Austin, tu crois ? dit-il.

— Apparemment, tu t'amuses bien, ce matin, répondis-je.

— Hack, vous m'en avez fait baver toutes ces années, tous les deux. C'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de sortir mon avocat de taule.

— Tu risques gros, Hack ? me demanda Rie.

— Je ne sais pas.

La porte s'ouvrit, et une bourrasque de pluie arrosa le sol. Je sentis l'air frais sur mon cou.

— Mademoiselle Rie, n'ayez pas peur que Hack soit condamné, parce que ça n'arrivera pas.

— Ça risque d'être un peu plus difficile cette fois-ci, soulignai-je.

— Je me souviens d'une fois, j'étais presque déjà en train de sarcler le coton au pénitencier de Sugarland, et tu m'as obtenu un non-lieu en moins d'une semaine.

Moi aussi, je m'en souvenais – c'était un souvenir pénible. Quatre ans plus tôt, R.C. avait foré une réserve de pétrole appartenant à l'État et soudoyé pour cela trois fonctionnaires, dont un avait été envoyé au pénitencier.

— Quand il entre dans le prétoire avec son costume blanc, il lui faut pas cinq minutes pour que tous les regards sur le banc des jurés soient braqués sur lui.

Rie se tourna vers moi, et je baissai les yeux.

— Une fois, il a fait acquitter un homme de couleur pour avoir violé une femme blanche, et, je vous assure, le jury n'a même pas compris pourquoi il a prononcé l'acquittement.

— Il est presque midi, dis-je. On peut prendre une bière.

— Tu sais très bien que tu ne feras pas de prison. Pourquoi tu laisses cette demoiselle s'inquiéter ?

— Commande-nous des bières.

— Tu crois vraiment qu'ils vont envoyer quelqu'un de ta famille au pénitencier ?

— Tu vas la fermer, R.C. ?

Une expression vexée et gênée apparut sur son visage, et Rie me toucha la main sous la table.

— Vous dévoilez tous ses secrets, dit-elle. Il a horreur de reconnaître qu'il est autre chose qu'un petit avocat de campagne.

Il regarda ses yeux, et son visage se rasséréna comme sous l'effet d'une brise. Il était sous le charme. Sans ma présence, son numéro aurait pris des proportions absurdes.

Notre repas terminé, R.C. paya l'addition en laissant trois dollars de pourboire sur la table. Nous regagnâmes sa Mercedes sous la pluie, de l'autre côté de la rue inondée. Il ouvrit la portière à Rie et l'abrita avec son parapluie tandis qu'elle montait. Les panneaux de l'habitable étaient garnis de cuir jaune rembourré, les sièges, noirs, cousus au fil doré de têtes de bovin à longues cornes. Sur le tableau de bord, un

verre à whisky vide et une boussole sphérique dans une coque en plastique. Nous sortîmes lentement de la ville en soulevant des vagues qui déferlaient sur les trottoirs. R.C. sortit une petite bouteille de Four Roses de la poche de sa veste et nous la proposa.

— C'est bien la première fois que je te vois refuser un coup à boire, dit-il avant de têter sa bouteille comme si elle contenait du soda.

Les bords du chemin de terre menant à la conserverie s'étaient effondrés par endroits, rongés par l'eau qui avait débordé des fossés. Dans les champs, la pluie avait aplani les monticules de terre des sillons, dont ne restaient que quelques mottes éparses. Les rafales de vent donnaient à l'eau brune une apparence de peau fripée, et les houppes de coton et les feuilles tourbillonnaient dans les remous qui contournaient les piquets de cèdre des clôtures. Au loin, je vis une vache essayant de dégager ses flancs de la boue.

Une portion importante du toit de la conserverie avait été arrachée par la tempête. Relevée en une ligne irrégulière, la tôle ondulée formait comme une rangée de couteaux tordus, laissant un immense trou noir béant. Des pancartes du piquet de grève jonchaient le sol près de ma voiture, et la pluie martelait bruyamment le bâtiment de tôle, le quai de chargement et les wagons de marchandises. R.C. se gara le plus près possible de la Cadillac et alla ouvrir à Rie avec son parapluie. Son pantalon de costume était éclaboussé de boue jusqu'aux genoux, et des gouttes d'eau ruisselaient sur son visage replet. Ayant installé Rie à bord de la Cadillac, il m'accompagna jusqu'à la portière conducteur, la pluie tambourinant sur son parapluie.

— Écoute, Hack, me dit-il, il va te falloir du fric pour te sortir de là. Je sais que t'en manques pas, mais si tu as besoin d'une rallonge, tu sais où me trouver. Autre chose : tu prends soin de cette fille, d'accord ?

— Promis, R.C.

— J'ai bien l'impression que tu as foutu en l'air ta carrière politique, mais tu sais, j'ai été bougrement fier de toi, hier. Ce con de flic avait l'air de se croire invincible avant que tu t'occupes de lui. J'ai toujours dit à Bailey que t'étais dingue, n'empêche, t'es un type bien.

Il claqua ma portière et regagna sa voiture en pataugeant dans la boue, le visage tourné vers le sol pour se protéger de la pluie. Nous franchîmes derrière lui le portail de la conserverie. Alors que nous le suivions sur le chemin de terre, je vis la bouteille de whisky voler par sa fenêtre en direction du fossé d'irrigation. Puis il accéléra, et la Mercedes nous distança dans une pluie de boue et d'eau brune.

— Quel homme délicieux, dit Rie.

— Toi aussi, tu lui as plu, je crois.

— Il va où ?

— Il retourne à son motel se bourrer sentimentalement la gueule en caleçon. Ensuite, quand la nuit tombera, il passera la frontière et essaiera d'acheter tout un bordel.

— On ne peut pas l'inviter ?

— Il vaut mieux pour lui s'en tenir à cette matinée telle qu'elle est. À vrai dire, ça lui ferait de la peine de devoir continuer.

Les bords effondrés du chemin étaient parsemés de gravier, et des creux de plus en plus profonds se formaient au milieu de la chaussée. Je sentais la terre meuble s'affaisser sous mes roues.

— Il était sérieux quand il a dit qu'on n'enverrait personne de ta famille au pénitencier ? me demanda Rie.

— J'avais déjà porté plainte contre l'adjoint du shérif pour atteinte à mes droits constitutionnels, et si les deux cameramen ont bien fait leur boulot, ils ont dû filmer son genou dans mon œil. Et l'attitude des flics en général est critiquable. Mais il y a de fortes chances que je sois rayé du barreau.

— Oh, Hack.

Je passai mon bras autour de ses épaules mouillées et l'attirai vers moi.

— T'en fais pas, ma belle. Mon grand-père a assommé John Wesley Hardin avec la crosse d'une carabine, et Hardin était autrement plus coriace que le barreau du Texas.

— Je n'ai pas arrêté de te charrier à propos des piquets de grève et du syndicat, et maintenant c'est à toi que ça risque de coûter le plus cher.

Son dos était froid sous mon bras. Je baisai le coin de son œil et la serrai contre moi.

— Tu ne sais donc pas que les vrais cow-boys ne perdent jamais ? dis-je.

Elle mit sa main sur ma poitrine, et je sentis mon cœur battre contre sa paume. Elle leva une fois les yeux vers moi, puis elle colla sa joue à mon épaule et resta ainsi le reste du trajet jusqu'à la ville.

Les cours de terre du quartier pauvre étaient recouvertes d'eau jusqu'aux vérandas, et les vagues soulevées par ma voiture passaient à travers les clôtures grillagées des poulaillers et tapaient contre les maisons. Canettes d'aluminium, détritiques et branches d'arbres à demi submergées flottaient dans les fossés. Le cadavre d'un chien, la peau rosie par la pluie, était enchevêtré dans un îlot de débris au pied d'un poteau télégraphique. Sur le toit du local du syndicat, certains bardeaux avaient été arrachés par le vent, et le bâtiment lui-même penchait d'un côté sur ses fondations. Je retirai mes bottes, et nous avançâmes dans l'eau jusqu'à la véranda.

Mojo et un Mexicain étaient assis à la table de la pièce principale, une bonbonne d'un vin jaunâtre posée entre eux. Ils avaient collé une

bougie sur la table en la faisant fondre, et Mojo chauffait son verre de vin au-dessus de la flamme. Une fumée noire s'enroulait autour du verre. Ses yeux étaient petits et rouges dans la lumière.

— Mon camarade ici présent m'apprend à mettre un peu de feu dans ce vin, dit-il. On voit la couleur changer sous la chaleur. Toutes ces années, je m'y suis pris n'importe comment. J'ai bu sans style.

Il vida lentement son verre, puis le remplit à nouveau. Ça sentait le vin d'un bout à l'autre de la pièce.

— J'ai trouvé ce télégramme coincé dans la porte en rentrant de la prison, me dit-il, et un taxi a déposé un type qui te cherchait. Il n'a pas laissé son nom, mais il te ressemblait comme deux gouttes d'eau. Il avait l'air d'avoir très envie d'aller aux toilettes.

J'ouvris l'enveloppe et lus le télégramme, daté de la veille, tard le soir.

JE NE SAIS PAS SI TU RECEVRAS CE MOT. AU FOND, ÇA M'EST ÉGAL. APPELLE VERISA SI TU EN AS ENVIE. OU DÉCHIRE SIMPLEMENT CE PAPIER.

Bailey n'avait même pas pris la peine de signer.

— Qu'est-ce qu'il a dit, ce type ? demandai-je.

— Il est allé au café, il doit revenir. Il m'a donné un dollar pour être sûr que je te transmettrais le message.

Sacré Bailey, pensai-je. Toujours le geste qu'il faut.

— Je crois qu'on devrait offrir un verre de ce vin chaud à cet homme quand il reviendra, ajouta Mojo. Il en a besoin.

— C'est d'un nouvel esprit qu'il a besoin, rétorquai-je.

Rie alla se changer. Ayant cherché en vain une bière dans le réfrigérateur, j'allai à la taverne avec la Cadillac et achetai douze bouteilles de Jax et un bloc de glace. Je mis les bouteilles dans un seau métallique trouvé dans la cuisine et les recouvris de glace pilée. Rie ressortit de la chambre vêtue d'un pantalon de coutil blanc, d'un chemisier à fleurs, et chaussée de sandales. Ses cheveux aux pointes dorées brossés en arrière, elle avait mis ses grandes boucles d'oreilles et un collier de perles indiennes.

— Salut, beauté, dis-je en la prenant dans mes bras.

Elle plaqua tout son corps contre le mien, ses bras enroulés autour de mon cou, et je l'embrassai sur la bouche, puis le long de la joue et de l'oreille. Je sentais l'odeur de la pluie dans ses cheveux.

— Tu dois repartir avec lui ? dit-elle.

— Non.

— Tu en es sûr, Hack ?

— On va lui donner de la piquette de Mojo. Ça lui remettra les idées en place.

Elle me caressa la nuque du bout des doigts et appuya fortement sa tête contre ma poitrine.

— T'en fais pas, ma belle, lui dis-je. Il faut seulement que je lui parle.

Elle me tint serré contre elle en respirant par la bouche. Je baisai ses cheveux et lui relevai la tête vers moi. Sa discipline de soldat avait disparu.

— Jamais je ne te laisserais, Rie. Bailey est venu parce qu'il n'a pas pu s'en empêcher. Ça ne regarde que lui.

Je ne lui avais encore jamais menti. Ce n'était pas agréable. Je pris le seau de bières et de glace pilée par l'anse, et nous sortîmes nous asseoir dans deux fauteuils en osier sur la véranda, à l'abri de la pluie qui tombait de biais sous l'avant-toit. Dans le ciel, dont l'uniformité grise s'était morcelée, des nuages avançaient lentement, et on apercevait au loin la vague silhouette brune des collines. Le Rio Grande était haut et bouillonnant de boue, sa surface criblée d'impacts de gouttes de pluie. Les hautes berges du côté mexicain avaient commencé à s'écrouler dans l'eau. J'ouvris deux bières et essuyai les bouteilles avec ma paume pour en ôter la glace.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas autant apprécié la pluie. Le vent était frais, il sentait la terre détrempée et les arbres ruisselants, et je me souvenais quand, enfant, assis sur la véranda de derrière, je regardais la pluie tomber sur les courtes branches des cotonniers. Au loin, j'apercevais la cabane grise de Cappie dans un voile de brume au bord du fleuve, et même si je ne distinguais pas le fleuve lui-même, je savais que les black-bass montaient à la surface pour manger les chenilles des saules emportées par l'eau.

— Il est vraiment comme tu le décris ? demanda Rie.

— Je ne sais pas. Je suis peut-être injuste avec lui. Après la mort de notre père, il a dû s'occuper des détails pratiques pendant que je jouais au base-ball à Baylor, et ensuite, quand j'ai quitté l'université pour m'engager dans la marine, il a dû terminer ses études de droit tout en s'occupant du ranch. Aujourd'hui, il ne pense qu'à gagner de l'argent et à éviter les gens dangereux, et il n'arrive généralement ni à l'un ni à l'autre. J'ai parfois peur qu'un jour il s'aperçoive à quoi il a consacré la plus grande partie de sa vie et qu'il se tire une balle dans la tête.

Je bus la totalité de ma bière et me balançai en arrière jusqu'à ce que mon dossier touche le mur de la maison. À l'intérieur, j'entendais Mojo qui chantait : « *Hey, hey, baby, take a whiff on me*^[1]. »

— Tu crois que c'est pour ça que les gens se suicident ? dit Rie.

— J'ai toujours pensé que rien ne justifiait qu'on veuille mettre fin à ses jours en quelques secondes. Mais je sais qu'il existe des moyens de se détruire à long terme.

— Bailey a l'air d'être un homme triste.

— Sa façon tragique de voir les choses lui procure certaines

satisfactions. Le fait de se comparer à moi lui donne l'impression d'avoir raison tout le temps.

— *Hey, hey, everybody take a whiff on me*^[2], chantait Mojo à l'intérieur.

Je vis un taxi bifurquer sur le chemin inondé pour se diriger vers nous, sa carrosserie jaune éclaboussée de boue. Les détritiques et les canettes qui flottaient furent ballottés dans le sillage de la voiture.

— Tu veux que j'aille faire un tour ? dit Rie.

— Non. Je veux qu'il te rencontre. Ce sera la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis longtemps.

— J'ai l'impression que je ne devrais pas être là, Hack.

— On est chez qui, ici ? Pas chez lui, et c'est pas moi qui lui ai demandé de venir, ça, c'est sûr.

Je lui étreignis la main, mais je vis que ça la mettait mal à l'aise. Les vagues soulevées par le taxi parcoururent l'allée et vinrent clapoter contre les marches de la véranda. Bailey paya le chauffeur, descendit par la portière arrière et entra dans l'eau. Son coupe-vent marron était tacheté de pluie. Le manque de sommeil avait accentué ses rides au front et autour des yeux, lesquels étaient rouges. En fait, tout son visage portait les marques de l'âge, comme s'il s'était maquillé à cette fin. Il avança dans l'eau la tête légèrement baissée et les lèvres comprimées en une ligne fine.

— Comment ça va, frangin ? lançai-je, avant de boire une gorgée de bière.

— J'ai un avion à l'aéroport du comté, dit-il.

Il ne regarda que moi, ne tourna pas une seule fois la tête vers Rie.

— Viens te mettre à l'abri, que je te présente quelqu'un et que je te donne une bière.

— On laissera ta voiture là-bas. Tu reviendras la récupérer plus tard.

Il avait sa voix calme et déterminée d'homme responsable, celle qu'il réservait aux occasions particulièrement tragiques, chose qui me mettait toujours en rage. Mais cette fois, j'étais résolu à me contenir.

— C'est pas un temps à voler, Bailey, dis-je. Tu aurais mieux fait d'attendre un jour ou deux.

Il avait très peur de l'avion, et j'étais étonné qu'il l'ait pris tout court.

— Tu as des affaires à l'intérieur ? me demanda-t-il.

— Rien.

— Alors on peut y aller.

Il ne me facilitait pas la tâche.

— Assieds-toi une minute, bon Dieu ! Au moins, ne reste pas sous le bord du toit à te prendre toute la flotte sur la tête.

Il monta sur la véranda et s'essuya le front avec la paume de la main. Il continuait de faire comme si Rie n'était pas là. J'allai chercher

un fauteuil à l'autre bout de la véranda et sortis une autre bière du seau.

— Là, dis-je. Assieds-toi. Je te présente Rie Velasquez. La coordinatrice du syndicat.

— Enchanté, madame.

Il se tourna vers elle pour la première fois, et son regard s'attarda sur son visage sans doute plus longtemps que prévu. Elle lui sourit. Un instant, il oublia son rôle d'homme sombre en mission.

J'ouvris la bouteille et la lui donnai. Les morceaux de glace glissèrent le long du col. Il tendit la main pour la poser sur la balustrade.

— Bois, Bailey. Si tu consommais un peu plus de ce produit, tu n'aurais pas d'ulcères.

— Le sénateur et John Williams sont à la maison.

— John Williams. Qu'est-ce que ce salopard fout chez moi ?

— Il était chez le sénateur pour le week-end, ils sont venus ensemble ce matin.

— Papa n'aurait jamais accueilli une ordure pareille sous notre toit, tu le sais.

— Il m'a dit qu'il était toujours d'accord pour financer ta campagne.

— Tu peux le foutre dehors.

— Pourquoi tu ne t'en charges pas toi-même ? C'est la dernière fois que je joue les intermédiaires.

— Tu crois que tu peux nous mettre ça par écrit ?

— Tu ne te rends pas compte de tout ce que les gens font pour toi. Le sénateur est prêt à rester à tes côtés, de même que Verisa. Personnellement, je ne serais pas là si je n'avais pas l'impression d'avoir une dette envers elle.

— Quelle dette, Bailey ?

— Je vais préparer le déjeuner, dit Rie.

— Non, reste. Je veux que Bailey nous explique ce sentiment de dette. Nous t'écoutons, frangin.

Il jeta un coup d'œil vers Rie et but une gorgée de bière.

— N'aie pas peur de choquer ou de blesser, insistai-je. Vas-y, vide ton sac sur la véranda, dis ce que tu as sur le cœur. Tu t'en sors très bien jusqu'ici.

— Je vais à l'intérieur, Hack, dit Rie.

— Non, non. Laisse Bailey terminer. Il a préparé ça dans sa tête à travers tous les trous d'air entre ici et Austin.

— Très bien, dit Bailey. Ça fait sept ans que tu la déçois, que tu lui imposes ton alcoolisme et qu'elle doit s'excuser de ta part dans tout le Texas. Une femme moins patiente t'aurait traîné en justice et plumé il y a longtemps. Pour l'instant, elle est sous calmants, mais je suppose que tu t'en moques comme de tout ce qui se passe autour de toi.

— Comment ça, sous calmants ? m'étonnai-je.

— Elle m'a appelé une heure après le J.T., elle était soûle. J'ai dû aller à la maison avec un médecin de Yoakum.

Rie alluma une cigarette et regarda tomber la pluie. Ses joues bronzées étaient pâles et ses yeux brillants. Je m'en voulus de l'avoir forcée à écouter ça, mais il était trop tard à présent pour y changer quoi que ce soit. Le vent rabattit la pluie contre le bas du fauteuil de Bailey.

— Et maintenant, elle va comment ? demandai-je.

— À ton avis ? Elle a bu une demi-bouteille de ton whisky, et le médecin a dû lui faire une piqûre pour qu'on puisse la coucher.

La bouteille de bière me semblait épaisse dans ma main. Quel médecin pouvait faire une injection de sédatif à une personne alcoolisée ?

— Elle a jeté ses comprimés ce matin et elle a essayé de préparer un petit déjeuner pour le sénateur et Williams, poursuivit Bailey. Elle a failli s'écrouler dans la cuisine. Je l'ai remise au lit et j'ai fait renouveler son ordonnance.

— Tu ne sais donc pas qu'on ne prend pas de calmants quand on est sous l'emprise de l'alcool ? m'indignai-je.

Mais il ne le savait pas. Son visage était l'aveu qu'il avait agi par devoir moral et en toute inconséquence.

— Rentre avec lui, Hack, dit Rie.

— Bailey, pourquoi tout tourne toujours à la catastrophe avec toi ?

— Tu n'inverserais pas les rôles, là ?

— Non. Tu as le don de transformer une vulgaire biture en tragédie grecque.

— Je crois que tu ne t'en prends pas à la bonne personne.

— Tu fais ça avec beaucoup de sang-froid, en plus. Réfléchis. C'est pas dans ces moments-là que tu es le plus heureux ?

— Je n'ai pas à écouter ça.

— Non, bien sûr. Tu balances tes grenades sur la véranda et tu laisses les autres donner des coups de pied dedans.

— Je te l'ai dit, j'en ai marre de ces conneries.

— Tu fourgues des morceaux de mon cul à tous ceux qui en veulent, tu t'en plains, et maintenant t'en as marre. C'est bien ça, mon pote ? Franchement, tu me mets tellement hors de moi que j'ai envie de t'en coller une et de t'envoyer voler par-dessus cette balustrade.

— Arrête, Hack, dit Rie. Va avec lui.

Elle était toute rouge, et ses doigts tremblaient sur le bras du fauteuil en osier.

— Il faut que je le suive et que je coure ventre à terre jusqu'à l'aéroport, c'est ça ? À moins qu'il ne fasse venir ici tous ces gens admirables qui se saignent pour moi. Comme ça, on verra quel ingrat

je suis.

Rie se toucha le front et baissa les yeux, mais je vis que ses cils étaient humides. Aucun de nous ne parla. La pluie résonnait sur les bardeaux et coulait des avant-toits en oscillant au gré du vent. Quand, après avoir essuyé mon visage transpirant sur ma manche et bu le fond de mousse de ma bouteille, je regardai Rie à nouveau, j'eus honte.

— Excuse-moi, ma belle, dis-je.

Les yeux toujours baissés, elle planta une nouvelle cigarette entre ses lèvres.

— Appelle-moi ce soir à la taverne, dit-elle. Quelqu'un viendra me chercher.

Je vis ses épaules trembler tandis que le vent faisait frémir ses cheveux bouclés sur sa nuque, mais, ne pouvant rien dire ni faire en présence de Bailey, je me levai et allai demander à Mojo de rester avec elle jusqu'à mon appel. Lorsque je ressortis, Bailey était toujours là sur la véranda.

— Je ne me suis pas tiré par la porte de derrière, dis-je.

Mais mon sarcasme lui échappa ; il se tenait appuyé contre la balustrade, son pantalon de toile balayé par la pluie, comme si sa proximité physique était nécessaire pour m'amener à l'intérieur de la voiture. J'eus envie de lui dire d'aller m'y attendre en lisant une carte routière et de ne pas lever les yeux jusqu'à ce qu'il m'entende ouvrir ma portière, mais ç'aurait été l'objet de nouvelles récriminations de sa part, et l'engueulade aurait repris de plus belle. Lorsque nous commençâmes à rouler, Rie continuait de contempler la pluie, une cigarette, qu'elle n'avait toujours pas allumée, entre ses doigts.

Bailey et moi restâmes silencieux jusqu'à l'aéroport. La climatisation ayant cessé de fonctionner, les vitres s'embruèrent, et la sueur coulait le long de mon visage et de mon cou jusque sous ma chemise. Je ressentais contre Bailey une de ces colères noires qu'on ne ressent que contre ceux avec qui on a grandi. Tandis que la chaleur augmentait dans l'habitacle, chaque mouvement qu'il faisait m'insupportait. Il baissa sa vitre, si bien que la pluie arrosa les sièges en cuir, puis, la remontant, il essaya de retirer son coupe-vent par les manches et me cogna le bras. Je mis la radio, et nous écoutâmes tous les deux un évangéliste nous parler avec ferveur de la croisade chrétienne à mener contre l'antéchrist communiste au Vietnam.

Le petit bimoteur était garé en bout de piste dans près de dix centimètres d'eau. La pluie s'abattait sur les plaques rivetées du fuselage, et le vent qui soufflait des collines était encore violent, suffisamment pour que les cales placées devant et derrière les roues peinent à retenir le poids de l'avion. Au loin, les collines étaient brunes et lisses, on aurait dit de l'argile.

La cabine contenait trois sièges métalliques, soudés par points à la cloison et équipés de vieilles ceintures de sécurité de l'armée. Lorsque le pilote mit le contact, le démarreur électrique du moteur bâbord resta muet. Puis l'hélice effectua quelques demi-tours saccadés, une fumée noire s'échappa par-dessus l'aile, et le rugissement des deux moteurs fit vibrer tout l'avion. Le souffle des hélices sécha le béton autour de l'appareil, et le pilote roula lentement sur la piste, le nez face au vent. Bailey ne cessait de ramener en arrière ses cheveux mouillés d'eau de pluie et de sueur, son autre main serrée sur sa cuisse.

— Je vais grimper rapidement, nous annonça le pilote par-dessus son épaule. Il y a de dangereux courants descendants au-dessus de ces collines.

Bailey tendit la main sous son siège et sortit une petite bouteille de gin à la prune enveloppée dans un sac en papier. Il but sans me regarder. L'avion prit de la vitesse en repoussant l'eau brune vers les bords de la piste, les champs trempés et les quelques hangars argentés défilèrent derrière les hublots, puis, brusquement, nous décollâmes et entrâmes dans la lumière grise, l'appareil secoué par le vent et par les vibrations de ses moteurs lancés à pleine puissance. La crête des collines passa au-dessous de nous, et en quelques secondes je vis s'écraser toute la vallée du Rio Grande. Les champs étaient divisés en vastes carrés marron inondés, le vert foncé des vergers qui n'avaient pas été détruits par la tempête se détachait par rapport à la terre, et le fleuve avait presque recouvert les saules de ses rives. Des bovins et des chevaux gisaient le ventre en l'air dans les prés, leurs pattes raides sortant de l'eau. Le long de la route, les clôtures de barbelé étaient couchées sur le côté. Les étables s'étaient écroulées comme des châteaux de cartes, et certaines fermes avaient perdu leur toit. Vues du ciel, ces cuisines, ces chambres, ces salles à manger, me donnaient l'impression de faire intrusion chez les gens.

Blanc comme un linge, Bailey but une nouvelle gorgée de gin et toussa. Il détestait que je le voie boire, mais sa peur de l'avion passait avant son souci des apparences ou même son ulcère à l'estomac.

— Dans une heure, on est arrivés, lui dis-je. Il est au-dessus des courants dangereux, maintenant.

Bailey était raide comme un piquet sur son siège, la ceinture de sécurité sanglée en travers du ventre. Ses doigts serraient le côté plat de sa bouteille, et la sueur continuait de couler sur son visage.

— Je ne sais pas quel type d'accord tu trouveras avec Verisa et le sénateur, dit-il, mais toi et moi, il va falloir qu'on discute au sujet du cabinet.

Il avait la voix sèche, et la peur faisait ressortir son accent.

— Pourquoi faudrait-il que je trouve un accord avec qui que ce

soit ?

Je connaissais la situation aussi bien que lui, mais il avait besoin de penser à autre chose qu'à l'avion et à la distance qui nous séparait du sol.

— Parce que tu as une énorme dette envers les autres.

— Tu n'as jamais remarqué que le sénateur était un faux-cul qui ne levait jamais le petit doigt pour personne si ça ne lui rapportait rien ? Que, pendant trente ans, il a servi toutes les mauvaises causes de ce pays ? Tu ne t'es jamais dit qu'il avait peut-être beaucoup plus besoin de moi que moi de lui ?

Il sirota son gin, et le bouchon cliqueta sur le goulot lorsqu'il essaya de le revisser.

— Encore une fois, dit-il, adresse-toi à lui. Je ne sais pas où ta paranoïa t'entraînera cette fois, mais je m'en fous, parce que demain je vais te faire un chèque pour te racheter ta moitié du cabinet.

— Comme tu voudras, Bailey, répondis-je en le regardant contenir sa colère, aveuglé par ses fantasmes d'un monde correct habité par des gens corrects.

Je pensais que nous atterririons sur l'une des petites pistes de Yoakum ou de Cuero, mais Bailey avait demandé au pilote de se poser dans un pré vide derrière la maison. Le terrain était plat et dépierré, et situé trois mètres au-dessus du niveau du fleuve, mais même depuis le ciel je distinguais les flaques qui s'étaient formées dans l'herbe. Nous survolâmes une fois le ranch, les ailes s'inclinant sous les coups de vent. Je tapai sur l'épaule du pilote et me penchai vers le dossier de son siège.

— Y a des trous de tatou et pas mal de terre meuble dans ce pré, criai-je pour me faire entendre malgré le bruit des moteurs.

Il se tourna brièvement sur le côté et hocha la tête, puis il amorça sa descente au-dessus du fleuve. Les champs de maïs, de tomates et de coton foncèrent vers nous, les tiges couchées par le vent, et je vis les chevalets de pompage des puits de gaz naturel qui montaient et descendaient, l'éolienne dont l'aile lançait comme des éclairs sous la pluie fine, le toit gris de l'écurie et le vieux fumoir penché vers le foyer enterré où nous mettions les bûches, puis la maison elle-même, toute blanche, avec son balcon treillagé et son chemin de gravier bordé de rosiers et de peupliers. Nous plongeâmes soudain derrière les chênes près de la cabane de Cappie et touchâmes le pré dans une gerbe de boue et d'herbe, qui recouvrit les vitres avant. Les roues pénétrèrent profondément dans la terre détrempée, l'avion piqua un instant du nez, et le pilote, bien que n'y voyant rien, remit un coup de gaz pour nous maintenir en ligne droite. Alors que l'eau et la boue dessinaient des traînées sur les hublots, une roue s'enfonça dans une zone meuble, et le pilote eut beau mettre une hélice en drapeau, nous

partîmes en glissade et décrivîmes un demi-cercle qui nous amena contre la clôture blanche séparant le pré de la pelouse, sur le côté de la maison.

Le pilote mit l'autre hélice en drapeau et s'essuya le visage sur sa manche. Bailey avait renversé tout son gin à la prune sur son pantalon.

— Vous avez quelque chose de fort à boire à l'intérieur ? demanda le pilote.

— Du Jack Daniel's, ça vous ira ? répondis-je.

Lorsque j'ouvris la porte de la cabine, la pluie nous cingla la figure. Nous escaladâmes la clôture blanche et traversâmes en courant la pelouse plantée de chênes pour gagner la véranda de devant. La limousine aux vitres teintées du sénateur était garée dans l'allée de gravier. Le vent courbait les peupliers, les feuilles de magnolia et les pétales de rose jonchaient le gazon. Un des gros pots en terre de Verisa était tombé du balcon, il y avait un tas de terreau et de morceaux de poterie sur les marches. Une éternité, me semblait-il, que je n'étais pas revenu chez moi. Peut-être était-ce la voiture du sénateur garée devant la maison qui me rendait celle-ci étrangère, mais même les impacts de balle alignés verticalement sur le poteau de la véranda avaient l'air nouveau, comme si la visite de Wes Hardin ne datait que de la veille.

Traversant devant lui le hall d'entrée, j'emmenai le pilote dans ma bibliothèque, où je lui ouvris une bouteille de bourbon et lui remplis de glaçons un seau en argent. Il s'assit dans mon fauteuil en cuir, sa cigarette mouillée encore à la bouche, et se servit sans eau la moitié d'un verre.

— D'habitude, je garde des rapports formels avec mes passagers, dit-il, son visage marqué par la fatigue au-dessus de son verre levé, mais vous menez une opération kamikaze, tous les deux ?

Je refermai la porte derrière moi sans répondre et pénétrai à l'intérieur du salon. Assis dans le fauteuil en daim près du bar, le sénateur. Vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'un polo gris, une jambe croisée par-dessus l'autre, il tenait un whisky à l'eau sur le genou du haut (il y avait juste assez de whisky pour colorer l'eau). Il était plus bronzé qu'à notre dernière rencontre, et ses cheveux blancs coupés en brosse frémissaient dans le léger courant d'air du climatiseur. Appuyé, debout, contre le comptoir, lunettes de soleil sur le nez, John Williams. Son visage pâle avait l'aspect artificiel d'un caoutchouc lisse. Il était grand, et son costume ocre tombait sur lui sans un faux pli. Verisa, enfin, assise sur le canapé dans une robe d'été achetée trois semaines plus tôt chez Neiman-Marcus. Si elle avait la gueule de bois ou était ensuquée par les calmants, elle le cachait admirablement bien. Ses cheveux auburn étaient brossés en arrière et

retombaient devant ses épaules, son maquillage lui donnait un teint frais, et elle était confortablement installée contre les coussins, tenant le pied de son verre de vin entre ses doigts comme si elle se trouvait à un cocktail de dames patronnesses. Mais j'aperçus également un bref éclair dans ses yeux en entrant dans la pièce, et je compris qu'elle avait hâte de me voir sévèrement châtié.

Le sénateur se leva de son fauteuil et me serra la main. Les coins de ses yeux bleus se plissèrent lorsqu'il sourit, et sa main était aussi large et ferme que celle d'un maçon.

— Vous avez eu un week-end agité, me dit-il.

— Les médias exagèrent tout, vous savez, rétorquai-je.

— Les caméras auraient déformé les choses ? Je ne crois pas.

Les coins des yeux bleu acétylène du sénateur se plissèrent à nouveau, rendant son regard indéchiffrable.

— Bref, reprit-il, vous connaissez John Williams.

— Monsieur Holland, dit Williams en levant son verre.

— Salut.

— Je profite de votre goût pour le bourbon.

— Servez-vous-en un seau.

— Merci. Je crois que c'est ce que je vais faire.

Il sourit quelque part derrière ses lunettes de soleil.

— Vous pouvez même en emporter une caisse. J'ai une cagette de citrons verts sur la véranda de derrière pour aller avec.

Il y eut un silence. Bailey regarda par terre, son coupe-vent marron assombri par la pluie, puis il passa derrière le comptoir du bar et plongea un verre à whisky dans le seau de glaçons.

— Tu le veux à l'eau, Hack ? me demanda-t-il.

— Donne-le à M. Williams. Mon goût pour le bourbon est en train de me passer.

— Je ferais peut-être mieux d'aller attendre sur la véranda, dit Williams.

— C'est inutile, l'arrêta le sénateur, dont les yeux bleus revinrent se braquer sur mon visage.

— Surtout pas, monsieur Williams, dis-je. C'est une vraie tempête, dehors. De quoi griller tous les circuits électriques d'un missile balistique à longue portée.

Je le méprisais, lui et tout ce qu'il représentait, et je lui fis bien sentir la colère que m'inspirait sa présence chez moi. Il termina son verre et le reposa sèchement sur le comptoir.

— Je crois que ça vaut mieux, Allen, dit-il.

— Resservez John, dit le sénateur à Bailey.

— Mets-y du citron vert, Bailey, ajoutai-je.

— Le temps d'un après-midi, tu veux bien parler sans faire ton cinéma ? me dit Verisa.

— Je n'ai pas eu beaucoup l'occasion de parler aujourd'hui. Bailey a passé ces deux dernières heures à me décerner le prix du plus grand ingrat du sud du Texas.

— Rien ne nous oblige à être désagréables entre nous, Hack, dit le sénateur.

— Il est incapable de parler avec quelqu'un sans le choquer, dit Verisa. Ça va à l'encontre de tous ses principes.

— Sers à boire à M. Williams, Bailey, dis-je. Et va voir si le pilote n'a besoin de rien. Je crois qu'il a décidé de se bourrer la gueule.

— Bon, dit le sénateur, j'irai donc droit au but, Hack. Le comité du parti m'a appelé hier soir et m'a demandé s'il fallait vous laisser tomber et présenter un gars de Gonzales. J'ai répondu que nous remporterions la circonscription quel que soit notre candidat, et c'est vous que je veux voir siéger au Congrès en janvier.

— C'est très aimable à vous, sénateur, mais je me pose une question : pourquoi sommes-nous tous si attachés à ma carrière ?

Et je plongeai mon regard dans le peu de lumière que laissaient passer ses yeux plissés.

— Parce que je me sens redevable envers votre père, qui était un bon ami à moi. Je pense que vous vous êtes conduit de manière irresponsable, mais avec le temps vous ferez sans doute un excellent congressiste.

— Je regrette, mais je crois que la politique, ce n'est pas pour moi.

— C'est bien le moment de s'en apercevoir, grommela Verisa.

— Je crois que Hack est encore un peu en colère contre les policiers du Rio Grande, dit le sénateur. À propos, il est possible que nous ayons gagné quelques voix chez les syndicalistes, et votre arrestation ne vous desservira pas vis-à-vis des Noirs et des Mexicains. L'important est d'en tirer profit avant que votre adversaire républicain ne l'utilise contre vous.

— Désolé. Je crois que le gars de Gonzales est une meilleure option.

— Tu me les auras toutes faites, aujourd'hui, dit Verisa.

— Et la voiture plantée dans la clôture ?

— Tu es parfait, je t'assure. Exactement comme je l'imaginai.

— Je termine, Hack, reprit le sénateur. J'ai l'intention de m'adresser aux membres du comité cet après-midi et de les assurer de votre détermination à aller jusqu'au bout de cette campagne.

— Je vous le déconseille, sénateur.

— Ces poursuites pour voies de fait, je peux m'en occuper. Ça me demandera sans doute un petit rendez-vous à Austin, mais rien d'insurmontable.

Il s'entêtait à ne pas vouloir m'écouter, et je sentais la colère monter en moi.

— Tu te rends compte de ce qu'on te propose ? s'indigna Bailey

derrière le comptoir. Essaie d'y réfléchir une seconde. C'est grave ce que tu as fait hier, tu risques d'être rayé du barreau ou même envoyé en prison.

— Je ne me rends compte de rien du tout, parce que j'ai dans l'idée que ce n'est pas par charité ni au nom des anciennes amitiés qu'on investit autant sur moi. Qu'en pensez-vous, monsieur Williams ?

Williams sirota son nouveau whisky glacé où baignait un brin de menthe, posa un coude sur le comptoir et me regarda à travers ses lunettes de soleil. Jamais, sur aucun être humain, je n'avais vu une peau d'une texture aussi peu naturelle.

— Je crois que nous gagnerons du temps si nous vous exposons la situation un peu plus franchement, dit-il.

Le sénateur le regarda, et je reconnus brièvement dans ses yeux la lueur gênée que j'avais vue lors de notre voyage à Washington et à laquelle j'avais compris qu'il existait des prédateurs plus gros que d'autres. Il hésita un instant, puis, avant que Williams ne poursuive, se tourna vers moi, les doigts serrés sur son verre de whisky.

— Votre marge de manœuvre est peut-être moins grande que vous ne le pensez, Hack, dit-il. J'ai pris des engagements dans le cadre de cette élection et j'ai bien l'intention de les voir honorés.

— Il s'agit d'un projet de loi qui vise à réduire les exonérations fiscales accordées aux exploitants des puits de pétrole, monsieur Holland. Bien qu'Allen soit à l'abri des suffrages pendant encore deux ans, il s'est avéré nécessaire de promettre à plusieurs compagnies pétrolières que les bonnes personnes seront en place pour s'opposer à l'abaissement de l'exonération de vingt-sept et demi pour cent dont nous bénéficions aujourd'hui. Comme vous le savez, les enjeux sont considérables, et certaines personnes exercent une pression importante sur Allen pour qu'il soutienne le bon candidat.

Williams prenait plaisir à voir la gêne du sénateur, mais ils ne m'intéressaient plus ni l'un ni l'autre à présent. Je me sentais léger intérieurement, comme un athlète de lycée à qui on vient de dire qu'on avait besoin de lui pour ramasser les serviettes dans les vestiaires.

— Tu étais au courant, Bailey ? dis-je.

— Non.

— Tu as vendu mon cul à travers tout le pays et tu n'as jamais deviné de quoi il était question.

— Je ne savais pas, Hack.

— Vous m'avez vraiment pris pour un bleu, sénateur.

— Tu vas nous en faire un mélodrame, maintenant ? s'agaça Verisa.

— Non, je crois que je viens de terminer ma neuvième manche. Tout le terrain est à vous, maintenant.

— Il ne faut pas prendre cette affaire trop au sérieux, dit le sénateur.

Les exonérations fiscales accordées aux pétroliers sont dans l'intérêt de l'État. De plus, chaque élu a certaines concessions à faire pour représenter ses administrés.

— J'appellerais votre gars de Gonzales si j'étais vous. Donne-moi une bière, Bailey.

— Le moment est peut-être venu de dire à M. Holland ce qui se passera s'il décline notre proposition, dit Williams.

Il porta lentement son verre à ses lèvres.

— Je me doutais bien que vous aviez encore quelque chose dans votre chapeau.

Bailey me donna ma bière dans un verre, et je pris un cigare dans la boîte en chêne sur la table basse. Le sénateur se rassit dans le fauteuil en daim et croisa les jambes, son whisky à l'eau à la main, mais ses yeux ne me regardaient plus.

— Ça ne me plaît pas de faire ça, dit-il, mais il y a à Kansas City un certain Lester Dixon qui a fait une déposition concernant la période qu'il a passée avec vous dans un camp de prisonniers nord-coréen.

Il considéra le bout de sa chaussure d'un air songeur, comme s'il examinait une hypothèse délicate avant de poursuivre.

Verisa sortit une cigarette de son paquet et la mit à sa bouche. Elle avait les bras jetés en arrière sur le dossier du canapé, et ses seins gonflaient sa robe d'été quand elle respirait.

J'allumai mon cigare et regardai le sénateur droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que la première classe de l'armée de l'air Dixon avait à raconter ?

— Je ne crois pas que nous soyons obligés d'entrer dans les détails ici.

— Ce serait dommage de s'en priver, sénateur. Vu le prix qu'a dû vous coûter cette déposition.

— Deux hommes de votre baraque ont été exécutés après avoir été dénoncés.

Il leva les yeux vers moi et essaya de soutenir mon regard. Devant l'intensité de celui-ci, il but une gorgée de son verre.

— Il vous a dit comment ça s'est passé ? demandai-je.

— Je ne l'ai jamais rencontré.

— C'est un personnage intéressant. J'ai contribué à l'envoyer en prison pour cinq ans.

— Son témoignage fait vingt pages de long. Il a été certifié par deux avocats, et on a vérifié qu'il collait avec le compte rendu de son procès en cour martiale. Je ne crois pas que vous pourrez contester ce qu'il dit de votre complicité dans la mort de deux hommes sans défense.

— Le téléphone est dans l'entrée, sénateur. À côté, il y a une liste de numéros, dont celui de l'*Austin American*. Non, terminez plutôt votre verre. Verisa va vous appeler la rubrique locale.

— Ce sera fait plus subtilement que ça. Éventuellement une fuite de la part d'un membre du comité, d'abord une petite rumeur, puis toute l'affaire sera lâchée à un reporter.

— Vous avez sans doute des ressources que je ne soupçonne pas.

— C'est vrai, mais je n'en aurai pas besoin en l'occurrence.

— Dans ce cas, je crois que nous pouvons tous nous souhaiter une bonne journée.

— Non, il y a encore une chose, dit-il, et ses yeux prirent la même expression que lors de notre match de tennis, avant qu'il ne m'envoie la balle dans le nez. Pour l'instant, vous vous gargarisez de votre vertu. Une décision impétueuse a fait de vous un Spartiate étendu sur son bouclier, une image à laquelle vous vous raccrocherez, j'en suis sûr, dans les prochaines semaines. Mais je tiens à vous ouvrir les yeux sur la fausse idée que vous avez de l'intégrité en politique. La négociation et le compromis font partie de la carrière de n'importe quel élu. Votre père a appris cette leçon dès son premier mandat au Congrès.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a accepté une contribution de quinze mille dollars pour appuyer la vente d'un terrain public à une société de forage de Dallas. Le terrain en question a été vendu cent dollars l'hectare.

— Bailey, tu vas demander à ces hommes de sortir, ou tu vas continuer à faire le service ?

Bailey baissa les yeux vers le comptoir, le front blanc.

— Bailey...

Le sommet dégarni de son crâne transpirait, les veines du dos de ses mains étaient gonflées.

— Regarde-moi, insistai-je.

— Désolé, Hack. Je ne savais pas qu'ils iraient jusque-là.

— Alors dis-leur de sortir.

Il s'appuya sur les bras, le visage toujours tourné vers le bas, et je sentis ma tête devenir légère, comme si mon sang ne contenait plus d'oxygène.

— Bon Dieu, tu amènes ces hommes chez moi pour qu'ils me débitent ces horreurs, et tu vas rester là à contempler le comptoir ?

— Il allait perdre le ranch, Hack. Il savait que sa cardite était en train de le tuer, il avait peur de mourir et de ne rien nous laisser.

La pluie frappait les vitres, et j'entendais les branches des chênes frotter violemment contre le toit. Dehors, une lumière grise baignait les arbres. Les feuilles déchirées collaient aux troncs. Mon cigare éteint était comme un bout de bois entre mes doigts.

— Maintenant, cet homme et vous allez partir, sénateur, dis-je.

— Merci pour le bourbon, monsieur Holland, dit Williams avant de poser son verre sur le comptoir. C'est une belle maison que vous avez

là,

— Merci à vous aussi, Verisa, dit le sénateur. Veuillez nous excuser si nous vous avons rendu la journée un peu difficile.

Verisa raccompagna Williams et le sénateur jusqu'à la porte, comme elle aurait raccompagné des invités après un repas dominical. Sa robe d'été soulignait l'arrondi de son dos. En la voyant se tenir au chambranle de la porte, on aurait dit une petite fille. Williams me fit au revoir avec la main, en cassant le poignet, à la manière des Européens, et sourit à nouveau derrière les verres noir-jaune de ses lunettes.

— Au revoir, Hack, me dit le sénateur.

Je rallumai mon cigare sans me retourner vers lui. J'entendis la porte se refermer tandis que je regardais fixement la flamme.

— Je suis désolé, dit Bailey.

— N'y pense plus et sers-m'en un bien tassé.

— Je ne t'aurais pas fait revenir pour ça.

— Je sais. Mets-moi sept ou huit centimètres de whisky, un peu d'eau, et ce sera parfait.

Il remplit un haut verre à alcool et laissa le whisky déborder. Puis, alors qu'il essuyait le comptoir avec un torchon, il renversa le verre dans l'évier.

— Excuse-moi, Hack...

— Tout va bien, dis-je, et je me remplis moi-même le verre et le vidai d'un trait.

— Pauvre abruti, dit Verisa.

— Laisse-le tranquille, dit Bailey.

— Tu vas me le payer avec chaque planche et chaque clou de cette maison.

Je m'éloignai en direction de l'entrée. Le bourdonnement des climatiseurs et le frottement des chênes contre les bords du toit résonnaient dans ma tête, et les lattes du parquet semblaient ployer sous mes bottes. Je sentais quelque chose commencer à s'écrouler en moi, comme un mur dont on aurait enlevé les briques du bas. J'ouvris la porte de ma bibliothèque et ôtai le cigare de ma bouche. Le pilote était toujours assis dans mon fauteuil en cuir, la bouteille de Jack Daniel's à moitié vide posée sur la cuisse. Son visage était exsangue, et il avait fait tomber une cigarette allumée sur le tapis.

— Vous vous sentez capable de redécoller aujourd'hui ? lui demandai-je.

— Bien sûr, l'ami, dit-il, si ça ne vous dérange pas de voler bourré.

Nous sortîmes sous la pluie, traversâmes la pelouse et escaladâmes la clôture pour nous approcher de l'appareil. Les tomates qui pourrissaient dans les sillons ajoutaient leur odeur à celle de la terre et des arbres mouillés. La chaîne retenant l'aile de l'éolienne s'était

cassée, et une eau blanche et bouillonnante débordait de l'abreuvoir et se déversait dans l'enclos des chevaux. Je voyais les silhouettes courbées des saules du bord du fleuve, les torrents dévalant les collines, le trait de soleil à l'horizon. Mes deux puits de gaz brillaient d'une lumière noire sous la pluie, leur chevalet montant et descendant avec son mouvement obscène, et les cabanes des ouvriers agricoles noirs et mexicains ressortaient sur la terre inondée comme des boîtes d'allumettes tombées de guingois du ciel.

Le pilote essuya la boue et l'herbe sur les vitres de l'avion avec son coupe-vent, et nous décollâmes du pré dans le tourbillon d'eau créé par les hélices. Juste avant d'atteindre le fleuve le pilote tira sur le manche et sollicita les moteurs au maximum, et nous nous élevâmes par-dessus les arbres et virâmes face au vent. Le fleuve, les saules, les chênes et la cabane de Cappie s'éloignèrent au-dessous de nous, puis la maison, les profondes traces des pneus de la limousine du sénateur sur mon allée de gravier, et enfin les petites croix blanchies à la chaux du cimetière des Holland.

1. « Renifle-moi, ma poule. » Classique du folk américain (chanté entre autres par Leadbelly et Woody Guthrie) dont les paroles font référence à l'usage de la cocaïne.
2. « Reniflez-moi, tout le monde. »

ÉPILOGUE

Personne ne ressortit vainqueur de la grève, ni les cultivateurs, ni les compagnies agricoles, ni les ouvriers, car la tempête ne laissa rien à gagner. Lorsque l'eau eut disparu des champs, les agrumes tombés des arbres pourrissent sous le soleil humide, et l'odeur des cantaloups, des pastèques et des pamplemousses, qui, en séchant, formaient des kystes avant d'éclater, fut bientôt lourde dans l'air. La boue avait rasé les champs de coton et formait une croûte uniforme dans la chaleur de cette fin d'août, comme s'il n'y avait jamais rien eu d'autre à la place.

Je retirai ma candidature à l'élection, et un des aides de camp du sénateur livra le témoignage de Lester Dixon à une agence de presse de l'État, mais personne ne s'y intéressa beaucoup. Un reporter de l'*Austin American* m'appela et me demanda si j'en avais connaissance, me proposa de me le lire au téléphone, ce à quoi je répondis que non en lui recommandant de se le fourrer en un certain endroit de son anatomie, et je n'en entendis plus jamais parler. Depuis, j'en suis venu à penser que les fautes que l'on commet et le sentiment de culpabilité qu'elles vous donnent, ces obsessions que l'on cache comme un vilain diamant noir dans les tissus mous de l'esprit, n'ont en fait réellement d'importance que pour soi.

Ce fut Bailey qui me défendit à mon procès à Pueblo Verde. Il convainquit le procureur d'abandonner les poursuites pour voies de fait après lui avoir promis que nous engagerions nous-mêmes des poursuites contre le bureau du shérif (les images de télévision contenaient quelques plans magnifiques où on voyait le genou plié de l'adjoint percuter mon œil de bas en haut dans son pantalon d'uniforme). J'étais même fier de Bailey. Il était meilleur plaideur que je ne pensais, du moins le fut-il ce jour-là. Déterminé à m'épargner la prison malgré l'hostilité de la cour envers nous et les regards méchants que lui jetait le juge lorsqu'il intervenait, il réussit à déstabiliser le représentant local du ministère public, qui bafouilla et se contredit dans ses réquisitions. Le verdict énoncé (un an de mise à l'épreuve pour rébellion et trouble à l'ordre public), nous allâmes nous installer sur la terrasse d'un stand de grillades de l'autre côté de la rue et passâmes trois heures à boire de la bière dans la tiédeur de l'ombre d'un chêne. Deux semaines plus tard, je reçus une lettre de réprimande de la part d'un responsable du barreau du Texas, et je la renvoyai, pliée dans la même enveloppe, à son expéditeur, en y joignant une invitation pour la foire aux bestiaux de Houston.

Verisa demanda le divorce et obtint la Cadillac, trente-deux hectares de terres que je possédais dans le comté du Comal, et les deux puits de gaz naturel, mais je conservai le ranch, la maison et mes pur-sang. Elle partit six mois en Europe. Son nom apparut plusieurs fois dans la rubrique mondaine du *New York Times* (une réception à l'ambassade américaine de Londres, une danse avec un membre de l'entourage des Kennedy dans une boîte parisienne). Puis elle revint à Dallas, où elle était née, et acheta un appartement en toit-terrasse avec vue sur les tours de la ville, dressées devant les collines verdoyantes. Elle y reçut toute la bonne société. De temps en temps, j'entendais dire quelle hôtesse radieuse elle était et combien de gens intéressants et singuliers elle parvenait à faire venir à ses fêtes. Sur l'invitation qu'elle m'envoya pour assister à son mariage, je ne reconnus pas tout de suite le nom du futur marié, puis je me souvins de l'avoir rencontré une fois à un cocktail du parti démocrate à San Antonio. Un héritage avait fait de lui l'actionnaire majoritaire d'un journal, dont il avait transformé l'éditorial en une invective droitière contre tout ce qui était progressiste au Texas. Ce qui m'avait marqué, c'était le fait qu'il ne buvait pas et la façon dont son menton bien rasé était toujours légèrement relevé lorsqu'il tournait son profil vers vous. Je leur envoyai un service en argent avec une brève formule de meilleurs vœux sur la carte jointe. Quatre mois plus tard, il trouvait la mort en compagnie d'une autre femme dans un accident de voiture sur l'autoroute de Fort Worth. Les actions du journal revinrent à Verisa. Après une période de deuil, les fêtes reprirent sur le toit-terrasse, et elle réapparut dans les rubriques mondaines, régulièrement photographiée aux côtés d'un jeune procureur dont on disait qu'il risquait de briguer un mandat de gouverneur dans deux ans.

Rie et moi nous mariâmes sitôt le divorce prononcé, et à l'automne de l'année suivante nous eûmes deux garçons, tous deux costauds pour des jumeaux. Je prénommai l'un Sam en hommage à mon père et l'autre Hackberry, pour perpétuer l'esprit combattant des Holland. Je cédai à Bailey mes parts du cabinet. Il souhaitait à présent que nous restions associés et tenta de m'en dissuader avec son sentimentalisme habituel, mais j'en avais ma claque des R.C. Richardson et des cadres des compagnies pétrolières. Pendant sept mois, je cessai toute activité professionnelle et passai l'hiver et le début du printemps à travailler au ranch. Je refis la clôture du pré, remplaçai les bardeaux du toit arrachés par la tempête, installai un nouveau puits à eau, et labourai et plantai vingt-cinq hectares de maïs et de tomates. Et chaque fois que je creusais un trou de piquet avec la tarière ou que j'enfonçais un clou de cinq centimètres dans une planche, je sentais les dernières gouttes de Jack Daniel's sortir avec ma sueur par les pores de ma peau et sécher dans le vent. Je retrouvais ma vigueur de mes années de

base-ball à Baylor. J'attaquais de bonne heure le matin, alors que soleil était encore bas sur les saules de la rive, et je n'arrêtais que tard le soir, quand l'ombre du tracteur s'allongeait sur les labours et que la lumière mauve s'estompait à l'horizon. Et lorsque j'eus passé le semoir sur les derniers sillons près de la clôture du fond, la terre dégageait déjà le parfum d'une nouvelle vie. Un matin, après les prochaines averses, de petites pousses vertes apparaîtraient, alignées en de longues rangées parallèles.

Rie et moi emmenâmes mon meilleur trois-ans à Lexington ce printemps-là et le fîmes courir à Kenneland. Tous les après-midi, sirotant, assis au soleil, des whiskies glacés à la menthe, nous regardions les chevaux jaillir du starting-gate de l'autre côté de la piste, les jockeys tels des bonshommes en plastique posés sur leur dos. Ils parcouraient la première ligne droite en formation serrée, les chevaux de tête à la lutte pour prendre la corde, puis s'engageaient dans le premier virage, le grondement de leurs sabots de plus en plus fort, le corps luisant de sueur. Rie était alors debout, accrochée à mon bras, les coups de cravache pleuvaient, les mottes de terre s'envolaient, puis venait le moment palpitant de la dernière ligne droite, les jockeys s'acharnaient sur leur monture, et le fracas des sabots couvrait les cris de la foule. Nous gagnâmes une course qui nous rapporta trois mille cinq cents dollars et décrochâmes la deuxième place dans deux autres. Pour notre dernière soirée avant de rentrer au Texas, j'emmenai Rie faire une longue balade en voiture à travers les prairies sauvages, jusque dans les montagnes du Cumberland. Les falaises calcaires jaillissaient des ravins, les derniers rayons du soleil éclairaient la cime des chênes blancs et des hêtres. Malgré la fatigue de ces deux semaines de courses et le spectacle apaisant de ce paysage vallonné, baigné d'une brume violette, qui s'étendait vers la Virginie, le sentiment du temps qui passe et du caractère éphémère qu'il donne aux choses se mit à me tourmenter, comme quand on essaie trop longtemps de réparer ce qu'on a abîmé par indifférence ou cynisme.

Deux jours après notre retour, je me rendis à San Antonio et devins avocat pour l'A.C.L.U.

Voici revenu l'été. Dans les champs, le vert du maïs contraste avec le marron des sillons. J'ai irrigué mes cotonniers avec l'eau de mon nouveau puits, et on commence à distinguer les houppes blanches au milieu des feuilles. Le soir, le vent soufflant du fleuve apporte un parfum de terre mouillée, auquel s'ajoute celui, sucré, du chiendent humide de l'enclos des chevaux. Juste avant la tombée de la nuit, il rabat la fumée qui sort de la cabane de Cappie, et on devine dans l'air chaud l'odeur des bûches de chêne brûlant dans le poêle. Autour d'un acajou, sur le côté de la maison, j'ai construit un grand parc à jouer

circulaire pour les garçons. Tous les après-midi, tandis qu'assis sur le balcon j'essaie de définir des lignes de défense pour des affaires impossibles, je suis distrait par les jeux de la lumière du soleil sur leurs corps bronzés. Tous deux très vigoureux, ils n'aiment pas rester à l'intérieur du parc, et ils me montrent leur mécontentement en jetant leurs peluches dehors dans l'herbe. Parfois, après leur sieste, ils secouent les barrières avec une telle violence que Rie est obligée de me les amener pour qu'ils jouent avec les nombreuses boules de papier froissé à mes pieds. Quand je les regarde, je retrouve mon père et Old Hack sur leur visage, et je me retiens de me tourner vers les croix blanches du cimetière afin de ne pas m'appesantir sur l'éternel problème du temps et de ce qu'il emporte avec lui, et de l'histoire qui suit son cours, sans chercher à se racheter.

Mise en page
PCA – 44400 Rezé

Achevé d'imprimer
en octobre 2013
par Corlet Imprimeur
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : octobre 2013
N° d'imprimeur : 158398
Imprimé en France

JAMES LEE BURKE

DÉPOSER GLAIVE ET BOUCLIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR OLIVIER DEPARIS

Début des années 1970, Texas. Hack Holland a tout pour lui : étoile montante de la vie politique texane, il n'a qu'à se laisser entraîner de mondanités en mondanités, serrer des mains, récolter de l'argent, à seule charge pour lui de donner une image impeccable. En fait, ancien prisonnier traumatisé de la guerre de Corée, marié à une femme glaciale, il boit trop. Lorsqu'un vieux camarade de l'armée l'appelle depuis la prison où il a échoué, Hack décide de ne pas le laisser tomber. Sans le savoir, il s'apprête à bouleverser son existence, en s'impliquant dans une violente affaire de lutte pour les droits civiques. Et ainsi se heurter à bon nombre de ses « amis »...

Troisième ouvrage de James Lee Burke (1971), c'est le premier à mettre en scène un personnage récurrent, même si Hackberry Holland ne réapparaîtra que trente-huit ans plus tard.

« *Burke fait battre le cœur de son lecteur.* » (Los Angeles Times)

En couverture : dpcom.fr © istockphoto

Conception graphique : Christian Kirk-Jensen / Danish Pastry Design
payot-rivages.fr